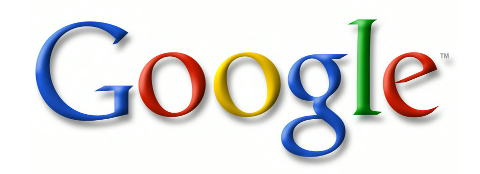
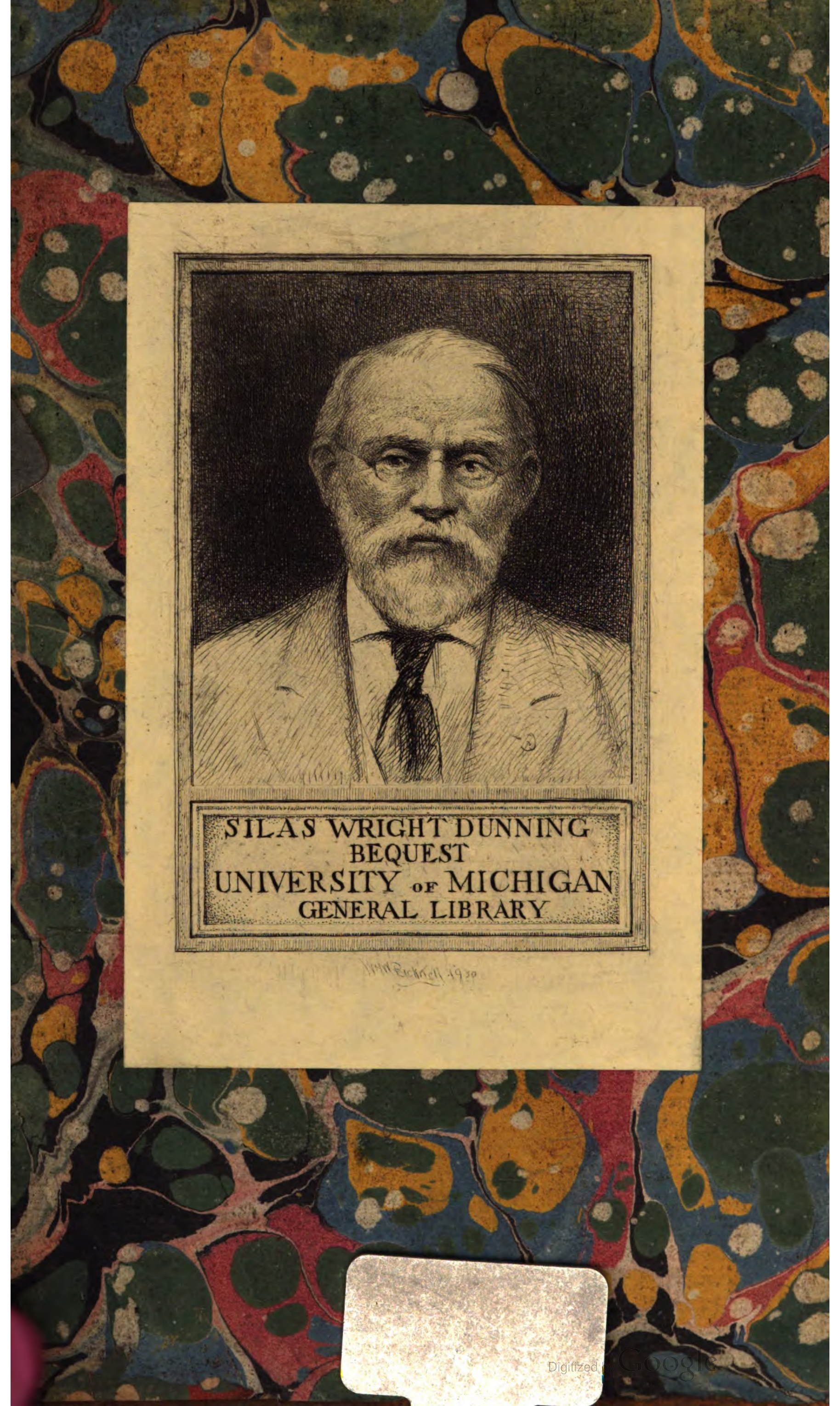





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



OEUVRES

DE

BOULLANGER.

TOME SIXIÈME.

OEUVRES

DE

BOULLANGER.

Homo, quod rationis est particeps, consequentiam cernit, causas rerum videt, earumque progressus et quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, rebus præsentibus adjungit, atque annectit futuras.

CICERO *de offic. lib.* 1. *c.* 4.

TOME SIXIÈME.

A AMSTERDAM.

1794.

HISTOIRE D'ALEXANDRE LE GRAND.

LIVRE PREMIER.

LA monarchie des Perses a été établie par Cyrus sur les ruines de l'Assyrie. Presqu'aussitôt après son établissement, on pouvoit déjà voir les causes de son affoiblissement futur, et de sa dernière chûte.

Elle avoit été formée par la réunion de deux peuples bien différens d'inclinations et de mœurs; les Perses étoit sobres, laborieux, modestes; et les Medes ne respiroient que le faste, le luxe et la mollesse. L'exemple de la frugalité et de la simplicité de Cyrus, avec la nécessité de vivre continuellement sous les armes pour faire tant de conquêtes, et pour se maintenir contre tant d'ennemis, suspendirent pendant quelque tems la contagion de ces vices; mais après que tout fut dompté et soumis, le penchant naturel des Medes pour la magnificence et les délices, affoiblirent bientôt la tempérance des Perses, et devint en peu de tems le goût dominant des deux nations.

La vertu des Perses ne succomba point par des déclins imperceptibles, long-tems prévus et souvent combattus; à peine Cyrus fut-il disparu, que l'on vit paroître comme une autre nation, et des rois d'un caractère différent; on n'entendoit plus parler de cette éducation forte et sévère de la jeunesse Persanne, de ces écoles publiques de sobriété, de patience et d'ému-

lation pour la vertu, de ces exercices laborieux et guerriers, il n'en resta point la moindre trace; Cyrus qui avoit été si bien élevé, ne prit pas assez de soin pour donner une éducation semblable à la sienne à Cambyse son fils, successeur d'un si vaste empire.

Darius, fils d'Hystaspe, qui d'une vie privée fut élevé sur le trône, apporta de meilleures dispositions à la souveraine puissance, et fit quelques efforts pour réparer les désordres; mais la corruption étoit déjà trop universelle, l'abondance avoit introduit trop de déréglemens dans les mœurs; Darius n'avoit pas lui-même conservé assez de forces pour être capable de redresser tout-à-fait les autres; tout dégénéra sous ses successeurs, et le luxe des Perses n'eut plus de mesure.

Mais encore que ces peuples devenus puissans eussent beaucoup perdu de leur ancienne vertu, en s'abandonnant aux plaisirs, ils avoient toujours conservé quelque chose de grand et de noble.

Que peut-on admirer davantage que l'horreur qu'ils avoient pour le mensonge, qui passa toujours parmi eux, pour un vice honteux! après le mensonge, ce qu'ils trouvoient de plus lâche étoit de vivre d'emprunt, une telle vie leur paroissoit honteuse, fainéante, servile, et d'autant plus méprisable, qu'elle portoit à mentir: l'ingratitude étoit regardée comme un vice indigne d'une belle ame; la générosité leur étoit naturelle; ils traitoient honnêtement les rois qu'ils avoient vaincus, et pour peu que les enfans de ces princes fussent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laissoient commander dans leurs états avec toutes les marques de leur ancienne grandeur; les Perses étoient honnêtes, civils envers les étrangers; les gens de mérite étoient connus parmi eux et ils n'épargnoient rien pour se les attirer.

Il est vrai qu'ils ne sont pas arrivés à la connoissance parfaite de cette sagesse qui apprend à bien gouverner; leur grand empire fut toujours régi avec quelque confusion; ils ne surent jamais trouver ce bel art d'unir toutes les parties d'un grand état, et d'en faire un tout parfait, aussi n'étoient-ils presque jamais sans quelques révoltes considérables; ils n'étoient cependant point sans politique.

Les règles de la justice étoient connues parmi eux; ils ont eu de grands rois qui les faisoient observer avec une exactitude admirable; les crimes étoient sévèrement punis; ils avoient grand nombre de belles loix, venues presque toutes de Cyrus et de Darius Histaspe, ils avoient des maximes de gouvernement, des conseils réglés pour les maintenir, et une grande subordination dans tous les emplois. Les ministres devoient être instruits des anciennes maximes de la monarchie; le registre que l'on tenoit des choses passées servoit de règle à la postérité; on y marquoit les services que chacun avoit rendus, de peur qu'à la honte du prince et au grand malheur de l'Etat, ils ne demeurassent sans récompense.

Un des premiers soins du prince étoit de faire fleurir l'agriculture, et les satrapes ou gouverneurs dont le pays étoit le mieux cultivé, avoient la plus grande part aux graces; comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armes, il y en avoit aussi pour veiller aux travaux domestiques; c'étoient deux charges semblables dont l'une prenoit soin de garder l'Etat, l'autre de le cultiver et de le nourrir.

Après ceux qui avoient remporté des avantages à la guerre, les plus honorés étoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfans; le respect que l'on inspiroit aux Perses dès leur enfance pour l'autorité royale, alloit

jusqu'à l'excès, puisqu'ils y mêloient de l'adoration; et ils paroissoient plutôt des esclaves que des sujets soumis par raison à un empire légitime; c'étoit l'esprit des orientaux, et peut-être que le naturel vif et violent de ces peuples, demandoit ce gouvernement ferme et absolu.

La manière dont on élevoit les enfans des rois est admirée par Platon, et proposée aux Grecs comme le modèle d'une éducation parfaite; dès l'âge de sept ans on les tiroit des mains des eunuques pour les faire monter à cheval, et les exercer aux fatigues de la chasse; à l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on mettoit auprès d'eux quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'Etat; le premier leur apprenoit le culte des dieux; le second les accoutumoit à dire la vérité et à rendre la justice; le troisième leur apprenoit à ne se pas laisser vaincre par la volupté, afin d'être toujours libres et vraiment rois, maîtres d'eux-mêmes et de leurs desirs; le quatrième fortifioit leur courage contre la crainte qui en eût fait des esclaves, et leur eût ôté la confiance si nécessaire dans le commandement. Les jeunes seigneurs étoient élevés avec les enfans du roi; on prenoit un soin particulier qu'ils ne vissent ni n'entendissent rien de malhonnête; on rendoit compte au roi de leur conduite, qui ordonnoit en conséquence les punitions ou les récompenses. La jeunesse qui les voyoit apprenoit de bonne-heure, avec la vertu, la science d'obéir et de commander. Avec une si belle institution que ne devoit-on point espérer des rois de Perse et de leur noblesse, si l'on eût eu autant de soin de les bien conduire dans les progrès de leur âge qu'on en avoit de les bien instruire dans leur enfance? Mais les mœurs corrompues de la nation, les entraînoient bientôt dans les plaisirs,

contre lesquels nulle éducation ne peut tenir, il faut pourtant confesser que malgré cette mollesse ils ne manquoient point de valeur; les Perses s'en sont toujours piqués et ils en ont donné d'illustres marques.

L'art militaire avoit chez eux la préférence qu'il méritoit, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni surent ce que peuvent dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campemens, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ce grand corps sans confusion et à propos; ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramassé sans choix un peuple immense, qui alloit au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvoit embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînoient après eux seulement pour le plaisir; car leur mollesse étoit si grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisoit sa demeure ordinaire, de sorte que les rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs esclaves et de tout ce qui servoit à leur plaisir; la vaisselle d'or et d'argent, les meubles précieux suivoient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, et déja embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, étoit surchargée par le nombre infini de ceux qui ne combattoient point; dans cette confusion on ne pouvoit se mouvoir de concert; les ordres ne venoient jamais à tems, et dans une action tout alloit comme à l'avanture, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre; joint encore qu'il falloit hâter les opérations, passer rapidement

dans un pays ; car ce corps immense et avide non-seulement du nécessaire, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de tems, et l'on a peine à compendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant avec ce grand appareil les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux faire la guerre qu'eux ; ceux même qui la savoient, se trouvèrent ou affoiblis par leurs propres divisions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis, et c'est par-là que l'Egypte toute superbe qu'elle étoit de ses antiquités, de ses sages institutions et des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses ; il ne leur fut pas mal-aisé de dompter l'Asie mineure, ni même les colonies grecques que la mollesse de l'Asie avoit corrompues ; mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avoient jamais vu : une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices de ce pays rendoient adroits ; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où tout est plein d'esprit, où il semble que tout soit nerf, au reste si bien commandées et si souples aux ordres de leur généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit d'harmonie dans leurs mouvemens.

Mais ce que la Grèce avoit de plus grand étoit une politique ferme et prévoyante, qui savoit abandonner, hasarder et défendre ce qu'il falloit, et ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de sa patrie rendoient invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de politesse, avoient été cultivés de bonne-heure par des rois, et des colonies venues d'Egypte., qui s'étant établies

dès les premiers tems en divers endroits du pays, avoient repandu partout l'excellente police des Egyptiens; c'est de là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques; mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit de se rendre dociles et à se laisser former par les loix pour le bien public.

Ce n'étoient pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires et ne sentent les maux de l'Etat qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé; les Grecs étoient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps qui étoit le corps de l'état; les pères nourrissoient leurs enfans dans cet esprit, et les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens; le mot de civilité ne signifioit pas seulement chez eux la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables, l'homme civil étoit encore un bon citoyen, qui se regarde toujours comme membre de l'Etat, qui se laisse conduire par les loix et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne.

Les anciens rois que la Grèce avoit eu en divers tems, Minos, Cécrops, Thésée, Codrus, Thémenes, Chresphonte, Euristhènes, Patrocle et les autres semblables, avoient répandu cet esprit dans toute la nation; ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien et en faisant regner la loi.

Que dirai-je de la rigidité des jugemens? quel plus grave tribunal y eût-il jamais que celui de l'Aréopage,

si révéré dans toute la Grèce; que l'on disoit que les dieux mêmes y avoient comparu! les Romains y allèrent puiser leur loix; dès les premiers tems il a été célèbre, et Cécrops l'avoit apparemment établi à Athènes, sur le modèle des tribunaux de l'Egypte; aucune compagnie n'a conservé si long-tems la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence pompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs ainsi policés peu-à-peu, se crurent capables de se gouverner eux-mèmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques; de sages législateurs qui s'élevoient en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon. un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence; des loix simplement écrites et en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, et les faisoient concourir au bien de la patrie; l'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit étoit admirable, car la liberté que se figuroient les Grecs, étoit une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes eussent de pouvoir parmi eux; les magistrats redoutés durant le tems de leur ministère redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience; la loi étoit regardée comme la maîtresse, c'étoit elle qui établissoit les magistrats, qui en régloit le pouvoir, et qui enfin châtioit leur mauvaise administration.

La Grèce étoit charmée de cette sorte de gouvernement, et préféroit les inconvéniens de la liberté, à ceux de la suggestion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque police a son avantage, ceux que la Grèce tiroit de la sienne, étoient que

les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils le gouvernoient en commun, et que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable : plus ces peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir par de bonnes maximes, les regles des mœurs et celles de la société; Pythagore, Thalès, Socrate, Anaxagore, Architas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la Grèce des plus beaux préceptes. Il y eut des extravagans qui prirent le nom de philosophes, mais ceux qui étoient suivis, étoient ceux qui enseignoient à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'état: et c'étoit la maxime la plus commune des philosophes qu'il falloit ou se retirer des affaires ou n'y regarder que l'intérêt public.

Les poëtes mêmes qui étoient dans les mains de tout le peuple, instruisoient encore plus qu'ils ne divertissoient. Alexandre regardoit Homère comme un maître qui lui apprenoit à bien régner; ce grand poëte n'apprenoit pas moins à bien obéir et à être bon citoyen; lui et tant d'autres poëtes dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société et cette admirable civilité que nous avons expliqué.

Quand la Grèce ainsi élevée regardoit les Asiatiques, avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté efféminée, elle n'avoit que du mépris pour eux; mais leur forme de gouvernement qui n'avoit pour regle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les loix et même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur, et

l'objet le plus odieux qu'eut toute la Grèce, étoient les Perses qu'elle a toujours désignés par le nom de barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs, dès les premiers tems, et leur étoit devenue comme naturelle; une des choses qui faisoient aimer les poésies d'Homère, c'est qu'il chantoit par la guerre de Troye, les avantages de la Grèce sur l'Asie; du côté de l'Asie étoit Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les fols amours et la mollesse; du côté de la Grèce étoit Junon, c'est-à-dire la gravité, avec l'amour conjugal; Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique; du côté de l'Asie étoit Mars, impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur; la Grèce avoit Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par l'esprit. La Grèce depuis ce tems-là a toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étoient son partage naturel; elle ne pouvoit souffrir que l'Asie songeât à la subjuguer, et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grèce étoit pleine de ces sentimens quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Histaspe, et par Xercès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse, tant elle est énorme; aussi-tôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de la Grèce fussent autant de républiques séparées, l'intérêt commun les réunit, et il s'agissoit entr'elles à qui feroit le plus pour le bien public. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva foible; elle éprouva ce que peut la discipline contre la confusion, et ce que peut la valeur, conduite avec art, contre une

impétuosité aveugle. Miltiade, athénien, défit cette armée nombreuse dans la plaine de Marathon, avec dix mille hommes.

Pour venger l'affront de la Perse, Xercès, fils de Darius, et son successeur, attaqua les Grecs avec 1,100,000 ou 1,700,000 combattans, avec une armée navale de douze cent vaisseaux. Léonidas, Lacédémonien, avec une poignée de soldats, leur en tua 20,000 au passage des Thermopyles; il périt à la vérité, mais sur ses propres trophées, content d'avoir immolé à sa patrie un nombre infini de barbares, et d'avoir laissé à ses compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouie.

Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie, après qu'ils eurent mis en sûreté leurs vieillards, leurs femmes et leurs enfans, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui étoit capable de porter les armes, et, sous la conduite de Thémistocle, ils gagnèrent la bataille navale de Salamine.

Le prince persan repassa l'Hélespont avec frayeur, et une année après, son armée de terre que Mardonius commandoit, fut taillée en pièces auprès de Platée, par Pausanias, Lacédémonien, et par Aristide, Athénien. Le même jour les Grecs Ioniens, sous les ordres de Léothichides, gagnèrent la bataille de Mycale où ils tuèrent trente mille Persans.

Il ne restoit à la Perse, tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs, et l'état même où ils se trouvoient par leurs victoires, rendoit cette entreprise facile. Comme la crainte de l'ennemi les tenoit unis, la victoire et la confiance rompit l'union; accoutumés à battre et à vaincre, quand ils n'eurent plus rien à craindre des armées de Perse, ils se tournèrent les uns contre les autres.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce étoit composée, Athènes et Lacédémone étoient sans comparaison les principales : on ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avoit à Athènes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone ; Athènes vouloit le plaisir, la vie de Lacédémone étoit dure et laborieuse : l'une et l'autre aimoient la gloire et la liberté ; mais à Athènes la liberté tendoit naturellement à la licence ; contrainte par des loix sévères à Lacédémone, plus elle étoit réprimée en dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athènes vouloit aussi dominer ; mais par un autre motif, l'intérêt se mêloit à la gloire : commodément située pour le commerce, ses citoyens excelloient dans l'art de naviger, et la mer où elle régnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût assujétir, et ses richesses qui lui inspiroient ce desir lui fournissoient les moyens de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone l'argent y étoit méprisé ; comme toutes les loix tendoient à en faire une république guerrière, moins elle étoit intéressée, plus elle étoit ambitieuse ; par sa vie réglée, elle étoit ferme dans ses maximes et dans ses desseins : Athènes étoit plus vive et le peuple y étoit trop maître ; la philosophie et les loix faisoient à la vérité de beaux effets dans des naturels si exquis, mais la raison toute seule n'étoit pas capable de les retenir. Un sage Athénien qui connoissoit admirablement le caractère de son pays, nous apprend que la crainte étoit nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres, et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses ; alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs grandes actions et la sécurité où ils étoient; les magistrats n'étoient plus écoutés, et comme la Perse étoit

étoit affligée par une excessive sujétion ; Athènes ressentoit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassoient l'une et l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Grèce, de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts que par l'incompatibilité de leur humeur. Les villes grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre ; elles trouvoient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux : celui de Lacédémone étoit dur, on remarquoit dans son peuple je ne sais quoi de farouche ; un gouvernement trop rigide et une vie trop laborieuse y rendoient les esprits trop fiers, trop austères et trop impérieux, joint à cela qu'il falloit se résoudre à n'être jamais en repos sous l'empire d'une ville qui étant formée pour la guerre, ne pouvoit se conserver qu'en la continuant sans relâche ; ainsi les Lacédémoniens vouloient commander, et tout le monde craignoit qu'ils ne commandassent.

Les Athéniens étoient naturellement plus doux et plus agréables ; il n'y avoit rien de plus délicieux que leur ville, où les jeux et les fêtes étoient perpétuels, où l'esprit, où la liberté, où les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles ; mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliés, et étoit encore plus insupportable à leurs sujets ; il falloit essuyer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par la flatterie.

Ces deux républiques ne permettoient point à la Grèce de demeurer en paix : de-là vint la guerre du Péloponèse, commencée par Périclès, Athénien, durant laquelle Théramène, Thrasibule, Alcibiade se rendirent

célébres à Athènes ; Brasidas et Myndare, Lacédémoniens, y moururent pour leur patrie. Cette guerre dura 27 ans, et finit à l'avantage de Lacédémone, dont l'amiral Lysandre prit Athènes et y changea le gouvernement.

Les Perses avoient bientôt apperçu ces jalousies, ainsi tout le secret de leur politique étoit de les entretenir et de fomenter ces divisions : c'est ce que firent avec succès Artaxercès Longuemain, successeur de Xercès I, Xercès II, Sogdien et Darius Nothus.

Lacédémone qui étoit la plus ambitieuse, fut la première à les faire entrer dans les querelles de la Grèce; ils y entrèrent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation, et soigneux d'affoiblir les Grecs les uns après les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déjà les villes grecques ne regardoient dans leurs guerres que le roi de Perse qu'elles appelloient le grand roi ou le roi par excellence, comme si elles se fussent déjà comptées pour sujettes ; mais il n'étoit pas possible que l'ancien esprit de la Grèce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des barbares.

Lacédémone devenue puissante par le moyen des Perses tourna ensuite ses armes contre eux, et entreprit la première de s'opposer à ce grand roi et de ruiner son empire. Il arriva dans ces tems-là que Cyrus le jeune, frère d'Artaxercès Memnon, se révolta contre lui, après avoir gagné les Satrapes par des agrémens infinis : il obtint du secours des Lacédémoniens, il traversa l'Asie mineure et présenta la bataille à son frère à Cunaxa dans le cœur de son royaume ; il le blessa de sa propre main, et presque vainqueur il fut tué à cause de sa témérité : son armée fut mise en déroute, et les dix mille Grecs qui servoient dans ses troupes furent les seuls qui ne purent être rompus

dans le désastre universel de son armée ; quoiqu'ils fussent sans protecteurs au milieu des Perses et aux environs de Babylone, éloigné de cinq ou six cent lieues de leur pays, le Perse victorieux ne put les obliger à poser volontairement les armes ni les y forcer; ils conçurent le hardi dessein de traverser en corps d'armée tout son empire et en vinrent à bout.

Quatre ans après les Lacédémoniens attaquèrent encore l'empire des Perses ; Agésilas leur roi, avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons vue, les fit trembler dans l'Asie mineure, et ses conquêtes ne furent arrêtées que par les divisions de la Grèce qui le rappelèrent en son pays.

Epaminondas qui se signaloit alors autant par son équité et par sa modération que par ses victoires, rendit les Thébains, ses compatriotes, victorieux ; et la puissance de Lacédémone fut abbatue aux journées de Leuctres et de Mantinée.

Philippe, qui régnoit alors en Macédoine, également habile et vaillant, reconnut les avantages que lui donnoit contre les villes et les républiques de la Grèce, toutes divisées entr'elles, un royaume, petit à la vérité, mais uni et où la puissance royale étoit absolue. Il vit que la Grèce nourrissoit dans son sein une milice invincible, et que ses seules divisions pouvoient la soumettre à un ennemi trop foible pour résister à ses forces réunies ; il entreprit donc de ne faire qu'un corps des états de la Grèce ; il trouva de grandes oppositions, Ochus et Arsès, rois de Perse, lui suscitèrent de grandes difficultés : dans Athènes, l'éloquence de Démosthène, puissant défenseur de la liberté, lui causa plus de peine que plusieurs combats ; néanmoins il commençoit à réussir, moitié par force et moitié par adresse, quand le ciel lui donna Alexandre.

LIVRE II.

ON n'entend point prononcer le nom de cet illustre guerrier, sans que l'esprit n'entre en admiration, et que toujours il ne soit frappé d'un nouvel étonnement au récit de l'étendu et de la rapidité de ses conquêtes.

Son caractère exige presque toujours plus que notre estime, et quelquefois ses actions méritent plus que le blâme. Il se souilla des plus grands vices, quoique rempli des plus belles qualités. Esprit supérieur, petit quelquefois jusqu'à la superstition; naturellement doux et humain, il insulte son propre père, il tue lui-même un de ses amis; sobre et tempérant par caractère, il se livra quelquefois aux plus grands excès; au reste, né pour être un général accompli.

On lui trouvera une singulière confiance dans la fortune; personne, il est vrai, n'abusa moins que lui de ses faveurs; il ne vouloit se présenter à l'ennemi qu'à face découverte, et il auroit eu honte de le surprendre, ce qu'il appelloit dérober la victoire: ses conquêtes en ont été plus glorieuses et le triomphe en étoit plus réel. Jamais conquérant n'usa mieux de sa prospérité, excepté au siège de Thèbes. Vainqueur aimable, bien loin d'aggraver sur les peuples le joug du sceptre, il ne fit par-tout qu'en adoucir les rigueurs naturelles; ce caractère domina toujours en lui. Il n'a pas plutôt défait Darius, et ne se voit pas plutôt maître de l'empire des Perses, que la Grèce recueille les premiers fruits de ses victoires. Les différens peuples qu'il assujettit ne s'apperçurent du changement

d'empire que par la douceur du sien ; la famille de Darius s'en loua dans sa captivité, Darius lui-même fit hautement l'éloge de son ennemi : témoignage précieux qui vaut seul tous les triomphes.

Il falloit l'arrêter dans ses largesses. En partant pour l'Asie, il donne tout son bien à ses amis, et ne se réserve que l'espérance. Après ses victoires, il donne aux rois vaincus ou soumis des royaumes plus grands que ceux qu'ils avoient avant leur défaite.

Tout ce qui l'approche ressent les effets de sa libéralité et de sa magnificence ; il donnoit moins en roi qu'en maître du monde ; non content de payer généreusement ceux qui le servoient, il étendoit plus loin sa reconnoissance ; il conservoit aux enfans de ceux qui étoient morts à son service, la paye de leurs pères pendant leur bas âge. Payant ainsi aux descendans les belles actions de leurs ancêtres, il en conservoit la mémoire à la postérité, et les proposoit en exemple.

Comme tout a paru extraordinaire dans ce prince, les écrivains anciens ont reçu avec facilité toutes les fables et les présages que l'on débitoit sur sa naissance.

Alexandre naquit à Pella, capitale de la Macédoine, de Philippe et d'Olympias, le jour même que le temple d'Ephèse fut brûlé.

Philippe étoit alors absent de son royaume, et le jour qu'il apprit qu'il lui étoit né un fils, il reçut deux autres nouvelles aussi agréables ; l'une, qu'il avoit été couronné aux jeux olympiques ; et l'autre, que Parmenion, l'un de ses généraux, avoit remporté une grande victoire sur les Illyriens. Ce prince, effrayé d'un si rare bonheur, que les payens croyoient souvent annoncer quelque catastrophe, s'écria : Grand Jupiter ! pour tant de biens, envoie-moi au plutôt quelque légère disgrace !

Dès qu'il fut en âge de recevoir des leçons, on commença à l'accoutumer à une vie sobre, dure, simple, éloignée de tout luxe et de toute délicatesse, ce qui est un excellent apprentissage pour le métier de la guerre; on lui donna aussi plusieurs maîtres, mais Philippe s'apperçut bientôt qu'ils ne répondoient pas aux rares dispositions de son fils, et connoissant tout le prix du trésor qu'il avoit dans la personne d'Aristote, le plus célèbre et le plus illustre des philosophes de son tems, il lui confia son fils.

On dit que quelques jours après la naissance de son fils, il lui avoit écrit une lettre pour lui marquer que dès-lors il le choisissoit pour être un jour précepteur de son fils. Je vous apprends, lui dit-il, que j'ai un fils; je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un successeur digne de nous, et un roi digne de la Macédoine. Alexandre, quoique jeune, reconnut aussi bientôt son mérite; il lui donna son estime et son amitié, et lui disoit qu'il lui avoit plus d'obligation qu'à son père: l'un ne lui ayant donné que la vie, et ayant reçu de l'autre la bonne vie. Pendant six années qu'il écouta ses leçons, il apprit les belles-lettres, la logique, la morale, la physique, et ses progrès répondirent aux soins et à l'habileté du maître. Il conçut une grande ardeur pour la philosophie, et en embrassa toutes les parties, mais avec la discrétion qui convenoit à son rang. Aristote l'exerça aussi dans les sciences que l'on appelle méthaphysiques, qui peuvent être fort utiles à un prince, s'il s'y applique avec mesure, et qui lui apprennent ce que c'est que l'esprit de l'homme, combien il est distingué de la matière, comme il voit les choses spirituelles, comment

il sent l'impression de celles qui l'environnent et beaucoup d'autres questions pareilles. On juge bien qu'il ne lui laissa point ignorer ni les mathématiques, si propres à donner à l'esprit de la justesse et de l'exactitude, ni les merveilles de la nature. Mais la plus grande occupation d'Alexandre fut la morale, qui est, à proprement parler, la science des rois, parce qu'elle est la connoissance des hommes et de tous leurs devoirs; il en fit une étude sérieuse et profonde, et la regarda dès-lors comme le fondement de la prudence et d'une sage politique. Combien croit-on qu'une telle éducation peut contribuer à mettre un prince en état de se bien conduire lui-même, et de bien gouverner ses peuples ?

Son maître Aristote qui étoit si habile rhéteur, ne manqua pas d'enseigner la rhétorique à ce prince; il lui dédia l'excellent livre qu'il composa sur ce sujet, dans l'exode duquel Aristote lui fait sentir de quel secours est pour un prince le talent de la parole, qui le fait règner sur les esprits par ses discours, comme il le doit faire par sa sagesse et par son autorité. Il ne nous reste rien qu'on puisse dire être certainement d'Alexandre, si ce n'est certains dits et quelques répliques spirituelles d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son ame et de la vivacité de son esprit.

Son estime pour Homère nous fait voir non-seulement avec quelle ardeur et avec quel succès il s'appliquoit aux belles-lettres, mais l'usage sensé qu'il en faisoit, et le fruit solide qu'il se proposoit d'en tirer. Ce n'étoit pas simplement curiosité ou délassement de travail, ou délicatesse de goût pour la poésie qui le portoit à lire ce poëte; c'étoit pour y puiser des sentimens digne d'un grand roi et d'un grand conquérant;

le courage, l'intrépidité, la magnanimité, la tempérance, la prudence, l'art de bien combattre et de bien gouverner. Ainsi, entre tous les vers d'Homère, il donnoit la préférence à celui qui représente Agamemnon comme un bon roi et un courageux guerrier. Quand après la bataille d'Arbelles, ont eut trouvé parmi les dépouilles de Darius, une cassette d'or enrichie de pierreries, où étoient renfermés les parfums exquis dont usoit le prince vaincu, notre héros, tout couvert de poussière et peu curieux d'essences et de parfums, destina cette riche cassette à mettre en dépôt les livres d'Homère, qu'il regardoit comme la production de l'esprit humain la plus parfaite et la plus précieuse qui eût jamais été; il admiroit sur-tout l'Iliade, qu'il appelloit la meilleure provision d'un homme de guerre; il eut toujours avec lui l'édition de la cassette, et il la mettoit toutes les nuits avec son épée sous son chevet.

Alexandre étoit si avide de la gloire des Belles-lettres et des sciences, qu'il sut mauvais gré à Aristote d'avoir publié en son absence certains livres de métaphysique qu'il auroit voulu posséder seul. En quoi différerai-je, lui demanda-t-il, des autres hommes, si les hautes sciences dont tu m'as instruit deviennent commumes? ne sais-tu pas que j'aimerais beaucoup mieux être au-dessus des hommes par la science des choses sublimes et excellentes, que par la puissance? Il écrivit cette lettre chagrine au milieu de sa gloire et de son ambition, lorsqu'il étoit occupé à poursuivre Darius. Quel homme! il vouloit être grand, il vouloit être le premier par-tout; et qui pourroit penser après cela que ce fût la fortune seule qui le rendit si puissant, et que le mérite n'y ait pas eu la meilleure part?

Il eut aussi du goût pour tous les arts, mais comme il convient à un prince, c'est-à-dire, pour en connoître tout le prix et toute l'utilité; la peinture, la sculpture, l'architecture, fleurirent sous son règne, parce qu'elles trouvèrent en lui un juge habile et en même tems un rémunérateur libéral, qui savoit en tout genre discerner et récompenser le mérite.

Il aimoit sur-tout la musique et y excelloit même peut-être plus qu'il ne convenoit à son rang; Philippe, son père, l'ayant entendu un jour chanter dans un repas, lui dit: Mon fils, n'as-tu pas honte de chanter si bien? Et un jour, un musicien sur lequel il prétendoit l'emporter, lui dit: Seigneur, aux dieux ne plaise que vous eussiez le malheur de savoir cet art mieux que moi?

Il n'y eut pas jusques à la médecine dont il ne voulût s'instruire; il ne s'en tint pas à la théorie, mais étudia même la pratique; il secourut plusieurs de ses amis dans leurs maladies, leur ordonnant les remèdes et les régimes dont ils avoient besoin.

L'utilité qu'Alexandre retira de ce goût pour les belles-lettres et les beaux arts, fut infinie. Il aimoit à converser avec les gens de lettres, à s'instruire et à lire, trois sources de bonheur pour un prince, capables de lui faire éviter mille écueils, trois moyens sûrs d'apprendre à règner par lui-même. La conversation des gens d'esprit l'instruit en l'amusant, et lui apprend mille choses curieuses et utiles sans qu'il lui en coûte aucune peine. Les leçons que lui donnent d'habiles maîtres sur les sciences les plus relevées lui forment merveilleusement l'esprit et lui apprennent les règles d'un sage gouvernement. Enfin, la lecture, sur-tout celle de l'histoire, met le comble à tout le reste, et est à son égard un maître de toutes les saisons et de toutes les heures,

qui sans se rendre jamais incommode, lui dit des vérités que nul autre n'oseroit lui dire.

Alexandre dut tous ces avantages à l'excellente éducation qu'il reçut d'Aristote ; elle eut néanmoins quelque chose de trop vaste ; on lui fit tout connoître dans la nature, excepté lui seulement. Son ambition alla ensuite aussi loin que ses connoissances ; après avoir voulu tout savoir, il voulut tout conquérir.

Dans tous ceux que la fortune destine aux grandes choses, on remarque toujours quelques qualités extraordinaires. Dès la première jeunesse d'Alexandre, on vit en lui un cœur rempli d'une ardeur insatiable de gloire, mais non pas pour toutes sortes de gloire. Jamais il ne voulut combattre aux jeux olympiques, parce qu'il vouloit avoir des rois pour antagonistes ; il appréhendoit que son père, qui étoit alors victorieux de ses ennemis, ne lui laissât rien à faire. A la nouvelle des batailles gagnées et d'autres avantages qu'on venoit lui annoncer, il disoit à ses amis, mon père prendra tout ; il ne me laissera rien de beau, d'éclatant et de mémorable que je puisse faire avec vous ! C'est cet amour pour la gloire qui le portoit alors à se distinguer dans ses études par les exercices de corps et d'esprit, et qui par la suite lui fera soutenir avec tant de courage, tant de travaux et tant de fatigues.

Un jour des ambassadeurs de Perse étant arrivés à la cour pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut avec tant d'honnêteté et de politesse, et fit si bien les honneurs de la table, qu'ils en furent charmés ; mais ce qui les surprit plus que tout le reste, fut l'esprit et le jugement qu'il fit paroître dans divers entretiens qu'il eut avec eux. Il ne leur proposa rien de puérile, ni qui ressentît son âge, comme auroit été

de savoir ce que c'étoit que ces jardins suspendus en l'air, qui étoient si vantés; les richesses et le superbe appareil de la cour du roi de Perse, qui faisoient l'admiration de tout le monde; ce platane d'or dont on parloit tant, et cette vigne d'or dont les grappes étoient faites d'émeraudes, d'escarboucles, de rubis et d'autres pierres précieuses, sous laquelle on dit que le roi de Perse donnoit souvent ses audiences aux ambassadeurs. Il leur fit des questions toutes différentes. Quel chemin il falloit prendre pour aller dans la haute Asie? quelle étoit la distance des lieux? en quoi consistoient les forces et la puissance des Perses? quelle place le roi prenoit dans une bataille? comment il se conduisoit à l'égard de ses ennemis, et comment il gouvernoit ses peuples? Ces ambassadeurs ne se lassoient point de l'admirer, et sentant dès-lors ce qu'il pouvoit devenir un jour, ils marquèrent en un mot la différence qu'ils mettoient entre Alexandre et Artaxercès, en se disant les uns aux autres: Ce jeune prince est grand; le nôtre est riche. C'est être réduit à bien peu de choses que de l'être uniquement à ses richesses sans avoir d'autres mérites.

Alexandre dès sa jeunesse étoit d'un caractère vif, ferme, arrêté à son sentiment, qui ne cédoit jamais à la force, mais qu'on ramenoit aisément au devoir par la raison. Pour manier de tels esprits, il faut beaucoup de dextérité; aussi Philippe, malgré sa double autorité de père et de roi, croyoit devoir employer à son égard la persuasion, plutôt que la contrainte, et cherchoit plutôt à se faire aimer qu'à se faire craindre.

Une occasion fortuite lui donna lieu encore de concevoir une grande idée d'Alexandre; on avoit amené de Thessalie à Philippe un cheval de bataille, grand, fier, ardent, plein de feu, il se nommoit Bucéphale:

on vouloit le vendre 13 talens (39,000 livres). Le roi avec ses courtisans, descendit dans la plaine pour le faire essayer; personne ne put le monter, tant il étoit ombrageux; il se cabroit dès que quelqu'un vouloit monter dessus. Philippe fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche et si indomptable, commanda qu'on le remmenât. Alexandre étoit présent. Quel cheval ils perdent-là, dit-il, faute de hardiesse et d'adresse? Philippe traita d'abord ce discours de folie et de témérité de jeune homme; mais comme il insistoit avec force, véritablement affligé qu'on renvoyât ce cheval, son père lui permit d'en faire l'essai. Le jeune prince alors plein de joie et de confiance s'approche du cheval, prend les rênes et lui tourne la tête au soleil, ayant remarqué sans doute que ce qui l'effarouchoit et l'effrayoit étoit son ombre qu'il voyoit tomber devant lui et se remuer à mesure qu'il s'agitoit. Il commença par le caresser doucement de la voix et de la main; puis, voyant son ardeur calmée, et prenant adroitement son tems, il laisse tomber son manteau à terre, et s'élançant légèrement il saute dessus, lui lâche d'abord la bride sans le frapper ni le tourmenter; quand il vit que sa férocité étoit adoucie et qu'il n'étoit plus si furieux ni si menaçant, et qu'il ne demandoit qu'à aller, il lui baissa la main et le poussa à toute bride en lui parlant d'une voix rude et lui appuyant ses talons. Philippe cependant, au milieu de toute sa cour, trembloit de crainte et gardoit un profond silence; mais quand le prince, après avoir fourni sa carrière, revint tout fier et plein de joie d'avoir réduit ce cheval qui avoit paru indomptable, tous les courtisans à l'envi lui applaudirent et le félicitèrent; et l'on assure que Philippe versa des larmes de joie, que l'embrassant après être descendu de cheval, il lui dit: Mon fils, cherche

un autre royaume, la Macédoine n'est pas assez grande pour toi !

Les premières années d'Alexandre jettent un éclat qui promet tout ce qu'il a fait de grand dans la suite. A l'âge de seize ans, Philippe le laissa régent du royaume avec un souverain pouvoir. Il y donna des preuves de son courage, il dompta des peuples rebelles, qui avoient regardé l'absence du roi comme un tems fort propre pour se révolter, et il prit leur ville d'assaut. Philippe fut rempli de joie de ces heureuses nouvelles, mais craignant qu'attiré par cette amorce dangereuse, il ne se livrât inconsidérément à son ardeur et à son courage, il l'appella auprès de lui pour devenir lui-même son maître et le former au métier de la guerre. Il avoit pour lui une extrême tendresse, jusques-là qu'il entendoit avec plaisir les Macédoniens l'appeller simplement leur général, tandis qu'ils appelloient son fils leur roi.

Deux [illegible] après il lui donna le commandement de l'aile gauc[illegible] la bataille de Chéronée. Le combat fut rude et opiniâtre. Alexandre, animé d'un beau feu, plein d'envie et d'ardeur de se signaler sous les yeux de son père, montra dans cette journée toute la capacité d'un vieux général et le courage déterminé d'un jeune officier ; ce fut lui qui enfonça, après une vigoureuse et longue résistance, les troupes Thébaines de la discipline d'Epaminondas.

On peut dire que c'est cette bataille de Chéronée qui mit la Grèce sous le joug. La Macédoine alors avec 30,000 soldats vint à bout de ce que les Perses avec des millions d'hommes avoient tenté inutilement à Marathon, à Salamines et à Platée. Philippe, dans les premières années de son regne, avoit repoussé, divisé, désarmé ses ennemis. Dans les suivantes, il avoit

soumis par artifice et par force les plus puissans peuples de la Grèce, et s'en étoit rendu l'arbitre. Maintenant il se prépara à venger les injures que les Grecs avoient reçues des barbares, et ne médita rien moins, soutenu d'un fils d'une si grande espérance, que de renverser leur empire. Le principal fruit qu'il tira de sa victoire, et c'étoit le but qu'il se proposoit depuis long-tems, ce fut de se faire déclarer, dans l'assemblée des Grecs, généralissime contre les Perses; avec cette qualité, il se prépara à aller attaquer ce puissant royaume, mais sa ruine étoit réservée à Alexandre.

Autant le dehors étoit heureux et brillant pour Philippe, autant l'intérieur de sa maison étoit, pour lui, triste et affligeant. La division et le trouble y régnoient. Olympias, mère d'Alexandre, naturellement jalouse, colère, vindicative, y excitoit continuellement des disputes et des querelles, et rendoit la vie désagréable à Philippe; d'ailleurs, mari peu fidèle lui-même, on prétend qu'il éprouva l'infidélité qu'il avoit méritée; donc, soit sujet de plainte, soit légèreté et inconstance de sa part, il en vint jusqu'à la répudier.

Il épousa ensuite Cléopâtre, nièce d'Attalus, elle étoit jeune, elle étoit belle : il ne put résister à ses attraits. Au milieu des réjouissances des noces et de la chaleur du vin, Attalus s'avisa de dire que les Macédoniens devoient demander aux Dieux qu'elle donnât un légitime successeur à leur roi. A ces mots, Alexandre naturellement colère, irrité d'une parole si offensante : Quoi! misérable, lui dit-il, me prends-tu donc pour un bâtard? En même tems il lui jetta sa coupe à la tête; Attalus en fit de même, la querelle s'échauffe : Philippe, qui étoit à une autre table, irrité de ce que l'on troubloit ainsi la fête, oubliant qu'il étoit boiteux, courut l'épée nue droit à son fils;

mais heureusement il tomba et les conviés eurent le loisir de se jetter entre deux. Le plus difficile fut d'obtenir d'Alexandre qu'il ne s'obstinât pas à se perdre. Outré de tant d'injures atroces, il exhala son ressentiment par cette amère raillerie : Est-ce là, dit-il, Macédoniens, ce chef qui vous conduira d'Europe en Asie, lui qui ne peut passer d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le col ? Après cette insulte il sortit, et ayant pris sa mère Olympias, il la mena en Epire, et lui de son côté se retira en Illyrie.

Quelques tems après arriva à la cour Demarate de Corinthe, qui étoit lié avec Philippe par les liens de l'hospitalité, et qui étoit très-libre et très-familier avec lui. Après les premières civilités, Philippe lui demanda si les Grecs étoient en bonne intelligence entr'eux. Vous sied-il bien, Seigneur, lui dit Demarate, de vous inquiéter du repos de la Grèce, tandis que vous avez rempli de désordre et de trouble votre famille ? Le prince sentant jusqu'au vif ce reproche revint à lui, il reconnut sa faute, et rappella Alexandre en lui envoyant ce même Demarate pour lui persuader de revenir.

Après cela plein du grand projet qu'il méditoit dans sa tête, il se hâtoit d'en faire les préparatifs, lorsqu'au milieu des noces de sa fille Cléopâtre, il fut assassiné par un jeune homme de distinction, nommé Pausanias, à qui il n'avoit pas rendu justice. Ainsi périt ce prince la ving-quatrième année de son règne et la quarante-septième de sa vie ; on ne le connoît point par des idées communes et ordinaires. Ses qualités telles qu'elles fussent étoient toujours au dernier dégré ; ce fut un roi vigilant, actif, qui étoit à lui-même son sur-intendant, son ministre, son général : prince élo-

quent, magnifique, capitaine à la manière des héros, guerrier infatiguable, prodigue dans ses largesses, politique consommé, flatteur séduisant, fourbe comme il n'y en eut jamais, ambitieux sans mesure, débauché sans pudeur; c'est-là le portrait de Philippe.

Alexandre, âgé de 19 ans, succéda à ses royaumes et à ses desseins. Il trouva les Macédoniens, non-seulement aguéris, mais encore triomphans, et devenus par tant de succès autant supérieurs aux autres Grecs, en valeur et en discipline, que les autres Grecs étoient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

On répandit qu'Olympias, de concert avec Alexandre, n'étoit pas innocente du meurtre de Philippe; il est cependant certain qu'il fit rechercher et punir très-sévèrement les complices de l'assassinat, et qu'il fut très-irrité contre sa mère, qui s'étoit cruellement vengée de Cléopâtre pendant son absence.

La nouvelle du meurtre de Philippe s'étant répandue, les Athéniens, sur-tout, en témoignèrent une joie immodérée. Démosthènes ne garda pas mieux les bienséances. On le vit dresser des autels à l'assassin, engager le sénat à célébrer cette heureuse nouvelle par des sacrifices et des réjouissances publiques; désigner Alexandre par le surnom d'enfant et d'imbécile, qui trop heureux, disoit-il, de se tenir renfermé dans Pella, n'oseroit jamais sortir de la Macédoine.

Bajoas tua dans la même année, Arsés, roi de Perse, et fit régner à sa place Darius, fils d'Arsame, surnommé Codoman; il mérite par sa valeur qu'on le range à l'opinion la plus vraisemblable, qui le fait sortir de la famille royale. Ainsi, deux rois courageux commencèrent ensemble leur règne; Darius, fils d'Arsame; et Alexandre, fils de Philippe. Ils se regardoient d'un œil jaloux,

jaloux, et sembloient nés pour disputer l'empire du monde; mais Alexandre voulut s'affermir avant que de rien entreprendre sur son rival.

Il se trouvoit environné d'extrêmes dangers de tous côtés; les nations barbares à qui Philippe avoit toujours fait la guerre, et qu'il avoit mal assujéties, crurent devoir profiter de la conjoncture d'un nouveau règne, et d'un prince encore jeune, pour se remettre dans leur liberté; il n'avoit pas moins à craindre du côté de la Grèce. Dans une conjoncture si délicate, les Macédoniens lui conseillèrent d'abandonner la Grèce, et de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par la force; de faire revenir par la douceur les barbares qui avoient pris les armes, et de flatter, pour ainsi dire, ces commencemens de révolte et de nouveauté en usant de ménagement, de complaisance et d'insinuations. Ces avis déplurent à Alexandre, il rejetta ces conseils timides, et prit au contraire le parti de tirer sa sûreté de son audace et de sa magnanimité. Il leur fit voir que si dans ces commencemens il mollissoit dans la moindre chose, tout le monde lui tomberoit sur les bras. Cette prudente réflexion ébranla les esprits; et il acheva de les déterminer en leur promettant une exemption générale de toutes sortes d'impôts et de charges, pourvu qu'ils voulussent seulement prendre les armes; il leur dit qu'il partageroit avec eux le danger, et s'acquit tellement par-là leur estime et leur affection, qu'ils furent aussitôt remplis d'espérance, et crurent avoir retrouvé Philippe dans la personne de son fils.

Il se hâta donc d'arrêter les mouvemens des barbares révoltés, et mena en diligence son armée sur les bords du Danube, qu'il traversa en une seule nuit. Il défit dans un grand combat le roi des Triballes, et mit en fuite les Getes qui n'osèrent l'attendre; il réduisit en

suite les autres, les uns par la terreur de son nom, les autres par la force de ses armes. N'ayant plus aucunes ressources, ils lui envoyèrent des députés au nom des Getes, des Celtes et de Syrmus, roi des Triballes, pour lui demander la paix. Il remonta ensuite vers les sources du Danube, y soumit les peuples qu'il trouva sur la route, et entra dans la Macédoine par l'Illyrie.

Pendant qu'Alexandre étoit ainsi occupé au loin parmi les barbares, sur un faux bruit de sa mort, toutes les villes de la Grèce animées par Demosthènes, se révoltèrent. Les Thébains sur-tout le crurent d'autant plus volontiers, qu'ils le souhaitoient avec ardeur; ils fondirent sur la citadelle, et mirent en pièces les officiers et les soldats de la garnison.

Alexandre arriva en Macédoine sur ces entrefaites, et il jugea le mal trop important pour différer d'y apporter le remède. Sans interrompre sa marche, il s'avança à grandes journées vers la Grèce et passa les Thermopyles. Ce fut là qu'il dit : Demosthènes, dans ses harangues, m'a appellé enfant, pendant que j'ai été en Illyrie et chez les Triballes; il m'a appellé jeune homme, quand j'étois en Thessalie ; il faut donc lui montrer au pied des murs d'Athènes, que je suis présentement homme fait.

Cette résolution étant venue à la connoissance des Athéniens, ceux qui étoient les plus ardens furent les premiers à se calmer; intimidés par la promptitude et la colère du jeune héros, ils résolurent dans une assemblée de lui envoyer des députés. Alexandre intéressé à ménager les Grecs qui pouvoient le traverser dans ses projets sur l'Asie; espérant même en tirer de grands secours, reçut leurs envoyés avec une bonté particulière, et leur promit d'oublier le passé, pourvu qu'on lui livrât Demosthènes et plusieurs autres orateurs.

Il avoit principalement les yeux sur les Thébains ; il voulut leur donner le tems du repentir, et attendit quelques jours qu'ils vinssent aussi se rendre ; il leur demanda seulement qu'on lui livrât Phœnix et Prothente, les deux principaux auteurs de la révolte, et fit publier à son de trompe une amnistie et une sûreté entière, pour tous ceux qui reviendroient à lui. Les Thébains comme pour lui insulter, demandèrent à leur tour qu'on leur livrât Antipater et Philotas, et firent de même publier à son de trompe que ceux qui voudroient contribuer à la liberté de la Grèce, vinssent se joindre à eux : ils venoient presque toutes les nuits escarmoucher les Macédoniens campés assez près de leur citadelle. Alexandre ne pouvant vaincre leur opiniâtreté et leur audace, vit bien qu'il falloit en venir aux extrêmités. Il leur présenta donc la bataille que les Thébains acceptèrent ; ils y combattirent avec une ardeur et un courage bien au-délà de leurs forces ; mais enfin ils furent si violemment repoussés dans leurs murs, qu'ils n'eurent pas le tems ou la présence d'esprit de fermer les portes ; l'ennemi s'y jetta en même-tems qu'eux, et y fit un carnage horrible, sans respecter les vieillards, les femmes et les enfans. La ville fut rasée et détruite de fond en comble, excepté la seule maison du poëte Pindare, celle de ses parens, celles des prêtresses et prêtres, et de quelques autres particuliers qui s'étoient opposés à la révolte.

Après que ce prince eut ainsi satisfait sa vengeance, il fit tout son possible pour effacer les impressions désavantageuses, que cette cruelle expédition avoit fait naître, alléguant pour excuse les maux que les Thébains faisoient souffrir depuis long-tems à la Grèce. Néanmoins le souvenir du malheur des Thébains, lui causa souvent de cuisans repentirs, et ressentant l'im-

portance de sa faute, il ne lui arriva jamais rien de pareil dans ses autres victoires, et dans la suite il regarda plusieurs malheurs qui lui arrivèrent comme une punition de la divinité protectrice de Thébes : aussi par la suite n'y eut-il aucun Thébain de ceux qui s'échappèrent à cette défaite, qui n'obtînt de lui sur le champ telle grace qu'il lui demandât. Ne pourroit-on pas à présent oublier cette vengeance dont il a témoigné tant de regrets, exercée d'ailleurs sur une ville qui se l'étoit attirée par son audace et son insolence ?

LIVRE III.

Il indiqua ensuite les états généraux à Corinthe; il y traita les députés avec toute sorte de douceur, et demanda le commandement en chef contre les Perses, comme on l'avoit accordé à son père.

Jamais assemblées, diettes, ou états n'ont fourni une matière de délibération plus grande, et plus interessante; c'est l'occident qui délibère sur la ruine de l'orient, et sur les moyens d'exécuter une vengeance qui n'étoit que suspendue depuis plus d'un siècle, et qui va donner lieu à des événemens dont le récit étonne et paroît presqu'incroyable, et à des révolutions qui vont changer la face du monde.

Pour former un tel dessein, il falloit un prince hardi, entreprenant, aguerri, qui eût de grandes vues, qui se fût déja fait un grand nom par ses exploits, qui sût joindre à la présence d'esprit et à la fermeté d'ame, un courage, une intrépidité, et plus que tout cela encore, une prudence consommée; qualités qui font le vrai caractère du héros : il falloit sur-tout un prince qui réunit sous son autorité tous les états de la Grèce, dont aucun séparément n'étoit capable d'une entreprise si hardie, et qui avoit besoin pour agir de concert, d'être soumis à un seul chef, qui mît en mouvement toutes les parties de ce grand corps, en les faisant toutes concourir à un même but et à une même fin. Or Alexandre étoit ce prince, il ne lui fut pas difficile de rallumer dans l'esprit de ces peuples la haine ancienne contre les Perses, leurs ennemis perpétuels et irréconciliables, dont ils avoient juré plus d'une fois la perte,

et qu'ils étoient bien résolus de détruire si jamais l'occasion s'en présentoit. Haine à laquelle les dissensions domestiques avoient bien pu donner comme une treve mais qu'elles n'avoient point éteinte. La glorieuse retraite des dix mille, la terreur qu'Agésilas avoit répandue dans l'Asie avec une poignée de soldats, faisoit voir ce qu'on devoit attendre d'une armée composée de l'élite des troupes de la Grèce et de la Macédoine, commandée par des généraux et des officiers que Philippe avoit formés, et pour tout dire, qui avoit Alexandre pour chef. On n'hésita donc point dans la diette et d'un commun accord, il fut nommé généralissime contre les Perses.

Les gouverneurs des provinces, les officiers, et plusieurs philosophes se rendirent auprès de lui pour le féliciter sur son élection; il se flattoit que Diogène de Sinople y viendroit comme les autres : mais ce philosophe ne sortit point de chez lui. Alexandre néanmoins envieux de le voir, y alla avec toute sa cour. Diogène voyant cette foule de gens, attacha sa vue sur Alexandre. Le prince étonné de voir un philosophe si célèbre réduit à une entière indigence, après l'avoir salué très-civilement, lui demanda s'il n'avoit pas besoin de quelque chose. Oui, dit Diogène, c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil. Cette réponse excita le mépris et l'indignation des courtisans; mais le roi frappé d'une telle grandeur d'ame, si je n'étois Alexandre, dit-il, je voudrois être Diogène!

Alexandre sentoit qu'il étoit né pour tout avoir; voilà sa destinée, et ce en quoi il met tout son bonheur. Mais s'il ne pouvoit parvenir à ce but, il sent aussi que pour être heureux, il faudroit s'étudier à se passer de tout. En un mot, tout ou rien, c'est Alexandre ou Diogène.

Avant de partir pour l'Asie, il voulut consulter les dieux sur cette guerre; il alla donc à Delphes, mais il arriva par hazard que c'étoit pendant les jours appellés malheureux, durant lesquels ils ne donnoient point d'oracles. La prêtresse refusa donc de lui répondre; mais Alexandre la prenant brusquement par le bras, la conduisoit malgré elle dans le temple, ensorte que la prêtresse s'écria, ô mon fils, on ne peut te résister. Il saisit cette parole qui lui tint lieu d'oracle, et prit le chemin de la Macédoine.

Quand Alexandre fut arrivé, il tint conseil avec les principaux officiers de son armée et les grands de sa cour, au sujet de son expédition et sur les mesures qu'il convenoit de prendre. Les avis ne furent partagés que sur un article. Antipater et Parménion croyoient qu'avant que de s'engager dans une entreprise qui ne pouvoit manquer d'être de longue haleine, il devoit choisir une épouse, et s'assurer un successeur; mais vif et bouillant comme il étoit, il ne put goûter cet avis, et crut qu'après avoir été nommé généralissime des Grecs, et avoir reçu de son père des troupes invincibles, il lui seroit honteux de perdre le tems à célébrer des noces et à en attendre le fruit. Le départ fut donc résolu; il offrit aux dieux de magnifiques sacrifices, fit célébrer des jeux et des fêtes, qui durèrent neuf jours. Ce fut alors qu'il eut cette célèbre vision dans laquelle on l'exhortoit de passer promptement en Asie, il en sera parlé dans la suite.

Il prit encore d'autres précautions; il emmena dans son armée tous les princes dont il pouvoit appréhender quelque chose, confia la régence de leurs états à des personnes dont il étoit sûr, et se les attacha encore par de grandes libéralités qu'il leur fit. Il laissa pour gouverner la Macédoine, Antipater, qu'il regardoit comme

son ami, avec 12000 hommes de pied et presqu'autant de cavalerie, pour la défendre contre les ennemis du dehors et du dedans.

Il examina même jusqu'aux affaires domestiques de ses amis; il donna à l'un une terre, à l'autre un village; à celui-là le revenu d'un bourg, à celui-ci les droits d'un port. Tous ses amis étonnés d'une largesse si extraordinaire, et qui paroissoit contraire à toutes les régles de la prudence, lui dirent : eh ! Seigneur, que garderez-vous donc pour vous-même ? l'espérance, répondit Alexandre. Eh bien, reprit Perdiccas, la même espérance doit nous suffire, et il refusa généreusement le don que le roi lui avoit assigné. Quelques autres suivirent son exemple, et désormais remplis de courage et de confiance, ils regardèrent, toutes les richeses de l'Asie, comme un butin qui leur étoit acquis.

C'est une connoissance bien importante pour un prince, que celle du cœur de l'homme, et le secret de s'en rendre maître. Or Alexandre savoit que ce secret consiste à intéresser tout lemonde à sa grandeur, à ne faire sentir aux autres sa puissance que par des bienfaits; alors tous les intérêts sont réunis dans celui du prince; c'est son bien propre, c'est son bonheur que l'on aime en lui, et on lui est autant de fois attaché, et par des liens aussi étroits qu'il y a de choses qu'on aime et que l'on reçoit de lui. Toute la suite de cette histoire montrera que jamais personne ne pratiqua mieux cette maxime qu'Alexandre, qui croyoit n'être roi que pour faire du bien, et dont la libéralité vraiment royale, n'étoit ni satisfaite ni épuisée par les plus grandes largesses.

Après avoir ainsi tout réglé et pris toutes les précautions nécessaires, il partit pour l'Asie au commencement du printems. Il comptoit si fort sur l'heu-

reux succès de ses armes, et sur les riches dépouilles qu'il trouveroit en Asie, qu'il n'avoit fait aucun fonds pour une si grande expédition, persuadé que la guerre, quand on la fait heureusement, fournit aux besoins de la guerre; sa caisse militaire n'étoit que de deux cens talents (600,000 liv.) il n'avoit de vivres que pour un mois; son armée n'étoit que de 30,000 hommes de pied, et de quatre ou cinq mille chevaux; mais tous ses soldats étoient braves, aguerris, disciplinés; ils avoient déjà fait bien des campagnes sous Philippe et dans le besoin ils auroient pu commander. La plupart des officiers n'avoient guères moins de soixante ans, et quand ils étoient assemblés et rangés à la tête des troupes, on croyoit voir un sénat respectable.

Parménion commandoit l'infanterie; Philotas son fils, avoit sous lui dix-huit cens chevaux Macédoniens, Callas, fils d'Harpalus, autant de chevaux de Thessalie; le reste de la cavalerie tirée des différens peuples de la Grèce, avoit un commandant particulier. Les Thraces et les Pœoniens qui prenoient toujours les devants, avoient pour chef Cassandre. Alexandre prit sa marche le long du lac Cersine, vers Amphipolis, passa le Strimon vers son embouchure, puis l'Hèbre, et arriva enfin à Seste après 20 jours de marche. Il donna ordre à Parménion de passer sa cavalerie et une partie de son infanterie de Seste à Abïde. Pour lui, il passa l'Hélespont au port des Achéens, conduisant lui-même sa barque; et quand il fut au milieu du détroit, il sacrifia un taureau à Neptune, aux Néreides, et fit les effusions dans la mer avec une coupe d'or. Lorsqu'il approcha de terre, on dit qu'après avoir lancé un javelot contre elle comme pour en prendre possession, il descendit le premier en Asie,

et que sautant tout armé et plein de joie hors du navire, il dressa des autels sur le rivage et offrit aux dieux des victimes, les remerciant de ce qu'ils lui avoient procuré une descente favorable; et il leur demanda qu'ils ne lui fissent remporter que des victoires honorables, et lorsqu'il les auroit méritées par le courage et par la bravoure.

Il marcha droit à Lampsaque, qu'il avoit résolu de punir de sa révolte. Il vit venir à lui Anaximène qui étoit de cette ville, célèbre historien fort connu de Philippe son père, et pour qui lui-même avoit une extrême considération, l'ayant eu pour maître. Se doutant qu'il venoit le trouver pour lui demander la grace de ses concitoyens, qu'il avoit fermement résolu de châtier sévèrement, il le prévint et lui jura en termes formels qu'il ne lui accorderoit point sa demande. Ce que j'ai à vous demander, Seigneur, lui dit Anaximène, c'est qu'il vous plaise de détruire Lampsaque. Par cet ingénieux détour, il sauva sa patrie.

De cette ville il alla à Ilion, pour y voir les illustres monumens de ces anciens guerriers qui avoient combattu sous les drapeaux d'Agamemnon; il y rendit de grands honneurs à la mémoire d'Achille, et fit célébrer des jeux au tour de son tombeau. Il admira et porta envie au bonheur que ce héros avoit eu de trouver pendant sa vie un ami fidèle, et après sa mort un poëte illustre pour célébrer ses exploits. On lui demanda s'il ne seroit point curieux de voir la lyre de Pâris; je m'en soucie très-peu, répondit-il, mais je verrois avec grand plaisir celle d'Achille, sur laquelle il chantoit les grandes actions et la gloire des héros.

Tandis qu'il se faisoit une religion d'honorer ceux qu'il regardoit comme ses protecteurs et ses modèles,

Darius faisoit filer ses troupes vers la Troade ; il avoit 100,000 hommes de pied, 10,000 chevaux sous la conduite de Memnon de Rhodes, le plus grand capitaine de l'Asie ; il avoit conseillé aux Généraux qui lui étoient associés, de ne point risquer un combat, mais de ruiner le plat pays, de détruire tous les vivres et les fourages de Phrigie et de Mysie, afin d'affamer l'ennemi, de le forcer à retourner sur ses pas, et d'aller eux-mêmes porter la guerre dans la Macédoine.

Memnon étoit le plus habile des généraux de Darius, et la plus sûre espérance de la victoire. On ne sait ce qu'on devoit plus estimer en lui, ou sa profonde sagesse dans le conseil, ou son courage et sa grande capacité dans la conduite des armées, ou son attachement et son zèle pour les intérêts de son maître. Le conseil qu'il donnoit dans la conjecture présente, étoit excellent par rapport à un ennemi vif et impétueux, qui étoit sans vivres, sans magasins, sans retraite, qui entroit dans un pays inconnu et ennemi, que les retardemens seuls pouvoient affoiblir et ruiner, et qui enfin n'avoit d'autres ressources et d'autres espérances, que dans le prompt succès d'une bataille : Arsite, satrape de Phrygie, s'y opposa, et protesta qu'il ne souffriroit point que l'on désolât ainsi les terres de son gouvernement. Le mauvais avis de ce satrape, prévalut sur les sages conseils de l'étranger ; et les Perses, à leur grand dommage, le soupçonnèrent de vouloir tirer la guerre en longueur, pour se rendre par là nécessaire. Il se campèrent auprès de Zelie, dans les plaines arrosées par le Granique, pour en disputer le passage.

Alexandre, instruit de tous leurs mouvemens par les avis d'Amyntas qu'il avoit envoyé à la découverte avec quatre compagnies d'élite, partit d'Ilion, vint joindre

son armée qui étoit campée à Arisbe, traversa Percote, le fleuve Praxie, Hermote, Colone; il marchoit en ordre de bataille; son infanterie rangée sur deux lignes, la cavalerie sur les ailes, le bagage qui n'étoit pas considérable venoit derrière. On arriva dans cet ordre sur les bords du Granique.

La cavalerie Persanne qui étoit fort nómbreuse, bordoit tout l'autre rivage, et faisoit un grand front pour occuper le passage dans toute sa largeur. L'infanterie, composée principalement des Grecs qui étoient à la solde de Darius, étoit derrière, placée dans un lieu qui alloit en montant.

Tel grand que fût le courage des capitaines d'Alexandre, Parménion et plusieurs autres lui conseillèrent de camper dans cet endroit, et d'attendre le lendemain en ordre de bataille pour laisser aux troupes le tems de se reposer; que dès le grand matin et même avant le jour, on passeroit la rivière, parce qu'alors les ennemis seroient moins en état de l'en empêcher; ils lui remontrèrent que la rivière étoit profonde et les bords escarpés, ensorte qu'il seroit aisé à la cavalerie Persanne de les défaire avant qu'ils fussent formés; qu'avec la perte que l'on feroit si cette entreprise réussissoit mal, il risquoit beaucoup pour l'avenir, parce que la réputation des armes dépend des commencemens. Ces raisons ne firent point d'impression sur l'esprit d'Alexandre, il répondit qu'il rougiroit de honte, si après avoir passé dans l'Hélespont, il s'arrêtoit devant un ruisseau; c'est ainsi que par mépris il appelloit le Granique.

Les deux armées demeurèrent quelque tems à se considérer, comme si elles eussent redouté l'évènement: enfin Alexandre s'étant fait amener son cheval, ordonna aux seigneurs de sa cour de le suivre, et de se comporter en gens de cœur. Il commandoit la droite,

et Parménion la gauche. Il fit d'abord entrer dans la rivière un gros détachement, puis il fit avancer l'aile gauche. Pour lui menant l'aile droite, il se jetta dans le fleuve suivi du reste de ses troupes, au son des trompettes et des acclamations de toute l'armée.

Les Perses voyant approcher le premier détachement, commencèrent à tirer dessus, et descendirent ensuite vers la rivière où la pente étoit la plus facile pour en défendre l'abord. Les chevaux s'entrechoquèrent rudement, les uns tâchant de prendre terre, les autres s'efforçant de les en empêcher; les Macédoniens beaucoup inférieurs en nombre pour la cavalerie, étoient dans une situation fort désavantageuse. Ils étoient assaillis par les traits dont on les accabloit d'en-haut, la cavalerie Persanne s'étoit ramassée en cet endroit. Memnon y combattoit avec ses fils, les Macédoniens perdirent leurs premiers rangs et plioient déjà. Alexandre cependant après avoir surmonté la rapidité de la rivière, touchoit déjà de l'autre côté, où il trouva bien des obstacles; un rivage droit et escarpé, glissant, tout couvert d'hommes et de chevaux, le repoussant en différens endroits. Il gagna enfin le champ de bataille, se mit à la tête de ses soldats, et les ranima par sa présence. Il se jette dans le plus épais de la cavalerie ennemie, où combattoient les généraux. L'ardeur avec laquelle il frappe lui fait rompre le fer de sa lance; il en demande une, il ne s'en trouve pas, et il est obligé de se défendre avec sa seule hampe; Demarate de Corinthe lui donne la sienne, il vole à l'instant sur Tiridate, gendre de Darius, et le perce d'un seul coup. Comme il étoit remarquable par dessus tous les Macédoniens, par son activité et le panache qui ombrageoit son casque, aux deux côtés duquel s'élevoit comme deux ailes d'une grandeur merveilleuse et d'une

blancheur qui éblouissoit, c'étoit à ses côtés que le choc et la mêlée étoient les plus sanglants. Quoiqu'on se battit à cheval, le combat étoit de pied ferme d'homme à homme, comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repousser son adversaire, et de gagner du terrein sur lui. Spithrobate, satrape de Darius, se distinguoit par sa valeur entre tous les généraux; environné de quarante seigneurs Persans, tous ses parens et tous d'une valeur connue, qui ne le quittoient point, il portoit par-tout la terreur. Alexandre le voit, pique contre lui; ayant lancé chacun un javelot, ils se blessent légèrement l'un l'autre. Le satrape en fureur, se jette l'épée à la main sur Alexandre, mais celui-ci le prévint, et d'un coup de lance dans le visage le porte mort par terre. Dans l'instant même Rosacés son frère, l'attaquant du côté, lui décharge sur la tête un grand coup de hache, qui lui abbat le panache et pénètre jusqu'aux cheveux; comme il alloit frapper un second coup sur sa tête que l'armet brisé faisoit voir à nud, un seigneur nommé Clitus, lui coupe le poignet d'un coup de sabre, et sauve Alexandre.

Le danger d'Alexandre, redoubla le courage des siens; ils firent des efforts extraordinaires de bravoure. Le centre de la cavalerie des Perses, accablé par une grêle de traits de la part des soldats armés à la légère qu'on avoit mêlé parmi les cavaliers, ne pouvant soutenir plus long-tems l'attaque des Macédoniens qui les frappoient dans le visage, commença à prendre la fuite. Les deux ailes aussitôt se renversèrent, et prirent aussi la fuite. Alexandre sans s'attacher à les poursuivre, tourna aussitôt contre l'infanterie.

Elle demeura ferme d'abord dans son poste, plutôt par étonnement que par résolution; mais quand elle se vit attaquée en même tems, par la cavalerie et par

la phalange Macédonienne qui avoit passé la rivière, et que les bataillons en furent venus aux mains, les Perses ne firent ni une longue ni une forte résistance; il n'y eut que l'infanterie Grecque qui étoit à la solde de Darius; elle se retira sur une colline, et demandoit qu'Alexandre lui donnât sa parole de la laisser aller. Mais ce prince suivant l'ardeur de son courage, se jetta au milieu de cette infanterie, et y perdit son cheval. La mêlée fut alors si rude autour de lui, que la plupart de ceux qui furent tués ou blessés de son côté, le furent en cet endroit, car ils combattoient contre des hommes fort aguerris, très-braves, qui se battoient en désespérés. Il furent tous taillés en pièces, à la réserve de deux mille qui furent faits prisonniers.

Un grand nombre d'officiers Persans restèrent sur la place; Arsite se sauva en Phrygie, où l'on dit qu'il se tua de regret d'avoir été la cause de la bataille. Il périt dans cette bataille du côté des Perses, 20,000 hommes de pied et 2,500 chevaux; du côté des Macédoniens, la perte fut bien peu considérable. Parmi leurs morts il se trouva 25 cavaliers de compagnies royales, qui furent tués à la première attaque. Alexandre leur fit dresser à tous des statues de bronze faites de la main de Lysippe. Quant aux autres, il les fit tous enfermer avec leurs armes dans un même tombeau, et donna exemption de toutes sortes de tributs et de services à leurs enfans et à leurs pères.

Il eut aussi un grand soin des blessés, les visita, et voulut les voir panser. Il parut curieux de savoir leur aventure, et permit à chacun de raconter ses prouesses et de vanter sa bravoure.

Il donna aussi la sépulture aux grands des Perses, et ne la refusa pas même aux Grecs morts à leur service. Mais tous ceux d'entr'eux qu'il fit prisonniers,

il les mît à la chaîne, et les envoya travailler en Macédoine, à cause qu'ils avoient porté les armes pour les barbares contre leur patrie, malgré la défense expresse qu'en avoit faite la Grèce.

Alexandre se fit un plaisir et un devoir d'associer les Grecs à l'honneur de sa victoire, et en particulier, il envoya aux Athéniens 300 boucliers des dépouilles ennemies, et voulut que sur le reste du butin, on mît cette inscription glorieuse : « Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont gagné ces dépouilles sur les barbares qui habitent l'Asie ». Cette action marque une grandeur d'ame bien rare dans un vainqueur, qui, pour l'ordinaire, souffre avec peine que l'on entre avec lui en partage de sa gloire ; elle marque aussi beaucoup de prudence dans ce prince ; il avoit encore besoin du secours des Grecs, et il espéroit, en les associant à l'honneur de ses victoires, se les rendre plus fidèles et plus affectionnés ; pour la vaisselle d'or et d'argent, les tapis de pourpre, et autres meubles du luxe des Perses, il les envoya à sa mère Olympias, au moins pour la grande partie.

L'heureux succès de la bataille du Granique eut toutes les suites que l'on en pouvoit attendre.

Les principaux de Zélie, où s'étoit livré le combat, vinrent poser leurs armes à ses pieds, lui protestant qu'ils ne les avoient prises que par force et malgré eux.

Il s'avança ensuite vers Sardes, le boulevard de l'empire des Perses du côté de la mer. Mithrène, gouverneur de la citadelle, vint au-devant de lui, l'assurer qu'il le reconnoissoit pour son vainqueur, et les premiers de la ville qui l'accompagnoient, lui remirent les clefs au nom du peuple. Il lui laissa sa liberté et l'usage de toutes ses loix.

Toutes

Toutes les villes de Lydie, de Phrygie, de Bythinie et du bord de la mer, vinrent lui rendre leurs hommages comme à leur souverain; il les reçut à condition de lui payer le même tribut qu'elles donnoient à Darius, laissant à tous leurs droits et leurs priviléges.

Quatre jours après il arriva à Ephèse, ramenant avec lui les bannis qui en avoient été chassés à son occasion, et y rétablit le gouvernement populaire; il régla que les revenus annuels, qu'ils étoient obligés de donner aux rois de Perse, seroient employés à la construction du temple de Diane. Les Ephésiens avoient déjà commencé à rétablir ce superbe édifice, qui avoit été brûlé la nuit même de la naissance d'Alexandre; l'ouvrage étoit déjà fort avancé, et les peuples contribuoient avec joie aux frais de ce temple; les dames y sacrifioient de bon cœur tous leurs bijoux, et tout ce qu'elles avoient de plus rare et de plus précieux. Alexandre offrit de rembourser la ville des dépenses qu'elle avoit déjà faites pour ce superbe bâtiment, et de lui fournir toutes celles qui restoient à faire, pourvu que son nom seul parût dans l'inscription du temple; les Éphésiens n'osant lui refuser ouvertement cet honneur, eurent recours à une ruse de flatterie qui les tira d'embarras; ils lui répondirent qu'il ne convenoit pas à un Dieu de bâtir des temples à un autre Dieu; c'est ainsi que des vaincus cherchèrent déjà à corrompre leur vainqueur.

Dans le peu de jours qu'il demeura à Éphèse, les députés de Magnésie, de Tralles et de plusieurs autres villes de l'Ionie, lui apportèrent leurs clefs.

Hegesistrate, gouverneur de Milet, voyant ce concours général de villes qui s'abandonnoient à l'humanité du vainqueur, suivit l'exemple commun, et lui man-

da que dès qu'il paroîtroit devant la ville, il lui en ouvriroit les portes.

Hegesistrate ne lui avoit écrit ainsi que par le sentiment de sa foiblesse ; quand il eut appris que l'armée navale de Darius étoit sûr le point d'arriver ; il mit tout en œuvre pour défendre sa place, en attendant un si puissant secours. Alexandre en étant informé, envoya dire à Nicanor, son amiral, qui cotoyoit toujours l'Ionie, de se rendre incessamment au port de Milet; il s'y rendit aussi-tôt, avec 160 galères, et environna Ladiz, isle voisine, où l'on jetta un corps de cavalerie Thrace de 4000 hommes.

Trois jours après, les Perses arrivèrent avec trois cent vaisseaux. Parménion vouloit les combattre sans plus tarder, mais Alexandre lui fit sentir qu'il n'étoit pas prudent de se commettre avec un si grand nombre de vaisseaux, remplis pour la plûpart de Cypriotes et de Phéniciens, si connus pour leur habileté dans la marine.

Les Milésiens lui firent ensuite savoir que s'il consentoit à lever le siége, leur port lui seroit à l'avenir aussi libre et aussi ouvert qu'aux Perses. Je n'ai pas besoin, leur dit Alexandre, de votre permission; je ne veux rien avoir de commun avec Darius; retournez dans votre ville, dit-il aux députés, et préparez-vous au combat: alors, sans perdre de tems, il la fit insulter de toutes parts, et planter par-tout les échelles: l'escalade fut des plus vigoureuses, et fut également bien soutenue, quoiqu'Alexandre y envoya des troupes fraîches, qui se succédoient sans interruption les unes aux autres. Cela dura plusieurs jours; voyant ses soldats repoussés de quelque côté qu'ils donnassent, et que la place étoit munie pour un long siége, il mit

toutes ses machines en œuvre, de sorte qu'il ouvrit la place en plusieurs endroits. Durant l'attaque de la brèche, il fit donner l'escalade d'un autre côté; les assiégés, après avoir soutenu beaucoup d'assauts avec une bravoure extraordinaire, craignant enfin d'être emportés de force, capitulèrent et remirent leur ville. Alexandre y entra avec toute son armée, presque sous les yeux des Perses, qui étoient arrêtés au promontoire de Mycale, parce que Nicanor tenoit le port fermé. Peu après ils furent obligés de remettre à la voile, manquant d'eau et de vivres, sans avoir pu engager les Macédoniens au combat. Alexandre traita humainement les Milésiens, et vendit tout ce qu'il y trouva d'étrangers.

La manière dont Alexandre avoit évité un combat naval, lui fit connoître que dorénavant il pourroit se passer de sa flotte, d'autant plus qu'il n'avoit point de fonds pour l'entretenir. Ce fut le prétexte dont il se servit pour la congédier. Mais ce n'étoit pas le véritable motif, prévoyant que la guerre ne finiroit pas si-tôt, et que la fortune pourroit peut-être un jour éprouver sa constance, en lui rendant la victoire difficile, il craignit que ces longueurs et ces incertitudes ne rebutassent les Grecs, et qu'ayant un moyen ouvert de retourner dans leur patrie, ils ne fussent tentés d'en faire usage. Il ne les avoit déjà fait combattre au Granique, que pour les mettre dans l'impossibilité de reculer, et dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Il renvoya donc toutes ses galères, et ne conserva que quelques vaisseaux pour le transport des machines de guerre.

LIVRE IV.

Après la prise de Milet, Alexandre passa dans la Carie, pour y former le siége d'Halicarnasse, où s'étoient retirés ceux qui avoient défendu Milet. Depuis peu cette ville riche et puissante étoit tombée sous la puissance des Perses.

Le général Memnon connoissant toute l'importance de cette place, s'y étoit jetté avec de bonnes troupes. Alexandre campa d'abord à une demie lieue de la ville. Ada, princesse illustre du sang de Mausole, vint se jetter à ses pieds, et lui demanda justice de la violence des Perses, qui lui avoient enlevé un royaume qui appartenoit à sa famille depuis plusieurs siécles, ajoutant qu'après sa mort elle le lui remettroit comme à son fils. Il lui promit de lui rendre son sceptre, et cette promesse gagna au roi de Macédoine l'amitié de tous les Cariens, qui vinrent de différens endroits lui présenter des couronnes d'or.

L'histoire rapporte peu de siéges où le courage et l'acharnement aient été si grands de part et d'autre. Memnon étoit secondé par un autre officier d'un rare mérite, nommé Ephialte. Les assiégés firent d'abord de vigoureuses sorties, et les Macédoniens, quoique supérieurs, ne faisoient que les repousser dans la ville, sans jamais pouvoir y entrer; cependant avec beaucoup de peines et de fatigues, les fossés furent comblés, et Alexandre fit dresser ses machines pour battre le mur; mais aussi-tôt il eut la douleur de les voir brûler et renverser dans de vives et de fréquentes sorties. Lorsqu'à coups de bélier il étoit venu à bout de ren-

verser quelque pan de murailles, les soldats étoient tout étonnés d'en voir une nouvelle que l'on avoit construite derrière, et qui sembloit sortir tout-à-coup de terre. L'attaque de ces retranchemens construits en demi cercle, coûtoit infiniment de monde, parce que les assiégés du haut des tours qui étoient de côté et d'autre, découvroient le flanc des Macédoniens. On vit en ce siége qu'il n'y a point de fortification plus sûre pour une place, que la valeur et le courage de ceux qui la défendent.

Il fut long, et tout autre qu'Alexandre se seroit rebuté de tant de difficultés ; mais les dangers ne faisoient que l'animer ; il en étoit aussi ainsi de ses troupes, leur constance l'emporta enfin.

Memnon se voyant hors d'état de résister plus longtems, après avoir laissé une bonne garnison dans la citadelle, qui étoit bien munie de vivres, prit le parti de se retirer dans l'isle de Cos avec tout ce qu'il put emmener d'hommes et de butin, puis il fit mettre le feu à tous les quartiers, et particulièrement dans les arsénaux, pour ne point donner des armes à son ennemi. Alexandre voyant la ville en feu, s'y jetta incontinent, et trouva les Halicarnassiens transportés de fureur, la torche à la main, précipiter eux-mêmes la destruction de leurs propres demeures. Il fit crier par un hérault que ceux qui contribueroient à l'incendie seroient punis de mort. Cependant la citadelle n'avoit point envie de se rendre, sa situation escarpée la rendoit presque imprenable ; Alexandre ne jugea pas à propos d'en commencer le siége, qui auroit duré longtems, il la fit environner d'une muraille et d'un large fossé ; la garnison craignant d'être prise enfin par famine, se soumit, et sortit de la citadelle. Lorsqu'il en fut maître, il la fit détruire avec la ville, pour

donner un exemple de sévérité à ceux qui voudroient imiter sa résistance. Ada vint ensuite le féliciter sur sa victoire ; le vainqueur la reçut obligeamment, et se rappellant ses promesses, il la rétablit dans tous ses droits sur toute la Carie, et pour lui en assurer la jouissance, il lui laissa trois mille hommes pour la défendre contre les révoltes et les séditions qui pourroient arriver.

Cette princesse ne sachant comment reconnoître un service si important, lui envoyoit tous les jours des viandes délicatement préparées, et toutes sortes de pâtisseries ; enfin elle lui fit présent des plus excellens cuisiniers, pâtissiers et boulangers. Alexandre renvoyant cet attirail qui lui étoit inutile, la remercia, et lui fit dire que son gouverneur Léonidas lui avoit appris à se servir de cuisiniers beaucoup plus habiles ; l'un lui préparoit un bon dîner, qui étoit de marcher beaucoup le matin et dès le point du jour ; et l'autre lui préparoit un meilleur soupé, c'étoit de dîner fort peu.

Ce même Léonidas alloit souvent visiter les coffres du prince, où l'on serroit son lit et ses habits, pour voir si sa mère Olympias n'y auroit rien mis de superflu, et qui ne fût propre qu'au luxe et à la délicatesse.

Comme on étoit alors vers la fin de l'automne, Alexandre fit savoir à son armée que ceux qui étoient mariés pouvoient aller passer le quartier d'hyver auprès de leurs femmes, à condition qu'ils reviendroient pour la campagne suivante ; qu'ils lui ameneroient un renfort de cavalerie thessalienne, et un corps de troupes du Péloponèse. Plusieurs profitèrent de ce congé, qui augmenta considérablement le zèle des uns et des autres pour son service.

Leur absence n'apporta aucun retardement à ses con-

quêtes ; avec ce qui lui restoit de troupes, il entra dans la Lycie, et vit toutes les villes venir au-devant de lui, excepté Hyparne, qu'il réduisit du premier assaut ; Thelmissen et trente autres places lui envoyèrent des députés pour l'assurer de leur soumission ; il passa ensuite le fleuve Xante, et entra dans la Pamphilie.

Vers le milieu de l'hiver il entra dans la contrée de Mylias, où il resta quelque tems. Il y reçut les députés de Phaselis et de quelques villes de Lycie, qui lui présentèrent une couronne d'or, et lui demandèrent de les recevoir dans son alliance ; il y consentit, et pour donner aux députés des marques de sa considération ; il les nomma gouverneurs des principales villes de leurs provinces.

Alexandre avoit délibéré s'il marcheroit droit contre les contrées maritimes, ou s'il avanceroit contre Darius. Le premier parti lui parut le plus sûr pour ne rien laisser derrière lui qui pût l'inquiéter ; il se rendit à Phaselis, où il détruisit une espèce de citadelle dépendante des Phisidiens, et qui leur servoit de retraite quand ils faisoient des courses dans le pays.

Pendant qu'il étoit aux environs de cette ville, il découvrit un attentat qu'avoit formé contre lui Alexandre, fils d'Erope, qu'il venoit de nommer général de la cavalerie thessalienne, à la place de Calas, à qui il avoit donné un gouvernement. Darius, sur une lettre qu'il avoit reçue de ce traître, lui promettoit plus de mille talens d'or (30,000,000) avec le royaume de Macédoine, s'il pouvoit tuer Alexandre, ne pensant pas acheter trop cher un crime qui le délivroit d'un si formidable ennemi. Asilite, un des correspondans de Darius, fut arrêté par l'ordre de Parménion ; appliqué à la torture en qualité d'espion, et dans la vio-

lence des tourmens, il confessa tout le sujet de son voyage. Parménion le mena à Alexandre, et le prince se borna à faire mettre les deux coupables en prison.

Près de Phaselis est un défilé le long de la mer qui est à sec pendant que l'eau est basse, et laisse un passage libre aux voyageurs; mais quand la mer est haute, il est tout couvert d'eau. Quoiqu'on fût en hiver, Alexandre, que rien ne pouvoit faire reculer, voulut le passer. Ainsi il fallut que les Macédoniens marchassent tout un jour dans l'eau, jusqu'à la ceinture. Il alloit pour lors à Perga, où plusieurs villes vinrent lui faire leur soumission; Aspende, Syde, Selge, furent de ce nombre.

Alexandre entra dans la ville de Celènes qui étoit abandonnée, mais la citadelle voulut temporiser; il envoya un hérault à la garnison pour qu'elle eût à se rendre sans attendre la dernière extrémité; mais comme ils se croyoient imprenables, ils promenèrent par-tout le hérault pour lui faire voir la hauteur des tours; et lui dirent fièrement qu'ils ne quitteroient la place qu'avec la vie; néanmoins se voyant bloqués et serrés de près ils demandèrent quelques jours de trève, au bout desquels ils promirent de se rendre, s'ils n'étoient secourus. En effet le secours ne venant point, ils se rendirent au jour marqué; il y laissa Antigone pour gouverneur avec 1500 hommes de garnison.

L'hiver étant prêt de finir, il manda aux soldats à qui il avoit permis d'aller en leur patrie, de se rendre en Phrygie; ils amenèrent avec eux de nouvelles troupes, 1000 hommes de pied et 300 chevaux Macédoniens, 200 cavaliers Thessaliens, et seulement 150 hommes de l'Elide; ils le trouvèrent à Gordium, capitale de Phrygie, près le fleuve Sangare.

Cette ville est ancienne et renommée par le séjour

du roi Mydas. Alexandre eût envie d'y voir le chariot où étoit le fameux nœud gordien. Ce nœud, qui attachoit le joug au timon, étoit fait si adroitement, qu'on ne pouvoit découvrir où il commençoit, ni où il finissoit. Selon l'ancienne tradition du pays, un oracle avoit déclaré que celui qui auroit l'empire de l'Asie seroit celui qui pourroit le délier. Alexandre crut être celui que les destins avoient désigné par cette action d'éclat; il voulut tenter l'entreprise. Plusieurs l'avoient déjà vainement fait; ainsi ses amis et ses officiers craignant qu'il ne pût en venir à bout, et que la honte n'en retombât sur leurs armes, s'efforçoient de l'en dissuader mais en vain. Il fit donc plusieurs tentatives inutiles; enfin, regardant ceux qui étoit autour de lui: il n'importe, dit-il, comment on le dénoue, et d'un coup d'épée il coupa ce nœud; c'est ainsi qu'il éluda ou accomplit l'oracle.

Darius cependant ne négligeoit rien pour sa défense. Memnon le Rhodien lui avoit déjà conseillé de porter la guerre en Macédoine, et ce parti, comme nous avons déjà vû, étoit le plus sûr; il eût trouvé les Lacédémoniens et plusieurs autres peuples de la Grèce qui n'aimoient pas la Macédoine, tout prêts à se joindre à lui; il est vrai qu'il n'auroit pas trouvé la Macédoine sans défense, puisqu'Alexandre y avoit laissé près de 24000 hommes de bonnes troupes; mais cela auroit toujours diverti considérablement les forces et l'attention de ce prince, qui eût peut-être été obligé de repasser la mer pour défendre son propre pays, et d'abandonner ainsi l'Asie. Ce conseil fut approuvé de Darius, qui résolut de le suivre; il chargea de l'exécution celui qui le lui avoit donné; Memnon fut déclaré amiral de la flotte, et capitaine général de toutes les troupes destinées pour cette expédition; il ne pouvoit

faire un meilleur choix, puisque c'étoit le plus grand de ses généraux. Si son avis eût été suivi, on n'auroit point donné la bataille du Granique, il n'abandonna pas les intérêts de son maître après ce malheur; il rassembla les débris de l'armée, et se retira premièrement à Milet, de-là dans Halicarnasse, et enfin dans l'isle de Cos, où il étoit quand il reçut sa nouvelle commission; sa flotte s'y étant rendue, il monta dessus, et vogua vers l'Archipel. Il prit l'isle de Chio, celle de Lesbos toute entière, excepté la ville de Mytilène, devant laquelle il étoit, se préparant après l'avoir prise à passer dans l'Eubée, puis de faire de la Grèce et de la Macédoine même le théâtre de la guerre. Mais une mort imprévue et fatale pour la Perse, fit évanouir de si belles espérances. Ce fut le plus grand malheur qui pût arriver à Darius, qui n'avoit personne pour les remplacer. On voit ici de quel prix est un seul homme de mérite, dont la perte entraîne quelquefois celle de l'État. Alexandre avoit tâché de le détacher du service de Darius, mais par des voies d'honneur. Passant avec son armée auprès des terres de Memnon, il défendit sévèrement à ses soldats d'y faire le moindre désordre; son but étoit de se l'attirer ou de le rendre suspect aux Perses. Memnon de son côté, se piquoit de générosité envers Alexandre; et un jour entendant un soldat qui en disoit du mal; je ne t'ai pas pris à ma solde, lui dit-il, en le frappant de sa javeline, pour parler mal de ce prince, mais pour le combattre.

La mort de Memnon fit échouer le dessein qu'il avoit formé. Darius n'ayant pas de général d'une aussi grande capacité pour le mettre en sa place, abandonna tout-à-fait cette entreprise, qui seule pouvoit sauver l'empire et n'eut plus d'autres ressources que les armées d'Orient. Mécontent de tous ses généraux, il résolut de com-

mander en personne, et marqua à Babylone le rendez-vous des troupes.

Alexandre ayant appris les entreprises, puis la mort de Memnon, envoya Hegelocus, avec quelques troupes pour parcourir les isles depuis l'Helespont jusqu'en Carie, nommément Lesbos, Chio et Cos, pour en chasser les garnisons de Darius, afin de n'avoir rien qui pût l'inquiéter derrière lui.

De Gordium il passa en Acyre, capitale de la Galatie il y fut reçu sans aucun obstacle : les Paphlagoniens vinrent l'y trouver pour l'assurer de leur soumission, et le prièrent seulement d'épargner leurs terres, en n'y euvoyant pas de troupes. Alexandre le leur accorda, et les mit sous le gouvernement de Calas, qui avoit déjà la Phrygie. Le reste de la Galatie, de la Cappadoce et du pont, se fit un devoir de le prévenir. Toute l'Asie mineure étant subjuguée, il marcha à grandes journées vers la Cilicie, et arriva dans la contrée que l'on appeloit le camp de Cyrus. Il n'y a delà que deux lieues et demie jusqu'au pas de Cilicie, qui est un défilé fort étroit par lequel il faut passer pour entrer de la Cappadoce dans cette province; Arsane qui en avoit la garde, y avoit laissé peu de soldats, lesquels à l'approche des ennemis, prirent la fuite. Alexandre entra donc dans ce passage sans y trouver de résistance; et après avoir considéré avec attention la situation des lieux, il admira sa bonne fortune, et avoua qu'il auroit pu être arrêté-là tout court, et défait aisément à coup de pierres; car outre que c'étoit un défilé, où quatre hommes armés pouvoient à peine marcher de front, le haut de la montagne dominoit sur le chemin qui n'étoit pas seulement étroit, mais rompu en plusieurs endroits par la chûte des torrents qui descendoient des montagnes.

Alexandre fit passer son armée jusqu'à la ville de Tarse, où elle arriva précisément dans le tems que les Perses y mettoient le feu, de peur que l'ennemi ne profitât du butin d'une ville si opulente. Mais Parménion que le roi avoit envoyé devant avec de la cavalerie, y arriva fort à propos pour empêcher l'embrâsement, et Alexandre entra dans la ville qu'il avoit sauvé, sans y trouver d'ennemi.

Au travers de cette ville, passe le Cydne, rivière moins renommée par la largeur de son canal, que pour la beauté de ses eaux, qui sont extrêmement claires; mais aussi extrêmement froides, à cause de l'ombrage dont ses rives sont couvertes. On étoit alors vers la fin de l'été, dont les chaleurs sont très-grandes dans la Cilicie; c'étoit encore au plus chaud du jour et comme le roi arrivoit couvert de sueur et de poussière, il lui prit envie de se baigner. A peine y fut-il entré, qu'il se sentit saisi d'un frisson si grand, que l'on crut qu'il alloit mourir. On l'emmena dans sa tente sans connoissance; la consternation fut générale dans toute l'armée; ils fondoient tous en larmes, et se plaignoient de ce que le plus grand roi qui eût jamais été, leur étoit ravi au milieu de ses prospérités et de ses conquêtes, non dans une bataille ou dans un assaut, mais dans le bain; que Darius près d'arriver, se trouveroit vainqueur avant d'avoir vu l'ennemi; qu'ils seroient contraints de se retirer, comme fugitifs, par les mêmes pays où ils étoient venus triomphants. Qui les conduiroit dans leur fuite? Qui oseroit succéder à Alexandre? Où pouvoient-ils trouver des vaisseaux pour passer l'Helespont, s'ils avoient le bonheur d'y arriver. Puis tournant toutes leurs pensées vers le prince, et s'oubliant eux-mêmes, ce n'étoit que regrets et que plaintes, de ce que, dans la fleur de sa jeunesse et dans

une si belle fortune, leur roi et leur compagnon de guerre tout ensemble, leur étoit ainsi enlevé et comme arraché d'entre les bras. Cependant il reprenoit ses esprits, et reconnoissoit ceux qui étoient autour de lui; mais la maladie ne sembloit lui donner du relâche que pour lui faire sentir plus vivement ses douleurs. Son esprit étoit encore plus tourmenté que son corps, car il avoit appris que Darius pouvoit bientôt arriver; (en effet, il étoit à 5 journées de chemin, à la tête de quatre cent mille combattans;) il ne cessoit de se plaindre de sa destinée, qui le livroit sans défense à son ennemi: Me voilà donc, disoit-il, entre les mains de Darius; il faut que je meure à la fleur de mon âge, dans un lit de langueur, où la bravoure et la gloire ne m'ont point mis, ou que je tombe captif entre les mains d'un barbare, qui me traîtera dans toute l'étendue de son ressentiment. Que vont devenir tant de braves soldats, qui périront et ne seront esclaves que parce qu'ils m'ont trop aimé? Notre ennemi avoit sans doute assisté au conseil de la fortune, lorsqu'il me menaçoit si fiérement, et qu'il me disoit dans ses lettres que les destins devoient bientôt changer à mon égard. Il me semble déjà entendre le bruit de ses armes, et le voir venir attaquer celui qui lui a déclaré la guerre; mais il n'en est pas où il pense, pourvu que l'on me traite à mon gré. L'état de mes affaires ne souffre point de remèdes lents, ni de médecins timides; une prompte mort m'est meilleure qu'une guérison tardive. Si les médecins croient avoir quelques ressources pour moi dans leurs remèdes, qu'ils sçachent que je ne cherche point tant à vivre qu'à combattre.

Cette impatience précipitée allarmoit tout le monde. Les médecins qui craignoient d'être responsables de l'évènement, n'osoient hazarder un remède violent et

extraordinaire, d'autant plus que Darius avoit fait publier qu'il donneroit 1000 talens (30,000,000) à quiconque tueroit Alexandre.

Philippe, Acarnanien de nation, l'avoit toujours servi dès son bas âge; il l'aimoit tendrement, non-seulement comme son roi, mais comme son nourisson. S'élevant par affection pour son maître au-dessus de toutes les considérations d'une prudence humaine, il offrit de lui donner un remède qui ne seroit pas fort violent, et qui ne laisseroit pas de faire un prompt effet. Il demandoit trois jours pour le préparer. A cette offre, chacun trembla, excepté celui qui y étoit le plus intéressé, que le délai seul de trois jours affligeoit dans l'impatience où il étoit de paroître à la tête de ses armées.

Pendant ces trois jours d'intervalle, Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui étoit en Capadoce, par laquelle il lui mandoit de se défier du médecin Philippe, que Darius avoit corrompu en lui promettant mille talens et sa sœur en mariage. Cette lettre le jetta dans une grande perplexité, ayant tout le tems de peser en lui-même les raisons de craindre ou d'espérer qui s'offroient à son esprit. La confiance en un médecin dont il avoit éprouvé dès son enfance le tendre et fidèle attachement, l'emporta bientôt, et dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre, et la mit sous son chevet sans la communiquer à personne.

Le jour venu, Philippe apporta son remède; Alexandre tirant la lettre de dessous son chevet, la donne d'une main à Philippe, et de l'autre il prend la coupe, et les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter et sans témoigner le moindre soupçon et la moindre inquiétude. Au contraire, par un visage gai et ouvert, il marquoit à son médecin l'amitié dont il l'honoroit

et la confiance qu'il avoit en lui. Philippe, en lisant la lettre, avoit témoigné plus d'indignation que de surprise, et la jettant sur le lit du roi : Seigneur, lui dit-il, d'un ton ferme et assuré, votre guérison me justifiera bientôt du parricide dont on m'accuse ; la seule grace que je vous demande, est que vous mettiez votre esprit en repos, et que vous laissiez opérer le remède, sans songer à ces avis que vous ont donné des serviteurs pleins de zèle, à la vérité, mais d'un zèle peu discret et tout-à-fait hors de saison. Ces paroles rassurèrent non-seulement le roi, mais lui remplirent l'ame de joie et d'espérance ; et prenant Philippe par la main : soyez vous-même en repos, lui dit-il, car je vous crois doublement inquiet sur ma guérison et sur votre justification.

La politique toujours timide et défiante, tâchera peut-être de trouver de l'imprudence dans cette action ; mais l'héroïsme y reconnoîtra toujours sa marque.

Cependant la médecine travailla de telle sorte, que les accidens qui s'ensuivirent, fortifièrent l'accusation de Parménion. Le roi perdit la parole, et tomba dans de si grandes syncopes, qu'il n'avoit presque plus ni pouls ni sentiment. Philippe n'oublia rien de ce qui étoit de son art pour le secourir, et quand il le vit revenu à lui, il se mit à l'entretenir de choses agréables, lui parlant tantôt de sa mère et de ses sœurs ; tantôt de cette grande victoire qui s'avançoit à grands pas pour couronner ses premiers triomphes. Enfin la médecine ayant fait son effet, et répandu dans toutes ses veines une vertu salutaire et vivifiante, l'esprit fut le premier à reprendre sa vigueur, et le corps ensuite beaucoup plutôt qu'on ne l'avoit espéré. Trois jours après il se fit voir à son armée, qui ne pouvoit se lasser de

le contempler, et qui avoit peine à croire ce qu'elle voyoit, tant la grandeur du danger l'avoit consternée et abbatue. Il n'y eut point de caresses qu'elle ne fît au médecin. Alexandre étoit l'espérance recouvrée, et Philippe la divinité qui l'avoit rendue.

Outre la vénération que les Macédoniens avoient naturellement pour leurs rois, il n'est pas imaginable combien ils avoient pour celui-ci d'admiration, et combien étoit grande l'affection qu'ils lui portoient; ils étoient persuadés qu'il n'entreprenoit rien sans une assistance particulière des dieux, et comme le succès répondoit toujours à ses desseins, son audace tournoit à sa gloire, et sembloit avoir je ne sais quoi de divin. Son âge qui paroissoit incapable de si hautes entreprises, et qui cependant venoit à bout de tout, ajoutoit à ses actions un nouveau prix et un nouvel éclat. D'ailleurs certains avantages dont on ne fait pas toujours grand cas, mais qui ont un merveilleux pouvoir pour gagner le cœur des gens de guerre, relevoient beaucoup son mérite; se plaire aux exercices du corps, y montrer de l'adresse et y exceller; être vêtu comme les autres, savoir se familiariser sans rien perdre de sa dignité; partager avec les plus laborieux et le plus braves les fatigues et le danger, qualités qui, soit qu'il les dût à la nature ou qu'elles fussent le fruit de ses réflexions, le faisoient également aimer et respecter de ses soldats.

Pendant que tout ceci se passoit, Darius s'étoit mis en marche, plein de confiance dans la multitude immense de ses troupes, et jugeant uniquement des deux armées par le nombre. Lorsqu'il fut arrivé dans les plaines de la haute Syrie, il assembla son conseil pour examiner ce qu'il étoit à propos de faire. Un Macédonien, nommé Amyntas, qui avoit embrassé

le

le parti de Darius, et qui connoissoit parfaitement le caractère d'Alexandre, voyant Darius préparé à passer les détroits qui sont à l'orient de la Cilicie, pour marcher vers ce prince, le conjura d'attendre plutôt dans le lieu où il étoit pour combattre avec avantage, dans ces vastes et spatieuses campagnes, un ennemi qui lui étoit si inférieur en nombre. Darius lui ayant répondu que s'il prenoit ce parti, il craignoit que les ennemis ne se hâtassent de prendre la fuite. Ah! Seigneur, lui repartit Amyntas, si c'est cela que vous appréhendez, rassurez-vous sur ma parole, il viendra bientôt à votre rencontre, et il marche déjà. C'étoit ce qui pouvoit arriver de plus fatal pour Alexandre, mais le ciel qui lui avoit destiné l'empire de l'Asie, tourna à son avantage ce qui devoit faire sa perte ou sa confusion.

Les plaines où Darius étoit campé, lui permettoient d'étendre librement sa cavalerie, et de se prévaloir de l'avantage du nombre; mais séduit par la présomption, il va s'égarer dans des défilés, où sa cavalerie et ses troupes innombrables devenues inutiles, ne feront plus que l'embarrasser. Il va chercher l'ennemi qu'il devoit attendre, et court visiblement à sa perte; mais les satrapes accoutumés à le flatter et à lui applaudir en tout, le félicitoient par avance sur la victoire qu'il alloit remporter, comme si elle eût été assurée et immanquable.

Il avoit dans ses troupes un Athénien, nommé Caridème, homme fort habile dans le métier de la guerre, et qui haïssoit personnellement Alexandre, parce que c'étoit lui qui l'avoit fait exiler d'Athènes. Darius lui demanda s'il le trouvoit assez puissant pour passer sur le ventre à son ennemi. Caridème, nourri et élevé dans le sein de la liberté, oubliant qu'il étoit

dans un pays de servitude, où il étoit dangereux de heurter l'inclination du prince, lui dit que son armée, couverte d'or, étoit incapable de résister à un ennemi qui, couvert d'armes, et avec un air qui seul portoit la terreur, ne s'amusoit point à cette vaine parade, et à une armée dont tous les soldats comme les officiers étoient si bien dressés et si attentifs aux moindres signes de leurs chefs, qu'on les voyoit tout-à-coup faire les évolutions et les mouvemens de l'art militaire; et afin, ajouta-t-il, que vous ne croyez point que c'est l'or et l'argent qui les mènent, cette discipline n'a subsisté jusqu'ici qu'à l'aide de la pauvreté; ont-ils faim? toute nourriture leur est bonne; sont-ils fatigués? ils couchent sur la terre, et jamais le jour ne les trouve inactifs; il lui conseilla de se servir de tout cet or qui demeuroit inutile, et d'en acheter de bonnes troupes dans la Grèce même.

Darius étoit par lui-même d'un caractère doux et traitable; mais quel naturel la fortune ne corrompt-elle point! Il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance, pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions, et pour faire cas d'un homme qui les aime assez pour les contredire et leur déplaire en leur représentant la vérité.

Darius ne pouvant la souffrir, le fit traîner au supplice. Caridème ne rabattant rien pour cela de sa liberté accoutumée, lui cria: j'ai un vengeur tout prêt dans celui-là même contre lequel je vous ai donné conseil; il vous punira bientôt du mépris que vous en faites; pour vous, en qui la souveraine puissance a faite un si prompt changement, vous apprendrez à la postérité que quand les hommes s'abandonnent une fois à la fortune, elle étouffe en eux toutes

les bonnes semences de la nature. Darius se repentit bientôt d'avoir fait mourir un tel homme, et reconnut, mais trop tard, la vérité de tout ce qu'il lui avoit dit.

Pour bien entendre ici la marche de Darius et d'Alexandre, et pour mieux fixer la situation du lieu où se donna la bataille, il faut savoir que la Cilicie est environnée au midi par la mer Méditerranée, au septentrion, au levant et au couchant, par une chaîne de montagnes assez semblables à une anse qui s'appuie de part et d'autre, sur les côtes de la mer. Ces montagnes laissent trois portes, défilés, ou pas. Le premier défilé se rencontre d'abord en descendant du mont Taurus, pour aller à la ville de Tarse. C'est par celle-là qu'Alexandre, quittant la Capadoce, est entré en Cilicie. Le second est le pas de Syrie, par lequel on sort de la Cilicie pour entrer en Syrie. Le troisième est le pas Amanique, ainsi appellé du mont Amanus, par lequel la Cilicie communique avec l'Assyrie; il est situé au nord du pas de Syrie.

Alexandre se rétablissant de jour en jour, envoya Parménion se saisir du pas de Syrie, afin d'avoir un débouché sûr pour ses troupes; pour lui étant parti de Tarse, il arriva le lendemain à Anchiale, puis à Soles, où il fit célébrer des jeux et des sacrifices en l'honneur des dieux, pour les remercier du rétablissement de sa santé; après s'en être acquitté, il retourna à Tarse; après avoir chargé Philotas, fils de Parménion, de mener la cavalerie dans la plaine d'Alée vers le fleuve Pyrame, il alla avec son infanterie et sa compagnie de gardes à cheval à Magarse, de-là il gagna Malles, puis Castaballe; il avoit appris que Darius étoit campé à Soques, lieu de la Syrie, à deux journées de la Cilicie. Il tint cons. l de guerre

pour délibérer si l'on devoit aller plus loin, ou attendre quelques troupes qui devoient bientôt arriver. Parménion, qui pensoit qu'on ne pouvoit trouver un lieu plus favorable pour le combat, lui dit que dans ces défilés où l'ennemi ne pouvoit s'étendre, on combattroit avec égalité ; qu'il falloit éviter toute plaine, où l'on pourroit être environné et vaincu par sa propre lassitude et par le nombre, et non par la valeur de l'ennemi ; un conseil si salutaire fut suivi, mais comme l'ardeur des troupes étoit extrême, il décampa pour s'approcher davantage des Perses ; il laissa ses malades à Issus, dont Parménion s'étoit rendu maître, avant que de s'emparer du pas de Syrie, et campa près de la ville de Myriandre, proche du défilé où le mauvais tems le contraignit de s'arrêter.

LIVRE V.

Il y avoit dans l'armée d'Alexandre, un seigneur persan nommé Sisines, qui servoit avec les alliés. Nabarzanes, un des grands de l'armée de Darius, lui avoit souvent écrit qu'il devoit faire quelqu'action d'éclat en faveur de son roi, qui l'honoreroit selon sa naissance et son mérite ; il fut souvent sur le point de remettre ces lettres à Alexandre, pour lui prouver sa fidélité ; néanmoins voyant les affaires prêtes à être presque décidées par un combat, il résolut d'attendre encore quelque tems, mais cette politique causa sa perte, car les lettres qu'il recevoit étoient auparavant interceptées et rendues à Alexandre, qui après les avoir lues et recachetées, les lui faisoit rendre, pour éprouver son attachement. Plusieurs jours s'étant écoulés sans qu'il

en parlât au roi, on ne douta point qu'il ne méditât quelque trahison; les Crétois se jettèrent sur lui, et s'en défirent, sans doute suivant l'ordre d'Alexandre.

Cependant Darius étoit campé à Soques; les commandans Grecs qui étoient à sa solde, et qui faisoient la principale force de son armée lui conseillèrent encore d'y attendre l'ennemi; du moins s'il rejettoit ce conseil, ils étoient d'avis qu'il ne prît avec lui que l'élite de son armée, et qu'il ne mît pas toutes ses forces au hazard d'être abbatues d'un seul coup, et en une seule journée. La plupart de ses courtisans qui avoient découvert l'envie que leur prince avoit d'aller au-devant d'Alexandre, entroient aussi dans ses vues; ils traitèrent donc les Grecs de nation infidèle, et venale, lui disant que le plus sûr étoit de les faire environner et de les passer au fil de l'épée, comme des traîtres. Cette proposition fit horreur à Darius, qui étoit naturellement doux et plein d'humanité; il leur répondit qu'il ne trouveroit plus personne qui voulût donner son avis, s'il étoit dangereux de le faire, et que nulle nation désormais ne se fieroit à sa parole; il fit remercier les Grecs de leur zèle et de leur bonne volonté, et voulut bien leur rendre compte des raisons qui le portoient à ne pas suivre le parti qu'ils lui avoient proposé.

Les courtisans avoient persuadé à Darius que les longs délais d'Alexandre, (dont ils avoient ignoré la maladie), étoient une preuve de la frayeur que l'approche de ses troupes lui avoit inspirée: ils lui disoient que leur bonne fortune l'avoit conduit dans des détroits et des défilés dont il ne lui seroit pas possible de se tirer si on l'attaquoit promptement; qu'il falloit profiter du moment favorable, parce qu'il étoit à craindre que

les ennemis se hâtassent de prendre la fuite, et qu'Alexandre ne lui échappât.

Darius envoya donc son argent et autres choses précieuses dans Damas, ville de Syrie, avec une légère escorte, et se mit ensuite en marche, menant avec lui selon la coutume de la nation, son épouse, sa mère, et le petit prince son fils : il passa par le pas Amanique, dans la même nuit où Alexandre arrivoit au pas de Syrie. Quand il eut un peu avancé dans la Cilicie, en allant d'Orient en Occident, il se rabbatit vers Issus, ne sachant pas qu'il s'éloignoit d'Alexandre; on lui avoit fait croire que ce prince fuyoit devant lui, et qu'il se retiroit en désordre, et il n'en douta plus lorsqu'il trouva dans Issus les malades et les blessés qu'Alexandre y avoit laissés pour n'être point embarassé en allant au-devant de Darius : il ne songea donc plus qu'à le poursuivre après avoir fait mourir les Macédoniens qui étoient restés à Issus, excepté quelques-uns qu'il fit promener dans son camp pour leur faire montre de la multitude, et qu'il relâcha ensuite après leur avoir fait couper les mains; ils portèrent à Alexandre toutes ces nouvelles qu'il eut peine à croire, tant elles lui paroissoient incroyables.

Cependant Darius ne demeura pas toujours dans l'erreur, il apprit où étoit Alexandre, et qu'il n'avoit aucune envie de se retirer de devant lui; il resolut de retourner sur ses pas, mais il n'étoit plus tems; le roi de Macédoine informé de ses démarches, revint sur ses pas, marcha à sa rencontre, et se campa sur son passage; pour n'être point forcé au combat malgré lui, il fortifia son camp de fossés et de palissades, témoignant une joie incroyable de voir son desir accompli, qui étoit de combattre dans ces défilés où les dieux

sembloient avoir amené Darius pour le livrer entre ses mains.

Néanmoins comme cela est assez ordinaire aux grands capitaines, Alexandre se voyant sur le point de tout hazarder, sentit quelque émotion : plus jusques alors les succès lui avoient été favorables, plus il craignoit quelque revers de fortune, touchant presque au moment qui devoit décider de son sort ; d'un autre côté, il s'animoit par la vue de la récompense plus grande que le péril, et s'il étoit incertain de la victoire, du moins il se flattoit de mourir glorieusement et en Alexandre. Il renfermoit tous ces sentimens dans son cœur sachant bien qu'aux approches d'une bataille, le général ne doit jamais laisser paroître sur son visage ni émotion, ni tristesse, et que l'armée ne doit voir que de la fermeté et de la résolution dans celui qui la commande. Il fit prendre de la nourriture à ses soldats, et leur ayant ordonné de se tenir prêts pour minuit, il offrit des sacrifices aux dieux. L'heure étant venue, il donna le signal ; les troupes prêtes à marcher et à combattre, eurent ordre de doubler le pas, et elles arrivèrent au point du jour dans les postes qu'elles devoient occuper. On sut par les coureurs que Darius n'étoit plus qu'à une lieue et demie ; ainsi il rangea son armée en bataille. Darius apprit aussi l'arrivée d'Alexandre. Les paysans effrayés avoient été la lui annoncer ; cette nouvelle causa un grand trouble et une grande confusion dans son armée ; les soldats qui ne se croyoient point si près de l'ennemi, se voyant presque surpris, coururent avec précipitation et en désordre prendre leurs armes et leurs rangs.

Le lieu où se donna la bataille étoit près de la ville d'Issus, fermé au nord par des montagnes, et au midi par la mer. La plaine qui étoit entre deux, étoit di-

visée en deux portions à-peu-près égales, par la rivière de Pinare. Les montagnes formoient un enfoncement, dont l'extrémité venant à se recourber, embrassoit une partie de la plaine.

Alexandre rangea ainsi son armée : à la gauche du côté de la mer, étoit la Phalange d'Amyntas et de Ptolomée ; au centre, celle de Meleagre et de Perdiccas ; à la droite, celle de Cœnus, avec les Argiraspides commandés par Nicanor ; c'étoit-là la fameuse Phalange Macédonienne, composée de six corps séparés ; chacun avoit, comme on voit, en tête un habile officier ; mais Alexandre en étoit toujours le premier capitaine. La cavalerie Macédonienne et Thessalienne fut placée à la droite ; celle du Peloponèse à la gauche, avec celle des alliés.

Alexandre se mit à la tète de l'aile droite ; Parménion commandoit la gauche, et avoit sous lui Cratère qui commandoit toute l'infanterie de cette aile. Parménion avoit ordre de s'étendre le plus près de la mer qu'il le pouvoit, pour n'être point attaqué en flanc, ni enveloppé par les barbares. Au contraire, il avoit ordonné aux généraux de l'aile droite de se tenir assez éloignés des montagnes, pour être hors de la portée des traits de ceux qui s'en seroient saisis ; il couvrit la cavalerie de son aile droite, des coureurs de Prótomaque et des Pœoniens, et son infanterie des archers d'Antiochus ; il réserva les Agriens, commandés par Attale, et quelques troupes nouvellement arrivées de Grèce, pour opposer à celles que Darius posoit déjà sur les montagnes.

Pour l'armée de Darius, voici quelle étoit sa disposition. Dès qu'il eut avis qu'Alexandre marchoit à lui en bataille, il fit passer la rivière de Pinare à 30,000 chevaux et à 20,000 hommes de traits, afin

de pouvoir, sans être insulté, ranger ses troupes en-deçà. Il plaça ses troupes Grecques au centre; c'étoit, sans contredit, la fleur et la force de son armée; elles formoient un seul corps de 30,000 hommes. Il couvrit leurs flancs à droite et à gauche de deux corps de 30,000 Cardaques, le lieu n'en pouvant pas tenir davantage de front. Ils étoient tous pesamment armés. Le reste de l'infanterie, distingué par nation, étoit placé derrière la première ligne : on ne sait point combien ces lignes avoient de profondeur; elle devoit être extraordinaire dans un terrein tel que ce défilé, sur-tout si l'on considère le grand nombre de troupes Persannes. Sur la montagne qui étoit à gauche du côté de la droite d'Alexandre, Darius plaça 20,000 hommes, disposés de telle façon, qu'à la faveur des sinuosités de la montagne, les uns étoient derrière l'aile d'Alexandre les autres l'avoient en tête.

Darius, après avoir rangé son armée, fit repasser la rivière à sa cavalerie, en envoya la plus grande partie vers la mer, contre Parménion, parce que c'étoit le lieu où elle pourroit le mieux combattre, et jetta le reste sur la gauche du côté de la montagne; mais comme il vit qu'elle alloit être inutile de ce côté-là, à cause que le lieu étoit trop étroit, il en fit repasser encore une grande partie sur la droite. Pour lui il se plaça au centre de son armée, selon la coutume des rois de Perse.

Alexandre voyant presque toute la cavalerie ennemie contre son aile gauche, où il n'y avoit que celle de Peloponèse et quelques alliés, y envoya en diligence la cavalerie Thessalienne, et la fit passer derrière ses bataillons, pour n'être point apperçue des barbares. A la même aile, il plaça devant l'infanterie les archers de Crète et les Thraces de Sitalce. Les troupes étran-

gères qu'Alexandre tenoit à sa solde, furent placées derrière toutes les autres. S'appercevant encore que son aile droite n'avoit pas assez de front, qu'il pourroit être pris en flanc et enveloppé de son côté, il tira du centre de son armée deux corps d'infanterie qu'il y envoya avec ordre de passer par derrière pour cacher ce mouvement; il renforça aussi cette aile des troupes qu'il avoit opposées aux barbares de la montagne; car comme il vit qu'ils ne descendoient pas, il les fit attaquer par les Agriens et quelques archers, et les chassa vers le sommet, de sorte qu'il se contenta de laisser là 300 chevaux pour les contenir, et envoya le reste, comme j'ai dit, pour fortifier son aile droite, qu'il étendit, par ce moyen, au-delà de celle des Perses.

Les deux armées ainsi rangées en bataille, Alexandre marchoit lentement pour laisser reprendre haleine à ses troupes, de sorte que l'on crut que l'on ne se batteroit que fort tard; car Darius contenoit les siennes au-delà de la rivière pour ne point perdre l'avantage de son poste; et il fit même palissader les endroits de la rivière qui n'étoient pas assez escarpés, ce qui fit croire aux Macédoniens qu'il craignoit déjà d'être battu. Quand les armées furent en présence, Alexandre passant à cheval le long des rangs, appelloit par leur nom les principaux officiers tant des Macédoniens que des étrangers, et exhortoit les troupes à bien faire. Leur parlant à chacun suivant le génie et l'humeur de la nation, il rappelloit à ses Macédoniens leurs trophées, leurs victoires, tant de villes et de provinces déjà soumises; il animoit les autres Grecs par le souvenir de tous les maux que ces irréconciliables ennemis leur avoient fait souffrir, et les exhorta à joindre d'autres lauriers à ceux de Marathon, des Thermopiles, de Salamine, et de Platée, et à tant d'autres qui leur avoient acquis une gloire

immortelle. Aux Illyriens, aux Thraces, peuples accoutumés à vivre de rapines, il leur montroit l'armée ennemie toute éclatante d'or et de pourpre, et moins chargée d'armes que de butin; il s'éleva aussi-tôt un cri général de l'armée qui demandoit le combat.

Alexandre s'étoit avançé d'abord au petit pas, pour ne point rompre ses rangs ni le front de sa Phalange, et faisoit alte de tems en tems, mais quand il fut à porté du trait, il ordonna à toute sa droite de se jetter dans la rivière avec impétuosité pour étonner les barbares, pour en venir plutôt aux mains, et avoir moins de traits à essuyer; ce qui lui réussit. Le chôc fut des plus rudes; ils forcèrent les barbares de combattre de près, en les chargeant l'épée à la main, et alors il se fit un sanglant combat, car on se battoit corps à corps, et l'on se portoit la pointe contre le visage les uns des autres. Alexandre, faisant le devoir de soldat et de capitaine, ne cherchoit rien tant que la gloire de combattre lui-même Darius, qui, monté sur un char élevé, paroissoit à la vue de tous, puissant objet pour animer et les siens à le défendre, et l'ennemi à l'attaquer. La mêlée devenoit de plus en plus furieuse et meurtrière; il se fit de part et d'autres des prodiges de valeur. Oxathrés, frère de Darius, voyant un grand nombre de seigneurs Persans déjà morts, et qu'Alexandre pressoit vivement ce prince, se jetta devant son charriot, avec la cavalerie qu'il commandoit, et se distingua parmi tous les autres; les chevaux attelés au char de Darius étant tous percés de coups, commencèrent à se cabrer et à secouer le joug avec tant de violence, qu'ils alloient renverser le prince; et le roi appréhendant de tomber vif en la puissance des ennemis, se jetta à bas et monta sur un autre char. Ses troupes qui l'avoient vu descendre si précipitamment, crurent qu'il prenoit

la fuite; elles jettèrent aussi-tôt leurs armes, et se sauvèrent comme elles purent. Alexandre fut blessé dans ce choc à la cuisse, mais peu dangereusement.

Pendant qu'une partie de l'infanterie Macédonienne, qui étoit à droite, poussoit ainsi son avantage contre les Perses, le reste qui avoit encore à combattre contre les Grecs, trouva plus de résistance; ceux-ci remarquant que cette infanterie n'étoit plus couverte par la droite, qui poursuivoit l'ennemi, vinrent l'attaquer en flanc; le combat fut sanglant, et la victoire demeura longtems douteuse. Les Grecs tâchoient de repousser les Macédoniens dans la rivière, pour réparer le désordre de leur gauche. Les Macédoniens faisoient aussi tous leurs efforts pour conserver l'avantage qu'Alexandre venoit de remporter, et pour maintenir l'honneur de la Phalange Macédonienne, estimée jusqu'alors invincible; il y avoit d'ailleurs une jalousie perpétuelle entre ces deux nations Grecque et Macédonienne, qui animoit extraordinairement leur courage, et qui rendoit de part et d'autre la résistance opiniâtre. Ptolémée, fils de Lagus, fut blessé; Seleucus y périt du côté d'Alexandre, avec 120 autres des plus signalés.

Cependant l'aile droite victorieuse sous la conduite du prince, après avoir défait tout ce qui étoit devant elle, se replia sur sa gauche contre les Grecs; ils les chargèrent en flanc, tandis que la Phalange l'attaquoit de front, et ils les mirent en déroute.

Dès le commencement du combat, la cavalerie Persanne postée sur le bord de la mer, vis-à-vis Parménion, sans attendre qu'on la vînt attaquer, avoit passé la rivière, et s'étoit jetée sur celle de Thessalie qui lui étoit opposée, dont elle enfonça plusieurs escadrons; le reste, pour éviter l'impétuosité de ce premier choc, et engager l'ennemi à se rompre, fit mine de se

retirer avec une frayeur apparente, comme s'il eût été épouvanté du nombre supérieur des ennemis. Les Perses pleins d'audace et de confiance, marchant la plupart sans ordre et sans précaution comme à une victoire certaine; ne songèrent qu'à les poursuivre; alors les Thessaliens les voyant en désordre, firent tout-à-coup volte-face, et recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Les Perses de leur côté se défendirent avec courage, jusqu'à ce qu'ils virent Darius en fuite, et les Grecs taillés en pièces par la Phalange.

La défaite de la cavalerie Persanne acheva la déroute de l'armée. Les chevaux Persans eurent beaucoup à souffrir dans leur fuite, à cause de la pésanteur des armes des cavaliers, outre que se retirant en désordre et venant se présenter en foule au passage des défilés, ils s'écrasoient les uns les autres, et étoient plus incommodés par leurs gens que par l'ennemi. Néanmoins la cavalerie Thessalienne les poursuivoit vivement, de sorte qu'ils ne furent pas moins maltraîtés que l'infanterie, et qu'il n'en resta pas moins sur la place.

Pour Darius, comme nous l'avons déjà dit, aussi-tôt qu'il avoit vu son aile gauche rompue, il s'étoit aussi enfui sur son char; mais lorsqu'il fut parvenu à des lieux raboteux et difficiles, il monta à cheval, quittant son arc, son bouclier et son manteau royal. Alexandre ne songea à le poursuivre qu'après qu'il eut vu la Phalange victorieuse des Grecs, et la cavalerie Persanne mise en fuite, ce qui donna beaucoup d'avance au prince fugitif.

Huit mille des Grecs de Darius, conduits par leurs officiers qui étoient fort braves, se retirèrent vers Tripoli de Syrie, et y ayant trouvé les navires qui les avoient amenés de Lesbos, ils en équipèrent ce qui leur en falloit

et brûlèrent le reste, afin qu'on ne pût point les poursuivre.

On a vu que les barbares, après avoir montré assez de courage dans les premières attaques, lachèrent honteusement le pied et ne songèrent qu'à se sauver; ils prirent des routes différentes : les uns suivirent le chemin qui menoit droit en Perse; les autres gagnèrent les bois et les montagnes écartées; un petit nombre retourna dans le camp.

L'ennemi vainqueur s'en étoit déjà rendu maître; la mère de Darius, nommée Sysigambis son épouse, qui étoit aussi sa sœur, y étoient restées avec un fils du roi, deux filles et quelques dames de Perse; car les autres avoient été menées à Damas avec une partie de l'argent de Darius, et tout ce qui ne servoit qu'au luxe et à la magnificence de sa cour. Il ne se trouva dans son camp que 3000 talents (9,000,000) le reste tomba ensuite entre les mains de Parménion à la prise de Damas.

Alexandre, las de poursuivre Darius, voyant que la nuit approchoit et qu'il ne le pouvoit atteindre, retourna au camp des ennemis, que ses gens venoient de piller. Telle fut l'issue de cette mémorable bataille, que l'on nomma d'Issus, qui se donna la quatrième année du regne d'Alexandre.

Les Perses, soit dans le combat, soit dans leur fuite y perdirent un grand nombre de leurs troupes, tant de pied que de cheval; du côté d'Alexandre la perte fut très-médiocre.

Le soir même il fit aux grands de sa cour et aux principaux officiers un festin, où sa blessure, qui n'avoit qu'effleurer la peau, ne l'empêcha pas d'assister. Mais ils ne furent pas plutôt à table qu'ils entendirent dans la tente prochaine un grand bruit, mêlé des gémis-

semens, qui surprirent toute la compagnie ; de sorte que ceux qui étoient de garde devant la tente du roi, coururent aux armes, appréhendant quelqu'émeute. Ce tumulte venoit de la mère de Darius et des autres dames captives, qui, croyant ce prince mort, le pleuroient à la façon des barbares, avec des cris et des hurlemens épouvantables. Un esclave qui avoit vu le manteau du roi entre les mains d'un soldat ; jugeant qu'il le lui avoit pris après l'avoir tué, leur avoit porté cette fausse nouvelle.

Alexandre informé du sujet qui leur avoit causé cette fausse alarme, fut vivement touché, et l'on assure qu'il ne put retenir ses larmes, en considérant l'infortune de Darius et le bon naturel de ces princesses, uniquement attentives et sensibles à son malheur. Il dit aussi-tôt à Mithrène, qui sçavoit le Persan, de les aller consoler; mais faisant réflexion que c'étoit lui qui lui avoit livré la ville de Sardes, il appréhendit que sa présence ne leur fît de la peine. Il en chargea Leonate, et lui dit de les assurer que celui qu'elles pleuroient comme mort étoit plein de vie. Leonate, suivi de quelques gardes, vint au pavillon des princesses, et leur fit dire qu'il venoit de la part du roi. Ceux qui étoient à l'entrée, voyant des hommes armés, crurent que c'étoit fait de leurs maîtresses, et coururent dans la tente, criant que leur dernière heure étoit venue. Ces princesses ne sçachant à quoi se résoudre, ne faisoient point de réponses, mais attendoient en silence l'ordre du vainqueur. Enfin Leonate après avoir long-tems attendu, et voyant que personne ne paroissoit, laissa les autres à l'entrée, et entra seul dans la tente. Elles furent encore plus effrayées, voyant qu'il étoit entré sans que personne l'eût introduit. Elles se jettèrent donc à ses pieds, et le prièrent qu'avant qu'on les fît mourir, il leur fût

permis d'ensevelir le corps de Darius à la manière de leur pays, et qu'après avoir rendu ce dernier devoir à leur roi, elles mourroient contentes. Leonate leur répondit que Darius étoit vivant, et que loin qu'on leur voulût faire du déplaisir, elles seroient traitées en reines, avec tout l'éclat de leur première fortune. Alors Sysigambis reprenant courage, souffrit que Leonate l'aidât à se relever.

Le lendemain, Alexandre après avoir visité les blessés, fit rendre aux morts les derniers honneurs en présence de toute l'armée rangée en bataille, et dans son plus superbe appareil. Il en usa de même à l'égard des plus qualifiés d'entre les Perses, et permit à la mère de Darius de faire aussi ensevelir ceux qu'il lui plairoit suivant les usages et les cérémonies de son pays. Cette sage princesse n'usa de cette permission qu'à l'égard de quelques-uns de ses plus proches; et ce fut encore avec une réserve et une modestie qu'elle croyoit convenir à son état présent. Le roi témoigna sa joie et sa reconnoissance à toute l'armée, et sur-tout aux principaux officiers, dont il fit valoir lui-même les belles actions, tant celles dont il avoit été témoin, que celles qu'on lui avoit rapportées; et il fit des largesses à tous suivant leur rang et leur mérite.

LIVRE

LIVRE VI.

APRÈS qu'Alexandre se fût acquitté de tous ces devoirs, véritablement dignes d'un grand roi, il envoya avertir les reines qu'il alloit les visiter; et ayant fait retirer toute sa suite, il entra seul dans leur tente avec Ephestion, un de ses intimes amis. Comme ils avoient été élevés ensemble, le roi lui faisoit part de tous ses secrets; personne ne lui parloit si librement que lui; mais il usoit de cette liberté avec tant de discrétion, qu'il paroissoit le faire moins par inclination et par goût, que pour obéir au roi qui le vouloit ainsi. Ils étoient de même âge, mais Ephestion avoit sur lui l'avantage de la taille; de sorte que les reines le prirent pour le roi, et lui rendirent leurs respects. Quelques esclaves les avertirent de leur méprise; Sysigambis aussitôt se jetta à ses pieds, et s'excusa sur ce qu'elle ne l'avoit jamais vu. Alexandre la relevant, lui dit: ma mère vous ne vous êtes point trompée, car celui-là est aussi Alexandre.

Belle parole! qui fait beaucoup d'honneur à celui qui la profère et à celui qui en est l'objet; si Alexandre eût toujours pensé et agi de la sorte, il auroit véritablement mérité le surnom de grand; la fortune alors ne s'étoit point encore emparée de son esprit, il en porta les commencemens avec modération; mais à la fin elle devint plus forte que lui, et il ne put lui résister.

Sysigambis, pénétrée de toutes ces marques de bonté, ne put s'empêcher de lui en témoigner sa reconnoissance. Grand prince, lui dit-elle, quelles

actions de graces puis-je vous rendre qui répondent à vôtre générosité ! vous m'appellez votre mère, et vous m'honorez encore du nom de reine, tandis que je confesse moi-même que je suis votre captive ; je sais ce que j'ai été et ce que je suis, je comprends toute l'étendue de ma gloire passée ; mais je me sens en état, par votre bonté, de soutenir tout le poids de ma fortune présente. Vous savez, je le vois bien, qu'il est de l'intérêt de votre gloire que pouvant tout sur nous, vous ne nous fassiez sentir ce pouvoir que par votre clémence, et non par de mauvais traitemens.

Alexandre, après les avoir encore consolées et rassurées, prit le fils de Darius entre ses bras. Ce petit enfant l'embrassa sans paroître étonné ; ensorte qu'Alexandre, touché de son assurance, se tourna vers Ephestion, et lui dit : que je souhaiterois que Darius eût quelque chose de ce bon naturel !

Dans ces premières années, Alexandre se gouverna de telle sorte, qu'il surpassa en grandeur d'ame tous les héros qui avoient été avant lui, et se montra supérieur à une passion qui dompte et entraîne les plus forts ; les effets surpassèrent les promesses qu'il fit aux princesses : elles furent servies avec tant de respect, qu'à leur captivité près, elles ne pouvoient s'appercevoir de leur infortune ; elles éprouvèrent une humanité, une générosité et une politesse à laquelle elles n'auroient jamais osé s'attendre. Il ne leur retrancha rien des honneurs qu'on avoit accoutumé de leur rendre, ni de l'état de leur maison, et leur assigna des pensions plus fortes que celles dont elles jouissoient dans leur plus belle fortune. Elevées dans une école de sagesse et de modestie, elles furent encore plus sensibles à la circonspection qu'Alexandre fit garder en

leur présence. Jamais elles n'entendirent une parole capable de blesser la bienséance ; elles n'eurent jamais le moindre sujet de crainte. On assure néanmoins que l'épouse de Darius et les princesses, leurs filles, étoient les plus belles personnes de l'Asie ; comme Darius étoit le plus beau de tous les princes, et de la taille la plus grande et la plus majestueuse.

Il paroit qu'après cette visite, qui étoit une visite de devoir et de cérémonie, Alexandre, pour ne point exposer sa foiblesse, s'imposa la loi de ne plus voir les princesses royales. C'est lui-même qui nous apprend cette mémorable circonstance de sa vie, dans une lettre qu'il écrivit à Parménion, pour lui ordonner de faire punir de mort, comme des bêtes féroces capables de déshonorer le genre humain, des Macédoniens qui avoient fait violence à quelques femmes de soldats étrangers. Dans cette lettre on lisoit ces propres paroles : car pour moi on ne trouvera pas que j'ai seulement vu ni voulu voir la femme de Darius, ni même que l'on parlât de sa beauté devant moi. Ce n'est pas qu'il eût un cœur insensible, puisqu'il disoit que les persiennes étoit le mal des yeux, et qu'à l'amour comme au sommeil, il reconnoissoit qu'il étoit mortel ; mais il trouva qu'il étoit plus grand de se vaincre soi-même, que de vaincre ses ennemis.

Dans ces tems glorieux pour lui, moins par la prospérité de ses armes, que parce que sa vertu conservoit tout son éclat, telle étoit sa conduite domestique : son premier soin, après s'être levé, étoit de sacrifier aux dieux ; dans le cours de la journée, il terminoit les différends qui arrivoient parmi ses troupes, et régloit dans son conseil les provinces conquises. Il s'occupoit souvent à lire ou à composer quelqu'écrit. Ses plaisirs étoient la chasse, ou quelques jeux mili-

taires. S'il étoit en marche et que rien ne le pressât, il s'exerçoit à lancer le javelot, ou à monter sur un char lorsqu'il couroit le plus rapidement, et à en descendre de même. Son dîné étoit fort court; mais il étoit long-tems à souper, moins pour le plaisir de boire et de manger, que pour celui de la conversation, proposant toujours quelque question qui aboutissoit à quelque chose d'utile; il ne faisoit néanmoins ces longs repas que lorsqu'il se trouvoit dans un grand loisir; car jamais ni le vin, ni le sommeil, ni le plaisir, ne retardèrent un moment ses affaires, et ne lui firent perdre la moindre occasion favorable, comme cela est arrivé à tant d'autres capitaines. La passion pour la gloire l'emportoit en lui sur toute chose; sa vie même est une preuve de cette vérité, car ayant été des plus courtes, elle est pourtant pleine de grandes et de généreuses actions. Il vouloit que pendant le repas on retranchât la contrainte du cérémonial, et que chacun jouît d'une entière liberté comme entre amis. Il n'y avoit personne dont la société fut si douce et si agréable, car il ne manquoit d'aucunes des graces qui peuvent rendre un commerce charmant; plein d'attention pour servir aux autres ce qu'il y avoit de plus exquis et de plus rare, souvent il ne retenoit rien pour lui-même. Son plus grand défaut étoit de se vanter d'une manière si importune, qu'il en devenoit insupportable; non-seulement il aimoit à parler de ses exploits, mais il se livra aveuglément aux flatteurs qui les mettoient en vers, et faisoient de lui tout ce qu'ils vouloient par ce moyen.

Après avoir consacré trois autels sur la rivière de Pinare, comme autant de monumens de sa victoire; il prit le chemin de la Syrie.

Il avoit envoyé Parménion à Damas, où étoit le

trésor de Darius. Le gouverneur de la place, trahissant son maître, de qui il n'espéroit plus rien, avoit écrit à Alexandre qu'il étoit prêt de lui remettre entre les mains tout l'argent et tous les meubles de Darius. Voulant couvrir sa trahison, il feignit de ne se pas tenir assuré dans la place, fit charger, dès le point du jour, sur des porte-faits, tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville, et se mit en fuite avec toutes ces richesses, en apparence pour les sauver; mais en effet, pour les livrer aux ennemis comme il en étoit convenu. A la première vue des Macédoniens, qui n'étoient pas loin de là, ceux qui les conduisoient les jettèrent et se mirent à fuir aussi-bien que les soldats qui les escortoient, et le gouverneur même qui parut plus effrayé que tous les autres. On voyoit des richesses immenses éparses ça et là dans la campagne; tout l'or et l'argent destiné pour le paiement d'une si grande armée, les superbes équipages de tant de grands seigneurs et de tant de dames, les vases d'or, les freins d'or, les tentes magnifiques, les chars abandonnés de leurs conducteurs; en un mot tout ce que la longue prospérité et l'épargne de tant de rois avoient amassé depuis plusieurs siècles, étoit abandonné au vainqueur. Mais ce qu'il y avoit de plus touchant dans ce désastre, étoit de voir les femmes des satrapes et des grands seigneurs de Perse, dont la plupart traînoient leurs enfans par la main. De ce nombre étoient trois jeunes princesses, fille d'Ochus, qui avoit règné avant Darius; la veuve du même Ochus, la fille d'Oxathrès, frère de Darius; la femme d'Artabaze, le plus grand seigneur de la cour, et son fils Ilionée. On y prit encore la femme et le fils de Pharnabaze, grand amiral; trois filles de Mentor, la femme et le fils de Memnon, ce grand capitaine; et à peine y eut-il une maison illustre dans

toute la Perse qui n'eût part à cette calamité. On trouva aussi à Damas les ambassadeurs des villes Grecques, sur-tout de Lacédémone, que Darius avoit cru mettre dans un asyle assuré, en les confiant à la bonne foi d'un traître. Alexandre les renvoya sans leur faire aucun mal. Outre l'argent monnoyé et l'argent mis en œuvre, qui montoient à des sommes immenses, il y fut pris jusqu'à 30,000 personnes et 7000 bêtes de charge. Parménion, dans une lettre qu'il écrivit à Alexandre, marque qu'il avoit trouvé à Damas 329 concubines de Darius qui savoient toutes la musique en perfection, et une grande multitude d'officiers chargés de différens soins qui regardoient la table et les repas, pour faire des couronnes de fleurs, pour préparer des parfums et des essences, apprêter les viandes et les mets, travailler à la pâtisserie, gouverner les celliers et dépenses; le nombre de ces sortes d'officiers montoit à 492, digne cortège d'un prince qui court à sa perte. La cavalerie Thessalienne fut celle qui profita le plus de ce butin; comme elle s'étoit extrêmement distinguée dans le combat, Alexandre fut bien-aise de lui donner cette occasion de s'enrichir. Le reste de l'armée y amassa aussi de grands biens; mais quand ils eurent goûté pour la première fois de cet or, de l'argent, des femmes et du luxe des Perses, ils devinrent plus ardens et plus avides pour le butin que pour les victoires.

Alexandre y fut vaincu à sa manière; il méprisa à la vérité les 329 concubines qui lui furent présentées, mais il s'attacha à Barsine, veuve du général Memnon. Comme elle étoit fort belle, très-savante dans les lettres greques, qu'elle avoit les mœurs douces et polies, et d'ailleurs étant du sang royal par son père Artabaze, Parménion lui dit qu'il ne devoit pas laisser perdre l'occasion d'avoir les bonnes graces d'une dame si ac-

complie; elle lui donna un fils qu'il nomma Hercules, et néanmoins elle n'eut point le nom de reine. Après la mort d'Alexandre les Macédoniens demandèrent Hercules pour leur roi, mais Cassandre le fit assassiner; il étoit alors âgé de 17 ans.

Pendant que Parménion prenoit possession de Damas et de la Cœlesyrie; Alexandre parcouroit les côtes de la mer pour s'assurer des ports, et chasser la flotte de Darius; l'éclat de sa dernière victoire avoit répandu la terreur de tous côtés; les plus grandes villes venoient à sa rencontre le reconnoître pour leur maître.

L'isle d'Arade, célèbre par son antiquité et par la multitude de ses habitans, engagea Straton son roi, à lui porter une couronne d'or, et lui remettre Maraton et Mariamme, villes fortes et opulentes, avec plusieurs autres qui dépendoient de son royaume. Ce prince s'étoit ligué avec les ennemis d'Alexandre; mais le succès de la bataille Issus arrêta ses projets.

Darius qui s'étoit vu quelques jours auparavant à la tête d'une si nombreuse et si florissante armée, qui s'étoit trouvé à la bataille élevé sur un char, plutôt en appareil de triomphe qu'en équipage de guerre, fuyoit à travers des campagnes couvertes auparavant du nombre infini de ses troupes, et qui n'avoient plus que la face d'un désert et d'une vaste solitude; ce malheureux prince courut avec peu de suite, car tous les siens n'avoient pas pris la même route, et la plupart de ceux qui l'accompagnoient n'avoient pu le suivre, parce qu'il changeoit souvent de chevaux. Enfin, il arriva à Soques où il ramassa les débris de son armée, qui ne montoient qu'à quatre mille hommes, tant Perses qu'étrangers. De-là il gagna Tapsaque, sur l'Euphrate, qu'il passa en cet endroit; ne se croyant point encore

vaincu, il écrivit à Alexandre en termes pleins de hauteur et de fierté ; ce prince étoit campé à Maraton quand il reçut cette lettre de Darius. Il y prenoit le titre de roi, sans le donner à Alexandre ; il lui reprochoit qu'il le venoit attaquer sans qu'il lui eût jamais fait aucun tort ; il est vrai, disoit-il, que quelqu'un de mes dieux en courroux contre moi, a fait succomber mes armes, mais il ne m'a pas détrôné ; et malgré ma défaite, je puis vous dire que c'est encore un roi qui vous redemande sa mère, son épouse et ses enfans. Est-ce de l'argent que vous voulez ? Je vous en offre autant qu'il en faut pour enrichir la Macédoine ; quant à l'empire, nous viderons ce différend dans une action générale : mais si vous êtes encore capable de recevoir des avis, je vous conseille de vous contenter du royaume de vos ancêtres, sans envahir celui d'autrui ; au reste, si vous voulez encore être mon ami et mon fidèle allié, donnez-moi votre foi, je vous promets la mienne.

Cette arrogance si mal placée, choqua extrêmement Alexandre. Il se flattoit d'avoir vaincu Darius sans injustice, puisqu'il ne faisoit que venger en partie les maux que ses prédécesseurs avoient fait souffrir à la Grèce depuis l'établissement de la monarchie. C'est dans cette idée qu'il lui répondit.

Le Roi Alexandre à Darius.

Après les ravages et les hostilités que vos ancêtres ont exercés sur nos frères, il vous sied mal de me vouloir faire passer pour celui qui commence la guerre. Les Grecs ont vécu trop long-tems dans l'oppression, il est juste de les en affranchir, et c'est dans ce dessein qu'ils m'ont élu pour leur chef : mais sans remonter au siècle de Darius et de Xercès, pour vous

montrer les causes de la guerre, pourrez-vous dissimuler les secours que les Perses ont donnés aux ennemis de mon père? n'ont-ils pas fait tout leur possible pour lui enlever la Thrace? qui ne sait que Philippe n'a été assassiné que par ceux que les vôtres ont subornés? vous-même tout récemment n'avez-vous pas promis 1,000 talens (10,000,000.) à l'assassin qui vous raporteroit ma tête? vous avez sollicité les Grecs à prendre les armes contre moi, tous cependant ont refusé l'argent que vous leur offriez, excepté les Lacédémoniens. Parmi ceux qui m'étoient attachés, vous en avez séduit une partie; ils combattent sous vos enseignes; ils conduisent vos troupes; ils font la force de votre armée, et les seuls qui me fassent de la peine. Ce sont là des attentats qui vous sont personnels. Doutez-vous à présent que vous ne soyez l'aggresseur? les dieux aussi témoins de la justice de ma cause et vengeurs des injures, ont protégé mes armes; depuis que je suis entré en Asie, j'ai vaincu vos généraux plusieurs fois; je vous ai vaincu vous-même il y a peu de jours. J'ai dans mes troupes plusieurs Perses qui se félicitent d'avoir changé de maître; quoique victorieux, ils me trouvent encore des sentimens; ils me servent moins en qualité de captifs qu'à titre de zélés volontaires, et j'ai sur eux autant d'attention que sur mes Macédoniens. Depuis la journée d'Issus, j'ai sur vous le même droit, et je vous conseille d'imiter leur conduite en venant reconnoître votre maître: au reste quoique je ne dusse rien vous accorder de tout ce que vous me demandez, parce que vous ne faites point la guerre par des motifs d'honneur, néanmoins si vous venez vous présenter à moi comme suppliant, je vous rendrai sans rançon votre mère, votre épouse et vos enfans. Si vous n'avez pas assez de confiance pour vous mettre entre mes mains, je

vous donnerai ma foi que vous pouvez venir en assurance ; vous avez éprouvé que je sçai vaincre, vous éprouverez alors que je sçai aussi obliger les vaincus : de plus quand vous m'écrirez, songez que ce n'est point à un égal et non-seulement à un roi de Macédoine, mais au monarque de toute l'Asie, à qui votre sceptre, votre couronne et tous vos biens appartiennent ; tout autre style m'offense : et si vous n'en jugez pas ainsi, hâtez-vous donc d'en venir décider en dernier ressort, car vous pouvez tenir pour certain que je ne cesserai de vous poursuivre, jusqu'à ce que je vous aie forcé de vous avouer vaincu.

Darius ne s'attendoit pas à trouver tant de hauteur ; bien résolu cependant de défendre sa couronne jusqu'à la dernière extrémité, il passa l'Euphrate, et ordonna des levées plus fortes et plus nombreuses que celles que l'on avoit déja faites.

Alexandre passant dans la Phénicie, reçut la ville de Biblos dans son obéissance ; tout se rendoit à son approche ; mais ce qui fit plus de plaisir au prince furent les Sidoniens. Ces peuples pleins de haine pour le nom Persan, ne balancèrent point à secouer le joug aux approches d'Alexandre ; Straton, leur roi, fit tout son possible pour les en empêcher, mais inutilement ; les citoyens l'obligèrent à aller mettre sa couronne aux pieds du roi de Macédoine. Cette démarche, si elle fût venue de lui-même, ne lui auroit point fait de tort ; mais dès que le roi eût pris possession de la ville, on l'informa des résistances de Straton, et de son attachement aux Perses. Il lui envoya ordre aussi-tôt de se démettre de la pourpre, et permit à Ephestion de mettre en sa place celui des Sydoniens qu'il jugeroit digne d'une si haute fortune. Ce favori étoit logé chez deux jeunes hommes des plus distingués de la ville ; con-

noissant leurs mérites, il leur offrit la couronne. Mais ils la refusèrent, disant que par les loix de l'Etat, nul ne pouvoit monter sur le trône qu'il ne fût du sang royal. Ephestion étonné de cette grandeur d'ame, et les voyant refuser ce que tant d'autres cherchent par le fer et par le feu : ô cœurs véritablement grands, leur dit-il, continuez de penser ainsi, vous qui les premiers avez compris qu'il est plus glorieux de refuser un royaume que de le posséder ! mais au moins donnez-moi quelqu'un de la race royale, qui se souvienne, quand il sera roi, que vous lui avez mis la couronne sur la tête.

Ce plein pouvoir de disposer du sceptre leur attira bien des adulateurs ; chacun venoit leur relever sa naissance, sa fortune, ses belles actions, sa valeur, sa sagesse, ses services passés et sa reconnoissance à venir ; tous les grands étoient leurs amis, tous étoient zélés pour Alexandre.

Il y avoit un certain Abdolonîme, descendu quoique de loin de la tige royale ; mais il étoit si pauvre, qu'il étoit contraint pour vivre de cultiver par un travail journalier un jardin hors de de la ville. Sa probité l'avoit réduit à cette pauvreté, Uniquement occupé de son travail il ne faisoit point attention au bruit de la guerre qui avoit ébranlé toute l'Asie : ce fut néanmoins sur lui que les deux frères jettèrent les yeux ; ils le proposèrent comme le seul que le sang et la vertu appelloient sur le trône ; Ephestion y consentit. Ils allèrent donc le chercher avec les habits royaux, et ils le trouvèrent dans son jardin dont il arrachoit les mauvaises herbes. Ils le saluèrent roi, et l'un deux, portant la parole, lui dit : Il s'agit de changer ces haillons avec l'habit que je vous apporte ; quittez cet extérieur vil et bas, dans lequel vous avez vieilli, et prenez un cœur de roi ; mais

portez et conservez sur le trône, cette vertu qui vous en a rendu digne, et lorsque vous y serez monté, devenu le souverain arbitre de la vie et de la mort de vos citoyens, gardez-vous d'oublier l'état pour lequel vous avez été choisi. Il sembloit à Abdolonime que c'étoit un songe, et ne comprenant rien à tous ces discours, il leur demandoit s'ils n'avoient pas honte de se moquer ainsi de lui et de venir l'insulter; mais comme il tardoit trop à leur gré, ils lui ôtent ses vieux habits et lui jettent sur les épaules une robe de pourpre, brillante de l'or dont elle étoit enrichie, et après lui avoir juré qu'ils ne se moquoient point de lui, ils le conduisirent au palais au travers du tumulte que l'envie et la jalousie excitoient. Alexandre le fit venir, et après l'avoir considéré, il lui dit: Ton air ne dément point ce que l'on dit de ton origine; mais je voudrois bien savoir avec quelle patience tu as supporté ta misère? Plaise aux dieux, répondit Abdolonime, que je puisse supporter cette couronne avec autant de force! ces bras ont fourni à mes desirs, et tandis que je n'avois rien, rien ne m'a manqué. Ces paroles pleine de sens augmentèrent l'estime qu'Alexandre avoit conçue pour lui, de sorte qu'il lui fit donner tous les meubles précieux de Straton, plusieurs autres choses du butin pris sur les Perses, et de plus, il joignit à son Etat une des contrées voisines.

La Syrie et la Phénicie étoient déjà au pouvoir des Macédoniens, excepté la seule ville de Tyr. Ce n'étoit pas sans raison que cette ville s'appelloit la reine de la mer, qui lui apportoit en effet le tribut de tous les peuples de la terre; elle se vantoit d'avoir la première inventé la navigation et enseigné aux hommes l'art d'affronter les vagues et les tempêtes avec un frêle vaisseau. L'heureuse situation de Tyr, la commodité et l'éten-

dure de ses ports, le caractère de ses habitans, industrieux, laborieux, patiens, pleins d'honnêteté pour les étrangers, y attiroient les marchands de toutes les parties du monde : de sorte qu'on pouvoit la regarder non pas comme une ville qui appartînt à un peuple particulier, mais comme la ville commune de tous les peuples et le centre de leur commerce. Quand Alexandre en approcha des députés lui apportèrent une couronne d'or d'une extrême grandeur, de riches présens et des rafraîchissemens pour son armée : le héros les reçut avec affabilité, et leur dit qu'il vouloit aller lui-même sacrifier à Hercules, son protecteur. Les députés se lui refusèrent, et lui protestèrent que l'entrée de leur ville ne seroit ouverte à aucun des Grecs ni des Macédoniens ; qu'au reste Hercules avoit un ancien temple sur le bord de la mer dans lequel il pourroit également offrir ces sacrifices. Le conquérant, après tant de victoires, avoit le cœur trop haut pour souffrir un pareil affront, il résolut de les forcer par un siége ; ils se disposèrent de leur côté à se bien défendre. Le printems approchoit ; Tyr, étoit alors dans une isle de la mer, à un quart de lieue environ du continent ; elle avoit une forte muraille d'une hauteur extraordinaire, et les flots de la mer en baignoient le pied ; toute la flotte de Darius, où servoit Azelmique roi de Tyr, sous Autophradate, ne pouvait manquer de venir au secours, et ils étoient sûrs que les Carthaginois, colonie de Tyr, qui avoient alors une armée navale, n'abandonneroient pas leurs fondateurs : c'est ce qui les rendoit si fiers. Déterminés à ne se point rendre, ils rangent les machines sur les remparts et sur les tours, arment la jeunesse, dressent des atteliers pour employer les ouvriers qui étoient en grand nombre dedans la ville ; de sorte que tout retentissoit du bruit et des prépara-

tifs de la guerre. Ils faisoient aussi forger des mains de fer pour jetter sur les ouvrages des ennemis et les enlever, des crampons et autres semblables instrumens inventés pour la défense des villes.

Alexandre avoit des raisons essentielles de se rendre maître de Tyr; il sentoit bien qu'il ne pourroit attaquer aisément l'Egypte tandis que les Perses seroient maîtres de la mer, ni poursuivre en sûreté Darius, s'il laissoit derrière lui dans un pays ennemi ou suspect, une ville de cette importance; il craignoit alors aussi qu'il ne s'élevât quelques mouvemens dans la Grèce, et que les ennemis, qui avoient déjà repris quelques villes maritimes de l'Asie mineure, et grossi leur armée navale, ne fissent une descente en son pays tandis qu'il seroit à poursuivre Darius dans les plaines de Babylone. Ces craintes étoient d'autant mieux fondées que les Lacédémoniens étoient ouvertement déclarés contre lui, et que les Athéniens volages, demeuroient dans son parti, moins par affection que par crainte; mais s'il venoit à bout de soumettre Tyr, toute la Phénicie étant en son pouvoir, il ôteroit aux Perses la moitié de leur armée navale qui étoit composée de la flotte de cette province, et réduiroit bientôt l'isle de Chypre et l'Egypte, qui ne pourroient lui résister dès qu'il seroit devenu maître de la mer.

D'un autre côté il semble qu'Alexandre, selon les règles de la guerre, devoit, après la bataille d'Issus, poursuivre vivement Darius, sans lui donner lieu de révenir de sa frayeur et sans lui laisser le tems de mettre sur pied une nouvelle armée; le succès de cette entreprise qui paroissoit immanquable, devoit seul le rendre formidable et supérieur à tous ses ennemis; ajoutez que s'il venoit à manquer cette place, comme cela paroissoit assez vraisemblable, il décrioit lui-même ses armes,

perdoit le fruit de ses victoires et apprenoit à ses ennemis qu'on pouvoit le vaincre ; mais Dieu qui vouloit par son ministère punir l'orgueil de Tyr, comme on le voit dans les prophéties, lui ôta toutes ces pensées et le détermina au siége de cette place, malgré toutes les difficultés qui s'opposoit à un dessein si hazardeux, et malgré toutes les raisons qui devoient le porter à suuivre un parti contraire.

LIVRE VII.

IL étoit impossible de donner l'assaut, à moins que de faire une chaussée qui allât du continent à l'isle, et cette entreprise avoit des difficultés qui paroissoient insurmontables. Le petit bras de mer qui séparoit l'isle de la terre ferme, étoit exposé au vent du couchant, lequel y excitoit de fréquentes tempêtes, entraînoit en un moment tous les ouvrages, et ruinoit tous les travaux. D'ailleurs la ville étoit battue des flots de tous côtés ; on ne pouvoit y planter des échelles ni y dresser des batteries que bien loin sur des navires, et le grand talut du mur empêchoit qu'on ne pût y aborder, outre que les machines que l'on eût pu mettre sur les galères n'eussent point fait grand effet, à cause de l'agitation des vagues. Rien ne fut capable de rebuter ni de vaincre la fermeté du courage d'Alexandre, qui étoit résolu d'emporter cette place à quelque prix que ce fut ; mais comme le peu qu'il avoit de vaisseaux étoit éloigné, et que le siége d'une si forte ville pouvoit traîner en longueur et reculer pour long-tems ses autres entreprises, il crut devoir encore tenter des voies d'accommodement. Il envoya donc des hérauts pour

convier les habitans à la paix, les Tyriens les tuèrent tous contre les droits des gens, et les jettèrent du haut des murs dans la mer. Alexandre outré d'un si sanglant affront ne délibéra plus, et donna toute son application à construire une chaussée. Il trouva dans les ruines de la vieille Tyr, qui étoit sur le continent, des pierres et des décombres qui lui servirent à faire ses jettées; le mont Liban qui n'étoit pas éloigné, lui fournissoit le bois pour la charpente et le pilotage. En peu de tems elle étoit déjà poussée assez avant, par la multitude et l'ardeur des ouvriers qu'il y employa. Il avoit appelé pour cet effet les peuples du voisinage, et entre autres il avoit écrit à Jaddus, grand sacrificateur des Juifs, et lui avoit demandé un commerce libre pour son armée, et les mêmes assistances qu'il donnoit à Darius; l'assurant qu'il ne se repentiroit point de lui avoir donné la préférence. Jaddus lui répondit que les Juifs avoient juré aux rois de Perse de ne jamais porter les armes contre eux; et qu'ils ne pourroient y manquer. Alexandre irrité, lui manda qu'aussi-tôt qu'il auroit détruit Tyr, il marcheroit à lui avec toute son armée, pour lui apprendre à qui il devoit garder le serment.

Sannabalat, prince des Moabites, ne fut point si fidèle que Jaddus, dont il étoit ennemi déclaré. Il abandonna Darius, et mena huit mille hommes à Alexandre, de qui il obtint la permission de bâtir près de Samarie un temple comme à Jérusalem; afin, disoit-il, de diviser par ce moyen les forces des Juifs et d'empêcher cette nation de se révolter toute entière.

Les Macédoniens, cependant, travailloient avec un zèle infatigable à se frayer un chemin solide au milieu de la mer, animés par la présence du prince qui donnoit ordre à tout, et qui habile dans l'art de manier

nier et de gagner les soldats, excitoit les uns par des louanges, les autres par de légères réprimandes, qu'il assaisonnoit d'un air de bonté, et qu'il accompagnoit de promesses. On avança assez vîte d'abord, parce qu'il n'étoit pas difficile d'enfoncer les pieux dans la vase, qui servoit aux pierres de mortier et de ciment, et que l'endroit où l'on travailloit étoit encore hors de portée de la ville. A mesure que l'on s'éloignoit du rivage la difficulté augmentoit, parce que la mer se trouvoit plus profonde et que les ouvriers commençoient à être incommodés des traits qu'on leur lançoit du haut des murs. Les ennemis maîtres de la mer s'avançant sur des chaloupes, et rasant la digue de part et d'autre, empêchoient qu'on ne pût la continuer commodément. Ajoutant l'insulte à leurs attaques, ils crioient aux Macédoniens que c'étoit un beau spectacle de voir ces conquérans, si renommés par tout le monde, porter des fardeaux sur leurs dos comme des bêtes de charge. Ils leur demandoient, d'un ton railleur, si Alexandre se croyoit plus grand que Neptune ? Ces traits piquans ne faisoient qu'enflammer l'ardeur du soldat. La chaussée commençoit à s'applanir sur une largeur assez étendue, et s'avançoit considérablement vers la ville. Les assiégés virent avec une surprise remplie de frayeur la grandeur du travail dont la mer leur avoit dérobé la connoissance ; ils vinrent avec des esquifs reconnoître la digue qui n'étoit point encore bien liée, ces esquifs étoient remplis de frondeurs, d'archers et de gens qui lançoient des javelots et même du feu, et environnant la tête du travail, ils tiroient de tous côtés sur les travaileurs. Plusieurs y furent blessés sans se pouvoir garantir des coups, parce que les ennemis maniant leurs esquifs avec beaucoup de dextérite, s'avançoient, faisoient

leur décharge et se retiroient aussi-tôt. On étoit obligé d'abandonner le travail. Alexandre, pour y remédier, fit tendre des peaux et des voiles qui, comme des rideaux, couvroient les soldats à droite et à gauche; il éleva à la tête de la digue deux tours de bois qui en défendoient l'approche.

Les Tyriens firent une descente sur le rivage hors de la vue du camp, où ils mirent à terre quelques soldats qui taillèrent en pièces ceux qui portoient la pierre; et sur le mont Liban des paysans arabes trouvant des Macédoniens écartés, en tuèrent plus de trente, et n'en firent guères moins de prisonniers.

Il n'y eut point d'inventions, de stratagêmes dont les assiégés ne s'avisassent pour ruiner les travaux des ennemis. Ils prirent un vaisseau de charge, et l'ayant rempli de sarments et d'autres matières sèches et légères vers la proue, ils y mêlèrent du soufre, de la poix, et autres choses qui prennent aisément feu, et élevèrent au milieu du monceau, deux mâts, à chacun desquels ils attachèrent deux antennes où pendoient des chaudrons pleins d'huile et d'autres matières semblables. Ils chargèrent ensuite le derrière du navire, de pierres, de sable, pour faire lever la proue. Quand ils eurent trouvé un vent propre, ils le traînèrent avec plusieurs galères; quand ils furent près des tours, ils mirent le feu au brûlot et le poussèrent vers la pointe de la digue, s'étant auparavant sauvés à la nage. La flamme prit aux tours avec grande violence, aussi-bien qu'à d'autres ouvrages qui les soutenoient. Les antennes agitées de côtés et d'autres augmentoient l'embrâsement, en jettant de l'huile dans le feu; et de peur que les Macédoniens n'accourussent pour l'éteindre, les galères Tyriennes tiroient continuellement vers les tours des traits enflammés et des torches ardentes, de sorte qu'on ne

pouvoit en approcher. Plusieurs des Macédoniens périrent misérablement sur la digue, percés de traits ou brûlés par le feu. Les uns quittant leurs armes se précipitoient dans la mer; mais comme ils nageoient, les Tyriens qui cherchoient à les prendre vifs plutôt que de les tuer, leur estropioient les mains à coups de pierres ou de gros bâtons, et les enlevoient après les avoir mis hors de défense. Les habitans sortant en même-tems de la ville avec des bâteaux, arrachoient les pieux qui entretenoient la digue, et brûlèrent aussi le reste des machines.

Alexandre voyant ses desseins presqu'entièrement renversés, ne se laissa pas décourager, ni abattre par ces contre-tems et par toutes ces pertes. On travailla avec une nouvelle ardeur à réparer les ruines de la chaussée, et il fit construire et placer de nouvelles machines avec une promptitude incroyable qui étonna les ennemis. Il se trouvoit par-tout, et conduisoit les différens travaux. Sa présence les avançoit encore plus que ne faisoient tant de mains; l'ouvrage approchoit beaucoup de sa fin et touchoit presque aux murs de la ville, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un vent impétueux qui poussa les vagues avec tant de violence, que tout ce qui faisoit liaison se lâcha, et le flot passant à travers les pierres, rompit la digue par le milieu. Le reste des terres dont elle étoit couverte, fondit comme dans un abyme, et les Macédoniens se trouvèrent aussi avancés que le premier jour de leurs travaux.

Tout autre qu'Alexandre eût alors renoncé à l'entreprise, mais un maître supérieur qui avoit prédit et juré la ruine de Tyr, et dont ce prince ne faisoit qu'exécuter les ordres sans le connoître, le retint à ce siége; et dissipant ses inquiétudes et ses craintes, le remplit de courage et de confiance, et inspira le même senti-

ment à toute l'armée; comme si les soldats n'eussent fait que d'arriver devant la ville, oubliant toutes les fatigues qu'ils avoient déjà essuyées, ils se mirent à recommencer une nouvelle digue, et travaillèrent sans relâche pour la faire plus forte et plus large, afin que les tours qu'on éleveroit fussent à l'abri de l'insulte.

Alexandre sentoit bien qu'il ne pouvoit, ni achever sa digue, ni prendre le ville, tant que les assiégés seroient maîtres de la mer; il songea donc à rassembler à Sydon le peu de galères qui lui étoient restées. Dans le même tems, comme si la fortune eût été d'accord avec ses projets, les rois d'Arade et de Byblos, apprenant que leurs villes étoient au pouvoir d'Alexandre, quittèrent l'armée navale des Perses, vinrent le trouver avec leur flotte et celle des Sydoniens, qui faisoient en tout 80 voiles. Il y arriva aussi presqu'en mêmetems 10 galères de Rhodes, 3 de Soles et de Malles, 10 de Lycie, et une de Macédoine à 50 rames. Les rois de Cypre voyant les affaires de Darius en mauvais état et Alexandre maître de la Phénicie, vinrent se joindre à lui avec plus de 120 galères.

Ayant laissé la conduite des travaux à Cratere et à Perdiccas, il prit avec lui quelques compagnies d'élite et son régiment des gardes, et alla faire une course chez les Arabes qui habitent l'Anti-Liban. Les égards qu'il eut dans cette expédition pour un de ses anciens maîtres qui voulut absolument le suivre, l'exposèrent à de grands dangers; il se rencontra une montagne qu'il fallut passer; Alexandre descendit de cheval et montoit à pied; ses troupes l'avoient devancé considérablement; il se faisoit déjà tard, et néanmoins il ne voulut point courir pour rejoindre ses soldats, afin de ne point abandonner Lysimaque qui étoit pesant et ne marchoit qu'avec peine. Il se trouva donc éloigné

de sa petite armée, avec très-peu de gens autour de lui, lorsque la nuit le surprit; ils la passèrent presque toute entière au milieu des déserts, et dans un froid des plus cuisants. L'ennemi n'étoit pas éloigné, et auroit pu aisément l'accabler par le nombre; mais son bonheur ordinaire et son courage le tirèrent de ce péril. Ses gens mouroient de froid; il apperçut des feux que l'ennemi avoit allumé sur les montagnes; se confiant à la légereté de son corps, et accoutumé qu'il étoit à soutenir toujours par ses travaux les Macédoniens dans toutes leurs peines et à les tirer de tous les périls, il courut à ceux qui avoient allumé le feu le plus prochain, tue deux Arabes qui y étoient en faction, et prenant un tison allumé, il l'apporta à ses gens qui allumèrent un grand feu. Les barbares en furent si effrayés, que les uns prirent la fuite, et les autres étant venus sur lui en désordre, furent repoussés et taillés en pièces. Le jour étant venu, il rejoignit ses troupes, avança dans le pays, et se rendit maître de tous les lieux forts, ou par force ou par composition, et revint le onzième jour à Sidon, où il trouva 4000 Grecs nouvellement arrivés de Peloponèse.

De retour à Tyr, il trouva l'armée navale prête; il fit monter dessus une partie de ses troupes pour livrer un combat, et fit voile vers Tyr rangé en bataille. Il conduisoit l'aile droite qui étoit vers la pleine mer, suivi des rois de Cypre et de Phénicie; Cratere commandoit la gauche. Les Tyriens avoient résolu de ne point refuser la bataille, mais lorsqu'ils virent paroître la flotte en superbe appareil, ils retirèrent toutes leurs galères dans leur port pour en défendre l'entrée. Le prince ne voyant plus paroître personne, s'avança plus près de la ville, et comme il vit qu'il ne pouvoit forcer le port qui étoit du côté de Sydon, parce que l'entrée

en étoit trop étroite et défendue par un grand nombre de galères, il se contenta d'en couler à fond trois qui étoient dehors, et vint après mouiller l'ancre avec sa flotte assez près de la digue, le long du rivage où il trouva un abri.

Pendant tous ces mouvemens la nouvelle digue avançoit beaucoup; les travailleurs jettoient des arbres entiers dans la mer avec toutes leurs branches, et les chargeoient après de grosses pierres, sur lesquelles ils mettoient d'autres arbres qu'ils couvroient d'une terre grasse qui leur servoit de mortier; puis là dessus en tassant encore des lits de pierres et des lits d'arbres, ils faisoient un tout assez bien lié ensemble. Les assiégés faisoient des efforts extraordinaires, et mettoient tout en usage pour empêcher le travail; ce qui leur servoit le plus étoient leurs plongeurs qui nageant entre deux eaux, venoient sans être apperçus jusqu'à la digue, et avec des crocs ils tiroient à eux les arbres par les branches qui sortoient en dehors. Après les avoir ainsi arrachés, ce qui étoit dessus tomboit dans la mer. Ce manége qu'ils réitéroient assez souvent, retarda un peu l'ouvrage; mais enfin la patience ayant surmonté tous les obstacles, la digue fut achevée et conduite à sa perfection sur un assez belle largeur jusqu'aux pieds des murs. En même tems Alexandre envoya la flotte de Cypre commandée par Andromaque, se poster devant le port qui regarde Sydon, et celle de Phénicie vis-à-vis celui qui étoit du côté de l'Egypte, vers l'endroit où sa tente étoit dressée, et il se mit en état d'attaquer la ville de tous côtés. Le mur qui étoit au bout de la digue, étoit d'une hauteur extraordinaire et large à proportion, tout bâti de grandes pierres; dessus ils avoient encore élevé des tours. L'approche n'étoit gueres plus facile aux autres endroits, parce

qu'ils avoient embarassé le bas du mur d'une grande quantité de pierres pour en défendre l'abord aux vaisseaux. Il fallut donc les tirer, ce qu'on ne put faire qu'à grande peine, parce qu'on ne travailloit pas de pied ferme dans les vaisseaux; d'ailleurs les Tyriens venoient avec des galères couvertes, couper les cables des ancres des navires. Alexandre fut contraint de les couvrir avec plusieurs vaissaux à trente rames, qu'il fit mettre de travers pour servir de rempart aux ancres contre l'abord des galères Tyriennes. Ils ne laissoient pas de les venir encore couper subtilement par le moyen de leurs plongeurs, ce qui obligea à la fin de les attacher avec des chaînes de fers. Après on tira ces pierres avec des cables, et les ayant enlevées avec des machines, on les jettoit au fond de la mer. Le pied du talud du revêtement étant ainsi nétoyé, il fut aisé d'en approcher les navires. Les Tyriens furent donc investis de tous côtés, et on les attaqua par terre et par mer.

Alexandre ayant fait joindre deux à deux plusieurs galères, les avoit fait couvrir d'un plancher, sur lequel il plaça des soldats. Elles voguoient ainsi à force de rames vers la ville, et tiroient à couvert contre ceux qui paroissoient sur les murailles. Le roi les fit avancer vers le minuit pour donner par-tout un assaut général. Les Tyriens voyant ces grands préparatifs étoient presque désespérés, et ne sçavoient plus quelle défense opposer, lorsque le ciel s'étant couvert de nuage, il s'éleva une affreuse tempête. Les vaissaux sont agités si rudement, que les cables qui les tiennent attachés se brisent, les planchers fondent avec un fracas épouvantable, et entraînent avec eux les hommes. Il n'étoit pas possible dans une si furieuse tempête, de gouverner les galères liées ainsi l'une avec l'autre; le soldat em-

barassoit le matelot, et comme il arrive dans ces sortes d'accidens, tel commandoit qui devoit obéir, la crainte et le trouble causant un désordre général. La mer céda enfin aux efforts opiniâtres des rameurs qui sembloient lui arracher de vive force leurs vaisseaux, et les ramenèrent enfin sur le bord, mais la plupart fracassés. On auroit peine à croire les peines, les fatigues et les traverses qui arrivèrent de part et d'autre dans ce siége, si elles n'étoient attestées par tous les historiens dont plusieurs en avoient été spectateurs en qualité d'officiers. Le nombre des soldats d'Alexandre lui donnoit la facilité de les relayer, mais les Tyriens étoient seuls, car les Carthaginois sur lesquels ils avoient compté ne purent leur apporter aucun secours, étant eux-mêmes vivement attaqués par Agathocle, tyran de Syracus; tout le secours qu'ils donnèrent à Tyr, fut d'emmener les veillards, les femmes et les enfans, avec les autres bouches inutiles.

Les Tyriens cherchoient ainsi à écarter de devant leurs yeux, tout ce qui pouvoit les attendrir ou affoiblir leur courage; ainsi que d'un autre côté ils cherchoient à retenir par force leurs dieux, afin de ne pas perdre leur protection.

Un particulier crut voir en songe Apollon qui se préparoit à sortir de la ville; il raconta sa vision à plusieurs personnes. L'alarme se mit de tous côtés, et l'on convint de prendre de sûres précautions pour l'empêcher de passer dans le camp d'Alexandre. Les Tyriens attachèrent sa statue sur un pied-d'estal, avec de grands clouds, et l'appelèrent par dérision Alexandriste. Ils lièrent ensuite le pied-d'estal à une colonne du temple d'Hercules qu'ils ne croyoient pas devoir les abandonner, puisqu'il étoit originaire du pays, au-lieu qu'Apollon étoit à leur égard une divinité étrangère. Qui croiroit

qu'un peuple si sage en tout ce qui regardoit les arts et les sciences, pût devenir aussi insensé en matière de religion ? Quelques - uns avoient même proposé de renouveller un usage que l'on avoit aboli depuis plusieurs siécles, d'immoler un jeune enfant pour appaiser sa colère; mais les anciens s'y opposèrent, disant que ce n'étoit pas par le sang des hommes qu'il falloit appaiser la colère des dieux.

Ayant donc ainsi retenu par force un dieu qui ne vouloit pas rester de bonne amitié, ils résolurent d'attaquer la flotte de Cypre qui étoit à l'ancre de Sydon. Ils prirent le tems que les matelots étoient écartés çà et là, et qu'Alexandre étoit retiré dans sa tente sur le bord de la mer; ils sortirent sur le midi avec treize galères remplies de soldats choisis, et vinrent fondre sur les vaissaux; ils en trouvèrent une partie vuide, et l'autre que l'on avoit remplie à la hâte; ils en coulèrent quelques-uns à fond, et en firent échouer plusieurs sur le rivage. La perte auroit été plus considérable, si Alexandre ne fût accouru avec l'autre flotte; ils ne l'attendirent pas, et se retirèrent dans leur port avec perte cependant de quelques-uns de leurs vaissaux.

Les machines et les batteries ayant été mises en mouvement, la ville étoit vivement battue de toutes parts, et non moins vivement défendue. Les assiégés, instruits et animés par le danger pressant et l'extrême nécessité, inventoient tous les jours de nouveaux moyens de se défendre et de repousser l'ennemi. Ils rendoient inutiles les traits que les ballistes lançoient contre eux, par des roues mobiles qui les brisoient ou rompoient leur force. Ils amortissoient la violence des pierres en leur opposant des espèces de voiles et de rideaux d'une matière molasse et qui cédoit aisément. Pour incom-

moder les navires qui approchoient de leurs murailles, ils attachoient des corbeaux, des grappins, des faulx, des mains de fers, à des solives ou à des poutres; puis, ayant bandé leurs machines qui étoient des espèces d'arbalêtres, ils ajustoient dessus, au lieu de flèches, ces pièces de bois qu'ils décochoient avec violence contre les ennemis. Elles écrasoient les uns par leur poids, et les crocs ou les faulx pendantes dont elles étoient garnies, déchiroient les autres et endommageoient même les vaissaux. Ils avoient aussi des boucliers d'airain qu'ils tiroient tout rouge du feu les remplissoient de sable embrâsé qu'ils jettoient de dessus la muraille sur les assiégeans. Les Macédoniens ne craignoient rien tant que cette dernière invention, car dès que le sable ardent avoit atteint la chair par le défaut de la cuirasse, il pénétroit jusqu'aux os, et s'y attachoit si fortement qu'on ne pouvoit le tirer. Dès que les soldats le sentoient, ils jettoient-là leurs armes, et déchirant leurs habits, ils demeuroient sans défense, exposés aux coups des ennemis.

Ce fut alors qu'Alexandre rebuté d'une si longue résistance, délibéra sérieusement s'il ne devoit point lever le siége et passer en Egypte; car après avoir parcouru toute l'Asie avec une rapidité incroyable, il se voyoit malheureusement arrêté et perdoit autour d'une ville seule l'occasion d'exécuter tant d'autres projets de plus grande importance : d'un autre coté, il considéroit que ce seroit une grande brèche à sa réputation, qui lui avoit servi plus que ses armes, de laisser Tyr derrière lui comme une marque que l'on pouvoit lui résister. Il résolut donc de faire un dernier effort, avec un plus grand nombre de vaisseaux qu'il chargea de la fleur de ses troupes. Il se donna un combat naval où les Tyriens, après s'être battus en gens de cœur, furent enfin obligés

de se retirer vers la ville. Le roi les suivit, sans pouvoir néanmoins entrer dans le port, à cause des traits qu'on lui tiroit du haut des murs ; mais il prit et coula à fond un grand nombre de leurs vaisseaux.

Alexandre donna deux jours à ses troupes pour se reposer, et le troisième il fit avancer sa flotte et dresser ses machines pour un assaut général. L'attaque et la défense furent encore plus vives qu'elles ne l'avoient été jusqu'alors ; le courage croissoit à proportion du danger. Animés de part et d'autre par les motifs les plus puissans, ils se battoient comme des lions. Les béliers ayant abbatu quelques pans de muraille, les Argiraspides montèrent courageusement sur la brèche, ayant à leur tête Admete, un des plus braves officiers de l'armée. Il fut tué d'un coup de pertuisanne, pendant qu'il encourageoit les siens. La présence du prince et encore plus son exemple animoient les troupes ; il monta lui-même sur une de ces tours de bois qui étoit fort élevée, et s'exposa au plus grand péril où son courage l'eût jamais porté ; car étant d'abord reconnu aux marques royales et à la richesse de ses armes, il servoit de but à tous les traits des ennemis. Il tua à coup de javelot plusieurs de ceux qui défendoient la muraille ; il renversoit du côté de la ville ou du côté de la mer, les uns à coup d'épée, les autres avec son bouclier, parce que la tour d'où il combattoit touchoit presqu'au mur. Il passa bientôt par le moyen des planches que l'on y jeta qui servirent de pont ; suivi de sa noblesse, il se rendit maître de deux tours et de la courtine qui étoit entre deux.

L'armée navale avoit forcé le port, et quelques compagnies de Macédoniens s'étoient saisis des tours qu'ils trouvèrent abandonnées. Les Tyriens voyant les ennemis maîtres de leur rempart, se retirèrent vers la place

d'Agenor, où ils firent ferme contenance. Mais Alexandre survenant avec son régiment des gardes, en tua une partie et dissipa l'autre. La ville étant prise de tous côtés, les Macédoniens coururent par-tout satisfaisant leur ressentiment, et irrités de la longue opiniâtreté des assiégés. Les Tyriens se voyant accablés de toutes parts, les uns s'enfuirent au temple implorant le secours des dieux ; les autres s'enfermèrent dans leurs maisons et prévinrent le vainqueur par une mort volontaire. D'autres enfin se jettèrent sur l'ennemi, résolus de vendre chèrement leur vie. Quelques-uns étoient montés sur les toîts, et jettoient des pierres et tout ce qui leur tomboit sous la main, sur ceux qni avançoient dans la ville. Pour arrêter ces désordres, Alexandre fit publier que l'on feroit main basse sur quiconque auroit les armes à la main. Très-peu vinrent se soumettre, il n'y eut guères que les filles et les enfans qui se réfugièrent dans les temples. Ceux que l'on prit furent vendus comme esclaves au nombre de trois mille ; deux milles furent pendus sur le rivage de la mer.

Les Sydoniens en mémoire de l'affinité qui étoit entre les Tyriens et eux, en sauvèrent environ 15 mille qu'ils transportèrent à Sydon. On peut juger combien les Tyriens perdirent de monde dans la dernière action et dans tout le siége, puisqu'il fut trouvé jusqu'à 6 mille soldats tués sur les seuls remparts de la ville.

La ville de Tyr fut prise après sept mois de siége, vers la fin de juillet ; c'est ainsi que s'accomplirent les menaces que Dieu avoit prononcées contre Tyr par la bouche de ses prophêtes.

Cette fameuse ville se glorifioit d'être la mère des plus célèbres colonies ; de porter dans son sein des marchands qui, par leur crédit, leur opulence et leur splendeur, égaloient les princes et les grands de la terre ; d'avoir un

roi que l'on pouvoit justement appeler le dieu de la mer; de remonter par son antiquité jusqu'aux tems les plus reculés; d'avoir acquis par une longue suite de siécles une espèce d'éternité, et d'être en droit de s'en promettre une égale ponr l'avenir.

Elle se releva néanmoins de sa chûte par la protection d'Abdolonime, roi de Sydon, et vingt années après, il s'en falloit peu qu'elle n'eût déjà recouvré sa première splendeur.

Alexandre, maître de la ville, sacrifia à Hercules; il conduisit la cérémonie avec toutes ses troupes sous les armes, et la flotte en fit autant de son côté; il célébra ensuite des fêtes et des jeux. A l'égard de la statue d'Apollon dont il a été parlé, il lui fit ôter ses chaînes, et ordonna que désormais ce dieu seroit honoré sous le nom de Philalexander, c'est-à-dire, ami d'Alexandre.

LIVRE VIII.

Pendant qu'Alexandre étoit occupée au siége de Tyr, il avoit reçu une seconde lettre de Darius. Il lui offroit tout le pays depuis la mer d'Yonie jusqu'à l'Euphrate, et dix mille talens (300,000,000) pour la rençon des princesses captives, avec sa fille Statira en mariage. Il lui donnoit enfin le titre de roi, mais il le faisoit souvenir de ne point abuser de la faveur de la fortune. « Prenez garde, lui disoit-il, vos conquêtes sont un présent de cette inconstante déesse; son plaisir est de ne jamais laisser les hommes dans le même état; vous n'êtes pas d'âge à ambitionner prudemment le vaste empire des Perses; ce que vous avez conquis sur moi n'est rien en comparaison de ce qui me reste.

L'Euphrate, le Tygre, l'Araxe et l'Hydaspe sont autant de fleuves que vous ne passerez jamais, et qui servent de remparts à mes autres états. Votre poignée de Macédoniens ne pourra rien contre les peuples de la Médie, de la Perse, de l'Hyrcanie, de la Bactriane, des Indes et des bords de l'Océan. A peine connoissez-vous de nom les Sogdiens, les Arachosiens, et toutes ces nations belliqueuses qui s'étendent jusqu'aux extrémités du mont Caucase, et vèrs l'Iaxarre. On ne vous a jamais parlé de leur courage, et vos cheveux blanchiront avant que vous ayez pu les vaincre. Si vous continuez encore à me défier d'aller à vous, bientôt vous me verrez paroître à leur tête, et le repentir suivra de près ».

Le roi ayant lu cette lettre dans son conseil, Parménion fut d'avis d'accepter ses offres. Je les recevrois, dit-il, si j'étois Alexandre; et moi aussi, reprit le prince, si j'étois Parménion; et il répondit à Darius :

« Vous ne risquez rien dans les propositions que vous me faites, et vous avez mauvaise grace de m'offrir ce qui n'est plus à vous, et qui m'appartient à titre de conquêtes. Après vous avoir vaincu et mis en fuite, j'ai des droits sur toute votre famille, et j'épouserai la princesse Statira si je le juge à propos. Je suis vainqueur, et c'est à moi à qui il appartient de faire la loi; et vous qui êtes vaincu, ne devez avoir que la soumission et l'obéissance en partage. La Lydie, la Cilicie, sont trop peu de choses pour me dédommager des peines que j'ai eu à traverser l'Hélespont. Je n'en veux point d'autre prix, que Persépolis, Ecbatane, Bactre et les confins de l'Orient. Ne pensez pas m'étonner par le pompeux étalage de vos provinces et de vos fleuves. J'ai passé assez de mers pour que l'Euphrate, le Tygre et l'Araxe puissent m'inspirer quelque terreur ».

C'étoit bien faire entendre à Darius qu'on se dispo-

soit à marcher contre lui. Alexandre en effet continua sa route et parcourut sans résistance le reste de la Cœlesyrie, et entra dans la Palestine. Jérusalem trembla au bruit de sa marche, et sa frayeur n'étoit pas sans fondement. Elle avoit tout à craindre d'un vainqueur fier et courroucé, à qui elle avait refusé ces secours par attachement pour Darius, et que les Syriens irritoient encore par la haine qu'ils portoient à la nation juive. Dans un danger si pressant, Jaddus, grand prêtre, se voyant exposé à un péril inévitable, eut recours au Seigneur. Il ordonna des prières publiques, offrit des sacrifices, et fit des libations extraordinaires pour implorer sa protection. La nuit suivante, Dieu lui apparut en songe, lui dit de faire répandre des fleurs dans la ville, de faire ouvrir toutes les portes, et d'aller revêtu de tous ses habits pontificaux, avec tous les sacrificateurs vêtus aussi des leurs et tous les autres vêtus de blanc au-devant d'Alexandre, sans appréhender sa colère, parce qu'il les protégeroit. Cette auguste procession dès le lendemain s'avance hors de la ville, jusqu'à un endroit élevé que l'on appeloit Sappha, d'où l'on découvroit tout le pays. On y attendit dans cet état l'arrivée d'Alexandre.

Les Syriens et les Phéniciens qui étoient dans son armée, ne doutoient pas que dans la colère où étoit ce Prince, il ne fît punition du grand sacrificateur, et qu'il n'allât pour détruire Jérusalem, comme il avoit détruit Tyr. Pleins de joie, ils s'attendoient à repaître leurs yeux, du malheur d'une nation qu'ils haïssoient mortellement.

Quand les Juifs apprirent que le roi étoit proche, ils allèrent au-devant de lui de la manière pompeuse qui a été décrite. Dès que le prince apperçut cette multitude d'hommes vêtus de blanc, précédés de tous les prêtres avec leurs habits de fin lin, et à leur tête le grand

sacrificateur Jaddus, portant son éphod de couleur d'azur, enrichi d'or et de pierres précieuses, sa thiare sur la tête et sur le front une lame d'or, sur laquelle le nom de Dieu étoit écrit; il s'avança seul vers lui, et au grand étonnement de son armée, il s'inclina en terre et adora ce nom auguste; après quoi il salua le grand prêtre avec une vénération religieuse. Les Juifs s'étant assemblés autour d'Alexandre, élevèrent leurs voix pour lui souhaiter toutes sortes de prospérités. La surprise de tous les assistans fut inexprimable. A peine en croyoient-ils le témoignage de leurs propres yeux, et ils ne comprenoient rien à un spectacle qui renversoit toutes leurs idées, et qui étoit contre toute vraisemblance. Les rois de Syrie et de Cypre, et les grands en lui voyant faire cette action si contraire aux sentimens qu'ils lui avoient inspirés, crurent que cet appareil éclatant lui avoit aliéné l'esprit.

Parménion, le premier, lui demanda d'où venoit que lui qui étoit révéré de tout le monde, adoroit le grand sacrificateur des Juifs. Ce n'est pas lui que j'adore, répondit Alexandre, mais le Dieu dont il est le ministre. Lorsque j'étois en Macédoine, et que l'esprit plein du grand projet de la guerre de Perse, je délibérois par quel moyen je pourrois conquérir l'Asie; ce même homme m'apparut en songe avec ces mêmes habits; m'exhorta à ne rien craindre, me dit de passer hardiment le détroit de l'Hélespont, et m'assura que son Dieu marcheroit à la tête de mon armée, et me feroit asseoir sur le trône des Perses. Alexandre ajouta qu'il n'avoit pas plutôt apperçu ce prêtre, qu'il l'avoit reconnu à son habit, aussi bien qu'à sa taille, à sa marche et à son visage pour la même personne qui lui étoit apparue à Die; qu'il ne pouvoit douter que ce ne fût par les ordres et sous la conduite de Dieu qu'il avoit

avoit entrepris cette guerre ; qu'il se tenoit désormais assuré de vaincre Darius et de détruire l'empire des Perses, et que c'étoit pour cela qu'il adoroit ce Dieu en la personne de son prêtre.

Après avoir ainsi répondu à Parménion, il embrassa le grand sacrificateur et les autres prêtres. Il marcha ensuite au milieu de Jérusalem, où il fut reçu comme en triomphe par les acclamations de tout le peuple. Il monta au temple dont il admira l'ingénieuse simplicité, et il y offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le grand prêtre lui prescrivit.

Pour le confirmer dans ce respect, et gagner son amitié en faveur de sa nation, Jaddus lui fit voir ce que les prophéties du Dieu des Juifs avoient prédit de lui deux siécles auparavant. Il lui interprêta plusieurs endroits du prophête Daniel, qui le désignoit par des traits fort ressemblans ; on conçoit aisément quelle joie, et quelle admiration causèrent à Alexandre des prophéties si claires, si détaillées et si avantageuses pour lui.

Avant que de sortir de Jérusalem, il fit assembler les Juifs, et leur ordonna de lui déclarer quelles graces ils souhaitoient de lui. Le souverain pontife répondit qu'ils le supplioient de leur accorder la liberté de leurs loix et de leurs coutumes, et d'être exemptés tous les sept ans du tribut ordinaire, parce que cette année il ne leur étoit pas permis, suivant la loi, d'ensemencer leurs terres, et qu'ils ne pouvoient par conséquent faire aucune récolte. Ils le prièrent aussi que les Juifs qui étoient dans la Médie et dans Babylone, pussent vivre de même, suivant leurs coutumes. Il le leur promit avec bonté, et dit que si quelques-uns vouloient servir dans son armée, il leur permettoit d'y vivre selon leur religion, sur quoi plusieurs s'enrôlèrent.

La nouvelle de ces graces accordées aux Juifs si généreusement, fit espérer aux Samaritains qu'il se montreroit du moins aussi libéral à leur égard. Ils vinrent le trouver au sortir de Jérusalem, avec les 8,000 hommes que Sannaballat lui avoit envoyé au siége de Tyr, et le prièrent d'honorer de sa présence leur ville, et le temple qu'ils bâtissoient. Alexandre les remercia obligeamment, et leur dit qu'il étoit obligé de se rendre promptement en Egypte, et qu'à son retour si ses affaires l'y appelloient, il y passeroit. Alors ils le prièrent de leur accorder aussi l'exemption du tribut de la septième année. Alexandre leur demanda s'ils étoient Juifs. Sur la réponse ambigue qu'ils lui firent, le Prince n'ayant pas alors le tems d'examiner cette affaire, les remit à son retour, et ordonna aux troupes de Sannaballat de le suivre en Egypte, où il leur promit des terres et des établissemens.

Tout plia sur sa route jusqu'à Gasa, dernière ville de la Palestine. Il falloit absolument en être maître pour entrer en Egypte. Betis qui y commandoit, y avoit fait entrer des provisions suffisantes pour un long siége, et attiré grand nombre de troupes Arabes.

Alexandre ayant examiné les fortifications, fit dresser ses batteries du côté opposé à la mer; les travailleurs eurent mille peines à élever les tours sur le terrein qui étoit mouvant. Les troupes ayant été commandées pour insulter ou pour attaquer quelqu'ouvrage, il arriva qu'un oiseau de proie lâcha une motte de terre qu'il tenoit dans ses griffes, et la laissa tomber sur la tête d'Alexandre qui offroit alors un sacrifice. Cet évènement qui méritoit à peine que l'on levât les yeux, fut regardé par les soldats comme un prodige que les dieux n'envoyoient pas en vain. On consulta le devin ou le prêtre Aristandre qui y trouva du mystère; il

répondit que le roi prendroit sûrement la ville, mais qu'il se tînt sur ses gardes en ce jour, parce qu'il étoit menacé d'une blessure dangereuse. Alexandre voulut bien le croire, fit sonner la retraite pour demeurer ce jour-là en repos. Les assiégés voyant les Macédoniens se retirer, l'interprétèrent comme un effet de crainte et de lâcheté ; ils firent une vigoureuse sortie, mirent le feu aux machines, et fondirent sur eux comme sur des fuyards déroutés. Alexandre voyant l'ennemi venir, oublia l'arrêt qu'avoit prononcé Aristandre ; il courut au lieu du combat. Ses amis le retinrent, mais ne pouvant l'engager à rester, ils obtinrent qu'au moins il se revêtit de sa cuirasse dont il se servoit rarement. Le combat fut violent, et l'ennemi repoussé jusques dans la ville sans qu'Alexandre y reçût de blessure, mais non pas sans y avoir couru un grand danger. Un Arabe feignit de déserter de la ville, et vint se jetter à ses pieds pour lui demander d'être du nombre des siens ; Alexandre l'ayant reçu, le soldat tira subitement un sabre qu'il tenoit caché sous son bouclier, et en déchargea un coup sur la tête d'Alexandre. Le prince heureusement évita le coup et coupa lui-même le poignet de l'assassin. Ce fut là l'accomplissement de l'oracle d'Aristandre, si néanmoins cet oracle ne fut point imaginé après coup.

Alexandre fit venir les tours qui avoient servi au siège de Tyr. Pendant trois jours on ne cessa de battre les murs ; les assiégés firent encore une vigoureuse sortie. Alexandre aux premiers rangs donnoit l'exemple à tous, lorqu'il fut blessé à l'épaule d'une flèche qui pénétra assez profondément. Le péril où il se trouvoit fit frémir les siens, mais sans changer de couleur, il fit retirer le fer de sa blessure, bander la plaie, et resta au milieu des siens pour les animer. Il dissimula ainsi,

et cacha long-tems sa douleur : mais enfin, le sang que l'on avoit arrêté par force, s'étant fait un passage, il tomba sur ses genoux et perdit connoissance. Les Macêdoniens l'emmenèrent dans le camp. Betis le croyant mort rentra plein de joie dans la ville. Alexandre étant revenu à lui, commanda que l'on construisît un cavalier pour élever dessus ses machines, car les murailles étoient si hautes, que ses batteries ne frappoient qu'au milieu, et n'avoient point encore causé grand dommage.

Les assiégés, pour se couvrir, élevèrent aussi sur leurs remparts d'autres murs; mais ils ne pouvoient égaler la hauteur des tours élevées sur un cavalier d'une grandeur extraordinaire, du haut desquelles on lançoit des traits et des pierres jusques dans la ville. Ce ne fut point par-là néanmoins que la ville fut prise.

Tandis que l'attention des assiégés étoit tournée du côté où étoient dressées les machines, les mineurs, qu'Alexandre fit travailler du côté opposé, ayant prolongé leurs mines sur les fondemens des remparts, elles ouvrirent une brêche d'une largeur considérable. Ce fut par-là qu'Alexandre entra dans la ville avec toute son armée. Comme il falloit encore monter avec des échelles, ce fut un combat d'émulation entre les capitaines à qui seroit le premier sur le haut de la brêche; et Néoptoleme, du sang des Eacides, eut cet honneur. Tandis qu'Alexandre, malgré la douleur de sa blessure vouloit aussi monter, une pierre roula sur lui, dont il eut la cuisse froissée; néanmoins, appuyé sur sa pique, il combattit à la tête de ses Macédoniens. Comme l'enceinte de la ville étoit double, on se battit avec une ardeur incroyable, et Betis se distingua par-dessus tous. Ses habits étoient couverts de son sang et de celui des autres. Ses armes en étoient tellement pleines, qu'elles

lui glissoient dans la main; enfin, les siens prirent la fuite. Abandonné et épuisé par la perte de son sang qui couloit en abondance, il fut conduit devant Alexandre.

C'est ici que le jeune vainqueur s'oublia lui-même, et la noble générosité avec laquelle il en avoit usé jusqu'alors dans la victoire. Lui qui avoit toujours estimé la valeur même dans ses ennemis, plein d'une joie insolente, il insulta ce brave gouverneur trop fidèle à son maître. Tu ne mourras pas, lui dit-il, comme tu te flattois, dans le sein de la gloire. Attends-toi de mourir dans les plus ignominieux supplices que la vengeance peut inventer. Betis le regarda d'un œil fixe, assuré et fier, et ne répondit rien à ces menaces. Le roi outré de ce silence dédaigneux, voyez, s'écria-t-il, cette arrogance muette, a-t-il fléchi un genou? A-t-il proféré une parole de soumission? Je vaincrai ce silence obstiné, et si je n'en peux tirer des prières, j'en tirerai au moins des gémissemens. Sa colère se tourna en rage, il lui fit percer les talons, y fit passer une corde, et le faisant ensuite attacher à un char, il le fit traîner ainsi autour de la ville jusqu'à ce qu'il en mourût.

Alexandre, trompé par l'éclat de la valeur d'Achille, avoit pris ce héros pour son modèle, et ne distinguant point ce que le caractère de ce prince avoit de véritablement grand, et ce qu'il avoit de féroce et de barbare, il l'imitoit dans ce qu'il avoit de plus vicieux: Achille avoit fait un pareil traitement au corps mort d'Hector, qu'il fit traîner sept fois autour des murs de Troye, action barbare de côté et d'autre, mais encore plus criminelle dans Alexandre, qui fit traîner Betis en vie pour avoir servi fidèlement et bravement son maître en défendant une place qui lui avoit été confiée; fidélité qui méritoit d'être récompensée et admirée par Alexandre, plutôt que d'être punie si cruellement. Il

ne traita pas moins rudement le reste des habitans ; irrité d'avoir été arrêté pendant deux mois devant cette place, et d'y avoir reçu deux blessures, il en fit passer une partie par le fil de l'épée et fit vendre tous les autres.

Il envoya la plus grande partie du butin à sa mère Olympias, à Cléopâtre, et à ses amis ; il fit aussi présent à son gouverneur Léonidas de 500 quintaux d'encens, se ressouvenant d'un avertissement qu'il en avoit reçu autrefois étant encore enfant, et qui lui sembloit alors un présage des conquêtes qu'il venoit de faire. Léonidas ayant vu un jour Alexandre dans un sacrifice jetter à pleines mains de l'encens dans le feu, lui dit : quand vous aurez conquis la région qui porte ces aromates, vous pourrez alors prodiguer l'encens tant qu'il vous plaira ; mais en attendant épargnez celui que vous avez. Alexandre lui écrivit aussi une lettre dans laquelle il lui disoit : je vous envoie une grande provision d'encens et de myrrhe, afin que vous ne soyiez plus si économe et si ménager envers les dieux.

Gaza réduite, il ne restoit aucune place qui pût arrêter Alexandre dans le chemin de l'Egypte ; en sept jours de marche, il arriva devant Péluse. Un grand nombre d'Egyptiens s'y étoient rendus, se hâtant de venir le reconnoître pour leur souverain, et se soumettre à lui. La haine du nom Persan, la honte de se voir toujours sous les ordres d'un satrape étranger, et la guerre civile où ils avoient été nouvellement engagés, les faisoient soupirer après la liberté, ou du moins souhaiter un nouveau maître.

Après la défaite de Darius, ses généraux s'étoient enfuis de divers côtés cherchant pour la plupart à s'emparer des débris d'un royaume qu'ils regardoient comme

une proie. Amyntas, ce transfuge de Macédoine, se retira avec quatre mille hommes en Egypte; il répandit le bruit que Sabace, gouverneur de ce royaume, étoit péri à la journée d'Issus, et que Darius l'avoit envoyé pour tenir sa place. Il fut donc reçu dans Péluse. Quand il se vit maître de cette place importante, il leva le masque, et prétendit ouvertement à la couronne d'Egypte, déclarant qu'il venoit pour en chasser les Perses. Un grand nombre d'Egyptiens qui ne songeoient qu'à se défaire de ces maîtres devenus insupportables, se joignirent à lui. Il marcha droit à Memphis, capitale de ce royaume, où commandoit Mazace. Il se donna un combat où Amyntas eut l'avantage, et renferma les ennemis dans la ville. Après ce succès, n'ayant pas eu soin d'empêcher ses soldats d'aller au pillage dans le pays ennemi, Mazace fit sur ceux qui restèrent avec lui une sortie, où il les tailla tous en pièce avec leur chef. Alexandre se présenta sur la frontière dans cet intervalle, et trouva que la renommée l'avoit déjà servi avantageusement. Mazace, instruit de sa venue, ne voulut point résister à un héros pour qui rien n'étoit invincible; il vint au-devant de lui, l'assura de sa soumission et de celle de tout le royaume; il lui apportoit 800 talens (2,400,000 liv.).

Le roi laissa une partie de son armée à Péluse, parcourut les villes du Delta pour se faire reconnoître, commanda à sa flotte de se rendre à Memphis; il y alla ensuite lui-même, sacrifia aux dieux du pays, indiqua des jeux, et chargea les plus habiles d'entre les Grecs d'en prendre soin, et de ne rien épargner pour la magnificence. Il fit quelque séjour pour célébrer ces fêtes; après quoi il descendit vers les bouches occidentales du Nil. Après avoir passé Canope, il remarqua sur le bord de la mer, vis-à-vis l'isle de Pharos, un endroit

qui lui parut des plus favorables pour y bâtir une ville; il en dressa lui-même le plan, et désigna les lieux où devoient être les temples et les places publiques. Pour la bâtir, il se servit de l'architecte Dinocrate, fameux pour avoir rebâti le temple de Diane à Ephèse. Il appella cette ville Alexandrie, elle devint la capitale du royaume; son port, qui étoit des plus commodes, y attira le commerce du levant et du couchant, et la rendit en fort peu de tems une des villes les plus florissantes du monde.

Tandis qu'il étoit occupé à donner ses ordres pour commencer l'ouvrage, arrivèrent plusieurs officiers tous porteurs d'heureuses nouvelles. On lui vint dire que l'isle de Jenedos avoit abandonné le parti des Perses; que celle de Chio en avoit fait de même, après avoir chassé Authophradate et Pharnabaze; qu'on lui amenoit Aristonicus, tyran de Metymne, avec Apollonide, Phisenus et Megarie principaux moteurs de tous les troubles; que Mytilène et toute l'isle étoit reprise sur les Perses qui s'en étoient emparés; enfin que l'on n'avoit plus de remuement à craindre dans l'Asie mineure. Peu auparavant les Grecs lui avoient envoyé une députation de quinze illustres personnages pour lui donner une couronne d'or, et le remercier de ce qu'il avoit refusé d'écouter les propositions de Darius.

LIVRE IX.

IL ne pouvoit y avoir de plus heureuses circonstances pour exécuter un ambitieux projet, qui étoit de se faire déclarer fils de Jupiter. Alexandre voyant dans Homère et dans les poëtes anciens, que la plupart de leurs héros étoient représentés comme fils de quelque divinité, cherchant aussi à passer pour héros, il souhaitoit aussi passer pour avoir un dieu pour père. Parmi tous les oracles que la crédulité superstitieuse des payens consultoit alors, celui de Jupiter Ammon occupoit la première place. Ce fut lui qu'Alexandre voulut consulter, et faire ensorte qu'il le déclarât son fils. On l'avertit pour le détourner de ce dessein, que ce temple étoit dans la Lybie; que la chaleur y étoit presque insupportable; que les eaux y étoient extrêmement rares; qu'il falloit traverser des déserts affreux; que le vent du midi, très-ordinaire dans cette saison de l'automne, y enlevoit des tourbillons de poussière et de sable; que 50,000 hommes de l'armée de Cambyse étoient péris pour avoir eu la témérité d'entreprendre ce voyage. Ces remontrances furent vaines; enflé par ses victoires, il avoit commencé à prendre ce caractère de roideur et d'inflexibilité qui ne sait que commander; qui ne peut souffrir d'avis et encore moins de résistance; qui ne connoît ni obstacle ni danger; qui fait consister le beau dans ce qui est impossible; en un mot qui le met en état de forcer non-seulement les lieux, mais les saisons et l'ordre entier de la nature. Effets ordinaires d'une longue suite de prospérités qui renversent les plus forts, et fait enfin oublier que l'on est homme.

Il avoit quatre-vingt lieues à faire, dans lesquelles il trouva tous les obstacles que l'on lui avoit annoncés. Lui et ses soldats seroient infailliblement morts de soif, et auroient été ensevelis ou aveuglés par les sables sans une assistance particulière du ciel.

Après bien des peines, il arriva enfin le dixième jour de marche au temple d'Ammon, situé au milieu de ces déserts; il est cependant environné d'un bois si touffu, qu'à peine le soleil peut-il y percer; il y a aussi plusieurs fontaines qui arrosent ce bois et y conservent la verdure.

Il n'y a pas de doute que quelqu'un ne manqua pas d'instruire les prêtres sur la vie, les conquêtes et l'ambition d'Alexandre, qui cherchoit à passer pour fils de Jupiter. Dès qu'il parut au temple, on lui en permit l'entrée, même avec ses habits royaux contre l'usage ordinaire. Tandis qu'avec un grand appareil il faisoit les cérémonies accoutumées, des femmes et des filles entonnoient des cantiques, mais d'une voix peu harmonieuse. Après que les sacrifices furent finis, le plus ancien des prêtres s'avança, et lui dit: mon fils, c'est Jupiter qui parle par ma bouche, et vous donne ce nom dans la vérité. Je le reçois, répondit Alexandre, et je n'hésite point à le croire; mais je voudrois savoir si mon père m'a destiné à l'empire de l'univers? Oui, dit le prêtre, vous devez règner sur toutes les nations. Enfin il lui demanda, sans y faire attention, si tous les meurtriers de son père Philippe avoient été punis? Votre père, reprit le prêtre, est immortel et inaccessible à la malice des hommes; mais soyez tranquille sur les assassins de Philippe; allez, triomphez par-tout comme un héros invincible, jusqu'à ce que vous soyiez monté au rang des dieux. Quand cela fut achevé, Alexandre fit de magnifiques présens au dieu,

et n'oublia pas les prêtres qui l'avoient si bien servi. Orné du titre superbe de fils de Jupiter, il revint de son voyage comme en triomphe. Depuis ce tems dans toutes ses lettres, ses ordres et ses décrets, il prenoit toujours cette qualité : Alexandre roi, fils de Jupiter Ammon. Sur quoi sa mère Olimpias lui fit en peu de mots une réponse bien spirituelle, en lui mandant qu'il cessât de la brouiller avec Junon.

Alexandre se sentant un cœur fort élevé au-dessus de celui des autres hommes, cherchoit ainsi son origine dans les cieux ; mais néanmoins il ne se flattoit point de cette prétendue naissance divine comme s'il en eût été intérieurement persuadé ; il vouloit s'en servir pour assujétir plus aisément ses ennemis, qui seroient plus disposés à se soumettre s'ils pouvoient être convaincus de sa divinité. On voit bien qu'il n'ignoroit pas que rien de mortel ne pouvoit être divin, soit par naissance ou par adoption ; car dans ce même voyage, comme il s'entretenoit avec quelques savans sur l'essence de la divinité, le philosophe Psammon lui dit, que tout ce qui excelloit et qui dominoit dans quelqu'espèce que ce fût, étoit toujours divin. Alexandre reconnut l'erreur de ce qu'il avançoit, et lui dit par une parole plus philosophique et plus vraie, que Dieu étoit le père commun de tous les hommes, mais qu'il avouoit et reconnoissoit particulièrement pour ses enfans les plus gens de bien.

Un jour qu'il fit un grand tonnerre dont tout le monde fut étonné et effrayé ; le sophiste Anaxarque qui étoit présent, lui dit : et toi, fils de Jupiter, en pourrois-tu bien faire autant ? Alexandre ne fit que rire de cette demande et lui répondit : je ne veux point faire peur à mes amis, comme tu voudrois que je fisse. Ce que nous venons de dire, fait bien voir qu'Alexandre

ne s'en faisoit point accroire à lui-même sur sa prétendue divinité.

Alexandre, de retour, visita sa nouvelle ville qui commençoit déjà à s'élever; il pourvut aux moyens de la peupler en y invitant, sous de favorables conditions, les habitans de plusieurs autres endroits; il y attira entr'autres un grand nombre de Juifs, en leur accordant de grands privilèges; car non-seulement il leur laissa le libre exercice de leur religion et de leurs loix; mais il les mit dans les mêmes droits que les Macédoniens qu'il y établit. De-là il s'en alla passer le reste de l'hyver à Memphis; il y régla les affaires de l'Egypte; il ne confia qu'à des Macédoniens le gouvernement des troupes; il partagea le pays en départemens, dans chacun desquels il établit un lieutenant de roi qui ne recevoit ses ordres que de lui-même, ne croyant pas qu'il fût à propos de confier le gouvernement général de toutes les troupes à une seule personne, dans un pays si grand et si peuplé; quant au gouvernement civil, il le mit entre les mains d'un égyptien nommé Doloaspe; car voulant que l'Egypte continuât d'être gouvernée selon ses anciennes coutumes et les loix reçues, il crut qu'un égyptien naturel qui connoîtroit les usages, seroit plus propre à cet emploi qu'un étranger quel qu'il fut.

Au commencement du printems il rentra dans l'Asie pour chercher Darius. En passant par la Palestine, il apprit une nouvelle qui lui causa beaucoup de chagrin. Avant que d'entrer en Egypte, il avoit laissé le gouvernement de la Syrie et de la Palestine à Andromaque pour qui il avoit une extrême considération; ce gouverneur étant venu à Samarie régler quelques affaires les Samaritains se mutinèrent, et dans la sédition mirent le feu à la maison où il étoit et l'y brûlèrent. Cette

cruauté aussi injurieuse que barbare, irrita extrêmement Alexandre contr'eux; il précipita sa marche, et alla droit à Samarie, fit mourir tous les auteurs de la sédition, et rendit cette ville dépendante de Jérusalem. Il fit ensuite un voyage à Tyr, où il fit de nouvelles fêtes et des jeux pendant plusieurs jours, en l'honneur d'Hercules. Il y donna ses derniers ordres pour régler tout-à-fait le pays qu'il laissoit derrière lui, et il s'avança vers de nouvelles conquêtes.

A peine étoit-il parti, qu'on vint l'avertir que l'épouse de Darius venoit de mourir; il retourna sur ses pas, et alla au pavillon de Sysigambis, il la trouva baignée de larmes, et couchée par terre au milieu des jeunes princesses éplorées comme elle: Alexandre tâcha de les consoler avec tant de bonté, que l'on voyoit bien qu'il étoit pénétré d'une vive et sincère douleur, comme perdant une grande occasion de faire paroître son humanité et sa clémence. Il fit à la reine des funérailles magnifiques où rien ne fut épargné.

Un des esclaves qui avoit été fait prisonnier avec les princesses, s'échappa, et en alla porter la nouvelle à Darius. A cette nouvelle ce prince pénétré de douleur, se frappa la tête, versa un torrent de larmes, et se plaignant d'Alexandre, ô vainqueur inhumain! que t'ai-je fait pour en agir avec tant de cruauté à mon égard? peux-tu me reprocher d'avoir trempé mes mains dans le sang de tes proches, pour te venger ainsi sur mon épouse? c'est sans raison que tu m'as déclaré la guerre? mais quand je t'en aurois donné sujet, étoit-ce sur des femmes qu'il falloit décharger ton couroux? Et vous, princesse infortunée, aviez vous mérité que les destins vous missent dans les fers d'un étranger, et encore moins d'être privée des obseques dues à votre rang? Seigneur, lui repartit l'esclave, vous devez être tran-

quille sur ce sujet, et vous n'avez aucune raison d'accuser le destin des Perses. Pendant que Statira a vécu, ni elle, ni la reine votre mère, ni le jeune prince, ni les princesses n'ont manqué d'aucune des douceurs dont elles jouissoient dans leur plus grande fortune, excepté de voir la lumière de vos yeux : l'on n'a rien épargné pour la magnificence de ses funérailles, elle a même été honorée des larmes de ses ennemis, car Alexandre est aussi généreux dans la victoire que terrible dans les combats. Ces paroles, loin de consoler Darius, remplirent son ame de nouveaux troubles et d'étranges soupçons. Il emmena l'esclave dans le lieu le plus retiré de sa tente, et lui dit, si tu n'es pas devenu Macédonien comme la fortune des Perses, et si tu reconnois encore Darius pour ton maître et ton roi, je te commande, par le respect que tu dois au grand dieu qui nous éclaire, et par cette main que ton roi te présente, de me dire si en pleurant la mort de Statira, je ne pleure pas le moindre de ses maux ; si elle et moi n'avons pas souffert de plus grands outrages pendant sa vie, et s'il n'eût pas mieux valu pour notre honneur que nous fussions tombés entre les mains d'un ennemi plus cruel que ne me paroît ce jeune vainqueur. L'esclave, sans le laisser achever, se jettant à ses pieds, le conjura de ne point faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas deshonorer ainsi sa femme et sa sœur après sa mort, et de ne pas se priver lui-même de la plus grande consolation qu'il pouvoit avoir dans ses malheurs, qui étoit de penser qu'il avoit été vaincu par un prince fort au-dessus de la nature humaine ; qu'il devoit plutôt admirer Alexandre de ce qu'il avoit donné aux femmes de Perse, de plus grandes preuves de sa continence, qu'il n'en avoit donné aux Perses même de sa valeur. Et avec des sermens et des exécra-

tions les plus horribles, il lui confirme tout ce qu'il vient de déposer, et lui fait le détail de la sagesse, de la tempérance et de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius rentrant dans la salle où étoient ses amis, et levant ses mains au ciel, fit aux dieux cette prière. Dieux qui présidez à la naissance des hommes et qui disposez des rois et des empires, faites qu'après que j'aurai rétabli la fortune des Perses, je la transmette à mes descendans dans le même état que je l'ai reçue, afin que vainqueur de mes ennemis, je puisse reconnoître les graces dont Alexandre m'a prévenu dans mon malheur envers les personnes du monde qui me sont les plus chères; ou si enfin le tems ordonné par les destinées est venu, où il faut nécessairement que par la colère des dieux, ou par la vicissitude ordinaire des choses humaines, cet empire des Perses finisse; faites, grands dieux, qu'il n'y ait que le seul Alexandre assis sur le trône de Cyrus!

Ce ne fut point assez à Darius de s'être expliqué si généreusement au milieu de sa cour, il envoya dix de ses principaux seigneurs à Alexandre, pour lui témoigner sa reconnoissance et lui faire de nouvelles propositions. Seigneur, lui dit le plus âgé, si le roi notre maître nous ordonne de venir pour la troisième fois vous demander la paix, ce n'est par aucune marque de foiblesse ou de crainte, il n'est vaincu que par votre humanité, votre justice et votre modération. Il ne reconnût d'autre malheur pour sa mère, ses filles et le prince, que d'être privés de sa présence; il sait que vous les regardez comme vos enfans, que vous leur donnez les noms de reines et de princesses, qu'elles vivent au milieu des honneurs et de l'abondance; à la générosité, vous joignez une tendresse que l'on ne pou-

voit ni espérer ni croire; et tel que nous avons laissé Darius répandant des larmes sur le sort de son épouse, nous vous trouvons le cœur pénétré de douleur sur la mort d'une ennemie. Vous auriez déjà même passé l'Euphrate, si la cérémonie de ses obsèques ne vous avoit retardé. Faut-il s'étonner s'il recherche l'alliance d'un si grand cœur? L'univers ne sera surpris que d'entendre le bruit des armes diviser deux princes qui sont faits pour s'aimer.

Darius n'a d'autre ambition, et quelque chère que puisse être votre amitié, il n'épargnera rien pour l'acquérir. Autrefois en vous proposant d'épouser sa fille, il vous offroit pour dot tout ce qui est entre l'Hélespont et le fleuve Halys; à présent il vous donne jusqu'à l'Euphrate, avec son fils Ochus en ôtage; il vous demande seulement sa mère et les deux princesses, et pour ces trois têtes, il vous rendra 30,000 talents d'or. Ce que nous avons vu de votre sagesse, nous flatte que vous ne rejetterez point des propositions si avantageuses. Vous le savez, l'ambition qui séduit les hommes devient bientôt elle-même le sujet de leur ruine. Regardez combien de provinces sont déjà derrière vous, et pensez à la quantité et à l'étendue de celles que vous desirez: n'est-ce pas un fardeau dont l'humanité ne peut soutenir le poids? Voyez les vaisseaux remplis de trop de richesses, il en faut sacrifier une partie, ou se résoudre à périr. Si Darius eût été moins puissant, je ne crois pas qu'il eût tenté votre jalousie, jamais vous n'auriez pensé à lui déclarer la guerre. Quelque favorable que soit votre fortune qui vous a prodigué tant de succès, comment conserverez-vous tant de conquêtes? La main saisit plus aisément une proie, qu'elle ne peut la retenir. Au reste si

vous

vous aspirez moins à la gloire des conquêtes qu'à celle de signaler votre générosité, le décès de la reine vous en a retranché la plus belle occasion.

Ce discours avoit été prononcé en présence des premiers capitaines d'Alexandre; il leur demanda après que les ambassadeurs se furent retirés, ce qu'ils lui conseilloient de faire. La force de ces motifs et l'incertitude où ils étoient sur ses dispositions, les retinrent tous quelques moments dans le silence. Parménion le premier voulut persuader au prince qu'il ne pouvoit rien demander davantage, puisque jamais roi des Grecs n'avoit possédé un si vaste empire, ni de si grandes richesses; et il lui conseilla sur-tout de prendre les trente mille talents, pour la rançon des trois captives. Vous me prêtez votre cœur, répondit Alexandre, et vous voudriez me faire penser comme vous agiriez vous-même; mais cet or qui vous éblouit tant, n'a rien qui me charme; il convient à Alexandre d'agir en roi et non en marchand. Je n'ai rien à vendre, et si j'avois quelque chose à céder pour de l'argent, ce ne seroit jamais les espérances de la fortune. Si vous voulez que l'on relâche les captives qui pourroient nous embarasser, il me sera beaucoup plus glorieux de le faire sans rançon, qu'au prix de 30,000 talents d'or que l'on m'offre. Il fit entrer les ambassadeurs, et leur parla sur le même ton. Dites à Darius que les remercimens sont superflus entre gens qui se font la guerre, et que si j'ai usé de bonté et de clémence envers les siens, ça été pour moi-même et non pour lui; pour suivre mon inclination, et non pour lui plaire. Je ne sais ce que c'est que d'insulter aux misérables, je ne m'attache ni aux prisonniers ni aux femmes, je n'en veux qu'à ceux qui ont les armes à la main. Si c'étoit de bonne foi qu'il me demandât la paix, je délibérerois sur ce que j'aurois à faire;

mais puisqu'il ne cesse par lettres et par argent, de solliciter mes soldats à me trahir et mes amis à me tuer, je suis résolu de le poursuivre à toute outrance, non plus comme un ennemi, mais comme un empoisonneur et un assassin. Pense-t-il m'aveugler par les conditions qu'il me propose? Si je les acceptois, ce seroit le reconnoître jusqu'à présent pour mon vainqueur. Il m'offre de me donner tout ce qui est en-deça de l'Euphrate! Et à qui toutes ces provinces appartiennent-elles? Si c'est à lui, qu'il vienne m'en chasser; mais si je les ai conquises, comment peut-il m'en faire un don? Il m'offre sa fille en mariage! Croit-il donc me faire un grand honneur en me préférant à celui de ses sujets auquel il l'avoit destinée? Allez, et annoncez à Darius que le monde ne peut souffrir, ni deux soleils, ni deux maîtres; qu'ainsi, il choisisse, ou de se rendre aujourd'hui, ou de combattre demain, et qu'il ne se promette pas un meilleur succès que par le passé.

Les ambassadeurs s'en retournèrent avec cette réponse, et déclarèrent à Darius qu'il falloit se déterminer à une bataille. Il avoit déjà assemblé pour cela une armée plus nombreuse que celle d'Issus, cette multitude montoit à 800,000 fantassins, 200,000 chevaux ou même au-delà, avec 200 chariots armés de faulx. Il étoit campé près de Ninive, et ses troupes couvroient toutes les plaines de la Mésopotamie. Ayant eu avis que l'ennemi marchoit à grandes journées, il fit avancer Satropate, colonel de cavalerie, avec 1,000 chevaux d'élite, et en donna 6,000 à Mazée pour empêcher qu'Alexandre, qui avoit déjà passé l'Euphrate à Tapsaque, ne traversât aussi le Tygre, et pour faire le degât partout où il devoit passer: mais il arriva trop tard.

De tous les fleuves d'Orient, le Tygre est le plus rapide, il traîne avec lui de grosses pierres, de sorte que

c'est son extrême vîtesse qui l'a fait appeller Tygre, qui veut dire flèche en langue Persanne. Alexandre envoya sonder le gué du fleuve où les chevaux en avoient jusqu'au poitrail; ayant disposé l'infanterie en forme de croissant et mis la cavalerie sur les aîles, ils vinrent jusqu'au fil de l'eau sans beaucoup de peine, portant leurs armes sur leur tête. Le roi passa à pied avec l'infanterie, et fut le premier qui parut à l'autre bord où il montroit de la main le gué aux soldats ne pouvant leur faire entendre sa voix. Ils ne pouvoient se soutenir qu'à grande peine, tant à cause des pierres qui les faisoient glisser, que de l'impétuosité du courant qui les entraînoit. Ceux qui portoient leurs hardes avec leurs armes avoient encore plus de peine, parce que ne pouvant se conduire, ils étoient emportés dans des gouffres, qu'ils n'évitoient qu'en abandonnant leurs fardeaux. Les monceaux de hardes flottans çà et là, en faisoient tomber plusieurs; et comme chacun tâchoit de reprendre ce qui lui appartenoit, ils se causoient plus d'embarras les uns aux autres que ne leur en causoit le fleuve. Le roi avoit beau crier que l'on sauvât seulement les armes et qu'il rendroit tout le reste, on n'entendit ni son conseil ni ses ordres, tant le bruit des hommes et des eaux étoit grand. Enfin, ils passèrent tous, et l'on ne trouva à dire qu'un peu de bagage. Il est certain que cette armée pouvoit être taillée en pièces, s'il y eût eu quelqu'un qui eût osé vaincre, c'est-à-dire, qui eût osé faire la moindre résistance à leur passage; mais Mazée, qui auroit pu les défaire aisément s'il fût survenu lorsqu'ils passoient le fleuve avec assez de désordre, arriva trop tard, et trouva Alexandre à la tête des Macédoniens rangés en bataille.

Un pareil bonheur avoit toujours accompagné ce Prince jusques-là, lorsqu'il traversa le Granique à la

vue de tant de milliers d'hommes de pied et de cheval qui l'attendoient sur le rivage; et lorsque dans les rochers de la Cilicie il trouva ouverts et sans défense des défilés où un petit nombre de troupes pouvoient l'arrêter tout court. C'est ce qui rend moins condamnable cet excès de hardiesse qui étoit son caractère particulier, et qui lui faisoit affronter aveuglement les plus grands dangers, puisqu'étant toujours heureux, il n'eut jamais lieu de soupçonner qu'il eût été téméraire.

Il dressa son camp près du fleuve. Le lendemain on vint lui annoncer comme une plaisanterie capable de le divertir, que les valets de son armée, par manière de jeu et d'essai, s'étoient partagés en deux troupes, et qu'à la tête de chacune ils avoient mis un chef, nommant l'un Alexandre et l'autre Darius; qu'ils avoient commencé à se battre avec des mottes de terre, puis à coup de poings, et qu'enfin échauffés par l'envie de vaincre, ils s'étoient tellement acharnés les uns contre les autres à coup de pierres et de bâtons, qu'on ne pouvoit les séparer. Ce combat parut trop tumultueux à Alexandre pour représenter la fortune de deux rois; il ordonna que les deux chefs de cette troupe combattissent l'un contre l'autre, et arma lui-même celui qui représentoit Alexandre. Toute l'armée fut spectatrice de cette action qu'elle regardoit comme un présage de ce qui devoit arriver. Après que les combattans se furent chargés long-tems et avec beaucoup de violence, celui qui représentoit le prince de Macédoine demeura vainqueur. Le roi le récompensa, et lui donna douze villages.

Mais cet augure favorable s'évanouit dès le lendemain dans le cœur des Macédoniens. Environ sur les neuf ou dix heures du soir, le ciel étant clair et serain, la lune perdit premièrement sa lumiere, et parut toute

souillée de sang. Ce phénomène, qui arrivoit sur le point de donner une grande bataille dont l'évènement donnoit déjà assez d'inquiétudes, les remplit de frayeur; ils murmuroient contre Alexandre qui vouloit les entraîner au bout de la terre. Le Prince que rien ne pouvoit étonner, fit appeller dans sa tente les officiets de l'armée, et commanda aux Egyptiens qui étoient les plus versés dans la science des astres de dire ce qu'ils en pensoient. Ils sçavoient bien quelle étoit la cause naturelle des éclipses de lune : mais sans entrer dans des démonstrations de physique, il se contentèrent de dire que le soleil étoit pour les Grecs, et la lune pour les Perses; et qu'elle ne s'éclipsoit jamais sans les menacer de quelque grande calamité dont ils rapportoient plusieurs exemples, qu'ils donnoient pour certains et indubitables. La superstition a une force merveilleuse pour remuer les esprits de la multitude; quelqu'emportée et inconstante qu'elle soit, si elle a une fois l'esprit frappé d'une vaine image de religion, elle obéira mieux à ses devins qu'à ses chefs. La réponse des Egyptiens étant divulguée parmi les troupes, releva leurs espérances et leur courage; le roi pour profiter de cette ardeur, décampa après minuit. Il avoit à sa droite le Tigre, et à sa gauche les montagnes appelées Gordiennes; au point du jour il détacha Menidas avec de la cavalerie pour aller à la découverte; cet officier apperçut des troupes et croyant que c'étoit Darius, il n'osa avancer davantage, et rapporta que l'armée ennemie paroissoit. Alexandre aussi-tôt se mit en bataille et se prépara au combat; mais il se trouva que n'étoit qu'un détachement de mille chevaux que Mazée conduisoit à la découverte; il envoya contre lui quelques escadrons de Péoniens, sous la conduite d'Ariston; cet officier les mit enfuite, perça à la gorge Atropate, colonel de cavalerie, et lui

coupa la tête. Il l'apporta aux pieds d'Alexandre; comme ce Prince étoit à table, il lui dit : Seigneur, ces sortes d'exploits sont ordinairement récompensés d'une coupe d'or; il est vrai, répondit le Prince, en riant, mais les autres la donnent vuide, et moi je la présente pleine de vin. Il eut aussi des nouvelles certaines que Darius n'étoit plus qu'à sept ou huit lieues.

Mazée mis en fuite se retira sur une hauteur, d'où il découvroit le camp des Macédoniens; il l'abandonna le lendemain et se retira vers le gros de l'armée. Alexandre s'empara de ce poste qui lui étoit plus avantageux que la pleine, dans le dessein d'examiner la contenance des ennemis; mais il s'étoit élevé des montagnes voisines un brouillard si épais, qu'il ne laissoit entrevoir qu'un gros, sans qu'on pût discerner les bataillons, ni l'ordre dans lequel ils étoient rangés. Cette multitude avoit inondé toute la pleine, et le bruit confus des hommes et des chevaux étourdissoit ceux même qui en étoient bien éloignés. Alexandre agité de divers pensées, ne laissoit néanmoins paroître aucun embarras sur son visage; les soldats qui examinent attentivement les chefs dans ces occasions, le voyant ferme et assuré, ne doutoient point de la victoire. Le lendemain le brouillard s'étant dissipé, on vit à découvert l'armée de Darius; les Macédoniens les premiers poussèrent ces cris effroyables qui avoient coutume de précéder le combat, et les Perses leur répondirent avec la même violence. Alexandre séjourna quatre jours au lieu où il étoit pour laisser reposer son armée, et ferma son camp de fossés et de palissades, car il vouloit y laisser tout le bagage et les gens inutiles, résolu de mener l'armée contre l'ennemi sans autre équipage que leurs armes. Il partit donc sur les neuf heures du soir pour combattre au point du jour Darius, qui

sur ces nouvelles avoit rangé son armée en ordre de bataille, car les ennemis n'étoient éloignés que de deux ou trois lieues. Quand il fut arrivé non loin des ennemis, il fit alte, et ayant assemblé ses officiers généraux, tant Macédoniens qu'étrangers, il mit en délibération s'il donneroit sur l'heure la bataille, ou s'il camperoit dans cet endroit. Ce dernier avis fut suivi, parce qu'on jugea nécessaire de reconnoître le champ de bataille et l'ordonnance des ennemis. L'armée campa dans le même ordre où elle étoit rangée. Alexandre prit son infanterie légère avec les compagnies royales, et fit le tour de la pleine où se devoit donner le combat. Il revint dans sa tente.

Les plus âgés des amis du roi et entr'autres Parménion voyant la pleine qui est entre le mont Niphates et les montagnes Gordiennes, toute éclairée par les feux des barbares, et entendant en même-tems un mélange confus de de voix inarticulés, un tumulte horrible et un bruit capable d'inspirer la terreur, partir du camp comme le mugissement des flots de la mer, étonnés de cette multitude innombrable d'hommes, ils commençèrent à parler ensemble et convinrent que c'étoit un affaire très-grande et très-difficile que d'attaquer cette formidable armée en plein jour, et qu'il étoit impossible de la repousser et de la vaincre; ils allèrent donc trouver Alexandre pour lui conseiller une surprise de nuit, plutôt qu'une bataille ouverte. Parménion portoit la parole: une multitude, lui dit-il, composée de tant de nations différentes par leurs langages et leurs mœurs, sera aisément défaite dans les ténèbres de la nuit, et dans un profond sommeil. Mais si nous l'attaquons en plein jour, lorsqu'ils se seront préparés à nous recevoir, les visages affreux des Scythes et des Bactriens, leurs barbes hérissés, leurs longs cheveux

épars, ces lourdes masses et ces corps d'une grandeur énorme, pourront étonner les Macédoniens; tous ces objets, quoique frivoles en eux-mêmes, feront peut-être plus d'impression sur l'esprit des soldats, que de vrais sujets de crainte. D'ailleurs notre petit nombre sera facilement enveloppé par tant de légions; car cette vaste campagne nous ôte tous les avantages que nous donnoient les rochers d'Issus et les montagnes de la Cilicie. Tous les autres officiers appuyèrent son avis, et Polispercon soutenoit que la fortune dépendoit de ce conseil. Et moi, reprit Alexandre, j'aime mieux me repentir des événemens d'un mauvais succès, que de rougir de ma bonne fortune, je ne dérobe point la victoire. Allez donc vous tranquilliser pour vous préparer au combat. Ces paroles étonnèrent tous ces vieux officiers; honteux de penser moins noblement que leur jeune roi, ils reçurent avec admiration ses ordres et se retirèrent.

Cette réponse étoit fière, mais en même tems elle marquoit de la prudence. Alexandre ne vouloit pas donner à Darius, s'il eût été vaincu pendant la nuit, un prétexte de reprendre courage et de tenter une autrefois la fortune d'un combat, en imputant sa défaite aux ténébres et à la confusion, comme il avoit imputé la première aux montagnes et aux détroits de la Cilicie. Il sçavoit que Darius ne seroit jamais réduit faute d'armes et d'hommes, à renoncer à la guerre, et qu'il ne s'avoueroit vaincu, que lorsqu'il auroit abbatu sa présomption et ruiné ses espérances, en gagnant contre lui une éclatante bataille à la face du soleil. D'ailleurs, c'eût été aussi beaucoup hazarder que d'attaquer de nuit une armée nombreuse et dans un pays inconnu. Darius qui craignoit une surprise, parce qu'il n'avoit pas retranché son camp, demeura toute la nuit avec son

armée sous les armes, ce qui lui nuisit le plus dans le combat.

Après que Parménion et les autres se furent retirés, Alexandre qui dans les grandes crises des affaires, avoit toujours coutume de consulter les dieux par des victimes et les prières des prêtres et des devins, se voyant prêt à donner un combat qui alloit décider de l'empire, voulut se rendre les dieux favorables. Il fit venir Aristandre en qui il avoit une confiance entière, s'enferma avec lui pour faire quelques sacrifices secrets et immoler des victimes. Le prêtre en habit de cérémonie, portant des vervaines à la main, et la tête voilée, prononçoit le premier les prières que le roi devoit adresser à Jupiter, à Minerve et à la victoire. Après cet acte de religion, il alla se mettre au lit.

Repassant en lui-même, non sans quelqu'émotion, les suites du combat qui alloit se donner; il ne put reposer d'abord; mais le corps étant enfin accablé comme par les inquiétudes de l'esprit, il dormit d'un profond sommeil le reste dela nuit, et contre sa coutume il resta dans son lit, sans s'éveiller, bien audelà de son heure ordinaire.

Au point du jour on vit paroître l'armée des Perses; les officiers se rendirent tous à sa tente pour recevoir ses ordres; il furent extrêmement surpris de n'entendre aucun mouvement dans une circonstance aussi urgente, et qui devoit décider de leur sort. Parménion voyant qu'il n'y avoit point de tems à perdre; commanda lui-même aux soldats de prendre de la nourriture: comme le prince ne remuoit pas, et qu'aucun de ses gardes n'osoit entrer dans sa tente, il y entra lui-même, et l'appelant plusieurs fois en vain, il ne le réveilla qu'en le poussant. Seigneur, lui dit-il, comment se peut-il que vous dormiez si tranquillement? il semble que vous avez déjà

vaincu, et que vous n'êtes point sur l'heure de donner la plus grande bataille dont on ait peut-être entendu jamais parler. Eh! comment ne serions-nous pas tranquilles, répondit Alexandre, puisque l'ennemi nous ôte la peine de courir çà et là après lui, et qu'il va se livrer lui-même entre nos mains? Il se leva aussi-tôt, et à la prière de ses amis, il se revêtit d'une armure complette. C'étoit un sayon de Sicile, qui se mettoit avec une ceinture, et par dessus une double cuirasse de lin piquée, qu'il avoit gagné à la bataille d'Issus. Son casque étoit de fer, mais aussi brillant que l'argent le plus pur. Le hausse-col étoit aussi de fer tout semé de pierreries. Il avoit une épée très-légère et d'une trempe excellente, que le roi des Citiens lui avoit donnée, et qu'il portoit toujours dans les combats; car il préféroit cette sorte d'armes à toutes les autres. Il portoit une cotte qui s'attachoit avec une agraffe d'un travail exquis et d'une magnificence au-dessus de son armure; c'étoit un présent que la ville de Rhodes lui avoit fait, pour donner une marque publique de l'estime qu'elle avoit pour lui. Il s'en servoit les jours de combat.

LIVRE X.

ALEXANDRE parut en cet état à la tête de ses troupes, jamais il ne parut si tranquille et si gai; sa résolution et cet air d'assurance étoit pour les troupes comme un sûr garant de la victoire.

Les deux armées étoient bien différentes pour le nombre et encore plus pour le courage. Celle de Darius étoit composée pour le moins de 8 à 900,000 hommes; celle d'Alexandre de 40,000 hommes de pied, et de 7 ou 8,000 chevaux.

L'ordre de bataille étoit à-peu-près le même de part et d'autre; les troupes furent rangées sur deux lignes, la cavalerie sur les aîles et l'infanterie au milieu, sous la conduite particulière, l'une et l'autre, des chefs de chacune des différentes nations qui les composoient, et commandées en général par les premiers généraux d'Alexandre. Le front de la bataille des Perses étoit couvert de deux cens charriots armés de faulx, et de quinze éléphans. Darius, se plaça au centre de la première ligne: outre ses gardes, qui étoient l'élite de ses troupes, il s'étoit fortifié encore de l'infanterie grecque qu'il avoit rangée près de lui, la jugeant seule capable de tenir tête à la phalange macédonienne. Comme son armée avoit beaucoup plus d'étendue que celle des ennemis, son dessein étoit de les envelopper et de les attaquer en même tems de front et par les flancs.

Alexandre avoit pourvu à cet inconvénient, en ordonnant aux chefs de la seconde ligne de mettre leurs troupes en potence pour couvrir leurs aîles, en cas que l'ennemi vint les prendre en flanc; il avoit placé

devant sa première ligne la plus grande partie des archers, des frondeurs, des gens de traits, pour s'opposer aux charriots armés de faulx et pour épouvanter les chevaux en lançant sur eux une grêle de flèches, de traits et de pierres. Ceux qui conduisoient les ailes, avoient ordre de les étendre le plus qu'ils pouvoient sans trop affoiblir le corps de bataille. Parménion commandoit la gauche comme il avoit accoutumé, et Alexandre la droite. Le signal étant donné, l'armée se mit en marche et s'approchoit insensiblement de Darius, lorsqu'on lui vint dire que Darius avoit fait répandre un grand nombre de chausses-trappes du côté que la cavalerie macédonienne devoit donner, et qu'à l'endroit où ces piéges étoient tendus, il avoit fait mettre de certaines marques afin que ses gens pussent les reconnoître. Alexandre profita de cet avis et fit tirer sur la droite pour éviter ces embûches. Pendant ce tems-là, il couroit dans chaque rang, animant les officiers et les soldats. Nous avons, leur dit-il, assez parcouru de provinces et de hazards pour chercher le moment d'un combat décisif qui nous donne pour toujours la victoire. La fortune vient nous l'offrir, c'est le seul péril qui nous reste à essuyer; ce qu'elle a fait pour nous au passage du Granique, à Issus, à Tyr et dans l'Egypte, nous permet-il de douter qu'elle ne soit tout à nous. Ce qu'elle nous a donné de provinces, n'est qu'un gage de cet empire, dont elle va nous mettre en possession. Considérez ceux qui se préparent à vous le disputer, ce sont ces mêmes fuyards que vous avez déjà vaincus et terrassés; depuis trois jours qu'ils sont près de nous, ils n'ont osé faire un pas en avant, ils ont brûlé leurs villes et désolé leurs propres campagnes, parce qu'ils ne les regardent plus comme leurs biens, mais comme celui de leurs enne-

mis. Leur marche et leur figure, tout nous paroît terrible; mais à peine les connoissons-nous de nom, preuve qu'ils ne sont guères redoutables; car la vertu est toujours renommée dans les pays les plus reculés, et dans quel coin de la terre, ne parle-t-on point de la valeur des Macédoniens ! Ces barbares n'ont point de réputation à ménager; mais nous en avons une et notre gloire à conserver, biens que vous estimez plus précieux que la vie. Je vous vois résolus à ne la pas épargner; moi tout le premier vous en donnerai l'exemple à la tête de ces drapeaux, je recevrai les premiers coups; ce ne sera pas pour ma gloire seule, c'est pour l'honneur de l'empire macédonien, c'est pour vous enrichir. Marchez donc à l'ennemi, ayez les yeux sur moi, faites tout ce que vous me verrez faire. Ces paroles remplirent les troupes d'ardeur; elles lui crièrent avec une allégresse extrême de les mener au combat. Il fit hâter la marche pour atteindre plutôt l'ennemi.

Darius animoit pareillement les siens, élevé sur un char qui le découvroit tout entier à son armée. Il avoit à ses côtés la noblesse et la fleur de sa cavalerie et de son infanterie; il se moquoit du petit nombre des ennemis, et les montrant avec son sceptre, il prétendoit que leurs ailes excessivement étendues dégarnissoient le corps de bataille, et n'auroient jamais la force de résister au premier choc; il disoit de plus à ses troupes, chassées de toutes les provinces que l'Hélespont baigne d'un côté, et que l'Océan embrasse de l'autre; ce n'est plus la gloire qui fait l'objet de nos armes, c'est la vie, c'est la liberté, c'est le plus précieux de tous les biens. Voici le jour qui doit affermir ou renverser pour toujours le plus grand empire qui fut jamais. Si nous avons été malheureux jusqu'ici, ce n'est pas faute de courage; ce ne fut qu'avec la moindre

partie de nos forces que nous combattîmes au Granique; le champ de bataille nous étoit contraire dans la Cilicie, et si nous en eussions profité, la Syrie pouvoit encore nous servir de retraite, et nous serions encore les maîtres des plus puissans boulevarts de ce royaume, l'Euphrate et le Tigre. Aujourd'hui il faut vaincre ou mourir; car si nous sommes défaits, je ne vois plus qu'il nous reste d'asyle et de ressource. La longueur de la guerre a consumé nos vivres; les villes n'ont plus d'habitans, les campagnes de laboureurs, tout est réuni dans ce camp. Vos femmes et vos enfans qui se traînent après vous, sont autant de dépouilles dont l'ennemi triomphera, si nous ne les sauvons par la victoire. Pour moi, j'ai rempli tous les devoirs que m'imposoit le trône; les troupes que j'ai levées sont si nombreuses, qu'à peine les campagnes peuvent-elles les contenir; je les ai fournies d'armes et de chevaux; j'ai donné l'ordre pour que les convois ne leur manquassent point; je les ai conduites au lieu que j'ai cru le plus favorable pour la bataille; le reste dépend de vous, de votre valeur et du mépris que vous ferez d'un ennemi qui met toute sa force dans sa réputation, frêle avantage, lorsqu'on en vient aux mains. Considérez seulement leur arrangement incapable de résister à nos forces et à nos charriots; la victoire est à nous, et les vaincus ne peuvent échapper. L'Euphrate et le Tigre, tout ce qui leur étoit auparavant favorable, leur est contraire; mais quand les Macédoniens seroient aussi redoutables que l'on veut dire, que vous importe aujourd'hui; ils sont répandus de côtés et d'autres, pour contenir les provinces qu'ils ont usurpées. L'armée d'Alexandre composée à présent de troupes auxiliaires, a tout au plus hérité des armes et du nom macédonien. Alexandre,

lui-même, quelque terrible qu'il paroisse aux lâches, n'est après tout qu'un homme, qu'un téméraire et qu'un étourdi que votre courage a trop redouté ; la fortune se lassera de seconder ses témérités. Mais quand il n'y auroit pas lieu de tout espérer, la nécessité nous oblige à tout entreprendre, puisque notre sort ne peut être plus triste. Ma mère, mes deux filles, mon fils Ochus, l'espérance de cet empire, gémissent dans les fers ; rendez-moi ces gages si chers pour lesquels je ne refuse pas de donner mon sang. Vous concevez la rigueur de la captivité ; pensez aussi à l'excès de leur douleur de ne vivre que par la grace de l'ennemi, et de se voir esclaves de ceux dont ils dédaignoient d'être les maîtres. Mais je vois les ennemis qui s'approchent, et plus ils approchent, plus j'aurois de choses à vous dire pour vous encourager. Je vous prie donc par nos dieux tutélaires, par la splendeur du soleil et par la mémoire immortelle du grand Cyrus, de sauver aujourd'hui l'honneur de la Perse ; allez, pleins d'audace et de confiance, transmettre à vos descendans la gloire que vous avez reçue de vos ancêtres ; vous portez dans vos mains votre liberté, votre salut, et toute l'espérance de la patrie. Le moyen d'éviter la mort, c'est de la mépriser, elle n'en veut qu'à ceux qui la redoutent.

Cependant Alexandre s'allongeoit toujours sur sa droite, marchant obliquement pour éviter les piéges tendus par les Perses, qui, de leur côté, s'avançoient aussi à proportion. Darius craignant qu'il ne voulût le tirer du terrein qu'il avoit fait applanir, et qu'on ne l'engageât dans un autre inégal et raboteux, où ses chariots ne pourroient agir, ordonna à Bessus, qui commandoit la cavalerie de son aîle gauche, qui débordoit beaucoup la droite des ennemis, de s'avancer en avant,

soutenu des messagetes, et de se replier sur le flanc des Macédoniens pour les empêcher de s'étendre davantage. Alexandre voyant ce mouvement, détacha contre eux Ménidas avec de la cavalerie; mais comme il n'étoit pas en état de résister à l'effort des ennemis qui l'emportoient pour le nombre, il le fit soutenir par les Pœoniens que commandoit Aretas, et par de la cavalerie étrangère. Les barbares ne résistèrent point au premier choc, ils reculèrent; mais ils revinrent bientôt à la charge et rétablirent le combat. Outre l'avantage du nombre, ils avoient celui de l'armure qui les couvroit entièrement eux et leurs chevaux. La cavalerie d'Alexandre eut beaucoup à souffrir; mais combattant avec opiniâtreté, elle vint enfin à bout de les mettre en fuite. Les Perses avoient déjà lâché d'un autre côté leurs charriots armés de faulx sur la phalange macédonienne, pour la mettre en désordre. Quelques prévenus qu'ils fussent de cette cruelle sortie, ils ne purent s'ouvrir assez promptement pour en éviter tout l'effet; plusieurs furent blessés par les lances et les faulx dont ces épouvantables machines étoient hérissées de toutes parts. Mais voyant les Macédoniens en désordre de ce côté, l'ennemi envoya par un détour mille chevaux pour pénétrer jusqu'au quartier où étoient les bagages et les prisonniers. Parménion s'apperçut bientôt de cette manœuvre, et détacha Polidamas pour donner avis à Alexandre du pressant danger dont il étoit menacé. Le prince, sans s'effrayer, lui répondit, qu'il se donnât bien de garde d'affoiblir son corps de bataille, qu'il ne s'inquiétât point du bagage, et qu'il ne songeât qu'à bien combattre; car la victoire nous rendra non-seulement ce qu'ils nous auront pris, mais nous donnera encore ce qui est à l'ennemi. Cependant le détachement ennemi s'avançoit vers le camp : dès que les prisonniers l'apperçurent, ils s'armèrent de tout ce qu'ils rencontrèrent

trèrent sous leurs mains, et conjointement avec leurs libérateurs, se jettèrent sur les Macédoniens qui faisoient la garde; ils allèrent à la tente de Sysigambis, et jugeant du reste de l'armée par le succès qu'ils avoient eu, ils lui annoncèrent que Darius étoit victorieux, qu'il étoit le maître du champ de bataille, que tout le bagage étoit pillé, et qu'elle n'étoit plus en captivité. Quelqu'intérêt qu'elle eût à la nouvelle qu'on lui annonçoit, cette sage princesse n'y ajouta pas foi légèrement, et ne voulant pas irriter par une foi prématurée un vainqueur qui l'avoit si bien traitée, elle ne fit paroître aucune émotion, ne changea point de visage, et ne laissa échapper aucune parole; mais demeurant tranquille, et dans sa situation ordinaire, elle attendit en repos que l'évènement lui apprît son sort. Amyntas voulut porter du secours au bagage; les Cadusiens et les Scythes le reçurent avec courage, et le repoussèrent. Il se retira vers Alexandre qui venoit de repousser la cavalerie de l'aîle droite: ce prince craignit pour lors, et non sans fondement, que le soldat ne quittât le combat pour courir après son bagage; il envoya donc Arétas pour tenir tête aux Scythes.

Ceux qui conduisoient les charriots, non contens du premier ravage, après avoir fourni leur carrière, retournèrent sur leurs pas avec la même impétuosité; les Macédoniens de la seconde ligne, tournèrent tête, et présentant leurs longues piques croisées, les chevaux se précipitèrent dans cette haye de fer où ils furent percés de coups; peu pénetrèrent jusqu'à la première ligne; les Macédoniens attaquant ensuite les conducteurs, les renversèrent de dessus leurs charriots.

Arétas ayant chargé les Scythes à dos, leur tua bien du monde, et le reste fut contraint de se retirer après avoir perdu leur commandant. Les Bactriens qui avoient

pris le même détour pour aller au bagage, survinrent alors et enlevèrent ces premières apparences de victoire; ils taillèrent en pièces un grand nombre de Macédoniens, et les autres se retirèrent en grand désordre vers Alexandre; ce prince outré de voir la victoire si long-tems douteuse, les reprit de leur peu de cœur et se mit à leur tête. L'aîle droite des Perses n'étant plus si forte, parce que les Bactriens avoient passé dans le camp où ils s'amusoient à piller le bagage, Alexandre la chargea avec impétuosité, et fit bientôt cesser les cris de joie qu'ils poussoient comme déjà triomphans. Les bataillons prochains des ennemis firent un mouvement pour l'enfermer, et l'attaquer par derrière. Assailli ainsi de toutes parts, il eût couru un très-grand risque, si les Agriens ne fussent survenus, qui attaquerent eux-mêmes les Perses à dos; on ne pouvoit plus alors reconnoître l'ordre de bataille. Alexandre chargeant ceux qu'il avoit en tête, étoit aussi obligé de combattre les Perses qui l'attaquoient par derrière, et ceux-ci étoient ainsi contraints de faire face aux Agriens. Les Bactriens, après avoir pillé le camp, retournoient à leur poste; mais l'ayant trouvé occupé, ils combattoient où le hazard leur faisoit rencontrer l'ennemi. La présence des deux rois inspiroit une grande ardeur de part et d'autre. Darius étoit sur un char et Alexandre à cheval, tous deux environnés d'officiers et de soldats d'élite, qui ne songeoient qu'à sauver chacun leur prince aux dépens de leur propre vie. Alexandre vit bien que la victoire ne seroit à lui qu'en attaquant personnellement Darius, il se fit jour à travers ceux qui l'environnoient, et chargea avec sa noblesse les parens de Darius et les plus grands seigneurs de Perse. Le combat fut opiniâtre et sanglant. Alexandre ayant percé d'un coup de javelot l'écuyer de Darius, les Perses et les Macédoniens crurent que c'étoit le roi qu'il avoit tué;

les cris et les hurlemens des Perses jettèrent la consternation dans toute leur armée ; les parens de Darius qui étoient à sa gauche, s'enfuirent avec ses gardes, et abandonnèrent le chariot. Ce malheureux prince au désespoir, hésita s'il devoit se donner la mort, il tenoit déjà son épée prête à se l'enfoncer dans le sein, mais voyant de dessus son char, que les siens soutenoient encore le combat, il eut honte de les abandonner, et comme il balançoit entre l'espérance et le désespoir, les Perses lâchèrent le pied peu-à-peu. Ce ne fut plus alors un combat mais un carnage. Darius prit alors la fuite comme les autres. Le vainqueur se mit à le poursuivre, il se flattoit de finir absolument la guerre s'il pouvoit se rendre maître de sa personne ; il le suivit avec une extrême activité, le perdant quelquefois de vue, à cause des nuages de poussière que cet affreux mouvement avoit excité. Lorsqu'il alloit passer la rivière Lycus, il reçut un courier de Parménion qui lui dit que Mazée ayant rallié la cavalerie, étoit venu fondre sur lui, qu'il avoit pris les Macédoniens en flanc, et commençoit à les envelopper, et qu'il avoit besoin d'un prompt secours. Sur cette nouvelle, il tourna tout court au secours de son aîle gauche, frémissant de colère de se voir ainsi arraché des mains sa proie et la victoire, et se plaignant que Darius eût la fortune plus favorable pour fuir, que lui ne l'avoit pour le poursuivre. Comme il revenoit, suivi de peu de monde ; il courut le plus grand péril de ceux qu'il courut dans cette journée ; il rencontra quelques escadrons de cavalerie ennemie qui avoient pillé le bagage, et se retiroient, non comme vaincus, mais presque comme victorieux. Ils s'arrêtèrent d'abord, mais reconnoissant le petit nombre d'ennemis, ils coururent à toute bride croyant lui passer sur le corps. Alexandre connut bien le danger où il étoit ; mais sans témoigner

aucune crainte il s'avance le premier, et perce de son javelot le commandant ennemi, le jette à bas de son cheval, et en fait autant à plusieurs qui le suivent. Ses amis combattoient avec la même ardeur. Comme les barbares marchoient serrés et en colone, en ordre de marche et non pas de combat, il étoit difficile de les repousser et de les rompre. Sans lancer leurs javelots et sans faire leurs caracolles ordinaires, ils combattoient de près, et faisoient effort chacun pour culbuter son adversaire. Alexandre perdit dans ce coup de main environ 60 de ses gardes. Ephestion, Cœnus et Menidas y furent blessés, mais il remporta tout l'avantage; et il n'y eut de sauvés parmi les barbares que ceux qui se firent jour à travers leurs escadrons.

Pendant ce tems-là, Mazèe avoit appris la déroute et la fuite de Darius. Allarmé de cette nouvelle et abbatu par le malheur de son parti, quoique jusqu'alors il eût eu tout l'avantage, il ne pressoit plus si vivement l'ennemi qui étoit en désordre. Parménion ne pouvoit concevoir pourquoi l'ardeur du combat s'étoit rallentie tout-à-coup, mais en habile capitaine qui sait profiter de tout, uniquement occupé à ses troupes, il leur fit regarder la terreur répandue parmi les Perses, comme un signe avant-coureur de leur défaite, et leur fit sentir quelle gloire ce seroit pour elles de mettre la dernière main à la victoire. Ce discours leur rendit l'espérance et le courage. Transformés tout d'un coup en d'autres hommes, ils poussèrent leurs chevaux à toute bride, et chargèrent les ennemis avec une fureur qui les mit entièrement en désordre, et les obligea de prendre la fuite. Alexandre arriva dans ce moment, et ravi de trouver tout rétabli et l'ennemi entièrement vaincu, il se mit à poursuivre Darius, et Parménion l'accompagna.

L'on voit dans cette bataille ce que peut la bravoure

et la science militaire contre le grand nombre, et l'on ne peut nier que le courage d'Alexandre n'y ait eu plus de part que la fortune. Sa victoire étoit dans une incertitude surprenante dans les différens endroits du combat; sans s'embarrasser des bagages, il se trouve par-tout, affronte impunément les plus grands dangers, frappe sans cesse et aucun coup ne sauroit l'atteindre. Au milieu du trouble et du carnage, il conserve sa présence d'esprit. Ardent à la poursuite de son ennemi, il tien presque sa proie; il la quitte, et vole au secours des siens opprimés d'un autre côté, et remporte par là une victoire qui n'eût point été complette s'il eût eu le malheur de perdre Parménion.

Cette bataille fut donnée le premier d'octobre, environ dix-huit mois après celle d'Issus. Comme Gaugamèle, en Assyrie, où elle s'étoit donnée, étoit un lieu trop petit et peu connu, on l'appella la bataille d'Arbelles, parce qu'Arbelles étoit la ville la plus proche du champ de bataille.

Il est difficile de marquer le nombre des morts de part et d'autre, les historiens anciens faisant la perte des Perses trop considérable, et celle des Macédoniens au-dessous de vraisemblance.

Après sa défaite, Darius avoit pris le chemin de la rivière de Lycus; l'ayant passée, plusieurs lui conseillèrent de rompre le pont pour arrêter l'ennemi; mais il répondit généreusement qu'il n'estimoit pas assez sa vie pour la vouloir conserver au prix de celle de tant de milliers de sujets et d'alliés fidèles, qui demeureroient à la merci des ennemis; qu'ils avoient le même droit que le prince à ce passage, qui devoit leur être ouvert comme à lui. Il arriva sur le minuit à Arbelles, où il trouva grand nombre d'officiers et de soldats qui s'y étoient aussi rendus. De-là il prit sa route vers la Mé-

die, à travers les montagnes d'Arménie, suivi de sa noblesse et d'un petit nombre de gardes, deux mille Grècs le joignirent aussi dans le chemin. Il prit cette route, parce qu'il crut qu'Alexandre prendroit celle de Babylone et de Suze, pour y jouir du fruit de sa victoire; d'ailleurs c'étoit un chemin où l'on ne pouvoit le suivre avec une grande armée, au lieu que l'autre étoit aisé pour les chevaux et les chariots, et dans un pays fertile. Ses idées se trouvèrent justes, Alexandre arriva à Arbelles, mais il ne trouva plus Darius; il s'empara de tout son équipage, de son arc et de son bouclier, de 4000 talens (12,000,000) et de toutes les richesses que l'armée ennemie avoit laissées à Arbelles avant le combat. Satisfait de ce riche butin, il revint à son camp, où son premier soin fut de rendre graces aux dieux par des sacrifices magnifiques. Ensuite il récompensa ceux qui s'étoient le plus distingués dans le combat; il les combla de richesses, leur donna des maisons, des charges et des gouvernemens; mais se piquant sur-tout de générosité envers les Grecs qui l'avoient nommé généralissime contre les Perses, il ordonna que toutes les tyrannies qui s'étoient élevées en Grèce, seroient abolies, les villes remises en liberté, et rétablies dans tous leurs droits et priviléges. Il écrivit en particulier aux Platéens, qu'il vouloit rebâtir leur ville, en considération du zèle que leurs ancêtres avoient témoigné pour la liberté commune. Il envoya jusqu'en Italie aux habitans de Crotone, une partie de dépouilles, pour honorer encore après tant d'années, la bonne volonté et le courage d'un de leurs concitoyens, qui, du tems des guerres des Médes, vint avec un vaisseau au secours des Grecs abandonnés de tout le monde, et partagea avec eux le péril et la gloire de la bataille de Salamine. Tant Alexandre aimoit à récompenser les

vertus héroïques, et à conserver la mémoire de toutes les grandes actions, pour en faire revivre le mérite et animer l'émulation de la postérité!

La multitude des corps morts dont toute la campagne étoit couverte, commençoit à infecter l'air et à menacer son armée de la peste. Il en sortit incessamment, et prit la route de Babylone par la Mésopotamie; en quatre jours de marche il arriva à Mennis, où l'on voit dans une caverne une fontaine d'où coule le naphte en si grande quantité, que l'on croit que les murs de Babylone ont été bâtis de ce ciment. La citerne prend feu à la seule présence du flambeau allumé. Comme Alexandre arriva de nuit à la ville, les Mennesiens en bordèrent les rues par où il devoit passer, et lorsqu'il en approcha, ils présentèrent un flambeau à quelque distance de la naphte, qui s'alluma sur-le-champ, porta sa flamme jusqu'au logement du prince, et forma la plus brillante illumination qu'il eût encore vue.

Alexandre ne fit pas un long séjour à Mennis, l'empressement qu'il avoit de prendre possession de Babylone, le fit partir presqu'aussi-tôt pour s'y rendre. Il avoit déjà donné des ordres pour en former le siège; quand il fut près de la ville, Mazée qui en étoit gouverneur, et qui s'y étoit retiré après la bataille, alla au-devant de lui avec sa famille le reconnoître pour son roi, et lui remettre les clefs de la ville. Il lui présenta ses enfans tous en état de servir. Cette démarche ne pouvoit être plus favorable pour Alexandre, qui se voyoit, sans coup férir, le maître d'une ville si bien pourvue d'habitans et de vivres, que le siège eût eu bien des difficultés. Outre que Mazée étoit un homme de condition et vaillant, qui s'étoit acquis beaucoup de gloire dans la dernière journée, son exemple pouvoit en entraîner d'autres à faire le même pas.

Les Babyloniens sortirent en foule au-devant de lui. Alexandre fit son entrée dans cette grande ville avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vu; il monta le char qu'occupoit Darius à la tête de son armée. Bagophane, gouverneur de la citadelle et gardien du trésor, pour ne pas témoigner moins de zèle que Mazée, fit joncher le chemin de fleurs, et dressa par-tout des autels où l'on brûloit des parfums. L'étonnement étoit égal de part et d'autre; les Babyloniens ne pouvoient se lasser de voir des hommes devant qui tout l'univers trembloit, et les Macédoniens étoient surpris de voir tant de richesses et de magnificence. Alexandre logea dans le palais des anciens rois de Babylone.

Le lendemain, il se fit apporter l'argent des impôts qu'on avoit levés pour Darius; il fit donner pour récompense extraordinaire à chaque cavalier Macédonien, 300 livres; à chaque cavalier étranger 100; à chaque fantassin Macédonien autant, et à chacun des autres, deux mois de leur paie ordinaire. Il laissa le gouvernement de la ville à Mazée, et mit dans la citadelle 700 Macédoniens et 300 étrangers sous Agaton, à qui il laissa la liberté de les renfermer quand il voudroit. Il donna le gouvernement de la Babylonie à Meneres et à Apollodore. L'Arménie fut donnée à Mitrène, et il ordonna à Bagophane de suivre son armée.

Au milieu du tumulte des guerres, Alexandre conservoit toujours du goût et de la curiosité pour les sciences; il avoit emmené dans son expédition, les plus beaux esprits et les plus habiles de son tems; et néanmoins, dans les villes où il s'arrêtoit, il recherchoit ceux qui y étoient en réputation. Après avoir visité les précieux monumens de Babylone, et admiré

la grandeur de cette ville, bâtie par la reine Sémiramis, il s'entretint avec les Chaldéens, adonnés de tout tems à l'étude de l'astronomie, et eut de fréquentes conférences avec eux. Il demeura trente-quatre jours à Babylone. Ce long séjour dans une ville de délices, causoit un tort considérable à la discipline militaire; le peuple, par principe de religion, se livroit aux plaisirs et aux voluptés les plus infâmes; les dames mêmes les plus qualifiées, loin de cacher leurs déréglemens, en faisoient gloire, et ne gardoient aucune mesure.

Babylone conquise alloit enivrer ses vainqueurs de sa coupe empoisonnée, et les enchantoit déjà par les charmes de la volupté. Ce changement qu'elle produisoit en eux, donnoît lieu de craindre pour leur valeur, si elle eût eu alors un ennemi en tête. Alexandre s'apperçut bientôt du danger, et sortit au plutôt d'un lieu si pernicieux.

Amyntas lui avoit amené de nouvelles recrues; elles consistoient en 6000 hommes de pied et 500 chevaux Macédoniens, 3500 soldats et 600 chevaux Thraces, 4000 hommes du Peloponèse, et près de 500 chevaux. Le même officier avoit encore amené au roi 50 jeunes gens, enfans des plus grands seigneurs. Ce furent eux qui furent occupés depuis à le servir à table, à lui donner ses chevaux dans les combats, qui l'accompagnoient à la chasse, et qui faisoient garde tour-à-tour à la porte de sa chambre. C'étoient-là comme les premiers dégrés pour monter aux plus hautes charges de la milice et de l'Etat.

Après qu'Alexandre eut quitté Babylone, il entra dans la province de Sitacène, pays fertile et abondant, où il s'arrêta quelque tems pour rétablir dans ses troupes la discipline et ranimer leur première vigueur. Il y fit

célébrer des jeux, et fit proposer pour prix, huit régimens de 1,000 hommes, récompense d'autant plus flatteuse, que c'étoit la première fois que l'on faisoit des régimens si forts; auparavant ils n'étoient que de 500 hommes, et n'avoient point encore été le prix de la valeur. Les soldats assistèrent à ces jeux, non-seulement comme spectateurs, mais comme des juges même, pour voir si ce seroit le mérite ou la faveur qui l'emporteroit; discernement sur lequel il n'est pas possible de tromper les soldats. La distribution s'en fit avec beaucoup d'équité, et les huit qui furent faits colonels, furent appellés *kiliarcos*, ou commandant de mille hommes.

Il changea aussi très-utilement dans la discipline militaire plusieurs choses établies par ses prédécesseurs; car il réduisit toute sa cavalerie en un corps, sans considérer la différence des nations, et lui donna des commandemens tels qu'il les voulut choisir; au lieu qu'avant chaque nation se rangeoit sous sa cornette, et n'étoit commandée que par un colonel de son pays.

Le signal de la marche étoit de sonner de la trompette; mais comme l'on avoit souvent de la peine à l'entendre à cause du grand bruit, il ordonna qu'on élèveroit sur sa tente un étendart qui seroit vu de tout le monde. Il établit aussi le feu pour signal pendant la nuit, et la fumée pendant le jour.

Alexandre marcha ensuite vers Suze; comme il en étoit proche, Abulite, gouverneur de la province, envoya son fils au-devant de lui avec promesse de lui remettre la ville, soit que ce fût de son mouvement ou par ordre de Darius pour amuser Alexandre par le butin. Le roi fit grand accueil à ce jeune seigneur, qui le conduisit jusqu'au fleuve Choaspe: ce fut là

qu'Abulite le vint trouver lui-même avec des présens dignes d'un roi, entre lesquels il y avoit des dromadaires d'une vitesse incroyable, et douze éléphans que Darius avoit fait venir des Indes pour s'en servir contre les Macédoniens. Les portes de la ville furent ouvertes avec de grandes acclamations, et les principaux seigneurs le conduisirent en triomphe au palais de Darius; où il entra le vingtième jour après son départ de Babylone. Les richesses qu'il y trouva, tant en lingots qu'en pièces de monnoie, furent immenses; elles montoient à 150,000,000 liv. Les meubles de la couronne et autres pièces curieuses alloient à des sommes que l'on ne peut nombrer; entre autres choses, l'on y trouva 5,000 quintaux de pourpre d'Hermione la plus précieuse, qu'on y avoit amassé pendant l'espace de 190 ans. On comprendra tout le prix de ce dépôt, quand on saura que cette pourpre se vendoit cent écus la livre, ce qui fait 150,000,000 liv. Ces richesses étoient le fruit de bien des vexations qui avoient été faites aux peuples depuis plusieurs siècles; les rois de Perse croyoient les avoir amassées pour leurs enfans et leur postérité, et une seule heure les mit au pouvoir d'un prince étranger qui en sut faire un meilleur usage: car il sembloit qu'il ne fût que le dépositaire des richesses immenses qu'il trouvoit chez les Perses; et qu'il ne les conserva que pour en faire le prix de la valeur et la récompense du mérite.

Il y trouva aussi une partie des raretés que Xercès avoit emportées de la Grèce dans son expédition, entr'autres les statues d'airain d'Harmodius et d'Arestogiton, deux illustres défenseurs de la liberté d'Athènes; qui avoient délivré leur patrie de la tyrannie d'Hipparque, fils de Pisistrate. Alexandre sachant en quelle vénération étoit la mémoire de ces courageux citoyens dans

leur république, renvoya leurs statues aux Athéniens qui les reçurent comme un présent qui leur étoit infiniment cher.

Le lendemain de son arrivée, il prit séance sur le trône des rois de Perse tout resplendissant d'or et de pierreries; comme le siège en étoit trop élevé, et que ses pieds ne portoient pas sur la dernière marche, un de ses pages lui apporta la table sur laquelle mangeoit Darius, et la mit sous ses pieds. Un perse s'en étant apperçu, ne put retenir les marques de sa douleur. Qu'est-ce qui t'afflige, lui dit Alexandre, et quel est le sujet de tes larmes? Seigneur, répondit le Perse, quoique je sois votre esclave, et ainsi soumis à vos volontés, néanmoins le respect que j'ai pour vous, ne peut éteindre le tendre amour que j'ai pour mon ancien maître, et mon cœur ne sauroit être insensible à l'usage que vous faites d'une table sur laquelle il avoit coutume de manger. Alexandre comprit par ces paroles qu'il ne convenoit point en effet d'humilier à ce point un empire si florissant, et de rabaisser ainsi les Perses. Il fit signe d'ôter la table; mais Philotas lui représenta que le pur hasard ayant été cause qu'on l'y avoit mise, les dieux vouloient peut-être par-là lui donner quelqu'heureux présage. Le prince que l'ambition rendoit toujours crédule, fut arrêté par cette remarque, et laissa sous ses pieds ce qui offensoit les yeux des Perses. Ce fut là le seul chagrin qu'Alexandre causa aux Perses, après les avoir assujettis. Jamais héroïsme ne fut moins cruel que le sien; autant il aimoit à vaincre, autant craignoit-il de contrister ceux qui se tenoient pour vaincus.

Il offrit à Sysigambis de demeurer à Suze dans son ancien palais, et ayant reçu de Macédoine quantité d'étoffes de pourpre et de riches vêtemens à la grecque,

il les lui envoya, lui mandant aussi que si elle trouvoit ses ouvrages à son gré, elle pouvoit disposer des ouvriers qui enseigneroient aux princesses ses filles la manière de les travailler, soit pour amusement ou pour en faire des présens. A ces mots Sysigambis ne put retenir ses larmes, et témoigna par sa douleur combien ce présent lui étoit désagréable : car les dames de Perse regardoient comme un deshonneur pour elles de travailler en laine. Ceux qui avoient été témoins de sa douleur en rendirent compte au roi. Il en fut aussi affligé qu'elle, car il avoit pour elle toutes sortes d'égards, et ne l'aimoit pas avec moins de tendresse que s'il eût été son fils. Il alla la voir pour lui faire des excuses sur sa méprise : ma mère, lui dit-il, je viens justifier devant vous l'innocence de ma conduite et de mes paroles ; rien n'a été plus éloigné de ma pensée que de vous faire des propositions offensantes ; je ne cherchois qu'à vous procurer un amusement, et non à vous faire insulte. Je parlois suivant les mœurs de ma nation ; cet habit dont vous me voyez vêtu, n'est pas seulement un présent de mes sœurs, mais c'est aussi l'ouvrage de leurs mains. L'ignorance où j'étois de vos usages et de vos coutumes, a fait que je vous ai parlé comme à des princesses de Macédoine. Je ne pense point jusqu'ici avoir manqué en rien de ce que j'ai su être de vos usages ; jai appris que parmi vous, c'étoit une espèce de crime à un fils de s'asseoir en la présence de sa mère, sans sa permission ; vous savez comment j'en ai usé, et si je ne l'ai jamais fait sans que vous l'ayez commandé. Enfin pour ne vous point laisser aucun doute sur ma tendresse, je vous ai donné comme à Olympias le doux nom de mère. Sysigambis fut extrêmement satisfaite de cette explication, et accepta pour sa demeure fixe le palais de Suze.

LIVRE XI.

ALEXANDRE voulant entrer dans la Perse proprement dite, confirma Abulite dans le gouvernement de la Suzianne; établit pour gouverneur de la ville Archélaus avec 3,000 hommes; laissa Xénophite avec 1,000 vieux soldats Macédoniens dans la citadelle, et nomma Callicrate garde du Trésor-Royal. En quatre jours de marche il arriva au fleuve Pasi Tygre qu'il passa avec neuf mille hommes de pied et 3,000 chevaux, et entra dans le pays des Uxiens qui sépare la Suziane de la Perse. Ces peuples vivoient dans une espèce d'indépendance à l'égard des Perses. Ceux qui étoient dans la plaine se soumirent aussi tôt, mais les autres qui habitoient les montagnes, se crurent en sûreté par la difficulté des chemins et la situation avantageuse de leur ville principale. Ils envoyèrent dire à Alexandre qu'ils ne le laisseroient point passer sur leurs terres, à moins qu'il ne leur payât le même droit que les Perses avoient coutume de leur donner en pareille occasion. Le prince renvoya ces députés avec hauteur, et leur dit qu'ils pouvoient venir disputer le passage. Madates qui avoit épousé une nièce de Sisygambis, homme d'un grand cœur et que la mauvaise fortune de Darius n'avoit point encore lassé, se mit à leur tête, s'empara des défilés, résolu d'y tenir jusqu'à l'extrémité. La ville étoit située dans un lieu qui commandoit le poste où il étoit, sur des rochers escarpés et environnés de précipices.

Lorsqu'Alexandre examinoit comment il pourroit l'attaquer avec succès, quelques habitans lui montrè-

rent un sentier détourné qui conduisoit à une hauteur qui dominoit les Uxiens. Il les retint pour servir de guides, et fit partir après le soleil couché, 1,500 étrangers et mille Agriens sous la conduite de Tauron, pour s'emparer du poste désigné, et il dressa ses batteries d'un autre côté. Comme le roc étoit par-tout escarpé, il présentoit des difficultés insurmontables aux travailleurs qui élevoient des tours sur lesquelles les assiégés faisoient pleuvoir une grêle de pierres et de traits; aucun cependant n'abandonnoit l'ouvrage; Alexandre à leur tête les animoit et les piquoit d'honneur, leur demandant si après avoir vaincu tant de villes, ils ne rougiroient pas d'être long-tems arrêtés devant un mauvais château et une bicoque : on fut enfin en état d'insulter les murailles, et l'on donna un vigoureux assaut. Comme le combat étoit engagé, Tauron avec son détachement étoit parvenu avec bien du tems et de la peine au haut des rochers. Dès qu'il apparut, les barbares étonnés de voir des ennemis au-dessus de leur tête, attaqués devant et par en haut, furent saisis de frayeur et s'enfuirent dans la citadelle. Ils lui envoyèrent ensuite trente députés pour lui demander grace. La fierté de ces peuple, leur amour excessif pour la liberté, les obstacles qu'Alexandre avoit trouvés pour les réduire, l'avoient vivement irrité contre eux, et presque déterminé à les détruire entièrement, craignant une révolte de leur part dès qu'ils seroient sortis de chez eux. Il leur répondit donc qu'ils ne devoient point espérer de grâce, et qu'il étoit résolu de les faire passer tous aux fil de l'épée.

Effrayés de ces ménaces, ils dépêchèrent vers Sysigambis, par un chemin inconnu aux Macédoniens, pour la supplier d'appaiser le roi, sachant bien qu'il l'aimoit et l'honoroit comme sa mère, et se flattant



qu'elle intercéderoit pour eux en considération de Madates son neveu. La reine fut long-tems sans vouloir condescendre à leurs prières, et leur dit qu'il étoit peu convenable à sa fortune présente d'intercéder pour autrui, et qu'elle craignoit de lasser l'indulgence du vainqueur; que quoiqu'elle fût reine et souveraine, elle se souvenoit qu'elle étoit captive. Enfin vaincue par leurs instances, elle en écrivit à Alexandre, et le supplia de l'excuser si elle le prioit de pardonner à ces misérables, et en particulier à un de ses parents qui n'étoit plus son ennemi, et qui ne demandoit qu'à embrasser les genoux de son vainqueur pour appaiser son couroux. Le roi lui témoigna encore en cette occasion l'estime qu'il avoit pour elle; il ne se contenta pas de pardonner à Madates, il renvoya ceux qui s'étoient rendus, et les prisonniers qu'il avoit fait; il sauva la ville du pillage, lui conserva ses priviléges, et leur laissa la jouissance de leurs terres sans leur imposer aucun tribut. Qu'eût-elle pu obtenir de plus de Darius, son fils, s'il eût été victorieux?

Les Uxiens étant soumis, Alexandre donna une partie de son armée à Parménion, lui commanda de l'amener par la plaine; pour lui, avec les troupes armées à la légère, il traversa les montagnes qui règnent jusques dans la Perse, et arriva le cinquiéme jour au pas de Suze.

Ariobarzane occupoit ces rochers de toutes parts, il avoit posté 4,700 hommes au sommet et hors de la portée du trait, et après avoir élevé un mur dans le défilé pour servir de retranchement, il s'étoit campé au pied avec 2,000 hommes; le prince, que la fortune rendoit présomptueux, les méprisa, continua sa route le long de ce défilé. Les barbares le voyant engagé dans le plus étroit, firent alors rouler sur lui des

pierres

pierres d'une grosseur énorme qui faisant plusieurs bonds sur les rochers, assommoient d'un seul coup plusieurs Macédoniens, et rompoient des bandes entières. En vain s'efforçoient-ils de gagner le sommet, le chemin en étoit trop escarpé, tout leur échapoit des mains jusqu'aux rochers où ils cherchoient à se prendre, et qui en s'arrachant écrasoient les uns, tant dis que les autres périssoient sous une grêle de pierres et de traits que l'ennemi leur jettoit avec tant d'avantage. Alexandre fut outré de douleur, et rempli en lui-même de confusion de s'être imprudemment engagé dans ces défilés, il fit sonner la retraite et retourna en diligence dans le lieu où il avoit campé la veille. Là il assembla ses amis qui lui conseillèrent d'entrer en Perse du côté de la Médie, mais il ne goûta point leur avis, ne voulant point laisser sans sépulture les soldats qu'il avoit perdus dans ces défilés. Il consulta le devin Aristandre, mais son art se trouva sans ressource. Il fit venir les prisonniers qu'il avoit faits depuis quelques jours et qui connoissoient mieux le pays; un d'eux lui dit, qu'en vain il pensoit faire entrer son armée dans la Perse par les montagnes qui s'étendoient depuis la Médie jusqu'à la mer, au-delà desquelles étoient deux fleuves considérables, le Méde et l'Araxe; que les campagnes qu'ils arrosoient étoient belles et fertiles, mais que pour y arriver il n'y avoit qu'un seul chemin, ou plutôt que quelques sentiers fort étroits, pleins de brossailles, où l'on pouvoit à peine passer un à un. Le roi lui demanda s'il savoit toutes ses particularités, pour les avoir vues lui-même ou sur le rapport d'autrui? Il répondit que, quoiqu'il ne fut pas de ce pays, puisqu'il étoit Lycien, il n'y avoit cependant, sentiers ni détours qu'il ne connût, ayant été long-tems pasteur dans ces montagnes.

Alexandre se rappella alors ce qui lui avoit été annoncé par un oracle qu'il consultoit sur son expédition, qu'un Lycien l'introduiroit dans la Perse; il le regarda comme un conducteur envoyé du ciel, lui fit des présens magnifiques, et lui fit encore de plus grandes promesses s'il pouvoit le conduire par ce chemin. Le captif insista sur la difficulté du trajet. Alexandre lui répondit, ne t'inquiete pas de l'exécution, je réponds de tous ceux qui me suivent; faut-il donc penser que quand il s'agit d'acquérir une gloire immortelle, Alexandre ne pourra pénétrer où un berger a mené paître ses troupeaux? Il l'arma à la macédonienne, et fit tenir prêtes quelques troupes armées à la légère avec l'élite de ses officiers; il laissa le reste à Cratere, qui devoit tenir le camp dans la même forme, et allumer de grands feux, pour persuader aux barbares que le roi y étoit présent; il lui ordonna en même tems de fondre sur l'ennemi dès qu'il y verroit quelqu'alarme. Il se mit en marche au commencement de la nuit, sans sonner de la trompette, avec des vivres pour trois jours, et il entra courageusement dans ces chemins affreux, couverts de tant de neiges, qu'elles en avoient rendu le terrein uni et de niveau, quoiqu'il fût rempli de trous et d'enfoncements, où les troupes tombèrent à chaque pas comme dans des précipices. La nuit les cachoit les uns aux autres; un vent impétueux, qui agitoit horriblement les arbres et brossailles, les empêchoient de s'entendre. Quelque grand que fût leur courage, ils ne pouvoient se dissimuler leurs inquiétudes, ne sachant ni où ils étoient ni où ils alloient, et pouvant soupçonner la fidélité d'un guide inconnu. On arriva avec le jour dans une assez belle plaine, où Alexandre laissa Philotas, Cœnus, Amyntas et Polispercon, avec un détachement pour donner quand il faudroit sur Ariobarzane, qui étoit

campé à leur droite. La nuit suivante il rentra encore avec les autres dans des montagnes et des forêts remplies de neiges. Enfin après bien des circuits, Alexandre se trouva sur la montagne, ou l'ennemi étoit campé; il le surprit en désordre, l'attaqua avec impétuosité. Au bruit Cratere s'avance comme il lui avoit été recommandé, et se rend maître du défilé. En même tems Philotas et les autres donnant par un autre endroit, firent briller de tous côtés les armes des Macédoniens. Les barbares assaillis de toutes parts, combattirent en gens de cœur, et furent presque tous taillés en pièces. Ariobarzane, avec 5,000 hommes et 40 chevaux se fit jour à travers les Macédoniens, et courut à toute bride pour s'enfermer dans Persépolis. Il en trouva les portes fermées, et comme on refusa de les lui ouvrir, il retourna avec ses compagnons sur le champ de bataille, et livra un second combat aux Macédoniens, où après s'être battu en désespéré, il y perdit la vie ainsi que tous les siens.

Le roi campa sur le champ de bataille, et le lendemain prit sa marche du côté de Persépolis. Sur sa route il reçut une lettre de Tiridate, par laquelle il lui marquoit que sur le bruit de son arrivée, les habitans vouloient piller le trésor de Darius, dont il avoit la garde, qu'ainsi il se hâtât, qu'il n'avoit que l'Araxe à passer, et que le reste du chemin étoit aisé. Alexandre, pour profiter de l'avis, laissa aussi-tôt ses gens de pied, marcha toute la nuit avec sa cavalerie, et passa l'Araxe sur un pont qu'il avoit eu la précaution de faire construire quelques jours auparavant.

Comme il approchoit de la ville, il vit une grande troupe d'hommes qui venoient au-devant de lui; c'étoient environ 800 Grecs, que les Perses avoient faits prisonniers de guerre en différentes actions, et sur qui ils avoient exercé leurs cruautés par divers supplices.

Aux uns ils avoient coupé les mains, aux autres les pieds, à plusieurs le nez ou les oreilles, et leur ayant imprimé, avec le feu, des caractères barbares sur le visage, ils les gardoient pour s'en servir comme de jouet et de risée. Ces infortunées victimes s'assemblèrent à l'approche du roi, et les Perses se voyant assujettis et sans ressources n'osèrent s'opposer à leur dessein. Ils ressembloient plutôt à des fantômes qu'à des hommes, ne leur étant resté que la parole qui les rendît reconnoissables. A cette vue toute l'armée ne put retenir ses larmes; Alexandre, sensible envers ces malheureux, les exhorta à avoir bon courage, et leur dit qu'ils reverroient bientôt leurs femmes et leur patrie. Ils s'assemblèrent sur cette parole pour délibérer s'ils profiteroient de ces offres, et les avis furent partagés. Les uns vouloient demeurer en Perse, les autres desiroient s'en retourner chez eux. Le grand nombre enfin se laissa séduire par les habitudes qu'ils avoient déjà dans le pays, et par les établissemens qu'ils espéroient du prince macédonien; ils conclurent qu'il le falloit prier de leur assigner des habitations, et cinq d'entr'eux furent députés à cet effet. Le roi s'imaginant qu'ils venoient lui demander de retourner en Grèce, les prévint et leur dit, qu'il avoit déjà donné ordre qu'on leur fournît toutes les commodités du voyage, et qu'on leur distribuât à chacun mille livres, et il leur promit que quand ils seroient arrivés chez eux, il rendroit leur sort heureux. Ces Grecs affligés de le voir contraire à leur dessein, ne purent rien répondre et laissèrent même couler quelques larmes dans l'excès de leur douleur. Alexandre leur demanda quel étoit le sujet de leur tristesse. Euctemon prit la parole, et déduisit tous les motifs qui les déterminoient à demeurer où la fortune les avoit placés. Il fut touché de leur

résolution, et leur fit encore donner à chacun cinq cens livres, dix habits, deux couples de bœufs, des troupeaux de moutons, des terres et des bleds pour les ensemencer; il ordonna au gouverneur de la province d'avoir grand soin qu'on ne les molestât en rien, et voulut qu'ils fussent exempts de tributs et d'impositions.

Alexandre ne pouvoit pas leur rendre les membres dont la cruauté des Perses les avoit privés; il leur rend la liberté, la tranquillité, l'abondance; heureux les princes qui, comme lui, sont sensibles au plaisir de faire du bien, et qui ont compassion des malheureux!

Le lendemain, avant que d'entrer dans la ville, il assembla les officiers de son conseil, et leur représenta qu'il n'y avoit jamais eu de ville plus fatale aux Grecs que Persépolis, la capitale et le trône de la Perse; que c'étoit de-là qu'étoient sortis ces déluges d'ennemis qui avoient inondé la Grèce, d'où Darius I, puis Xercès avoient apporté le flambeau de cette guerre qui avoit désolé l'Europe; qu'il falloit immoler sa ruine aux mânes de leurs ancêtres et exterminer ses habitans.

La plus grande partie des habitans, qui n'espéroient pas un meilleur traitement, s'étoient retirés dans les montagnes. Alexandre entra dans la ville, sans aucune résistance. Le soldat trouva de quoi assouvir son avarice, et commençoit à faire main basse sur ceux qui étoient restés; mais Alexandre fit cesser cette horrible confusion qui ne donnoit par toute la ville qu'un spectacle affreux: il dit lui-même, dans le journal de sa vie, qu'il ne l'avoit d'abord permise que pour des raisons qu'il croyoit essentielles à la conservation de ses conquêtes: il défendit aussi, sous de grièves peines, d'attenter en aucune maniere sur la personne des femmes, ni de toucher aux ornemens qu'elles auroient sur elles. Il avoit déjà pris, par force ou par composition, plu-

L 3

sieurs villes d'une grande opulence, mais les trésors de Damas, de Babylone et de Suze n'étoient rien en comparaison de ceux qui se trouvèrent à Persépolis; les barbares y avoient assemblé, comme dans un magazin, toutes les richesses de la Perse; l'or, l'argent n'y étoient que par monceau; sans parler des habits et des meubles dont le prix étoit infini, il trouva 360,000,000 livres dans le trésor; il en laissa la garde à Tiridate, et mit trois mille hommes dans la citadelle, sous le commandement de Nicarthide. Il donna trente mille écus au Lycien qui lui avoit servi de guide à travers des forêts et des montagnes.

On étoit alors dans la plus rigoureuse saison de l'année c'est pourquoi ne voulant pas fatiguer son armée, il la laissa à Persépolis, sous les ordres de Parménion et de Cratère, et prit seulement avec lui mille chevaux et quelques compagnies d'infanterie, et entra dans le fond de la Perse. Les pluies, les orages, une terre perpétuellement couverte de neiges, ne furent pas capables de l'arrêter; mais l'horreur de ces lieux effraya le soldat déjà rebuté de tant de fatigues: contemplant ces vastes solitudes, où l'on ne voyoit rien de cultivé et qui lui paroissoient les extrémités du monde, il vouloit absolument retourner sur ses pas; Alexandre ne se mit point en peine de les arrêter par ses exhortations, il descend de cheval et marchant à pied au travers des neiges, les officiers et les soldats ensuite eurent honte de ne pas faire comme lui; il étoit en effet le premier à rompre la glace à coups de hache, et à frayer un chemin. Après avoir traversé des montagnes et des bois dont ils ne pensoient jamais sortir, ils trouvèrent quelques traces d'hommes et des troupeaux dispersés. Les habitans qui logeoient dans de simples cabanes, prirent la fuite dès qu'ils les apper-

çurent, et tuèrent même ceux qui ne pouvoient les suivre : mais s'humanisant peu-à-peu par le récit des prisonniers, ils se rendirent au roi qui les traita avec douceur.

Cette première conquête lui facilita celle des Carmaniens et des Mardes, ces derniers voisins d'une nation policée et plongée dans le luxe, vivoient néanmoins comme des sauvages; ils ne mangeoient que de la chair des bêtes féroces et de leurs troupeaux; les femmes, contre le caractère de leur sexe, n'y étoient pas moins farouches, ni moins belliqueuses que les hommes; elles avoient les cheveux hérissés, et leur front étoit ceint d'une fronde qui leur servoit d'armes et d'ornement. Un même torrent de fortune entraîna ces peuples comme tous les autres, et ils vinrent d'eux-mêmes faire leur soumission.

L'entrée dans Passagarde ne paroît pas lui avoir été plus difficile; cette ville flattoit son ambition pour le moins autant que Babylone, Suze et Persépolis. Cette ville avoit été bâtie par le grand Cyrus, il y avoit son tombeau qu'Alexandre fut curieux de voir. Il trouva dans le trésor de cette ville 18 millions, et revint à Persépolis un mois après son départ.

Dans le séjour qu'il fit dans cette ville, il donna une fête magnifique qui fut terminée par un repas où, contre la coutume, on invita des femmes qui s'y trouvèrent en masque pour plus grande liberté. Entr'elles étoit Thais, Athénienne de naissance, qui étoit pour lors maîtresse de Ptolemée. Cette courtisanne s'étant mise à louer le roi d'une manière fine et délicate, et à badiner avec lui, le voyant échauffé par le vin : Seigneur, lui dit-elle, d'un ton gai et plaisant, la satisfaction que j'ai d'insulter en ce jour au luxe et à la magnificence des Perses, me récompense bien des fa-

tigues que j'ai essuyées à votre suite, depuis votre départ de la Grèce : mais pour que ma joie soit parfaite, et afin de finir noblement cette fête, vous devez me permettre de mettre en cendres ce magnifique palais que Xercès a bâti, pour venger l'incendie d'Athènes ma patrie, afin qu'il soit dit dans les siécles à venir, que les seules femmes qui avoient suivi Alexandre, avoient plus fait de mal aux Perses que tous les généraux de la Grèce. Les convives animés par ce discours lui applaudirent ; le roi se lève de table, une couronne de fleurs sur la tête ; et le flambeau à la main, il s'avance pour exécuter ce grand exploit. Il fut suivi avec de grandes acclamations, et les autres Macédoniens y mirent le feu de tous côtés. Quelques historiens rapportent que ce ne fut pas la débauche qui excita cet incendie, mais que le roi le fit de propos délibéré. Toutefois il s'en repentit très-promptement, et donna ordre que l'on éteignît le feu ; mais la flamme avoit gagné par-tout, et ces mouvemens furent inutiles. Les ruines qui restent encore de ce superbe édifice, font juger de toute sa grandeur passée et de son ancienne magnificence.

Alexandre resta trois mois à Persépolis, uniquement occupé à répandre dans les mains de ses officiers et de ses soldats les richesses qu'il avoit acquises ; comme il étoit naturellement très-libéral, ses grands succès augmentèrent encore cette inclination bienfaisante, et il accompagnoit ses présens et les graces qu'il faisoit de marques de bonté et de manières obligeantes qui en augmentoient infiniment le prix ; il se fâchoit véritablement, non contre ceux qui lui demandoient, mais contre ceux qui ne vouloient pas profiter de ses libéralités. Il écrivit un jour à Phocion, illustre citoyen d'Athènes, qu'il ne seroit plus désormais son

ami, s'il refusoit les graces qu'il vouloit lui faire; il en usoit ainsi sur-tout à l'égard des 50 jeunes seigneurs qui lui servoient de gardes. Sa mère Olympias trouvoit que sa libéralité alloit trop loin, et elle lui écrivit un jour sur ce sujet: Je ne vous blâme pas de faire du bien à vos amis, c'est agir véritablement en roi, mais il y a des bornes qu'il faut garder; vous les faites tous égaux à des rois, et en les enrichissant, vous leur donnez les moyens de faire beaucoup d'amis que vous vous ôtez à vous-même. Comme elle lui écrivoit souvent, soit sur ce sujet, soit sur autre chose, il tenoit ses lettres secrettes, et ne les montroit à personne: un jour qu'il en lisoit une qu'il venoit de recevoir, Ephestion s'approcha et lut avec lui par-dessus son épaule; il ne s'offensa point de la liberté de ce favori, mais tirant seulement son anneau de son doigt, il en mit le cachet sur sa bouche pour lui recommander le secret.

Il envoyoit de magnifiques présens à sa mère, mais il ne voulut jamais qu'elle se mêlât des affaires, ni qu'elle entrât en aucune sorte dans le gouvernement. Comme elle s'en plaignoit en des termes forts aigres, Antipater, vice-roi de Macédoine, lui écrivit un jour une grande lettre contre elle. Après l'avoir lue, Antipater ne sait pas, dit-il, qu'une seule larme d'une mère efface dix mille lettres comme celle-là. Cette réponse et cette conduite font voir qu'Alexandre étoit en même-tems bon fils et bon politique, et qu'il comprenoit parfaitement combien il étoit dangereux d'abandonner l'autorité royale à une femme du caractère d'Olympias.

La cour, pendant ce long séjour, devint si dissolue et si somptueuse dans ses repas, qu'Alexandre se vit obligé de la reprendre. Un certain [illegible]

portoit des cloux d'argent à sa chaussure. Leonates, Philotas, et bien d'autres seigneurs, envoyoient dans les provinces les plus reculées, rechercher ce qui pouvoit leur faire plaisir et satisfaire leur sensualité.

Alexandre, qui n'avoit point dégénéré jusqu'à ce point de la valeur macédonienne, leur fit sentir doucement le ridicule et les conséquences pernicieuses de tous les abus qui s'introduisoient parmi eux : Je m'étonne, leur dit-il, que des hommes qui se sont trouvés en tant de batailles, et qui ont donné tant de preuves de leur valeur, semblent ignorer que le travail et la fatigue procurent un meilleur sommeil que la paresse et l'oisiveté ; vous voyez, par l'exemple des Perses, que l'amour des délices est le propre des esclaves, et l'amour du travail, une vertu royale. Mes amis, quittez cette fainéantise délicate et dédaigneuse, et n'ayez point de honte de panser vous-mêmes vos chevaux, de nétoyer vos piques, et de fourbir votre casque : sachez que le moyen le plus assuré de conserver l'empire sur les Perses, est de ne point faire ce qu'ils font.

Les leçons ont toutes leurs forces quand elles sont soutenues par l'exemple de celui qui les donne ; ce qu'Alexandre exigeoit de ses officiers et de ses soldats, il le faisoit lui-même. S'il avoit déjà commencé à prendre goût pour le plaisir, il n'avoit pas perdu celui de la fatigue, du travail et des exercices militaires ; pendant cette trêve,* que la rigueur de la saison obligeoit de prolonger, il faisoit, pour se tenir en haleine, de fréquentes parties de chasse où il ne se signaloit pas moins, et risquoit autant sa personne que dans les plus grands combats.

Il s'exerçoit ainsi, et s'exposoit aux plus grands dangers, pour se former lui-même et pour exciter par son

exemple, les autres à en faire de même; mais ses courtisans, comblés de biens, de richesses, ne vouloient plus vivre que dans le luxe, dans les délices et dans le repos; plusieurs même furent assez insolens pour murmurer publiquement contre le prince; Alexandre l'ayant appris, répondit que c'étoit une vertu digne d'une belle ame, d'entendre dire du mal de soi, en faisant du bien.

Convaincu par les batailles précédentes, que les succès du général sont attachés à l'amitié de ses soldats, il ne cherchoit qu'à gagner leur affection, en leur donnant chaque jour des preuves de sa bienveillance et de son attention.

Peucestas ayant été mordu d'un ours, il lui fit reproche de ce qu'il étoit le seul de ses amis à qui il ne l'avoit pas mandé: faites-moi du moins savoir, ajouta-t-il dans sa lettre, l'état présent de votre blessure, et si quelques-uns de ceux qui étoient à la chasse avec vous ne vous ont point abandonné dans le péril, afin que je les punisse comme ils méritent. Lorsqu'il fut guéri, il écrivit lui-même à son médecin, pour le remercier de ses soins.

Cratère étant tombé dangéreusement malade, il eut quelque songe qui l'effrayèrent sur cet officier. Le lendemain il offrit des sacrifices pour sa santé, et lui ordonna d'en faire faire de même; non content de cette attention religieuse, ayant appris que son médecin alloit le purger, il lui écrivit pour lui marquer l'extrême inquiétude que lui causoit le remède violent qu'il devoit employer, et lui recommanda d'en user avec sagesse.

Comme il renvoyoit les invalides et les vieillards dans leur patrie, Euriloque d'Egée se fit comprendre dans le rôle, sans qu'il eût aucune incommodité qui

pût le dispenser du service ; la fourberie fut bientôt découverte, et il avoua qu'il aimoit une femme qui s'en retournoit en Grèce, et qu'il avoit imaginé ce moyen pour la suivre. Alexandre auroit pu l'humilier et le traiter hautement de lâche ; mais plein de douceur, il lui demanda qu'elle étoit sa maîtresse ; Euriloque lui dit qu'elle se nommoit Telesippe, et qu'elle étoit de condition libre. Mon ami, lui dit Alexandre, je veux bien te servir dans tes amours, cherche donc comment nous pourrons faire par nos prières et par nos présens, pour persuader à Telesippe de demeurer avec nous ; car puisqu'elle est de condition libre, je ne veux point la retenir par force.

On ne sauroit, certes, ne pas admirer Alexandre, quand on voit l'attention qu'il avoit pour ses amis dans les moindres choses ; comme lorsqu'il ordonne que l'on fasse une exacte recherche d'un esclave de Seleucus qui s'étoit enfui en Cilicie ; qu'il loue Peucestas d'avoir fait arrêter Nicon, esclave de Cratere, et qu'en écrivant à Mégabise, au sujet d'un autre esclave qui s'étoit réfugié dans un temple, il lui ordonne de tâcher de le prendre, s'il peut l'obliger d'en sortir, sinon de respecter la sainteté de l'asyle. S'il n'avoit pas ainsi soumis les cœurs, difficilement auroit-il pu faire avancer plus loin une armée engraissée par les dépouilles d'un riche ennemi, et qui désiroit impatiemment d'en aller jouir dans sa patrie, quoique leur prince ne fût point encore aux derniers termes de ses conquêtes.

LIVRE XII.

Dès que la saison permit de se remettre en marche et de rentrer en campagne, après avoir nommé des gouverneurs dans les villes et les garnisons, Alexandre se mit sur les traces de Darius.

Après la bataille d'Arbelles, Ecbatane capitale de Médie, avoit été l'asyle du prince fugitif. Il avoit pris ensuite la résolution de se retirer à Bactres; mais connoissant la célérité d'Alexandre, il vit bien que tel éloigné qu'il seroit, il ne seroit point à l'abri de ses poursuites. Il changea donc de dessein, et résolut de tenter encore la fortune d'un combat. Il fit savoir à ses troupes dispersées de le venir joindre, et manda aux provinces qu'il avoit encore de lui en envoyer de nouvelles; il lui restoit 30,000 hommes de pieds, entre lesquels il y avoit 4,000 frondeurs et des gens de trait, et 3,300 chevaux, presque tous Bactriens, que commandoit Bessus, satrape de la Bactriane. Il assembla ses officiers pour les encourager et les ranimer, et leur dit : Chers compagnons de ma mauvaise fortune, il n'y a bientôt plus que votre constance et votre fidélité qui me fassent encore croire que je suis roi; il est vrai que ces transfuges qui n'ont point rougi de se donner à l'ennemi, triomphent à présent et règnent dans nos villes; mais ne pensez pas que cette prospérité soit le prix de leur sagesse et de leur vertu; l'ennemi des Perses ne les a élevés si haut que pour vous réduire, pour tenter votre fidélité et ébranler votre courage. Vous avez cependant mieux aimé suivre mes infortunes que le vainqueur; je prie les dieux qu'ils vous

en récompensent, et ils le feront sans doute eux-mêmes, s'ils ont résolu de m'en ôter le pouvoir. Tout l'univers fera l'éloge de votre inviolable fidélité, et loin de songer à fuir avec des troupes aussi braves et aussi zélées, j'affronterai sans crainte et dans peu l'ennemi; car faut-il que je sois toujours exilé dans mes propres états, et errant dans mes provinces? Non, puisque je puis tenter un combat, j'ai espérance de finir mes malheurs par la victoire ou par une mort glorieuse; je suis bien éloigné de m'abandonner à la discrétion d'un vainqueur, et de roi que je suis devenir comme Mazée et Mithrene, par la grace de l'ennemi, gouverneur d'une province qu'il voudroit me confier. Non, non, il ne sera jamais au pouvoir de personne de m'ôter et de me donner ce diadême; je ne verrai jamais la chute de mon empire; sa fin sera aussi celle de ma vie. Si vous avez tous ces mêmes sentimens, je réponds de votre liberté, et vous n'aurez pas à souffrir le faste et les fiers regards des Macédoniens. Vous avez dans vos mains de quoi vous venger et terminer tous vos maux.

La fortune est trop inconstante pour se fixer en faveur du seul Alexandre; il ne sera point exempt de ses revers, et l'amertume qu'elle lui réserve, sera peut-être plus grande que les douceurs qu'il en a reçues. C'est par moi qu'elle a commencé ses disgraces, c'est par lui qu'elle les finira. Je vous conjure de prendre un courage qui fasse honneur à la nation, et quelque traitement que la fortune vous fasse, de la recevoir avec la même constance que vous avez souffert ses premiers coups. Secondez-moi, je vais retourner au combat, prêt à m'y signaler à jamais par la mort ou par la victoire.

Le serrement de cœur avec lequel il prononça ces paroles toucha presque toute l'assemblée, plusieurs

versèrent des larmes. Artabase, le plus ancien de ses confidens, qui avoit été autrefois à la cour de Philippe, roi de Macédoine, lui dit; Seigneur, vous nous voyez revêtus de nos plus riches habits et de nos plus belles armes pour marcher au premier signal; nous espérons de vaincre et nous ne craignons point de mourir. Tous lui firênt la même protestation, et se montrèrent prêts à en venir aux mains avec l'ennemi. Néanmoins Darius changea d'avis, quand il sut qu'Alexandre s'avançoit à grand pas. N'ayant point encore reçu les milices du pays des Scythes et des Cadusiens qu'il attendoit de jour en jour, et en qui il mettoit sa plus grande confiance, il ne se crût point en état d'attendre l'ennemi, et il se retira dans la Parthiene, résolu d'aller jusqu'à Bactres, dont la citadelle étoit presque imprenable, et n'avoit autrefois été forcé par Ninus, roi d'Assyrie, que par la trahison de la reine Sémiramis. Mais inutilement cherchoit-il à trouver son salut en changeant de province, tandis qu'il menoit à sa suite ses plus mortels ennemis.

Bessus, chef des Bactriens, et Nabarzane, jaloux de sa couronne, tramoient de concert les moyens de la lui enlever; ils avoient comploté de se saisir de sa personne; ils tentèrent d'abord l'exécution de leur dessein par les voies de la surprise; Seigneur, lui dit Nabarzane, pardonnez à mon zèle, s'il ose vous représenter ce qui lui paroît à propos de faire dans les circonstances critiques où vous vous trouvez. Je ne doute point que ce que je vais vous proposer ne vous révolte; mais aux maladies désespérées on n'hésite point d'apporter des remèdes extrêmes, et le pilote ménacé du naufrage, sacrifie prudemment une partie de ce qu'il a, pour sauver le reste. Ce n'est pas qu'il y ait quelque chose à perdre ou à risquer pour vous, si vous

suivez mon conseil, il ne tend au contraire qu'à la conservation de votre personne et de votre empire. Vous voyez avec qu'elle constance les dieux combattent pour nos ennemîs, et comme la fortune ne se lasse point de persécuter les Perses; le seul remède est de recommencer la guerre sous de nouveaux auspices. Ne seroit-il pas à propos de remettre, pour un tems, les rênes du gouvernement entre les mains d'un autre qui portât le nom d'un roi, jusqu'à ce qu'il ait chassé les Grecs hors de l'Asie? Alors le victorieux vous rendroit ce sacré dépôt, et vous remonteriez sur le trône. Personne n'est plus en état de remplir cette place que Bessus.

Darius pénétra facilement dans les desseins d'un homme dont l'ambition s'étoit déja manifestée. Malheureux, lui dit-il, crois-tu donc pouvoir présentement te déclarer impunément? et portant la main à son cimmetere, il alloit le frapper d'un coup mortel, si quelques-uns des complices, feignant d'être affligés, ne s'étoient jettés à ses pieds pour lui demander grace. Une menace aussi éclatante n'effraya pas Nabarzane, il consulte avec Bessus quel autre moyen ils devoient prendre pour exécuter leur projet; ils convinrent de s'emparer au plutôt de la personne du Prince, de résister eux-mêmes à Alexandre, résolus de le lui livrer pour faire leur paix s'ils étoient vaincus, ou de règner en sa place s'ils remportoient la victoire. Ils dissimulèrent la perfidie de leurs pensées, et feignirent même pour un tems, d'être fort affligés de la proposition qui avoit été faite au roi. Artabase, lui-même, y fut trompé, et entreprit d'appaiser Darius sur l'indiscrétion et la témérité de deux officiers qui avoient cru lui proposer un avis salutaire; il lui dit, que dans une circonstance aussi difficile, il valoit mieux leur pardonner que

les

les punir, en risquant par-là d'aliéner les Bactriens et les Sogdiens qu'ils commandoient. Le Prince y consentit, sans être moins convaincu de leur trahison; et ayant sans cesse devant les yeux l'image de tous les malheurs qui devoient fondre sur lui, et la plus tragique de toutes les fins, il se retira dans sa tente et défendit qu'on laissât entrer personne.

C'étoit l'état où les conjurés souhaitoient le voir; ils profitèrent de son absence pour cabaler contre sa personne; ils remontrèrent aux officiers qu'Alexandre étoit prêt à paroître, et que Darius n'étoit point en état de les secourir, ils en séduisirent un grand nombre, mais les Perses qui n'avoient rien de plus sacré que la majesté de leur roi, se récrièrent sur la simple proposition d'une infidélité. Les Grecs attachés à Darius montrèrent la même résistance. Cette opposition de sentiment mit le trouble dans l'armée; les troupes commencèrent à se diviser, et Bessus et Nabarzane se déguisoient si habilement qu'ils ne paroissoient en aucune manière être les auteurs du désordre. Ils publioient seulement que la retraite de Darius en étoit la cause.

Artabase faisoit toutes les fonctions de général; il visitoit les tentes des Perses et les exhortoit, tantôt en général et tantôt en particulier, et lorsqu'il fut assuré de leur attachement sincère, il en vint rendre compte au roi: il le trouva dans le dernier abbattement, livré au désespoir, ennuyé de la vie et déterminé à prévenir sa dernière heure; il eut bien de la peine à lui faire prendre de la nourriture, et une fermeté et une constance digne de son diadême; il reparut enfin dans le camp. Les Perses aussi-tôt poussèrent de grands cris de joie, et s'empressèrent à l'envie d'adorer cette ombre qui lui restoit encore de la majesté royale Bessus et Nabarzane furent des premiers à lui rendre leurs hom-

mages ; ils accoururent et se prosternèrent la face contre terre ; ils l'assurèrent de leur innocence, en répandant des larmes, et ils lui jurèrent un attachement inaltérable.

Darius trop simple et trop généreux, en fut attendri, il rendit son amitié à ces perfides, après avoir mêlé ses pleurs avec les leurs. Cette bonté loin d'amollir leur cœur, ne fit que les confirmer dans leur malheureuse résolution ; tandis que Darius bannissant ses inquiétudes domestiques et se croyant à l'abri de leur part, ne pensoit plus qu'à éviter les mains d'Alexandre, comme du seul ennemi qu'il eût à craindre.

Il se mit en marche pour la Bactriane. Patron, chef des Grecs, qui connoissoit mieux le cœur des traîtres, et se méfioit de leurs intrigues, ordonna aux siens d'être toujours sous les armes, prêt à accourir au premier signal ; il suivoit le char de Darius, et épioit le moment favorable de lui parler. Le Prince ayant tourné les yeux de son côté, vit bien qu'il vouloit l'entretenir ; il le fit appeller, et lui demanda ce qu'il avoit à lui dire. Patron le pria de faire retirer tout le monde, et lui parla ainsi. Seigneur, de 50,000 Grecs que nous étions, nous ne sommes plus qu'un très-petit nombre, mais ce retranchement fatal n'a point affoibli notre courage et notre affection ; nous espérons que le ciel rendra votre sort meilleur ; mais quand les destins voudroient vous continuer leur rigueur, vous nous trouverez toujours tels que nous étions dans les plus heureux jours de votre règne. Quelque retraite que vous vouliez choisir, elle sera notre patrie ; rien ne pourra nous détacher de votre service. La Grèce ne nous est plus de rien, les richesses de la Bactriane ne nous tentent point, vous êtes toute notre espérance ; je vous supplie donc et je vous conjure, au nom de tous mes frères, par cette

fidélité que vous avez éprouvée tant de fois, de faire dresser votre tente dans notre quartier, et de nous confier votre personne. Je ne puis, Seigneur, m'expliquer d'avantage, mais il vous doit suffire qu'un étranger et un Grec vous avertisse que vous n'êtes pas en sûreté sous la garde de vos propres sujets.

Le Prince feignit de ne point comprendre ce qu'il vouloit dire, il lui dit de s'expliquer plus clairement. Grand roi, répondit Patron, puisque vous m'ordonnez de vous parler sans déguisement, je vais le faire au péril de ma vie; Bessus et Nabarzane ont conspiré contre vous, votre couronne et votre vie ne tiennent plus à rien, peut-être que ce jour sera le dernier de Darius ou des parricides.

Je n'ai jamais douté de votre attachement dit le roi; mais je ne peux me résoudre à me séparer de ceux que les dieux m'ont donné pour sujets; j'aime mieux être trompé que de soupçonner trop légèrement dans une matière aussi odieuse; je suis déterminé à souffrir de mes soldats tout ce que le sort me réserve entre leurs mains, et je ne puis mourir que trop tard s'ils m'estiment indigne de vivre.

Patron désespérant du salut de ce malheureux Prince, se retira vers ses troupes, résolu néanmoins de tout oser pour le défendre.

Bessus avoit été témoin de loin de toute la conversation, et quoiqu'il n'eut rien entendu de leur entretien, les gestes animés du roi et de Patron, et les reproches de sa conscience, lui firent soupçonner qu'il étoit le sujet de leur conversation. Il fut prêt à se jetter sur l'un et l'autre; mais la crainte d'encourir la haine d'Alexandre s'il ne lui livroit pas Darius vivant, l'arrêta, et lui suggéra de recourir à la calomnie contre son délateur, en l'accusant du même crime, dont lui seul

étoit coupable. Seigneur, dit-il au Prince, nous ne cesserons de rendre grace aux dieux de vous avoir fait démêler si adroitement les embuches de ce traître; ébloui par la fortune d'Alexandre, dont il vouloit gagner les faveurs en lui portant votre tête, il ne faut pas s'étonner qu'un mercenaire qui expose sa vie pour de l'argent, fasse un trafic de celle d'autrui, ni qu'un homme sans aveu, qui n'a rien à perdre, un banni de toute la terre, un ennemi des Perses et des Grecs se livre à qui lui donnera davantage.

Darius l'écoutoit avec tranquillité, comme s'il eût ajouté foi à ses paroles, quoiqu'il ne douta pas que l'avis des Grecs ne fut vrai. Il avoit 30,000 hommes dont la foi lui étoit suspecte, et qu'il connoissoit capables de toutes sortes de crimes; Patron n'en avoit que 4,000 et auxquels il ne pouvoit confier la garde de sa personne, sans attaquer la fidélité des Perses, et autoriser le parricide. De quelque côté qu'il se tournât, la mort ou la captivité étoient certaines. Il ne vouloit éviter que le reproche d'avoir manqué aux règles de la prudence. Il répondit à Bessus: la justice d'Alexandre ne m'est pas moins connue que sa valeur; ceux-là se trompent qui attendent de lui la récompense de leur perfidie, il hait le coupable autant que le crime, et les traîtres n'auront point de vengeurs plus inexorables de leurs infidélités.

Déjà la nuit approchoit quand les Perses allèrent chercher des vivres dans les villages prochains, tandis que les Bactriens, par ordre de Bessus, demeuroient sous les armes.

Le roi fit appeller Artabaze et lui dit ce qu'il avoit appris de Patron; cet officier sage et fidèle fit tous ses efforts pour l'engager à passer dans le camp des Grecs, assurant que les Perses le suivroient dès qu'ils le sau-

roient en danger; mais le trouble où il étoit l'avoit mis hors d'état de suivre ce bon conseil ; il dit le dernier adieu à son cher Artabaze, qui étoit toute sa consolation dans cette extrêmité ; il l'embrasse avec tendresse, et verse un torrent de larmes, et l'on fut obligé de lui ouvrir les bras pour l'en retirer. Il se couvrit le visage pour ne le point voir sortir, et réduit au désespoir, il demeura étendu par terre. Ses gardes, effrayés de le voir en cet état, quoiqu'obligés par leur serment à le défendre au prix de leur vie, prirent tous la fuite. Il ne restoit auprès de lui que quelques esclaves qui ne savoient où se réfugier ; il voulut les obliger à suivre les autres ; va t'en, dit-il à l'un d'eux, sauve-toi avec tes compagnons, c'est assez de m'avoir été fidèles jusqu'à la fin ; pour moi j'attends ici l'arrêt de ma destinée ; peut-être seras-tu surpris, que je n'abrège pas par le fer des momens aussi cruels, mais j'aime mieux laisser ce crime à une autre main qu'à la mienne, Quelques amis sincères accoururent auprès du roi, et déchirant leurs habits, ils déplorèrent par des gémissemens amers le sort de leur prince. Ces clameurs répandues dans le quartier des Perses y portèrent l'alarme et le désordre ; ils n'osoient prendre les armes de peur de s'attirer les Bactriens sur les bras, et ils avoient honte de demeurer oisifs et de mériter le sanglant reproche d'avoir abandonné lâchement leur maître. Les émissaires de Bessus et de Nabarzane, trompés par de faux bruits, allèrent leur dire que Darius s'étoit tué lui-même ; les deux perfides, suivis de leurs satellites, coururent au quartier du roi. Dès qu'ils entrèrent dans sa tente on leur dit qu'il n'en étoit rien ; mais eux poussant leur pointe et s'avançant jusqu'à lui, s'en saisirent, et le firent charger de chaînes: Le monarque de l'Asie qu'on avoit

vu un peu auparavant assis sur un char superbe, servi et adoré de ses peuples comme un dieu, fut opprimé par ses propres sujets, et devint l'esclave de ses esclaves. Après l'avoir dépouillé de sa pourpre, ils le jettèrent dans un chariot de bagage, et comme s'ils eussent voulu faire honneur à sa qualité de roi; ils le lièrent avec des chaînes d'or; de peur qu'il ne fût reconnu on couvrit la voiture de quelques mauvaises peaux; ils le firent conduire par des gens qui ne le connoissoient pas, comme un prisonnier ordinaire. Les meubles et l'argent du prince furent pillés comme un butin pris sur l'ennemi, et les traîtres chargés de dépouilles décampèrent du lieu où cette scène si terrible venoit de se passer. Artabase et ceux qu'il commandoit avec les Grecs prirent la route des Parthes, pour se dérober à la fureur des parricides. Les Perses séduits par les promesses de Bessus, et n'ayant point d'autre chef à qui ils puissent obéir, se donnèrent à lui.

Cependant Alexandre; à qui cette révolution étoit inconnue, se hâtoit d'atteindre Darius. Il rencontra dans la Médie 5,000 hommes de pied et 1,000 chevaux, que Platon l'Athénien lui amenoit; avec ce nouveau secours il rentra dans la province de Parétacène, et en confia l'administration à Oxathrès, fils d'Abulitès, satrape de Suse. En quinze jours de marche, il arriva en trois journées à Ecbatane, où on lui dit que Darius ne voyant point arriver les Scythes et les Cadusiens, en étoit sorti cinq jours auparavant, et s'enfuyoit avec ses troupes vers la Bactriane. Il continua sa route vers Ecbatane pour prendre possession de cette ville célèbre; l'ayant trouvé extrêmement fortifiée, il ordonna à Parménion d'y faire transporter tout l'argent qui lui restoit des trésors de Perse,

que l'on mit sous la garde d'Harpalus, avec 6000 Macédoniens des plus fidèles. Il s'enquit encore du lieu où étoit Darius; tout ce qu'il put découvrir, fut que ce prince avoit dit avant son départ, que s'il étoit poursuivi, il se retireroit dans le pays des Parthes ou des Hyrcaniens, et iroit se renfermer dans Bactre.

Pour l'atteindre quelque part où il fut, Alexandre envoya Parménion en Hyrcanie, par la contrée des Cadusiens, avec les Thraces et les étrangers; il commanda au régiment royal d'attendre Clitus qui étoit demeuré malade à Suse, pour aller du côté des Parthes, et prenant avec lui la phalange Mécédonienne, il se mit aussi sur les traces de Darius. L'ardeur avec laquelle il marcha nuit et jour a passé pour un prodige incroyable de diligence, car en onze jours il arriva à Rhaguèz par des chemins secs et arides, que les Perses avoient ravagés, pour couper les vivres à ceux qui viendroient après eux.

Pour faire reposer ses troupes, il demeura cinq jours à Rhaguèz. Cette ville n'étoit qu'à une journée des portes Caspiennes. Lorsqu'Alexandre les eût passé, il prit la route des Parthes, et détacha Cœnus pour aller chercher des vivres, ce qui ne lui étoit plus difficile dans un pays fertile et abondant. A peine l'eût-il envoyé, que Bagistane, seigneur Babylonien, vint lui annoncer que Bessus et Nabarzane s'étoient saisis de la personne de Darius, qu'ils le faisoient traîner dans un charriot et lui avoient fait prendre les devans pour être plus sûrs de sa personne; que toute l'armée ennemie obéissoit aux traîtres, à la réserve d'Artabaze et des Grecs qui, ne pouvant approuver une si noire perfidie, et n'étant pas assez forts pour l'empêcher, avoient quitté le grand chemin, et s'étoient retirés

vers les montagnes. A cette nouvelle il appelle ses lieutenans et leur dit : il ne nous reste plus à faire que le plus grand coup et le plus facile qui se soit encore présenté ; Darius n'est pas loin d'ici, délaissé ou peut-être assassiné des siens ; c'est dans sa personne que consiste le fruit de nos victoires, mais il ne sera que le prix de notre diligence. Tous lui dirent qu'ils étoient prêts de le suivre, et qu'il ne leur épargnât ni peine ni péril. Sans attendre le retour de Cœnus, il part avec ses meilleurs soldats, laissant à Cratère le reste de ses troupes pour les amener à plus petites journées. Après avoir marché pendant trois jours sans s'arrêter même la nuit, et franchi des difficultés qui paroissoient insurmontables, il arriva dans Tara, qui étoit le bourg proche lequel Bessus s'étoit saisi de la personne de Darius. Il trouva Mélon, interprête de Darius, qui y étoit resté malade avec quelques autres transfuges, de qui il apprit tout ce qui s'étoit passé ; cela l'anima d'une nouvelle ardeur, mais ses gens ayant besoin de repos, il en prit seulement six mille et trois cent dragons, et se remit en marche. Il rencontra Ortillus et Mitracènes qui avoient abandonné Bessus qu'ils détestoient, et lui dirent qu'il n'étoit qu'à deux lieues et demie, et qu'ils le conduiroient par le chemin le plus court. Alexandre, ravi de leur arrivée, et les prenant pour guides, continua sa route, et au bout d'une lieue et demie, Antibelus, un des fils de Mazée, ancien gouverneur de Syrie, se vint rendre à lui, et lui confirma que Bessus n'étoit pas éloigné ; que ne croyant pas l'ennemi si proche, il marchoit en Hyrcanie sans ordre, ses troupes dispersées de côté et d'autre.

Alexandre les eut bientôt atteint, porta l'épouvante du premier choc, et quoique la partie ne fût pas égale,

le nom seul d'Alexandre les étonna tellement qu'ils furent presque tous taillés en pièces.

Bessus étoit assez près de cette action pour en être informé aussitôt ; mais aussi lâche qu'il avoit l'ame cruelle, perfide et ambitieuse, il va avec ses complices trouver Darius. Ils voulurent le faire descendre du charriot et le forcer de monter à cheval, pour fuir avec plus de diligence; Darius leur résista et souffrit avec courage toutes leurs insultes et leurs mauvais traitemens, il leur dit, que les dieux étoient prêts de le venger, et leur déclare qu'il aime mieux tomber entre les mains d'Alexandre, son ennemi déclaré, que de suivre des sujets qui ont conspiré pour lui enlever la couronne et la vie. Ces barbares outrés de fureur lui lancèrent leurs dards et leurs flèches, et l'ayant couvert de blessures, ils le laissent pour mort, tuent deux esclaves qui l'accompagnoient, percent les chevaux de son charriot. Après un parricide si détestable, ils se séparèrent pour laisser en divers lieux des vestiges de leur fuite et tromper par ce moyen l'ennemi, s'il vouloit les suivre, et l'obliger du moins à diviser ses forces.

Bessus prit le chemin de la Bactriane, et Nabarzane celui de l'Hyrcanie, suivis tous deux de peu de gens à cheval. Les barbares destitués de chefs se dispersèrent çà et là, selon que la peur ou l'espérance les guidoit.

Les chevaux qui conduisoient Darius, aussi maltraités que leur prince, s'écartèrent du grand chemin, et vinrent expirer près d'une fontaine écartée. Alexandre le faisoit chercher de tous côtés; enfin un soldat Macédonien, nommé Polistrate, y arriva par hasard pour prendre de l'eau, reconnut Darius, le corps percé de javelots, couché dans son charriot et prêt à rendre le

dernier soupir. Ce prince l'ayant entendu parler la langue Persanne, lui dit que dans l'état déplorable de sa fortune, il avoit au moins la consolation de parler à une personne qui l'entendoit, et que ses dernières paroles ne seroient point perdues. Qu'il le chargeoit de dire à Alexandre, que sans l'avoir obligé jamais, il mouroit son redevable; qu'il lui rendoit mille graces des bontés qu'il avoit eues pour sa mère, pour son épouse et pour ses enfans, ne s'étant pas contenté de leur laisser la vie, mais leur ayant laissé tout l'éclat de leur première grandeur, tandis que des parens et des amis lui arrachoient la couronne et la vie. Qu'il prioit les dieux de rendre ses armes victorieuses, et de le faire monarque de l'univers; qu'il ne croyoit pas avoir besoin de lui demander qu'il vengeât l'exécrable parricide commis sur sa personne, parce que c'étoit la cause commune des rois.

Epuisé par la fatigue, la chaleur et la douleur de ses plaies, il lui demanda un peu d'eau. Polistrate lui en apporta dans son casque; il fut touché de la manière obligeante avec laquelle le Macédonien lui donna ce foible secours: voilà, lui dit-il, le comble de mes malheurs, généreux soldat, vous m'obligez, et je ne puis le reconnoître; mais Alexandre t'en donnera la récompense, et lui-même la recevra des dieux pour sa douceur et son humanité envers ce qui m'étoit le plus cher; puis prenant la main de Polistrate, touche-lui pour moi dans la main, lui dit-il, comme je touche dans la tienne, et porte lui de ma part ce seul gage de ma reconnoissance. En finissant ces mots, il expira.

Alexandre informé de ce funeste sort, y courut aussitôt, et voyant le corps de Darius, il pleura amèrement, et par les marques de la douleur la plus sensible, fit voir combien il étoit touché de l'infortune de

ce prince. Il lui rendit cette justice, qu'il ne méritoit pas une fin aussi triste et aussi indigne de sa gloire et de la bonté de son cœur. Il détacha d'abord sa cotte d'armes, et en couvrit le corps, et ayant fait embaumer et orner son cercueil avec une magnificence royale, il l'envoya à la reine Sysigambis, pour lui faire des funérailles à la façon des rois de Perse, et le mettre au tombeau de ses ancêtres.

Ainsi mourut Darius, 330 ans avant Jésus-Christ, après avoir vécu près de 50 ans, et en avoir régné 6. Prince d'un caractère doux et pacifique, dont le règne, si on excepte la mort de Caridème, avoit été sans violence et sans cruauté, soit par inclination naturelle, ou parce que la guerre continuelle qu'il eut à essuyer avec Alexandre depuis son avènement à la couronne, ne lui permit pas d'en user autrement; vaillant, quoique dans son règne il n'en donné pas de grandes marques; néanmoins il n'avoit été fait roi des Perses, que parce qu'étant particulier, il avoit déjà montré des preuves d'un grand courage; il étoit généreux, aimé de ses peuples; il ne manquoit ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins; mais si on le compare avec Alexandre, son esprit avec ce génie perçant, sublime; sa valeur avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible, qui se sentoit animé par les obstacles; avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisoit sentir au fond de son cœur, que tout lui devoit céder, comme à un homme que sa destinée rendoit supérieur aux autres; on jugera aisément auquel des deux appartenoit la victoire.

LIVRE XIII.

LA mort de ce prince amena aux pieds du vainqueur plusieurs de ses ennemis, mais ne termina pas la guerre. Il poursuivit Bessus, qui s'étoit retiré dans la Bactriane, et avoit pris la qualité de roi et le nom d'Artaxercès; mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de l'atteindre, il retourna dans le pays des Parthes, et comme il avoit résolu de faire quelque séjour à Hecatompyle, il commanda qu'on y amenât des vivres de tous côtés. Pendant ce séjour, il se répandit un bruit dans l'armée, que le roi, content de ses conquêtes, se préparoit à retourner en Macédoine; dans ce moment même les soldats, comme si l'on eût donné le signal du départ, coururent comme des insensés dans leurs tentes, se mettent à plier leur bagage, se hâtent de charger les chariots, et remplissent tout le camp de tumulte.

Ce qui avoit occasionné ce bruit, c'est qu'il avoit licencié quelques troupes grecques, après les avoir richement récompensées; de sorte que les Macédoniens crurent la guerre finie pour eux comme pour les autres. Le bruit en vint bientôt aux oreilles d'Alexandre; effrayé de ce désordre, il fit venir les officiers dans sa tente, et les larmes aux yeux, il se plaignit de ce qu'au milieu d'une carrière si glorieuse, il se voyoit tout-à-coup arrêté, et contraint de s'en retourner dans son pays plutôt en vaincu qu'en victorieux: les officiers le consolent et le rassurent; ils lui représentent que ce mouvement subit n'est qu'une saillie et une fougue passagère, qui n'auroit point de suite, dès qu'il

se seroit montré à ses soldats et leur auroit parlé avec bonté et avec douceur. Alexandre leur dit d'aller préparer les esprits des soldats à l'entendre, et quand ils furent assemblés, il leur parla en ces termes : Je ne m'étonne point, soldats, si après les grandes choses que vous avez faites jusqu'ici, vous êtes rassasiés de gloire et ne cherchez plus que le repos ; je ne ferai point le dénombrement des provinces que vous avez domptées ; vous avez acquis plus de provinces que les autres n'ont pris de villes. Si je croyois nos conquêtes bien assurées parmi des peuples vaincus si promptement, je ne le dissimule point, je me hâterois d'aller revoir mes dieux domestiques, ma mère, mes sœurs et tous mes sujets, et jouir dans le sein de ma patrie de la gloire que j'ai acquise avec vous. Mais cette gloire s'évanouira bientôt, si nous n'y mettons le dernier sceau; pensez-vous que tant de peuples accoutumés à une autre domination, et qui n'ont avec nous nulle conformité, ni de religion ni de mœurs, ni de langage, ayant été aussi-tôt terrassés qu'attaqués ; pensez-vous, dis-je, qu'ils nous soient long-tems fidèles ; ces armes que nous tenons encore les tiennent en respect ; mais à peine aurons-nous fait un pas en arrière, qu'ils secoueront le joug, et se montreront à découvert nos ennemis. De plus, n'avons-nous pas encore plusieurs peuples à subjuguer ? laisserons-nous donc notre victoire imparfaite ? laisserons-nous le crime et l'attentat de Bessus impunis ! N'êtes-vous présentement les maîtres de l'empire de Darius, que pour l'abandonner ainsi dans les mains meurtrières de ce monstre, qui, après l'avoir chargé de chaînes, comme un captif, l'a enfin assassiné pour nous ravir la gloire de le sauver ! Ne le verrai-je donc jamais attaché à un infâme gibet, payer à tous les rois et à tous les peuples de la terre,

la juste peine de son exécrable parricide ! Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que je lis sur vos visages l'arrêt de sa mort, et que la colère qui étincelle dans vos yeux, m'annonce que vous tremperez bientôt vos mains dans le sang de ce traître.

Les soldats ne laissèrent point achever Alexandre, et battant des mains, ils s'écrièrent tous à l'envi qu'il les menât où il lui plairoit; c'étoit-là l'effet ordinaire des discours de ce prince dans quelque découragement qu'ils fussent; une seule parole sortie de sa bouche, les ranimoit sur-le-champ, et leur inspiroit cette gaité, cette ardeur martiale, qui paroissoit toujours sur son visage. Le roi profitant de cette heureuse disposition, traverse le pays des Parthes, et arrive en trois jours sur la frontière de l'Hyrcanie, dans le dessein de réduire le reste des troupes étrangères encore attachées au parti de Darius, et de soumettre les Bagriens qui étoient sous les armes. Comme l'on pouvoit aller chez eux et en sortir par trois chemins différens, Alexandre divisa son armée pour occuper ces passages; il envoya Cratère avec les archers, quelques chevaux et le régiment d'Amyntas par le côté des Tapures, Erigius par la plaine, et il se réserva d'aller avec le reste des troupes par les sentiers âpres et difficiles des montagnes. Après les avoir traversées, il campa dans une plaine sur le bord d'une rivière, où ses troupes devoient le joindre. Le quatrième jour qu'il y étoit, il y reçut une lettre de Nabarzane, qui, après avoir fait son apologie sur le meurtre de Darius, lui demandoit sa parole royale, afin qu'il pût venir en sûreté le reconnoître pour son maître, et qu'il n'appréhendoit point de se confier à lui, dès qu'il lui auroit donné sa parole. Alexandre ne la lui refusa pas, et se remit en marche. Quoiqu'il ne découvrît aucun ennemi, il prenoit néan-

moins ses précautions, détachant à la tête et sur les ailes de la marche des coureurs, de peur de surprise, étant au milieu d'une nation belliqueuse. Phradapherne, gouverneur des Parthes, et quelques autres grands de Perse, vinrent au-devant de lui et se soumirent. Il les reçut avec des témoignages de bienveillance, et arriva peu après à Zadracarta, capitale de l'Hyrcanie. Cratere et Erygius l'y joignirent après avoir soumis les contrées voisines ; le bruit de leurs exploits intimida ceux qui auparavant avoient montré le plus de résolution; plusieurs se présentèrent devant Alexandre, qui les reçut humainement, leur conserva les places et les priviléges dont ils jouissoient, les louant de la fidélité et de l'attachement qu'ils avoient toujours marqués pour la personne de Darius. Autophradate, gouverneur des Tapures, marcha sur leurs traces, et ressentit les mêmes bontés du prince, qui lui laissa son gouvernement. Ce fut dans cette ville que Nabarzane vint le trouver, et entr'autres présens qu'il lui fit, il lui amena Bagoas, qui depuis eut grand crédit sur l'esprit de ce prince, comme il l'avoit eu sur l'esprit de Darius.

Une clémence si généreuse, fit espérer aux Grecs du parti de Darius qu'ils ne seroient pas traités plus sévèrement ; ils envoyèrent demander à Alexandre de les recevoir dans son armée pour combattre sous ses drapeaux. Je n'ai point de condition à mettre, répondit le roi aux députés ; avec des hommes qui ont porté les armes contre leurs frères, avec les barbares, malgré le décret solemnel qui en avoit été porté par le corps de toute la nation. Qu'ils viennent se soumettre à ma justice, et je verrai comment je dois en user avec eux. Ils demandèrent une sauve-garde, et il leur donna Andronicus. Tandis qu'ils se réunissoient de tous côtés, pour se présenter à lui, il marcha contre

les Mardes, qu'il soumit, ainsi que les Arriens, les Drangiens et les Aracosiens, et plusieurs autres nations où ses armées victorieuses passoient avec plus de rapidité que ne feroit un voyageur. Souvent il poursuivoit l'ennemi des jours et des nuits entières sans donner presque aucun repos à ses troupes; par cette rapidité prodigieuse, il surprenoit des peuples qui le croyoient encore bien loin, et il les surprenoit avant qu'ils eussent eu seulement le tems de se mettre en défense. C'étoit l'idée qu'avoit donné de lui le prophête Daniel, plusieurs siécles auparavant, en le représentant sous l'image d'une panthère, d'un léopard qui s'élançoit avec une si grande vitesse, que ses pieds sembloient ne point toucher la terre.

A son retour il trouva 1,500 Grecs, parmi lesquels étoient les ambassadeurs que Lacédémone avoit envoyé à Darius, pour entretenir l'alliance qu'elle avoit faite avec ce prince contre le roi de Macédoine. D'abord il ordonna qu'on les mît en prison, comme infracteurs d'une loi commune à toute la Grèce; mais la crainte d'irriter les républiques auxquelles ils appartenoient, le détermina à les relâcher; il renvoya dans leur pays ceux qui s'étoient enrolés dans la milice des Perses, avant qu'il eût été déclaré généralissime des Grecs, et retint ceux qui avoient pris le parti depuis le passage de l'Hélespont.

Il reçut alors les couriers d'Antipater qui lui apprenoient la défaite et la mort d'Agis, roi de Lacédémone, tué dans un grand combat près de Mégalopolis; jamais cette fière nation n'avoit voulu reconnoître Alexandre pour chef de toute la Grèce, et l'avoit traversé en toutes les occasions où elle pouvoit lui nuire, tant en Grèce qu'en Perse: mais cette victoire ruinant la puissance des Lacédémoniens et celle de leurs alliés, ils

envoyèrent

envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre pour se ranger, ainsi que les autres, sous sa domination; il les reçut sans leur faire aucun reproche, et pardonna à tous, excepté aux chefs de la révolte qu'il fit punir, et aux Mégalopolitains, qui avoient soutenu un siége contre Antipater; il les condamna à payer 360,000 livres aux Achéens et aux Etoliens.

On rapporte, au sujet de cette défaite des Lacédémoniens, une parole d'Alexandre qui ne lui fait pas d'honneur et qui semble marquer en lui une jalousie dont le cœur d'un héros ne doit jamais être capable; malgré ce qu'on lui rapporte de la bravoure et de la constance avec laquelle on avoit combattu de part et d'autre, regardant la gloire des autres comme une diminution de la sienne, et ne faisant nul cas d'une victoire où il n'avoit point présidé, il disoit que cette bataille étoit le combat des souris.

Ce fut dans Zadracarta qu'il reçut, dit-on, la visite de Tabestris, reine des Amazones. Cette princesse ayant entendu parler des prodiges de valeur qui rendoient le jeune héros formidable à tout l'univers, prit 300 amazones, sortit de ses états, et fit une marche de vingt-cinq jours pour satisfaire sa curiosité. Quand elle fut proche de la ville, elle le fit avertir qu'une reine brûlant du désir de le connoître, étoit arrivée et n'étoit pas loin de là. Alexandre lui fit dire qu'il seroit charmé de la voir. Elle commanda à son train de s'arrêter, et entra dans la ville avec ses 300 femmes seulement. Dès qu'elle eût apperçu le roi, elle descendit de cheval, et tenant deux lances à la main pour lui servir de contenance, elle s'avança vers ce prince; elle le regardoit sans s'étonner, et le considérant attentivement, elle paroissoit ne pas trouver que sa taille répondît à sa renommée : car la nation des Scythes, dont elle étoit, aime fort un air ma-

jestueux, et n'estime capable de grandes choses que ceux que la nature a favorisé des avantages du corps; mais l'humanité d'Alexandre ayant gagné son amitié : Seigneur, lui dit-elle, je ne dissimulerai point que l'envie d'avoir de votre postérité est le sujet qui m'amène; si la nature me donne une fille, je la garderai et la ferai élever suivant nos mœurs et nos usages; et si c'est un fils, je le remettrai entre vos mains; car je ne me crois pas digne de donner des héritiers à votre empire. Alexandre garda la princesse treize jours; n'oubliant rien de ce qui pouvoit lui procurer du plaisir par les sacrifices et les jeux magnifiques qu'il fit célébrer : il auroit souhaité pouvoir l'engager à le suivre dans son expédition; mais elle s'en excusa sur ce que son royaume avoit besoin de sa présence, et retourna dans ses états. Cette histoire paroît entièrement fabuleuse.

En parcourant la province d'Hircanie, Alexandre rencontra Artabaze, ce fidèle officier de Darius, qui venoit au-devant de lui avec sa famille et quelques soldats fugitifs pour implorer sa clémence. A son abord, le roi lui prit la main, le combla de caresses, se souvenant de l'amitié et de la liaison qu'il avoit eu avec Philippe son père; et lui témoigna beaucoup d'estime pour le zèle et l'attachement qu'il avoit témoigné à Darius. Ce vieillard respectable âgé de 95 ans, touché d'un accueil si favorable, lui dit : puissent les dieux conserver éternellement votre empire et vous combler de bonheur! dans l'extrême vieillesse où je suis, je ne redoute la mort, que parce qu'elle va bientôt me mettre dans l'impuissance de reconnoître vos bienfaits; mais j'ai neuf fils pleins de courage et de sentimens, je prie les dieux de ne leur donner de vie, qu'autant qu'ils seront utiles à votre service! Le jeune prince fut plein d'attention pour ce vieillard; et la crainte de le fati-

guer en marchant à pied comme lui, l'obligea de prendre un cheval, afin qu'Artabase eût la liberté d'en faire de même.

Ce fut près de-là que les barbares ayant rencontré ceux qui conduisoient Bucéphale, cheval d'Alexandre, le prirent et l'emmenèrent; la perte de ce cheval, qui avoit à la vérité des qualités extraordinaires, fut plus sensible à Alexandre qu'elle ne l'auroit dû être. Il fit publier par-tout les plus terribles menaces si on ne lui rendoit son cheval. Les barbares effrayés, le ramenèrent aussitôt; il les traita, contre leur attente, avec beaucoup de douceur, et leur paya une grosse rançon pour son cheval.

De l'Hyrcanie il rentra dans la Parthiène, c'est-là où on le vit se livrer tout entier à ses passions, changeant en orgueil et en débauche, la modération et la continence qui l'avoient rendu si estimable; jusqu'alors les principes de son éducation l'avoient plutôt fait admirer, que proposer pour modèle invincible aux dangers et aux fatigues de la guerre, il ne le fut point à la douceur du plaisir : dès qu'il eut un peu de relâche, il s'abandonna aux voluptés, et celui que les armes des Perses n'avoient pu vaincre, fut vaincu par leurs vices. Ce n'étoit plus que jeux, que parties de plaisirs, que femmes, que festins désordonnés où l'on passoit les jours et les nuits dans les excès du vin; ne se contentant pas des joueurs d'instrumens et des musiciens qu'il avoit fait venir de Grèce, il faisoit chanter les femmes captives qu'il avoit à sa suite. Parmi elles, il en apperçut une un jour, qui par une modeste honte, accompagnée de dignité, témoignoit plus de répugnance à se laisser produire en public; elle étoit d'une grande beauté à laquelle sa modestie ajoutoit de nouvelles graces, car elle tenoit les yeux baissés, et faisoit ce qu'elle pouvoit

pour se cacher le visage. Alexandre se douta bien qu'elle n'étoit pas d'une naissance commune, et alla lui-même lui demander qui elle étoit. Seigneur, lui dit-elle, je suis petite fille d'Ochus, un des prédécesseurs de Darius; j'avois épousé Histarpe, parent de ce prince, et l'un de ses généraux; mais la ruine de notre empire m'a mise au rang de vos esclaves. Alexandre, touché de son état, lui rendit sa liberté, la rétablit dans ses biens et fit chercher son mari pour la lui rendre; le lendemain il ordonna à Ephestion de lui amener tous les prisonniers au palais, où ayant reconnu la qualité de chacun en particulier, il sépara les personnes de condition, dont il s'en trouva de la première distinction, parmi lesquelles étoit Oxathres, frère de Darius, aussi connu par son mérite personnel, que Darius l'étoit par ses malheurs; il en fit un de ses amis; il y avoit aussi un grand seigneur Persan, nommé Oxidate, que Darius avoit condamné à mort; Alexandre le fit vice-roi de Médie.

Quoiqu'Alexandre commençât à dégénérer de sa première vertu, il conserva toujours cependant ce fond de bonté et d'humanité qui lui étoit naturel, et le faisoit compâtir aux maux des personnes, même de la plus basse condition.

Un jour un pauvre Macédonien conduisoit au trésor un mulet chargé d'or; le mulet étoit si las, qu'il ne pouvoit plus ni marcher ni se soutenir; le muletier prit la charge et la porta un long espace de chemin avec beaucoup de peine. Le roi le voyant accablé sous le poids, et prêt à jetter le fardeau à terre pour se soulager: ne te lasse point encore, mon ami, lui dit-il, tâche de fournir le reste du chemin, et de porter cette charge dans la tente, car je te la donne. De tels sentimens d'une bonté généreuse et compâtissante, font plus d'hon-

à un prince, que toutes les victoires et toutes les ...tes : mais une prospérité trop éclatante et trop ...ui est un poids au-dessus de la force humaine, ...pouilla, et lui fit oublier qu'il étoit homme.

Mais ce qui indisposa le plus les Macédoniens contre Alexandre, fut le changement qu'il introduisit dans leurs habillemens, et quelques-unes de leurs coutumes. Il est entièrement inexcusable, s'il le fit par sentiment de molesse et de volupté ; mais s'il a eu en cela des vues politiques, on peut trouver quelques raisons pour que sa conduite ne soit pas tout-à-fait blâmable, on le verra par la suite. Il ne prit pas dans leur entier les usages des Mèdes, qui lui parurent trop étranges ; mais tenant un milieu, il fit un mélange de la mode persienne avec la médoise, et composant un vêtement moins fastueux que celui des Mèdes, et aussi plus noble et plus majestueux que celui des Perses, il ne le mit d'abord que quand il vouloit parler aux Perses, qui le saluoient et lui rendoient leurs respects comme à leur prince naturel, c'est-à-dire, en se prosternant devant lui ; il le mettoit encore devant ses amis particuliers dans sa maison, mais ensuite il parut avec cet habit devant tout le monde, et voulut que ses amis, ses capitaines, les grands de sa cour s'habillassent à la Persienne, malgré la répugnance qu'ils témoignoient à quitter leurs habillemens. Dès que les vieux soldats, qui avoient servi autrefois sous Philippe, virent Alexandre abandonner la simplicité de leurs habillemens, et contraindre ses officiers à en faire de même ; ils murmurèrent de cette conduite qui conduisoit au faste des Perses, et tendoit à introduire la corruption dans l'ame des Macédoniens. Quoi, disoient-ils, n'aurions-nous pas été plus heureux de n'avoir jamais connu les Perses, que de les avoir vaincus, pour en prendre les maniè-

res ? tout le fruit de notre longue absence et de nos longs travaux, sera-ce donc de retourner en Grèce avec des mœurs et des habits qu'on y déteste ? Il est honteux pour nous d'avoir un roi qui nous dédaigne, qui se flétrit lui-même, qui veut se confondre avec ceux qu'il a vaincus, et qui préfère la robe d'un Satrape à celle d'un prince victorieux. Alexandre informé de toutes ces plaintes, ne crut pas devoir y répondre par la voie d'une autorité absolue, qui n'allègue d'autre raison que sa volonté, et qui prétend que les autres s'y conforment; il tâcha de les appaiser par la douceur, en retranchant une partie de ce qui les scandalisoit le plus, gagnant les autres par l'abondance de ses largesses, et leur disant qu'un vainqueur n'est pas déshonoré en se parant des dépouilles de son ennemi. Mais les Macédoniens appréhendoient trop pour leur liberté qu'ils croyoient menacée, pour s'appaiser tout-à-coup. Alexandre crut que le remède le plus sûr étoit de les occuper; il fit savoir que Bessus assembloit les Scythes dans la Bactriane, pour se mettre à leur tête, et qu'il falloit au plutôt marcher contre lui. Comme son armée étoit si chargée de butin et d'attirail inutile, qu'elle pouvoit à peine se remuer, il fit charger son bagage et celui de ses soldats, à la réserve du plus nécessaire, sur des charriots, et les fit porter au milieu de la plaine; tous étoient dans l'attente de ce qu'il alloit faire. Après que l'on eut dételé les chevaux, il mit le feu lui-même à son bagage, et commanda qu'on en fit autant à tous les autres. Ce devoit être pour eux un dur sacrifice de brûler ces riches dépouilles, qui étoient le prix de leur sang, qu'ils avoient pour la plûpart tirées des flammes. Mais l'exemple du roi étouffoit toutes leurs plaintes, et ils paroissoient moins sensibles à la perte de leur bien qu'à celle de leur disci-

pline Une courte harangue du prince appaisa tous les regrets qu'ils pouvoient témoigner, et se trouvant désormais plus libres pour leurs fonctions, ils prirent le chemin de la Bactriane. Il rencontra Satibarzane, satrape de l'Ariane, qui venoit lui faire ses soumissions et celles de sa province. Alexandre le reçut avec bonté et le confirma dans sa place, et envoya Anaxippe, l'un de ses amis particuliers, avec un détachement de quarante chevaux et de quelques compagnies d'archers, pour empêcher que ses troupes ne fissent quelques dégats sur les terres des Arriens. Mais à peine fut-il au-delà de cette province, qu'on vint lui dire, que Satibarzane s'étoit révolté, qu'il avoit fait mourir Anaxippe et les troupes qu'il conduisoit, et que les Arriens s'étoient mis sous les armes dans leur ville capitale. Outré de cette lâche et noire perfidie, il prit avec lui l'élite de ses troupes, laissant le reste à Cratère, et marcha contre Satibarzane avec tant d'activité, qu'en deux jours il fit près de 40 lieues. Satibarzane surpris de le voir arriver avant qu'il le crût seulement instruit de sa révolte, prit la fuite, et se sauva vers Bessus avec deux mille chevaux; les autres barbares se retirèrent dans les montagnes. Alexandre les poursuivit vivement, mais comme ils étoient retranchés sur des rochers couverts de bois et de brossailles, il y fit mettre le feu, qui à la faveur d'un vent violent s'étendit par tous ces bois, et en fit déloger les barbares. Il tailla les uns en pièces et fit mettre les autres aux fers; il revint ensuite trouver Cratère, qui assiégeoit la ville d'Artacaona, où s'étoient retirés grand nombre d'Arriens. La ville étoit sur le point d'être prise, mais Cratère voulant réserver à Alexandre la gloire de sa réduction, différoit la dernière action; Alexandre aussi-tôt fit approcher ses machines, et les barbares dé-

concertés par sa seule présence, lui demandèrent grace du haut de leur mur; le prince leur pardonna, et appella leur ville Alexandrie.

Il entra delà dans le pays des Dranges, sa venue intimida Barzaentes qui en étoit gouverneur : aussi coupable du sang de Darius que Bessus lui-même, il craignit la justice d'Alexandre qui ne pardonnoit à aucun de ses parricides, et se réfugia vers les bords du fleuve de l'Inde; mais ces peuples, en qui il croyoit trouver de la protection, ayant horreur d'en donner au meurtrier de son prince, le renvoyèrent au roi qui le fit mourir.

Tandis qu'il voyoit ainsi prospérer ses armes contre les ennemis qui osoient se montrer à découvert, il se tramoit, dans sa cour, une ligue puissante de plusieurs de ses officiers qui avoient conspiré contre sa personne. Demétrius, capitaine de ses gardes, étoit à la tête de neuf conjurés; Dymnus, qui étoit peu considéré à la cour, y entra par quelque mécontement particulier et en fit part à Nicomaque, pour qui une extrême tendresse ne lui permettoit pas d'avoir rien de secret; et de peur qu'il ne le découvrît, il le mena dans un temple pour lui faire jurer de n'en parler jamais à personne. Nicomaque fut révolté d'un si noir forfait, et lui dit, que sa conscience l'obligeoit à le décéler; que les dieux ne consacrent point un serment dont l'irréligion, l'injustice, la fraude et la barbarie forment les seuls liens, et que sa vie y étoit intéressée malgré son innocence. Dymnus effrayé, voulut en vain le ramener par ses caresses, et ce ne fut que par les plus terribles menaces qu'il l'obligea à lui promettre le secret. Dès que Nicomaque l'eût quitté, il rencontra son frère Cébalius, lui dit ce qu'il venoit d'apprendre, et le pria d'aller au palais en informer

Alexandre, tandis qu'il alloit se retirer chez lui, où il se tiendroit toujours en la compagnie de quelques personnes pour n'être point suspect à Dymnus. Cébalinus y alla sur le champ, et se tint dans le vestibule, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'entrer plus avant, attendant qu'il sortît quelque seigneur de chez le roi, qui pût le faire introduire. De tous les courtisans qui passèrent, il n'en vit aucun à qui il pût se confier, que Philotas, fils de Parménion, qui sortit le dernier : il l'aborda avec émotion et le pria instamment de donner avis au roi que l'on alloit attenter à ses jours, que le tems pressoit, et que dans trois jours ce criminel dessein devoit être mis à exécution.

Philotas ayant loué sa fidélité, rentre de ce pas chez le roi, avec qui il s'entretint long-tems de toute autre chose sans lui dire un mot de ce qu'il venoit d'apprendre. Cébalinus qui l'avoit attendu, l'ayant vu sortir, lui demanda s'il avoit fait ce dont il l'avoit prié ; il lui répond qu'il n'en a pas trouvé le moment, et passa outre. Le lendemain, ce jeune homme se présente encore à lui comme il entroit au palais, et le conjure de se souvenir de ce dont il lui avoit parlé la veille : Philotas lui en donne sa parole, et cependant il n'en fit rien.

Cébalinus alors commença à se défier de lui, et craignant que, si la chose venoit à se decouvrir par une autre voie, on ne lui fît un crime de son silence, il s'adressa à Metron, officier de la garde-robe, à qui il découvrit le complot. Ce jeune officier en alla aussi-tôt avertir le roi qui étoit au bain, et qui fit entrer Cébalinus. Dès que ce jeune homme l'apperçut, il s'écria : C'est à présent, seigneur, que je vous vois hors de danger et que je bénis les dieux qui vous ont sauvé

de la main des méchans. Alexandre l'interrogea sur le détail de la conjuration, et apprenant que Dymnus pouvoit tout lui découvrir, il envoya ses gardes pour l'arrêter. Pendant qu'ils y alloient, il s'informa de Cébalinus depuis quand il étoit instruit de la conjuration ; comme il lui répondit qu'il y avoit trois jours, le roi crut que ce retardement annonçoit quelque part au crime, et commanda qu'on lui mît les fers aux pieds. Cébalinus lui protesta que du moment qu'il en avoit eu connoissance, il avoit cherché tous les moyens possibles pour l'en avertir ; qu'il en avoit deux fois parlé à Philotas. Philotas ! reprit Alexandre, ce que vous dites est-il bien vrai ? Seigneur, reprit Cébalinus, qu'on le lui demande, il ne pourra le nier. Le prince leva les mains au ciel, et se plaignit avec larmes de l'ingratitude d'une personne qu'il avoit tant aimée.

Cependant les gardes étant arrivés au logis de Dymnus, et demandant à lui parler de la part du roi, il vit bien de quoi il s'agissoit, et se passa son épée au travers du corps ; les gardes néanmoins l'emportèrent au palais. Lorsque le roi le vit en cet état, il lui dit : Que t'ai-je donc fait, Dymnus, pour juger Philotas plus digne que moi du royaume de Macédoine ? Mais il avoit déjà perdu la parole, et poussant un profond soupir, il tourna la tête d'un autre côté, et expira. Le roi fit ensuite venir Philotas, et lui parlant seul à seul et sans témoin : Faut-il, lui dit-il, que je sache par un autre ce que vous devriez être le premier à m'apprendre ? On vous a prié de m'instruire d'un attentat formé sur ma vie, et vous ne m'en avez rien dit. Cébalinus mérite la mort s'il a célé pendant deux jours ce qu'il devoit révéler aussitôt ; mais il se décharge sur vous de ce crime, et

soutient que dès qu'il l'a connu, il vous a prié de m'en avertir. Plus vous avez de part à mon amitié, plus votre silence seroit criminel, et j'avoue que la chose est plus croyable de Cébalinus que de Philotas; ne déguisez rien à un juge qui vous est favorable.

Philotas, sans faire paroître aucun trouble, l'avoua ingénuement. Il est vrai, dit-il, que Cébalinus m'a rapporté quelques discours tenus entre son frère et Dymnus; mais le commerce et l'amitié passionnée que tout le monde connoît entre ces deux jeunes hommes m'ont empêché d'y ajouter foi : j'ai craint de m'exposer à la risée d'une compagnie judicieuse en les rapportant pour sérieux; mais la mort de Dymnus, qui s'est sans doute senti coupable, me fait voir que j'ai eu grand tort de garder le silence. A l'instant il se jette aux pieds du roi, embrasse ses genoux et le supplie d'avoir plus d'égard à sa vie passée qu'à la faute qu'il vient de commettre : il le prie de la regarder comme une imprudence, plutôt que comme un crime. Il n'est pas aisé de dire si Alexandre le crut ou feignit de le croire. J'aime mieux, lui dit-il, penser que vous avez méprisé l'avis, que de vous soupçonner capable de me l'avoir voulu céler, et il lui donna sa main en signe de réconciliation.

Philotas étoit vaillant de sa personne, infatigable dans les travaux, et après Alexandre, il n'y avoit point dans l'armée de personne qui fût si libérale. Il avoit cependant beaucoup d'envieux et d'ennemis à la cour, et il étoit difficile que cela ne fût autrement, puisqu'entre tous les courtisans il étoit un de ceux qui avoient le plus de familiarité et de crédit auprès du roi. Au lieu de tempérer et d'amortir l'éclat d'une faveur si brillante par un air de douceur et de bonté,

et par une sage modération, il ne faisoit au contraire qu'irriter l'envie par l'affectation d'un faste insensé, qui dominoit généralement dans ses vêtemens, dans son train, dans ses équipages, dans sa table, et encore plus dans ses manières pleines de hauteur et de fierté qui le faisoient haïr de tout le monde. Parménion, son père, choqué de cet air fastueux, lui écrivit un jour: Mon fils, fais-toi plus petit. Il lui donnoit souvent de pareils conseils, qui marquoient un homme qui connoissoit parfaitement la cour; mais une trop grande prospérité le rendoit fier et aveugle, et il ne croyoit pas qu'une faveur si bien établie pût changer: il éprouva bien le contraire. Alexandre avoit d'anciens sujets de plaintes contre lui. Il se donnoit la liberté de parler peu respectueusement du prince et fièrement de lui-même; ses discours étoient rapportés à Alexandre qui avoit toujours dissimulé sans avoir jamais laissé échapper contre lui aucune plainte; il ne s'en étoit pas même ouvert à Ephestion, pour qui il n'avoit rien de secret; mais l'accusation récente fit revivre tous les anciens mécontentemens.

Aussi-tôt après l'entretien qu'il avoit eu avec Philotas, il tint conseil avec ses principaux confidens: il y fit paroître Nicomaque, qui déclara tout ce qu'il savoit de la conjuration, dans les mêmes termes que son frère Cébalinus. Cratère, jaloux de la grandeur de Philotas, crut que c'étoit-là une belle occasion de supplanter son rival; cachant donc sa haine sous une apparence de zèle, il fit sentir au roi combien il avoit à craindre de la part de Philotas, parce que le pardon ne change point un cœur qui a pu concevoir un parricide si détestable, et de celle de Parménion, son père, qui ne pourra, disoit-il, soutenir cette pensée qu'il doit au roi la vie de son fils; car, ajouta-t-il,

il est des bienfaits qui deviennent à charge et dont on ne cherche qu'à abolir la mémoire quoiqu'il en doive coûter. Comment Philotas, colonel de la cavalerie, à qui le roi confie ses plus secrètes pensées, qu'il honore de son amitié et qu'il a toujours consulté; comment Philotas feint-il de n'avoir pu vous parler, si ce n'est qu'il est complice de cet attentat qu'il a voulu cacher en trompant Cébalinus et l'empêchant de s'adresser à un autre! Quand il s'agit du salut du prince, tout n'est-il pas important, tout ne devient-il pas prouvé, jusqu'aux plus légers soupçons? Peut-il donc entrer dans l'esprit d'un favori une telle indolence sur un avis de cette importance, tandis que le moindre soldat en eût été aussi-tôt faire une prompte découverte? Je ne doute point, seigneur, que votre bonté ne combatte votre justice; mais nous vous conjurons, seigneur, de garantir cette tête qui nous est si chère, des embûches d'un rébelle, et quand vous aurez détruit ces ennemis domestiques, ceux du dehors n'auront rien qui nous effrayent. Sur ce discours, il n'y eut personne qui n'accusât Philotas d'avoir trempé dans la conjuration, et l'on conclut qu'il falloit l'arrêter et le mettre à la question pour connoître les complices. Alexandre, en congédiant ses amis, leur recommanda le secret; et pour qu'on ne se doutât de rien, il fit publier le départ pour le lendemain, et convia même Philotas à souper, où il eut le courage de lui témoigner les mêmes marques d'amitié qu'auparavant. Au commencement de la nuit, Ephestion, Cratère, Cœnus, Erigius, et plusieurs autres seigneurs, se rendirent chez Alexandre; Léonate et Perdicas firent prendre les armes à ceux qui montoient la garde cette nuit; on détacha sur les avenues de la ville des parties pour que personne ne pût porter à

Parménion, qui commandoit en Médie un grand corps de troupes, la nouvelle de la prise de son fils; on distribua aussi des troupes en différens quartiers, pour se saisir sans bruit des conjurés. Vers le milieu de la nuit, un détachement de gardes entra dans la maison de Philotas; il dormoit d'un profond sommeil: s'étant réveillé en sursaut comme on lui mettoit les fers aux mains, il s'écria: Ah! seigneur, la rage de mes ennemis a prévalu sur votre bonté. Après quoi on l'amena au palais, sans qu'il dît un mot. Les Macédoniens ayant eu ordre de s'y rendre en armes, il s'en trouva dès le point du jour près de six mille, sans compter une foule de peuple: les gardes cachoient cependant Philotas dans leur bataillon, de crainte qu'il ne fût apperçu des soldats avant qu'Alexandre leur eût parlé.

On exposa d'abord le cadavre de Dymnus; la plûpart en furent étonnés, ignorant ce qu'il avoit fait ni par quelle avanture il étoit mort.

Alexandre parut ensuite, la douleur peinte sur le visage, et toute sa cour de même. Il resta quelque tems les yeux baissés et comme interdit; enfin, comme s'il eût repris ses sens, il leur adressa ainsi la parole: Peu s'en est fallu, soldats, que je ne vous aie été ravi par la trahison d'un petit nombre de scélérats; mais me voici encore plein de vie, par la misericorde et la providence des dieux, et je proteste que rien ne m'anime davantage à la poursuite des parricides, que la vue de cette assemblée dont l'intérêt m'est plus cher que ma propre conservation; car je ne souhaite de vivre que pour vous, et le plus doux fruit de ma vie, pour ne pas dire l'unique, est la satisfaction que j'aurois de pouvoir reconnoître les services de tant de braves gens à qui je dois tout. A ces mots il fut interrompu par les

gémissemens des soldats, qui ne purent retenir leurs larmes. Eh! que sera-ce donc poursuivit-il, quand je vous aurai nommé les auteurs d'un si horrible attentat! je ne puis parler sans frémir: ceux que j'avois le plus comblé de mes bienfaits, à qui j'avois le plus témoigné d'amitié, en qui j'avois mis toute ma confiance, qui étoient les dépositaires de tous les secrets les plus intimes, Parmenion et Philotas. A ces noms tous les soldats se regardèrent l'un l'autre; leurs murmures et leur indignation étoient tels qu'ils peuvent l'être dans une multitude de gens de guerre animés de colère.

On fit venir Nicomaque, Metron, Cébalinus, qui déposèrent tout ce qu'ils savoient; pas un ne chargea Parménion ni Philotas d'avoir eu part à la conjuration L'assemblée dans un trouble et un saisissement qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer, cessa tout-à-coup de s'emporter et garda un triste et morne silence. Alexandre étonné d'une si prompte révolution, reprit la parole et leur dit: Que pensez-vous, soldats, de celui qui apprenant ces affreuses circonstances, les a recélées dans son cœur perfide sans me les faire connoître? vous voyez cependant qu'elles n'étoient que trop vraies; Dymnus a craint les supplices et s'est tué pour les éviter; Cébalinus s'est offert aux tortures pour les prouver; Métron n'a point différé de décharger son cœur et de me montrer son zèle, il est accouru, il m'a tout découvert; Philotas seul ne s'en est pas effrayé: ô le grand courage! il verroit assassiner son roi, qu'ainsi que de cette conjuration il n'en seroit point ému: son orgueil que vous connoissez, l'a porté au dernier des crimes, parce que son père est en Médie, parce qu'il est le plus puissant de tous mes lieutenans: il a élevé trop haut ses vues ambitieuses; il me voit sans enfans et pour cela il me méprise. Mais

tu ne sais donc pas, perfide Philotas, que toute cette assemblée me tient lieu d'enfans, de parens et d'alliés? oui, tant que je vous aurai pour soldats, je penserai être père. Il répéta ensuite quelques paroles désagréables et satyriques de Philotas; il cita quelques lettres équivoques écrites par son père Parménion; le mariage d'une de ses sœurs avec Attalus, son ennemi déclaré; sa correspondance avec quelques-uns de ses ennemis. Ce n'est plus, continua-t-il, par des paroles, qu'il marque contre ma gloire, sa jalousie et sa haine; c'est par le fer qu'il a aiguisé contre moi. Echappé tant de fois aux dangers que j'avois lieu de redouter au milieu des ennemis, je suis tombé dans ceux que je ne devois point craindre. Vous me priez tous les jours d'avoir soin de ma personne; mais n'est-il pas en vous de faire de moi ce que vous me demandez sans cesse? Je me jette donc entre vos bras et à l'abri de vos armes; je ne veux point vivre si vous ne le voulez; mais si vous le voulez, c'est à vous de me défendre. Il fit ensuite paroître Philotas, les mains liées derrière le dos, et la tête couverte d'un mauvais voile: tout hors de lui-même, il n'osoit ni lever les yeux ni ouvrir la bouche; puis, les larmes lui coulant des yeux en abondance, il s'évanouit entre les bras de ceux qui le tenoient; comme on lui essuyoit les larmes dont il avoit le visage baigné, le cœur et la voix lui revenant peu à-peu, il sembloit vouloir parler: quelques zélateurs outrés l'accabloient d'injures et vouloient le lapider; Alexandre les en empêcha, et lui ayant dit que les Macédoniens seroient ses juges, il se retira et le laissa parler ainsi:

S'il est aisé à un innocent de trouver des paroles pour se justifier, il est difficile de défendre sa cause sans sortir des bornes de la modération. Fondé sur tous les témoignages de l'innocence, et cependant chargé du

plus

plus atroce de tous les crimes, comment repousser la calomnie et ne laisser échapper aucune parole d'aigreur? Il faut cependant que je me justifie, sans manquer au respect que je dois à mes juges; car il ne sera pas dit que Philotas a contribué lui-même à sa perte.

Il ne lui fut pas difficile de se justifier; aucun des témoins n'avoit déposé contre lui ni comme auteur, ni comme complice de la conjuration. Dymnus ne l'avoit nommé à aucun des conjurés, et s'il y eût eu part et qu'il en eût été le chef, comme on le prétendoit, il n'auroit pas manqué de le nommer à la tête de tous les autres, pour les engager plus sûrement dans son complot. Si Philotas s'étoit senti coupable, voyant Cebalinus si empressé à parler au roi, étoit-il vraisemblable qu'il fût demeuré tranquille, sans songer à se défaire de Celibanus, ou à hâter l'exécution de son projet? Il mit ces preuves et beaucoup d'autres dans tout leur jour, et n'oublia pas les raisons qui lui avoient fait mépriser l'avis comme imaginaire et sans fondement.

Le seul crime, dit-il, que l'on puisse m'imputer, est de n'en avoir pas informé Alexandre; mais, Seigneur, quelque part que vous soyiez (car on a cru qu'il l'écoutoit caché derrière un rideau) si j'ai failli en ne vous communiquant point l'avis que j'ai reçu, je vous ai confessé ma faute; vous m'avez donné votre main royale pour gage, et vous m'avez même fait l'honneur de m'admettre à votre table : si vous m'avez cru, je suis innocent; si vous m'avez pardonné, je ne suis plus coupable. Quel nouveau crime ai-je commis depuis hier au soir? Le profond sommeil où vos gardes m'ont trouvé, n'étoit que l'effet du calme de ma conscience. Etoit-ce là l'état d'un homme qui se sent coupable du plus horrible des crimes? Ma conscience et

votre parole, Seigneur, me procuroient cette tranquillité; ne souffrez pas que l'envie de mes ennemis l'emporte sur votre bonté, sur votre clémence et sur votre justice.

Néanmoins, contre son attente, le résultat de l'assemblée fut qu'il seroit mis à la question; vainement pour dernière ressource, il reclama son innocence, la justice des dieux et le droit des gens; c'étoit ses ennemis les plus déclarés qui y présidoient : il n'y eut sorte de tortures qu'on ne lui fît souffrir; il montra long-tems beaucoup de fermeté et de constance; les tourmens ne pouvoient lui arracher aucune parole, pas un soupir, il insultoit même à ses bourreaux.

Les premiers de la noblesse, et particulièrement ceux qui appartenoient de plus près au patient, ayant appris qu'on lui donnoit la question, craignant la loi des Macédoniens, qui ordonnoit que les parens des criminels de lèze-majesté mourussent avec eux, se crurent déjà destinés à la mort; les uns se tuèrent d'eux-mêmes, les autres s'enfuirent du côté des montagnes, jusqu'à ce que le roi informé de ce désordre fît publier qu'il faisoit grace aux parens des coupables.

Cependant Philotas, chargé de plaies, fut enfin vaincu par la douleur; il demanda du relâche, et fit sa déclaration; mais on ne sait si pour se délivrer des tourmens, il n'inventa pas des mensonges ou confessa la vérité; il fit une longue histoire où il s'avoua coupable et chargea même Parménion, son père. Satisfaits de cet aveu, ils en informèrent le roi, qui le firent lire le lendemain en pleine assemblée, où l'on porta Philotas, qui fut lapidé par tout le peuple, avec les autres parricides qu'il avoit décélés.

LIVRE XIV.

Ce qu'Alexandre auroit cru devoir mépriser autrefois comme de vaines et paniques terreurs, il les regarda pour lors comme de vrais sujets de crainte, dignes de toutes ses précautions. Amyntas qui lui avoit rendu de grands services quand il fallut pénétrer dans la Perse, lui devint suspect; sa mère Olympias lui avoit souvent écrit contre lui; il étoit ami de Philotas, et Polémon, le plus jeune de ses frères, avoit pris la fuite tandis que Philotas étoit dans les tourmens. Il assembla le conseil de la nation, fit comparoître Amyntas et Cymnias son frère, et fut lui-même leur dénonciateur. Amyntas répondit avec beaucoup de douceur sur tous les chefs d'accusation: quant à son union avec Philotas, voici ce qu'il dit: On nous reproche son amitié, mais bien loin de la désavouer, nous reconnoissons l'avoir recherchée avec empressement et en avoir tiré de grands fruits: trouvez-vous étrange, grand roi, qu'on ait fait la cour à celui qui possédoit toute la faveur, au fils de Parménion, votre bras droit ou plutôt un second vous-même? Si c'étoit un mal, permettez que je le dise, c'est vous-même qui nous en dressiez le piége; vous l'avez rendu si puissant, que nous avions tout sujet de désirer son amitié et de redouter sa haine, c'est de sa main que nous vous avons été présentés et que nous eûmes l'honneur d'entrer dans votre bienveillance, nous avons tous juré entre vos mains en la forme que vous nous avez vous-même dictée, que nous serions amis de vos amis et ennemis de vos ennemis: liés par un serment si solemnel, pouvions nous nous déclarer con-

tre un homme que vous faisiez l'arbitre de nos fortunes ?

Amyntas fut interrompu, dans son apologie, par l'arrivée de ceux qu'on avoit envoyés après son frère Polemon, et qui le ramenoient chargé de chaînes. Sa présence indigna toute l'assemblée, qui le condamnoit sur sa fuite et vouloit le lapider; mais ce jeune homme, que la seule crainte avoit fait fuir sans aucun autre motif, leur dit avec assurance et fermeté : Je n'ai point de prières à faire pour moi, pourvu que ma conduite ne nuise point à mes frères; si je ne puis la justifier et que vous la regardiez comme une faute, elle ne peut être que personnelle. En même tems il donnoit les marques de la plus vive douleur, non du danger où il étoit, mais de celui où son imprudence avoit jetté ses frères. Les Macédoniens en furent touchés, et Alexandre étoit déjà resolu à lui donner sa grace, lorsque, comme si l'indignation eût subitement passé dans le cœur d'Amyntas, il regarda son frère d'un œil courroucé, et lui dit : Malheureux! ces larmes sont superflues; c'est lorsque tu trahissois tes frères, en suivant ceux qui abandonnoient leur prince, que tu devois fondre en pleurs. A ces mots, les soldats ne purent arrêter ni retenir leurs acclamations; tous, d'une voix, ils demandèrent à Alexandre qu'il pardonnât à ces cœurs généreux. Alexandre les renvoya tous trois absous, et leur dit : Echappés du péril que vous avez couru, oubliez-le totalement et ne vous souvenez que de la grace que je vous accorde; revenez à moi avec autant de sincérité que je vous rends mon amitié; l'avenir vous en servira de preuve; car si je n'avois éclairci des soupçons aussi essentiels, je vous aurois paru dissimulé, et mes réserves vous eussent toujours été suspectes. Pour vous, Amyntas, pardonnez à votre frère,

et je reconnoîtrai par-là qu'il ne vous reste aucune amertume contre moi.

Il n'en fut pas de même d'Alexandre Lyncestes; depuis trois ans il étoit dans les fers, chargé par plusieurs témoins d'avoir attenté sur les jours du roi, et convaincu d'avoir trempé avec Pausanias dans le meurtre de Philippe: mais ayant été le premier à saluer Alexandre roi, on avoit plutôt différé son supplice que pardonné son crime; cependant le danger qu'Alexandre venoit de courir lui rapella le souvenir du passé.

On le fit venir dans l'assemblée, et on lui ordonna de plaider lui-même sa cause, suivant la coutume; mais ni le tems qu'il avoit eu pour se préparer, ni l'éloquence que donnent ordinairement les horreurs de la mort ou le témoignage d'un cœur innocent, ne lui inspirèrent aucune défense plausible et raisonnable: les troupes, indignées de la foiblesse de ses réponses et de ses contradictions, le percèrent de javelots et l'accablèrent de pierres.

La condamnation de Philotas, qui avoit déposé contre son père, entraîna, comme un mal nécessaire, la perte de Parménion, soit que le roi le jugeât effectivement coupable, soit qu'il crut avoir tout à craindre de sa part après la mort de son fils, l'ayant mis à la tête d'une armée en Médie, et lui ayant confié la garde du trésor où étoient alors 54,000,000. Il envoya chercher par ses gardes Polydamas avec ses enfans; la frayeur de ce seigneur ne fut pas peu considérable; il parut devant le roi saisi de crainte, car il étoit aussi ami de Philotas et de Parménion. Le roi lui dit: Quoique l'attentat de Parménion soit contre toute la nation en général, il ne regarde personne plus particulièrement que vous et moi; vous, que ce perfide enveloppoit dans sa destinée comme un ami sin-

cère et fidèle, qu'on auroit nécessairement soupçonné d'être entré dans sa confidence; moi, qu'il veut arracher à ses sujets et à la vie : c'est donc sur vous que j'ai jetté les yeux pour en tirer vengeance, j'espère que vous ne me trahirez pas. Faites toute la diligence possible pour prévenir toute autre nouvelle : je retiens, pendant ce tems-là, vos deux fils en ôtage. Il lui donna plusieurs lettres pour Cléandre, lieutenant de roi dans la province, et pour les principaux officiers; deux pour Parménion, l'une d'Alexandre, l'autre scellée du cachet de Philotas, afin qu'il n'entrât d'abord dans aucun soupçon.

Polydamas, délivré de la frayeur dont son cœur avoit été saisi par la crainte d'une accusation injuste, assura le roi qu'il rendoit graces aux dieux d'avoir fait naître l'occasion de lui marquer toute l'étendue de son zèle et de son attachement. Chargé de louanges et de présens, il se déguisa en arabe, pour se conformer à deux gardes de cette nation qu'on lui donna : il pressa tellement sa marche, qu'en onze jours il arriva près d'Ecbatane, malgré les déserts et les montagnes qu'il falloit traverser. Il se rendit chez Cléandre, distribua ses lettres chez tous les officiers et convint d'aller avec eux chez Parménion après son lever; ils le trouvèrent qui se promenoit dans son jardin : du plus loin que Polydamas l'apperçut, il courut l'embrasser, faisant éclatter sa joie sur son visage : les complimens faits de part et d'autre et mêlés de beaucoup de caresses, il lui donna la lettre qu'Alexandre lui écrivoit; en l'ouvrant il lui demanda ce que faisoit le roi; il répondit qu'il l'apprendroit par sa lettre; et Parménion l'ayant lue, lui dit : Le roi se prépare à marcher contre les Arcosiens; quel admirable prince qui ne se donne pas de repos! il seroit pourtant bien tems qu'il songeât à

se ménager, après avoir acquis tant de gloire. Il prit ensuite la lettre de son fils Philotas, et à en juger par son visage, il la lisoit avec plaisir; dans ce moment Cléandre lui plonge son poignard dans le flanc, lui porte un autre coup à la gorge, et les autres lui donnèrent aussi plusieurs coups, même après qu'il fut expiré. Ses domestiques apprenant ce meurtre dont ils ignoroient la cause, coururent au camp, et publiant une si sanglante nouvelle, les troupes se soulevèrent et accoururent au logis de Parménion, menaçant de renverser les murs du jardin, et de sacrifier aux mânes de leur général tout ce qu'ils y trouveront, si on ne leur livroit Polydamas avec tous ses complices.

Cléandre fit entrer les principaux chefs, et leur fit la lecture des lettres qu'Alexandre écrivoit aux soldats pour les instruire de la conspiration que Philotas et son père avoient formée contre lui, et l'espoir d'en tirer vengeance.

L'étonnement prit la place de l'émotion, et difficilement purent-ils croire ce que le prince écrivoit de sa main; quelques-uns se retirèrent indignés contre Parménion, et les autres demandèrent qu'il leur fût du moins permis de lui donner la sépulture. Cléandre le refusa long-tems, croyant faire sa cour au roi; mais comme ils commençoient à s'emporter, il voulut ôter tout sujet de rébellion, et leur permit d'ensevelir le corps, après en avoir coupé la tête, qu'il envoya à Alexandre.

Ainsi finit le célèbre Parménion. Il étoit prudent et sage dans le conseil, homme de tête et d'exécution, aimé des grands et encore plus des gens de guerre qui avoient en lui une entière confiance quand il tenoit la place d'Alexandre, tant ils comptoient sur son ha-

bileté. C'est-là aussi ce qui lui a inspiré le crime, ou qui l'en a fait soupçonner.

Dans les premiers jours de ces exécutions, les soldats persuadés qu'elles avoient été faites suivant les règles et sur des preuves bien constatées, s'applaudissoient d'y avoir eu part; mais les remords ne tardèrent point à se faire sentir; dès qu'ils ne virent plus les objets de leur haine, elle se convertit en regrets; le mérite et la dignité de Philotas, mort à la fleur de son âge; le meurtre de son père les touchoient sensiblement; l'image de ces fins tragiques leur repassant dans l'esprit, leur faisoit dire qu'on les avoit trompés et leur inspiroit des discours séditieux.

Alexandre s'en apperçut bientôt et trouva le moyen de découvrir les principaux mécontens; il feignit d'envoyer quelques-uns de ses amis en Macédoine, pour y porter les nouvelles de ses heureux succès, et il exhorta ses troupes à profiter d'une occasion qui ne se présentoit pas souvent pour écrire à leur famille; plusieurs donnèrent dans le piége et mandèrent en Grèce tous leurs sujets de mécontentement, la différence d'Alexandre roi de Macédoine et d'Alexandre roi d'Asie.

Lorsque les députés furent sur le point de partir, il leur demanda les lettres qu'ils avoient reçues, et connut par ce moyen ceux qui se plaignoient de lui, et dont il devoit se méfier, de peur qu'ils n'entraînassent les autres dans leurs murmures; il en fit un corps séparé qu'il mit sous la conduite de Léonidas, résolu de les exposer aux plus grands périls dans les premiers combats qu'il donneroit. Cette séparation ignominieuse devoit, selon toute apparence, susciter une révolte; mais la fortune qui tournoit tout au gré de son héros, convertit ces premiers sentimens de haine en point

d'honneur; car pour en effacer la honte, aucun corps dans l'armée ne remplit son devoir dans l'action avec un plus grand courage, et ne témoigna plus de soumission et plus de fidélité.

Pour éviter les murmures et éteindre tout mécontentement, il se remit en marche et continua la poursuite de Bessus : il entra dans le pays des Ariaspes, surnommés bienfaiteurs; il méritèrent ce nom pour avoir logé et secouru de vivres l'armée de Cyrus, que la famine et les rigueurs du froid avoient presque ruinée; ils lui avoient fourni les convois nécessaires dans un besoin aussi pressant, et Cyrus les ayant reçus sous sa domination, les exempta de toutes sortes d'impôts, et leur envoya par la suite des gratifications considérables; ils en usèrent de même avec Alexandre, qui ne fut pas moins reconnoissant que le fondateur de la monarchie persanne.

Il n'y étoit que depuis cinq jours, qu'on lui annonça que Satibarzanes étoit revenu dans le pays des Arriens, et y avoit rallumé le feu de la rébellion; il y envoya 6600 hommes sous Erygius : les ennemis en vinrent aux mains avec un acharnement incroyable, et quoique la fureur des armes tombât presque toute sur les Arriens, ils ne voulurent jamais se rendre ni prendre la fuite que quand ils virent Satibarzanes percé d'un coup de javelot et étendu par terre de la main d'Erygius.

Alexandre qui n'avoit pas cru que sa présence fût nécessaire dans cette expédition particulière, étoit resté dans le pays des Evergetes, où il passa 60 jours à les policer et à leur apprendre les arts et les sciences; il leur laissa Amenide, ancien secrétaire de Darius, pour gouverneur, et alla subjuguer les Aracosiens qu'il laissa sous la conduite de Menon, avec un corps de troupes

de 4000 hommes et de 600 chevaux. Ce retranchement de forces lui devint facile par l'arrivée de celles qu'avoit commandées Parménion, qui comprenoient 7000 hommes. Les apparences devoient néanmoins le faire craindre de se trop affoiblir en entrant dans une province dont les habitans vivoient en sauvages, et passoient pour barbares dans l'esprit des barbares mêmes; c'étoient les Parpamisiens, situés au pied de ces grandes montagnes qui commencent aux sources de l'Inde et s'étendent jusqu'au Gange : l'esprit et les mœurs des Parpamisiens portoient le caractère de leur climat pour lequel le ciel sembloit n'avoir que des rigueurs.

On étoit au plus fort de l'hiver, quand Alexandre entra dans leurs solitudes; la neige y étoit si extraordinairement froide, que plusieurs en moururent dans le chemin; quelques-uns y eurent les pieds gelés; d'autres y perdirent les yeux; ceux que la lassitude obligeoit de se reposer quelques momens, étoient aussitôt saisis de froid et se sentoient les membres tellement engourdis qu'ils ne pouvoient se relever et périssoient ou dans la glace ou dans la neige; il y en avoit si haut, que l'on ne distinguoit les cabanes des barbares que par la fumée qui en sortoit, lorsqu'ils pouvoient y arriver; les Parpamisiens qui n'avoient jamais vu d'étrangers en armes, étoient saisis de frayeur et abandonnoient tout pour sauver leur vie. Alexandre cependant marchoit à pied autour de ses troupes, à la tête, à la queue, au milieu de son armée; il relevoit ceux qu'il trouvoit couchés, soutenoit les autres dans leur défaillance; présent à tout, il se donnoit des peines et des soins incroyables.

Enfin on arriva dans un pays plus cultivé, où, trouvant des vivres, il y laissa quelque tems ses troupes

pour les récompenser des peines qu'elles avoient souffertes.

Il traversa ensuite le mont Caucase en dix-sept jours ; la fertilité des campagnes où l'on entra, qui donnoient de tout en abondance, fit qu'Alexandre y séjourna pour laisser passer les rigueurs de la saison, et dans cet intervalle, il y bâtit une ville pour tous les soldats et les esclaves inutiles, qui fut appellée Alexandrie.

Ce séjour dans une province limitrophe de la Bactriane, annonçoit à Bessus, que bientôt il seroit investi dans Bactre, lieu de son refuge. Il assembla ses complices pour les encourager, et voulut que ce fût à table que l'on délibérât sur les précautions qu'il falloit prendre. Lorsque toutes ces têtes furent échauffées par le vin, il mit l'affaire en délibération ; il commença par blâmer Darius d'être venu se mettre au-devant d'Alexandre en Cilicie, et soutint que s'il l'avoit attiré dans des pays difficiles et escarpés, il seroit encore sur le trône de Perse ; que pour lui, il étoit résolu de passer dans la Sogdiane, et d'opposer le fleuve Oxus à son ennemi, comme une forte barrière, pendant qu'il lui viendroit de puissans secours des nations voisines ; qu'au premier jour il auroit dans son armée les Corasmiens, les Dahes, les Saques, les Indiens, les Scythes qui habitoient sur le bord de l'Yaxarte, dont le plus petit passoit de la tête le plus grand des Macédoniens.

Tous les convives applaudirent à ce discours, et remplirent leurs coupes en signe d'allégresse ; il n'y eut que Gobares, Méde de nation, dont la prudence faisoit dire qu'il étoit versé dans la magie, qui osa remontrer le péril d'une plus grande résistance. Prenez garde, dit-il à Bessus, ceux qui ne prennent conseil que d'eux-mêmes, ont comme une taie sur les yeux

qui les empêche de voir clair ; la crainte trouble les uns, l'ambition offusque les autres, et la plupart sont aveuglés par cet amour naturel que nous avons tous pour nos sentimens. Vous avez en tête un ennemi que rien ne rebute ; croyez qu'il n'est pas loin de vous et qu'il aura plutôt fait avancer son armée que vous n'aurez retiré cette table. Si la crainte vous donne des pieds pour vous sauver, l'espérance lui donnera des ailes pour vous atteindre, et alors quelle sera votre destinée ? Soumettez-vous au gré d'une fortune qu'il semble tenir enchaînée, et votre sort n'en pourra devenir que meilleur.

Bessus, naturellement colère et devenu furieux par le vin, s'emporta violemment contre Mède, et courut à lui ; il l'auroit mis en pièces avec son cimetère, si les conviés ne l'avoient arrêté. Ce trait de violence retomba totalement sur lui : les Bactriens détestant un homme aussi emporté, intimidés d'ailleurs par la proximité d'Alexandre, abandonnèrent son parti au nombre de 7 à 8000 hommes et se retirèrent chez eux. Gobarès se rendit auprès d'Alexandre. Bessus, ainsi abandonné, se retira dans la Sogdiane avec quelques troupes étrangères.

Peu après son départ, Alexandre parut sur les confins de la Bactriane, et y entra moins en ennemi qu'en prince triomphant qui y est reçu par les hommages de ses sujets. Il laissa dans Bactre et dans Aorne, les deux plus grandes villes de la province, une garnison, et nomma Artabase gouverneur de toute la contrée. L'impatience où il étoit d'atteindre Bessus, ne lui permit pas de s'arrêter long-tems ; il s'avança à grandes journées vers l'Oxus, et s'engagea malheureusement dans cette partie de la Bactriane où l'on ne trouve pas une fontaine ni un ruisseau dans l'espace de 20 lieues ; ce

ne sont que sables brûlants par les ardeurs du soleil, qui ne sont praticables que pendant la nuit. Les soldats pressés par une soif brûlante, ramassoient l'eau bourbeuse dans les moindres trous, et la buvoient avec tant d'avidité que plusieurs en moururent. Quelques Macédoniens cependant ayant ramassé dans leur casque de l'eau qui étoit plus potable, la portoient à leurs enfans, lorsqu'ils rencontrèrent Alexandre, qui, quoiqu'il témoignât une grande constance, étoit cependant demi-mort par la chaleur extrême et une soif ardente; ils coururent aussi-tôt lui en présenter: Alexandre leur demanda à qui ils portoient cette eau; ils répondirent nous la portons à nos enfans, mais ne vous inquiétez pas, Seigneur, pourvu que vous viviez, nous en aurons d'autres si nous perdons ceux-ci. A ces mots Alexandre, qui avoit pris cette eau, regardant autour de lui, voit tous les cavaliers qui, la tête penchée et les yeux avidemment attachés sur cette boisson, la dévoroient par leurs regards; il la rend à ceux qui la lui avoient présentée, en les remerciant et sans en boire une goute: il n'y en a pas assez pour toute ma troupe, dit-il, et si je buvois seul, les autres en seroient encore plus altérés et mourroient de langueur et de défaillance. Ces cavaliers touchés d'une magnanimité et d'une tempérance si admirable, lui crièrent de les mener partout où il voudroit, qu'ils n'étoient plus las, qu'ils n'avoient plus soif, et qu'ils ne se croyoient pas des hommes mortels pendant qu'ils avoient un tel roi.

L'aridité de ces vastes campagnes n'étoit que le premier et le plus léger obstacle qui se rencontra dans la poursuite de Bessus. Ce traître, avec le petit nombre de troupes qui lui étoient demeurées fidelles, avoit passé le fleuve Oxus, brûlé ensuite tous les bateaux

dont il s'étoit servi, dans la vue d'en rendre le passage impraticable à Alexandre, et s'étoit retiré à Nautaque, ville de la Sogdiane, pour y pouvoir lever une armée. Alexandre étant arrivé au fleuve, y fit dresser son camp et allumer des feux sur les lieux élevés, afin que ceux qui s'étoient égarés dans ces campagnes se ralliassent à ces signaux; il envoya au-devant d'eux des mulets chargés d'eau; il fut le dernier à prendre de la nourriture, et ne se reposa point qu'il n'eût vu arriver le reste de ses troupes.

Le lendemain il chercha long-tems le moyen de passer l'Oxus. Il ne restoit pas la moindre chaloupe; le pays d'ailleurs sans arbres et sans forêts, ne présentoit aucune facilité pour en construire; le fleuve, bien loin d'être guéable, avoit plus d'un tiers de lieue de longeur; il n'y a dans l'Asie que l'Inde et le Gange qui le surpassent. Après avoir long-tems examiné de quelle manière il pourroit le passer, il imagina de faire coudre en forme d'outres, toutes les peaux qui servoient de tentes à ses soldats, et de les remplir de paille et d'autres matières séches et légères, sur lesquelles les soldats étant couchés ils traversèrent le fleuve; ceux qui passoient les premiers se mettoient en bataille, pendant que les autres suivoient; il fit passer de cette sorte toute son armée en six jours.

Jusqu'à ce moment, Bessus et les siens s'étoient crus dans une parfaite sûreté; mais dès qu'ils sçurent Alexandre si près, ils craignirent pour leur salut, ne virent plus d'espérance pour eux qu'en trahissant celui qu'ils avoient suivis jusqu'alors comme leur chef, et en l'abandonnant, non pour son crime, mais pour sa mauvaise fortune. Spitamène et Dataphernes, deux de ses principaux complices, dépêchèrent secrètement un courier vers Alexandre pour lui dire que s'il envoyoit quelqu'un de ses chefs

avec des troupes, ils s'engagoient de lui remettre Bessus, qu'ils le tenoient en leur puissance.

Le roi fit partir à l'instant Ptolemée, fils de Lagus, avec trois détachemens de cavalerie et trois milles hommes armés à la légère; ce qui demandoit dix journées de chemin, Ptolemée le fit en quatre, et s'arrêta en un lieu où les troupes de Bessus avoit campé la veille. Sur quelques rapports qui lui furent faits, que ceux dont il avoit parole s'étoient repentis de leurs avances, et avoient pris la fuite pour ne point exécuter leur promesse, il s'avança avec sa cavalerie jusqu'à un bourg où étoit Bessus, et fit sçavoir que si on ne le lui livroit, il passeroit tout au fil de l'épée; mais que s'ils vouloient le seconder, il ne leur seroit fait aucun tort : les habitans lui ouvrirent leurs portes sans hésiter, et se déclarèrent aussi-tôt contre l'usurpateur, le chargèrent de chaînes, lui arrachèrent la thiare dont il étoit couronné, et mirent en pièces la robe de Darius qu'il portoit; ils le conduisirent ensuite chez les Macédoniens. Ptolemée le fit monter sur un cheval et le conduisit à Alexandre; afin de lui faire essuyer plus d'insultes, Ptolemée s'arrêta dans le grand chemin où le prince devoit passer avec ses troupes. Alexandre le voyant, lui dit : Quelle rage de tigre s'est emparé de ton cœur pour avoir osé charger de chaînes, puis égorger ton roi et ton bienfaiteur? Qu'est devenu ce diadême, la récompense de ton parricide? Retire-toi de devant moi, monstre de perfidie et de cruauté. Il n'en dit pas davantage, et ayant fait venir Oxathres, frère de Darius, il lui remit Bessus entre les mains, pour lui faire essuyer l'ignominie qu'il méritoit, différant néanmoins son supplice dans la vue de le faire juger dans l'assemblée générale des Perses.

Tandis que Ptolemée avoit été occupé à se rendre

maître de Bessus, Alexandre se couvrit d'une tache, une des plus grandes de sa vie. Ce prince arriva à une petite ville où habitoient les Branchides; c'étoient les descendans d'une famille de Milet, que Xercès, à son retour de la Grèce, avoit fait passer dans la haute Asie et avoit richement établis et récompensés, parce qu'ils lui avoient délivré les trésors du temple d'Apollon Dydiméen. L'arrivé d'un roi de leur nation parut leur causer une joie sensible; ils sortirent au-devant de lui pour l'assurer de leur pleine et entière soumission. Alexandre fit venir les Milésiens de son armée, lesquels conservoient encore contre les Branchides, une haine héréditaire, à cause de la perfidie de leurs ancêtres; il laissa à leur choix, ou de venger l'injure qu'ils en avoient reçue, ou de leur pardonner en considération de leur commune origine. Etant partagés de sentimens entr'eux, ils ne purent s'accorder les uns avec les autres. Alexandre prit sur lui la décision: le lendemain il ordonna à sa phalange d'environner la place, et dès qu'on en auroit donné le signale, de saccager cette ville comme un repaire de traîtres et de les faire tous passer au fil de l'épée. Tous les citoyens furent donc égorgés dans les rues et dans leurs maisons, sans qu'on eût égard à leurs cris et à leurs larmes, et sans qu'on fît aucune distinction de sexe ni d'âge; on arracha même les fondemens des murs pour n'y laisser aucun vestige de cette ville. Si Alexandre en eût agi ainsi envers les auteurs mêmes du crime, c'eût été une juste vengeance; mais quelle injustice de punir sur les descendans une impiété commise il y avoit plus de 150 ans!

Cette action peignit Alexandre dans l'esprit des peuples voisins comme un prince cruel et barbare. Quelques-uns de ses soldats s'étant écartés pour aller

au

au fourage, tombèrent entre les mains d'une troupe de paysans qui fondirent sur eux, taillèrent les uns en pièces, firent les autres prisonniers et n'en laissèrent sauver que très-peu pour en porter la nouvelle au roi; ils se retirèrent ensuite au nombre de 30,000 sur les montagnes. Le roi alla en personne les assiéger, et étant des premiers à l'attaque, il fut blessé d'une flèche à l'os de la jambe et le fer demeura dans la plaie. Les Macédoniens également affligés et alarmés l'emportèrent aussi-tôt, mais non pas si sécrètement qu'ils en pussent dérober la connoissance aux barbares, qui du haut de la montagne voyoient tout ce qui se passoit en bas. Ils envoyèrent donc le lendemain des ambassadeurs au roi, qui les fit entrer sur le champ, et ôtant son bandage et l'appareil de sa plaie, leur fit voir sa jambe sans leur témoigner la grandeur de son mal; ils l'assurèrent qu'ayant appris sa blessure, ils n'en avoient pas reçu moins de déplaisir que les Macédoniens, et que s'ils eussent pu découvrir celui qui avoit fait le coup, ils le lui auroient remis entre les mains; qu'il n'appartenoit qu'à des impies de faire la guerre aux dieux; qu'au reste, vaincus par son incomparable valeur ils se rendoient à lui, eux et tous les peuples qui les suivoient. Le roi leur ayant donné sa foi et retiré ses prisonniers, les reçut en son obéissance.

Sa blessure devint un sujet de dispute dans son armée. Quand il fallut se mettre en marche comme il ne voulut pas attendre sa guérison pour décamper, il se fit mettre sur un brancard. La cavalerie et l'infanterie se disputèrent l'honneur de le porter; les premiers soutenoient que le droit de porter Alexandre leur étoit dû, parce qu'il combattoit avec eux; et les autres qui étoient obligés de porter leurs compagnons blessés,

se plaignoient de ce que l'on vouloit leur ravir cet honneur, lorsqu'il s'agissoit de porter leur roi. Pour contenter les deux partis, Alexandre leur dit qu'ils le porteroient alternativement, et dans quatre jours il arriva à Maracande sur le bord du fleuve Polymete. Cette ville avoit un circuit fort considérable, fortifié de murailles et soutenu d'une forte citadelle; cependant les Macédoniens s'en rendirent les maîtres, brûlèrent et ravagèrent tout le pays d'alentour.

Il lui arriva alors un ambassadeur de Scythes Abiens, qui habitoient au-delà du fleuve l'Iaxarte. Ces peuples étoient estimés pour les plus justes et les plus modérés d'entre les hommes; leur amour pour la pauvreté avoit banni l'ambition parmi eux, et établi l'égalité dans le peu qu'ils possédoient; ils n'avoient d'autres loix que celles de la raison et de l'équité, et jamais ils ne faisoient la guerre que pour se défendre. Depuis Cyrus ils étoient toujours demeurés libres et indépendans; ils vinrent faire le sacrifice de leur liberté au roi de Macédoine, craignant tout d'un prince qui ne vouloit excepter personne. Alexandre leur fit un bon accueil, sous prétexte d'une alliance plus solemnelle, il envoya avec eux quelques-uns de ses officiers pour connoître le caractère du pays et de la nation, si le nombre des hommes y étoit grand, quelles étoient leurs richesses comment ils faisoient la guerre et convenir avec eux qu'ils ne passeroient point l'Iaxarte.

Comme il ne s'en rapportoit point encore à leur fidélité, il avoit choisi un lieu propre à bâtir sur ce fleuve pour y élever une ville capable de les tenir en bride; mais ce dessein fut retardé par la révolte des Sogdiens, suivie bientôt de celle de la Bactriane. Alexandre manda Spitamene qui lui avoit livré Bessus, le croyant propre à remettre ces peuples dans l'obéissance; mais

c'étoit lui qui avoit le plus contribué à ce soulèvement Le roi étrangement surpris de cette perfidie songea à en tirer vengeance d'une manière éclatante ; il marcha avec une partie de son armée vers Gasa, une des 7 villes principales, où les rébelles s'étoient assemblés, tandis que Cratere alla mettre le siége devant Cyropolis, la plus considérable et la plus fortifiée des places ennemies. Alexandre environna Gasa d'archers et de frondeurs, et fit appliquer les échelles contre les murs ; les Macédoniens gagnèrent le haut des remparts, passèrent au fil de l'épée tous ceux qui étoient en état de porter les armes, épargnèrent seulement les femmes et les enfans, et s'emparerent du butin. Le même jour il envoya aux Mémacéniens 50 cavaliers pour les exhorter à avoir recours à sa clémence ; ils les reçurent fort bien d'abord et ils les égorgèrent ensuite. Ne les voyant pas revenir, il s'avança vers la ville pour la punir de sa perfidie ; mais comme ce n'étoit point une place à prendre d'insulte, il y laissa des troupes pour en former le blocus. Le lendemain une troisième ville des révoltés fut prise et réduite en cendres. Il envoya pendant ce tems la cavalerie vers quelques autres places, avec ordre de de les envelopper subitement, avant qu'elles eussent connoissance de ce qui se passoit ailleurs, afin que n'ayant point pris la fuite on n'eût point la peine de les poursuivre ; mais quelque diligence qu'elle pût faire, elle trouva les rébelles qui fuyoient en foule avertis par la fumée des villes, et qui cherchoient à se sauver, désespérant d'avoir une meilleure destinée qu'elles ; l'ennemi ne les ménaga pas non plus et les tailla en pièces.

Alexandre courut ensuite au secours de Cratère, qui trouvoit devant Cyropolis une vigoureuse résistance, tant du côté des fortifications de la place que par la

multitude des rebelles qui s'y étoient retirés. Alexandre désiroit épargner cette ville à cause de Cyrus son fondateur ; car entre les rois qui avoient régné autrefois sur ces peuples, il n'y en avoit point qu'il admirât davantage que ce prince, ainsi que la reine Sémiramis, comme ayant surpassé tous les autres en courage et en actions héroïques. Il fit donc cesser les attaques et offrit aux assiégés des conditions très-agréables, qu'une opiniâtreté leur fit rejetter, même avec hauteur et insolence ; ayant pris la ville d'assaut, il l'abandonna au pillage et la rasa jusqu'aux fondemens.

De-là il passa à l'autre ville qu'il avoit fait investir ; jamais place ne se défendit mieux ; Alexandre y perdit ses meilleurs soldats et lui-même fut en très-grand danger de sa personne, car il reçut à la tête un coup de pierre dont il tomba évanoui, et ayant perdu entièrement connoissance, toute l'armée le pleura comme mort ; mais ce prince que nul danger, nul contre-tems ne pouvoient abbatre, pressa encore plus vivement le siége, sans attendre que sa blessure fût guérie, la colère fournissant une nouvelle flamme à son ardeur naturelle. Les habitans se défendoient avec un courage insurmontable ; c'étoient moins des hommes qui combattoient que des lions acharnés et furieux. Cratére et plusieurs autres officiers y furent dangereusement blessés. Enfin les mines ayant renversé un pan de muraille considérable, il entra dans la place qui fut mise à feu et à sang et ruinée de fond en comble ; de 18,000 citoyens, à peine en resta-t-il la moitié qui se sauvèrent dans la citadelle ; mais le second jour ils furent obligés de se rendre faute d'eau et de vivres. La dernière des places séditieuses ne put tenir long-tems, elle fut prise et rasée comme Cyropolis et les autres.

Après cela, Alexandre envoya Menedeme avec huit cens chevaux et 3000 fantassins à Maracande, d'où Spi-

tamene avoit chassé la garnison macédonienne et s'y étoit enfermé.

LIVRE XV.

ALEXANDRE revint camper sur les bords de l'Iaxarte, où il ferma de murs toute l'espace que son armée avoit occupée, et y bâtit une ville qu'il nomma Alexandrie. Il y fit travailler avec tant de diligence qu'en moins de 20 jours les remparts furent élevés; aussi y eût-il une grande émulation entre les soldats à qui auroit le premier fourni sa tâche, car chacun avoit la sienne; et pour peupler cette nouvelle ville, il racheta tout ce qu'il put trouver de prisonniers, y établit plusieurs Macédoniens qui n'étoient plus en état de servir, et y admit aussi plusieurs gens du pays qui s'offrirent pour l'habiter. Les Scythes voyant que cette ville bâtie sur le fleuve étoit un joug qu'on leur imposoit, envoyèrent de nombreuses troupes pour la démolir et chasser bien loin de-là celles des Macédoniens. Alexandre qui n'avoit pas eu dessein d'attaquer les Scythes, voyant qu'ils faisoient des courses à sa vue avec beaucoup d'insolence, se trouva fort embarrassé; il n'étoit pas encore rétabli de sa dernière blessure, et il venoit d'apprendre que le corps de troupes qu'il avoit envoyé contre Maracande avoit été taillé en pièces presqu'entièrement; tant d'obstacles réunis auroient rebuté tout autre; les Sogdiens révoltés, les Scythes qui le venoient harceler sans cesse, l'état où il se trouvoit ne pouvant soutenir des mouvemens un peu violens. Il défendit d'abord, sous peine de mort, à ceux qui lui avoient appris la déroute de Maracande, d'en rien publier. Les Scythes s'étoient avancés en corps d'ar-

mée sur les bords de l'Iaxarte, et l'armée d'Alexandre paroissoit ne pas vouloir tenter le passage du fleuve devant cette armée qui en défendoit les bords. Le roi passe la nuit dans de grandes inquiétudes, mais son courage le rendoit supérieur à tout. On lui avoit annoncé des auspices malheureux, il fit venir le prêtre, et lui demanda d'un ton qui le saisit de frayeur, quelle avoit été sa hardiesse d'offrir, sans son ordre des sacrifices et d'en publier le succès; qu'il ne recevoit point des oracles que la crainte avoit dictés. Le ministre répondit qu'il avoit appréhendé pour la foiblesse de sa santé, et que connoissant tout le prix de sa vie il avoit cherché les moyens d'éloigner toute occasion qui eût pu la mettre en danger. Alexandre l'obligea de lui en trouver de plus favorables.

Au point du jour il se revêtit de sa cuirasse et se montra à ses soldats qui ne l'avoient point vu depuis long-tems; ils avoient tant de vénération pour lui, que sa présence seule dissipa d'abord toute leur crainte, de sorte qu'ils versoient des larmes de joie, et venoient tous lui rendre leurs respects; et le presser de leur faire combattre l'ennemi, contre lequel ils avoient auparavant refusé d'aller; ils travaillèrent avec tant d'activité aux radeaux, qu'en trois jours il y en eut 12,000 de faits on prépara aussi grand nombre de peaux pour le même usage.

Comme tout étoit prêt pour le passage, il arriva des ambassadeurs Scythes, le roi les fit entrer dans sa tente et les pria de s'asseoir; ils furent long-tems à le regarder sans rien dire, surpris apparemment eux qui jugeoient des hommes à la taille, de ne pas trouver que la sienne répondît à sa grande renommée. Le plus ancien lui porta la parole et lui dit:

Si les dieux t'avoient donné un corps proportionné à

ton ambition, tout l'univers seroit trop petit pour toi; quand d'une main tu toucherois l'orient et de l'autre l'occident, tu voudrois encore suivre le soleil et connoître les abîmes où il se cache; ton cœur te porte où tu ne saurois atteindre; de l'Europe tu passes en Asie, et de l'Asie tu veux repasser en Europe; quand tu auras subjugué tout le genre humain tu feras la guerre aux rivières, aux forêts et aux bêtes sauvages; ne sais-tu pas que les grands arbres sont long-tems à croître, et qu'il ne faut qu'un jour pour les arracher; que le lion sert quelquefois de pâture aux plus petits oiseaux; que le fer, malgré sa dureté, se consume par la rouille; qu'enfin il n'est rien de si fort que les choses les plus foibles ne puissent détruire.

Qu'avons-nous à démêler avec toi? jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois, d'ignorer qui tu es, d'où tu viens? nous ne voulons commander ni obéir à personne.

Tu te trompes, si tu penses t'enrichir de nos dépouilles; le ciel ne nous a donné pour toutes richesses qu'un joug de bœuf, un soc de charrue, une flèche et une coupe; c'est de quoi nous nous servons avec nos amis et nos ennemis; à ceux-là nous leur donnons du bled, provenu du travail de nos bœufs et avec eux nous offrons du vin aux dieux; mais pour nos ennemis nous les combattons de loin à coup de flèches et de près avec le javelot. C'est avec quoi nous avons dompté autrefois les peuples les plus belliqueux, vaincu les rois de Syrie, ceux de Medes et des Perses, et que nous avons poussé nos conquêtes jusques dans l'Egypte.

Tu te vantes d'être venu dans nos contrées pour exterminer les voleurs, et tu es toi-même le plus grand voleur de la terre; tu as pillé et saccagé les nations que

tu as vaincues ; tu as pris la Lydie, envahi la Syrie, la Perse, la Bactriane ; tu songes à pénétrer jusqu'aux Indes ; et tu viens ici pour nous enlever nos troupeaux ; tout ce que tu as ne te sert qu'à te faire désirer ce que tu n'as pas. Ne vois-tu pas combien il y a que les Bactriens t'arrêtent ? pendant que tu domptes ceux-ci, les Sogdiens se révoltent, et la victoire n'est pour toi qu'une semence de guerre ; passe seulement l'Iaxarte, et tu verras l'étendue de nos plaines ; inutilement voudras-tu suivre les Scythes, je te défie de les atteindre ; notre pauvreté sera toujours plus agile que ton armée chargée des dépouilles de tant de nations, et lorsque tu nous croiras bien loin, tu nous verras tout-à-coup tomber sur ton camp, car c'est avec la même vitesse que nous fuyons et que nous poursuivons nos ennemis dans nos vastes solitudes, que nous préférons encore à vos grandes villes et à vos fertiles campagnes.

Crois-moi, la fortune est glissante, tiens-la bien de peur qu'elle ne t'échappe, encore auras-tu bien de la peine à la retenir si elle veut s'enfuir, du moins donne-lui un frein de peur qu'elle ne t'emporte. Nous disons parmi nous qu'elle n'a point de pieds, qu'elle n'a que des mains et des aîles ; mais qu'elle ne peut souffrir que l'on touche à ses aîles quand elle tend les mains. Si tu es un dieu, tu dois faire du bien aux mortels et ne pas leur ravir ce qu'ils ont ; si tu n'es qu'un homme, songe toujours à ce que tu es, car il y a de la folie à ne s'appliquer qu'aux choses qui nous font oublier nous-mêmes. Ceux que tu laisseras en paix seront tes amis, parce qu'ils seront tes égaux ; mais ne t'imagine pas que ceux que tu auras vaincus puissent t'aimer, il n'y a jamais d'amitié entre le maître et l'esclave, une paix forcée est bientôt suivie de la guerre.

Si tu veux faire alliance avec nous, tu peux compter

sur notre fidélité, mais tu n'exigeras jamais de nous aucun serment ; nous laissons aux Grecs toutes ces formalités et ces précautions de signer leur contrat et d'appeler les dieux à témoins de leurs promesses ; nous ne nous croyons religieux qu'autant que nous avons de bonne foi ; qui n'a pas honte de manquer de parole aux hommes, ne craint point de tromper les dieux. Considère au reste que nous veillerons pour toi à la garde de l'Europe et de l'Asie ; nous nous étendons jusqu'à la Thrace, et la Thrace confine, à ce qu'on dit, à la Macédoine ; il ne s'en faut que de la largeur de l'Iaxarte que nous ne touchions à la Bactriane ; ainsi nous sommes tes voisins des deux côtés ; choisis lequel tu aimes mieux de nous avoir pour amis ou pour ennemis.

Le roi lui répondit en deux mots, qu'il useroit de sa fortune et de leur conseil ; de sa fortune en continuant d'y avoir confiance, et de leur conseil en n'entreprenant rien témérairement.

Quand il les eût renvoyés, il fit aussi-tôt mettre son armée sur les radeaux qui étoient tous prêts ; il plaça sur le devant ceux qui portoient des boucliers, et les fit mettre à genoux pour être moins exposés aux flèches ; derrière eux étoient ceux qui jettoient les traits et les pierres, couverts par les flancs de soldats armés de toutes pièces ; ceux qui étoient derrière eux tenoient leurs boucliers sur la tête, et formoient une espèce de tortue qui couvroit les matelots. Un arrangement à-peu-près semblable étoit ordonné dans les radeaux qui portoient les gens de cheval ; ils laissoient nager les chevaux les tenant seulement par la bride ; les soldats qui passoient couchés sur des outres étoient assurés contre les radeaux. Le trajet coûta beaucoup de peine, tout étoit capable de les rebuter, le trouble et la confusion inévitables dans une telle entreprise, la rapidité d'un fleuve violent



dont une armée nombreuse défendoit les bords ; Alexandre qui le premier avoit quitté le rivage, et qui couroit les mêmes dangers, les leur faisoit oublier pour eux-mêmes et ne leur laissoit de crainte que pour lui.

Les Scythes les voyant venir, descendirent sur les bords du fleuve ; quand ils furent à portée du trait, il lancèrent une telle quantité de fléches, que presque tous les Macédoniens en avoient plusieurs attachées à leurs boucliers : ils répondirent de même, mais comme ils n'avoient pas le pied assuré, leur décharge ne fit aucun effet. Dès que les radeaux touchèrent le rivage, ceux qui portoient les boucliers se levèrent tous ensemble et choquèrent l'ennemi piques baissées ; les archers et les frondeurs firent de pied ferme une vigoureuse décharge qui fit reculer l'ennemi. Les Macédoniens s'avançèrent aussi-tôt pour laisser à la cavalerie qui abordoit le terrein nécessaire. Les barbares voyant cette cavalerie, sautèrent de cheval avec une légèreté incroyable, et s'encourageant les uns les autres, l'attaquèrent vivement sans lui donner le tems de se mettre en ordre ; ils se divisèrent par pelotons, en renversèrent une grande partie. Alexandre en fit avancer d'autres qu'il mena lui-même à la charge ; il ne pouvoit faire entendre sa voix qui étoit fort foible, mais son exemple parloit. Ce ne fut qu'un cri d'allégresse et de victoire de la part de la troupe qu'il conduisoit. Ils se jettèrent avec fureur sur les barbares, à qui il fut impossible de soutenir un si rude choc. Quelque foible que fut le roi, il les poussa vivement pendant un assez long tems, et son ardeur l'engagea dans un désert aride, où il n'y avoit point d'eau. Ses soldats furent obligés de se désaltérer dans une mauvaise citerne dont l'eau avoit été corrompue par les ardeurs du soleil ; presque tous s'en trouvèrent mal, et Alexandre en fut consi-

dérablement incommodé; les forces lui manquant, il fut contraint de s'arrêter après avoir recommandé qu'on les poursuivît tant que le jour dureroit. Il se retira dans son camp pour se reposer et pour y attendre ses troupes; elles ne revinrent au camp que sur le minuit, après avoir tué grand nombre d'ennemis et fait encore plus de prisonniers, avec un butin de 1800 chevaux qu'ils chassoient devant eux.

Alexandre renvoya aux Scythes tous leurs prisonniers sans rançon, pour leur montrer que ce n'étoit point par animosité, mais par desir de gloire qu'il avoit pris les armes contre un peuple si vaillant. Le bruit de cette victoire, et encore plus la clémence du roi à l'égard des vaincus, releva extrêmement sa réputation. On avoit toujours cru que les Scythes étoient invincibles; après leur défaite, on avoua qu'il n'y avoit point de nation qui ne dût céder aux Macédoniens. Les Saces, nation puissante, envoyèrent une ambassade à Alexandre, pour se soumettre et lui demander son amitié. Les Scythes, eux-mêmes, lui firent faire des excuses par des ambassadeurs, rejettant la faute de ce qui étoit arrivé sur quelques particuliers, et témoignant qu'ils étoient prêts de faire tout ce qu'il plairoit au prince. Alexandre leur répondit, que ne souhaitant pas les trouver coupables, il vouloit bien les croire innocens, qu'il cesseroit de les poursuivre et leur pardonnoit sincèrement.

Délivré si heureusement de cette importante guerre, il tourna ses pensées du côté de Maracande où le traître Spitamène s'étoit renfermé, et vint lui-même pour le punir; quelque prompte et cachée que fut sa marche, Spitamène en fut averti, et se sauva dans la Bactriane, abandonnant ses complices. Le roi le poursuivit, mais ne l'ayant pu atteindre, il rentra dans

la Sogdiane, marcha vers Maracande, qu'il fit saccager, ainsi que le pays d'alentour, et fit mourir ceux des habitans de qui il avoit tout lieu d'appréhender une nouvelle révolte. Parmi ces malheureuses victimes de sa sûreté, il y eut trente jeunes hommes des plus grands seigneurs du pays, tous de bonne mine, lesquels ayant su qu'on les menoit au supplice par l'ordre d'Alexandre, se mirent à danser et à chanter avec effusion de cœur, comme si on leur eût annoncé la plus agréable de toutes les nouvelles. Le roi étonné de les voir aller à la mort si gaiement, se les fit amener, et leur demanda d'où venoit ce transport de joie, voyant la mort devant leurs yeux; ils lui répondirent : si tout autre que vous nous faisoit mourir, nous nous en affligerions; mais rendus à nos ancêtres par l'ordonnance d'un si grand roi, vainqueur de toutes les nations, nous nous félicitons d'une mort si glorieuse, que les plus vaillans hommes ambitionneroient. Admirant la grandeur de leur courage, il leur demanda s'ils vouloient qu'il leur donnât la vie, à condition de n'être plus ses ennemis : Seigneur, lui dirent-ils, nous n'avons jamais été tels à votre égards, mais étant attaqués nous nous sommes défendus. Quel gage, leur dit Alexandre, pouvez-vous me donner de votre foi? point d'autres, répondirent ces jeunes seigneurs, que cette même vie dont votre bonté nous fera grace, et que nous serons toujours prêts de vous rendre quand vous nous la redemanderez, et ils lui tinrent parole. Quatre d'entr'eux, qu'il mit au nombre de ses gardes, le disputèrent aux Macédoniens en zèle et en fidélité. Le roi ayant laissé un petit corps de troupes dans la Sogdiane, passa à Bactres. Bessus y étoit toujours dans les fers, en attendant le supplice que ses crimes avoient mérité; il le fit venir, lui reprocha encore la mort

de Darius et l'envoya ensuite à Ecbatane, le nez et les oreilles coupés, pour y être jugé et puni selon l'arrêt qui en seroit porté par le conseil des Medes et des Perses, auquel Oxatres, frère de Darius, présida par ordre d'Alexandre : on l'attacha à deux arbres pliés avec violence, qui le mirent en pièces lorsque l'on vint à les relâcher.

La protection marquée que la Fortune accordoit aux armes d'Alexandre, lui soumettoit tous les peuples de gré ou de force dès qu'il paroissoit ; mais à peine étoit-il disparu, que l'amour de l'indépendance séduisoit les esprits et lui enlevoit la plupart de ceux qui l'avoient reconnu pour leur maître. Tout lui paroissoit assujetti quand il passa le fleuve Oxus pour venir à Bactres. A peine étoit-il arrivé dans cette ville, qu'il apprit que la révolte étoit déclarée dans la haute Sogdiane, et qu'on en avoit chassé les gouverneurs qu'il y avoit laissés. Heureusement il arriva sur ces entrefaites des recrues considérables, tant de la Grèce que de la Macédoine, qui montoient à 16,000 hommes. Avec un renfort si considérable, il marcha vers les villes rébelles et fit mourir ceux qui avoient suscité l'esprit de discorde, et en peu de jours il arriva sur les bords du fleuve Oxus qu'il passa, et étant allé à la ville de Marginiane, il choisit aux environs des lieux favorables pour y bâtir quelques places fortes, afin de tenir en respect ces peuples nouvellement conquis. Tout le plat pays pacifié le reconnut pour maître. Il n'y eut plus qu'une seule montagne isolée, sur laquelle Arimaze, Sogdien, s'étoit retiré avec 30,000 hommes et des munitions pour deux ans ; c'est ce qu'on nommoit le rocher d'Oxus. Il avoit quatre lieues de circonférence et trois quarts de lieues de hauteur. Le sommet étoit fertile et assez grand pour pouvoir nourrir

500 hommes. Ce rocher étoit escarpé de tous côtés, et n'avoit qu'un sentier taillé dans le roc, par où on pouvoit y monter; au milieu du penchant il y avoit une caverne dont l'entrée étoit fort étroite et obscure, mais qui s'élargissoit insensiblement et conduisoit à différentes grottes où il y avoit plusieurs fontaines dont les eaux ramassées formoient une assez grande rivière. Alexandre ayant reconnu la place, hésita s'il devoit passer outre; mais comme son caractère étoit de chercher en tout le merveilleux et de tenter l'impossible, il résolut de vaincre la nature même qui sembloit avoir fortifié ce roc contre la puissance des hommes.

Avant que de faire aucun acte d'hostilité, il envoya Cophés, un des fils d'Artabaze, vers les barbares, pour leur ordonner de se rendre. Arimaze, plein de confiance en sa situation, rejetta cette proposition avec hauteur et demanda à Cophés si Alexandre savoit voler. Cette réponse insolente outra Alexandre; il fit choisir dans sa troupe trois cents jeunes gens des plus légers et des plus dispos, qui avoient demeuré et fréquenté dans les montagnes. Quand on les lui eut amenés, c'est avec vous valeureuse jeunesse, leur dit-il, que j'ai forcé les places que l'on avoit cru impénétrables; que j'ai franchi les montagnes toujours couvertes de neiges, traversé les rivières et franchi les défilés; témoin de votre valeur, c'est vous que j'ai choisis pour venger l'affront que l'on nous fait. Ce roc que vous voyez n'a qu'une avenue praticable que les barbares défendent sans songer au reste; ils n'ont mis de vedettes et de sentinelles que du côté qui regarde notre camp, mais si vous cherchez bien, il n'est pas que vous ne puissiez trouver quelques sentiers pour parvenir au sommet du rocher; la nature n'a rien fait de si inaccessible où la valeur ne puisse atteindre, et ce n'est que pour avoir entrepis

ce que personne jamais n'avoit osé, que nous sommes maîtres de l'Asie. Gagnez donc ce sommet, et quand vous vous en serez saisi, élevez des drapaux blancs pour signal, et je ne manquerai pas de vous ôter l'ennemi d'entre les bras et de l'attirer à moi en faisant diversion. Celui qui montera le premier aura 10,000 écus de récompense, le second en aura 9,000, ainsi des autres jusqu'au dixième; mais je suis sûr que ce ne sera pas tant l'intérêt qui vous y portera que l'honneur et le desir de me plaire.

Pleins d'ardeur et s'imaginant déjà d'être au sommet, ces jeunes gens partent sur les dix heures du soir, après avoir fait provison de cordes, de coins, de crampons et de vivres pour deux jours. Alexandre fit le tour de la montagne avec eux, et les quitta dans l'endroit qui paroissoit le moins difficile, priant les dieux de les conduire heureusement. Ils commencèrent à monter n'ayant que leurs épées et leurs javelines; ils marchèrent quelque tems à pied parmi des ronces et des broussailles. Quand il fallut grimper, les uns s'accrochoient aux pierres qui avançoient et se soulevoient elles-mêmes; les autres enfonçoient leurs crampons dans la neige qui étoit gelée, pour se soutenir dans les endroits glissans; d'autres enfin plantant leurs coins avec force en faisoient des échelles pour s'aider à monter. Ils passèrent ainsi la nuit et le jour suivant suspendus à ces rochers, avec mille peines et mille dangers, ayant à lutter en même tems contre la neige, contre le froid et contre le vent. Néanmoins le plus fort restoit à faire, et il leur sembloit que le roc croissoit toujours en hauteur à mesure qu'ils s'avançoient. Ils virent plusieurs de leurs compagnons, à qui l'appui ou la force manquoient, tomber dans des précipices, et ils voyoient par leur malheur ce qu'ils avoient à craindre.

Ils arrivèrent enfin sur le sommet du roc, mais tous horriblement fatigués, et quelques-uns mêmes ne pouvoient plus s'aider d'une partie de leurs membres. La nuit et le sommeil les prirent en même tems, et se couchant de côtés et d'autres dans les endroits qui étoient sans neiges, ils dormirent jusqu'au jour. Le lendemain ils se réveillèrent de ce profond sommeil, et s'étant réunis tous ensemble, il s'en trouva à dire trente-deux qui avoient péri en montant. Ils cherchèrent de tous côtés l'ennemi, car quoiqu'ils fussent au sommet du roc, ils ne l'avoient point apperçu et ils ignoroient de quel côté un si grand nombre de barbares pouvoit être; ils apperçurent une grande fumée au-dessous d'eux; ils conclurent que c'étoit-là le lieu de leur retraite, et ils élevèrent aussi-tôt les signaux dont on étoit convenu.

Alexandre également touché du désir d'emporter cette place et du danger visible où ces hommes étoient exposés, fut tout le jour sur le pied à regarder ce rocher, et ne se retira pour se reposer que lorsque la nuit fut entière. Le lendemain, dès le grand matin, il fut le premier qui apperçut le signal; néanmoins il doutoit encore si ses yeux ne le trompoient point, à cause de la fausse clarté que faisoit l'aurore au point du jour; mais la lumière venant à croître le mit hors de doute; ayant donc fait appeller Cophès, il l'envoya pour la seconde fois exhorter Arimaze à se soumettre, et s'il s'opiniâtroit, il avoit ordre de lui faire voir ceux qu'il avoit sur sa tête.

Cophés y étant donc allé, fit tout ce qu'il put pour résoudre Arimaze à capituler, usant de promesses et de menaces. Arimaze lui répondit en termes plus fiers et plus insolents qu'auparavant et lui commanda de se retirer. Cophés le prenant par la main, le pria de sortir

sortir un moment de la caverne où il étoit, et lui montra les Macédoniens logés sur sa tête, et d'un ton railleur, vous voyez, lui dit-il, que les soldats d'Alexandre ont des ailes; après il se retira. Pendant ce tems-là Alexandre faisoit sonner de la trompette par tout son camp, et l'armée faisoit retentir tous les lieux voisins des signes avant coureurs de la victoire. Ces cris éclatans et l'aspect de l'ennemi au-dessus de leur tête, jetta un tel trouble et une telle allarme parmi les barbares, que sans prendre garde au petit nombre de ceux qui étoient montés, ils se crurent perdus et investis de toute part. On rappella donc Cophés, on envoya avec lui 30 des principaux pour remettre la place à condition d'avoir la vie sauve.

Quoiqu'Alexandre ne fût pas encore leur maître, irrité de la fierté d'Arimaze, il refusa de les recevoir à composition. Une confiance aveugle dans son bonheur qui ne s'étoit jamais démenti, lui ôtoit toute vue de danger. Arimaze de son côté aveuglé par la crainte, et n'envisageant point de ressource, descendit avec ses parens et sa principale noblesse dans le camp d'Alexandre. Ce prince qui n'étoit pas maître de sa colère, oubliant ce que l'humanité et la bonne-foi demandoient dans cette occasion, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pied même du rocher. La multitude qui s'étoit rendue fut donnée avec tout le butin aux habitans des nouvelles villes bâties en ces quartiers et Artabaze eut encore le gouvernement du roc et du pays des environs.

Cette action d'inhumanité souleva une partie des provinces voisines; quelques-uns de ceux qui s'étoient échappés leur ayant appris à quoi on étoit exposé sous un prince qui n'étoit pas maître de sa colère, en qui on ne pouvoit prendre aucune confiance; qui rendoit

esclaves ou faisoit mourir ceux mêmes qui venoient se jetter à ses pieds; elles refusèrent hautement de lui obéir. Alexandre voyant que le feu de la rébellion gagnoit de toute part, divisa son armée en trois corps, pour en arrêter les progrès. Il en donna une partie à Ephestion, l'autre à Cœnus et se réserva la troisième. Ils marchèrent chacuns en différens endroits, et la fortune partageant également leurs armes, ils remirent les séditieux dans l'obéissance. Le roi donna les villes de ceux qu'il contraignit par la force à celles qui étoient revenues d'elles-mêmes. Une nouvelle troupe de mutins ravageoit le plat pays du nord de cette province avec 800 chevaux Massagetes. Attinas qui y commandoit se mit en campagne pour leur donner la chasse et les disperser; il tomba lui-même dans une embuscade qu'ils lui dressèrent, et il y périt avec toute sa troupe. Le bruit de cette défaite vint à la connoissance de Cratère qui y accourut avec sa cavalerie. Les Massagetes s'étant déjà retirés, il déchargea sa colère sur les Dahes, en fit passer mille au fil de l'épée et mit fin à tous les mouvemens de la province.

Le roi qui avoit été contre les Sogdiens, les dompta encore et retourna à Maracande, où il reçut une nouvelle ambassade du roi des Scythes Le sujet de leur voyage étoit de lui offrir des présents et la fille de leur roi en mariage et de lui dire que s'il ne l'estimoit pas digne de cet honneur, il permit du moins aux principaux de sa cour de faire des alliances avec les grands seigneurs du pays; ils l'assurèrent même que leur roi viendroit en personne le saluer. Alexandre le remercia de leurs offres, et leur répondit que ses projets ne lui permettroient point encore de se marier.

Il ne séjourna à Maracande que pour y attendre Ephestion et Artabaze, et de-là il passa dans la Ba-

tarie, où il courut un très-grand danger dans une chasse au lion; cet animal qui étoit d'une grandeur monstrueuse vint droit à lui et sembloit devoir le dévorer, il le tua d'un seul coup; on le félicita également sur son bonheur et sur son adresse; néanmoins les Macédoniens alarmés du péril qu'il y avoit couru, ordonnèrent que conformément aux coutumes de leur pays, le roi n'iroit plus à la chasse à pied, sans être accompagné de quelques grands de sa cour qui ne devoient jamais le quitter; ils le prièrent de se ménager pour eux, et lui remontrèrent que le plaisir et la gloire de tuer une bête féroce ne devoit pas être acheté si cher.

De-là il retourna encore à Maracande, où Artabaze l'ayant prié de le décharger de son gouvernement de la Sogdiane, à cause de son grand âge, il en pourvut Clitus; c'étoit un vieil officier de Philippe, qui s'étoit signalé en beaucoup de rencontres. Ce fut lui qui, à la bataille du Granique, comme Alexandre combattoit la tête nue, son casque étant brisé, et que Rosaces avoit déjà le bras levé pour le frapper par derrière, couvrit le roi de son bouclier, et abbatit la main du barbare. Sa sœur Hellanice avoit été la nourrice d'Alexandre, qui l'aimoit avec une aussi grande tendresse que si elle eût été sa mère; il lui devoit les premiers soins de sa naissance, et à son frère la conservation de sa vie. Comme pour toutes ces raisons il considéroit fort Clitus, il lui confia une province des plus importantes de son empire. Comme les affaires demandoient qu'il partît dès le lendemain, le roi le convia le soir à un grand festin qu'il donnoit à cause de la fête de Castor et Pollux.

La circonstance fit tomber la conversation sur ces deux héros, et des courtisans adulateurs avancèrent que quelques grandes que fussent les actions qui leur avoient

mérité les honneurs divins, elles ne méritoient jamais d'être comparées à celles d'Alexandre, comme eux fils de Jupiter. Cette flatterie fut appuyée de quelques chansons dans le même goût.

C'étoit flatter Alexandre dans l'endroit le plus sensible. Les fumées du vin jointes à cette passion qu'il avoit pour les louanges, le porta à célébrer ses propres exploits sans garder aucune mesure, jusqu'à se rendre insupportable à ceux mêmes qui savoient qu'il disoit la vérité, les plus âgés néanmoins se turent, jusqu'à ce qu'ayant commencé à rabaisser les actions guerrières de Philippe son père, il se vanta que la fameuse bataille de Cheronée étoit son ouvrage, et que la gloire de cette grande journée lui avoit été ravie par la malignité et l'envie de son père; que dans une sédition, Philippe affoibli d'une blessure, s'étoit couché par terre et n'avoit point trouvé de meilleur expédient pour se sauver que de faire le mort; qu'alors il l'avoit couvert de son bouclier et tué de sa main ceux qui vouloient approcher de lui; qu'enfin il s'étoit injustement glorifié d'une victoire sur les Illyriens à laquelle il n'assista jamais.

La jeunesse étoit charmée d'entendre ce discours, mais les anciens officiers qui avoient long-tems porté les armes sous Philippe, en étoient vivement blessés.

Clitus qui étoit échauffé par le vin et qui d'ailleurs étoit naturellement emporté, se tournant vers ceux qui étoient auprès de lui à table, leur rapporta quelques vers d'Euripide, de telle sorte que le roi pouvoit plutôt ouïr le son de sa voix que les paroles. Le sens de ces vers étoit que les Grecs avoient eu grand tort d'ordonner qu'aux inscriptions des trophées on mettroit seulement le nom des rois, parce que c'étoit dérober à de vaillants hommes, la gloire qu'ils avoient acquise au prix

de leur sang. Le roi s'apperçut bien qu'il lui étoit échappé quelque chose de désobligeant et demanda ce qu'il avoit dit; mais comme personne ne voulut répondre, Clitus haussant la voix peu-à-peu se mit à raconter les actions et les guerres de Philippe, les préférant à tout ce qui se faisoit alors, ce qui excita une grande dispute entre les jeunes et les vieux. Quelque peine que sentît intérieurement le roi, il dissimula d'abord en se faisant violence, et parut écouter patiemment tout ce que disoit Clitus à son désavantage; il sembloit même qu'il auroit encore retenu sa colère, si Clitus en fût demeuré-là; mais celui-ci portant toujours l'insolence plus loin, comme s'il eût pris à tâche d'irriter le roi et de lui insulter, en vint jusqu'à prendre la défense de Parménion, et jusqu'à soutenir que la ruine de Thèbes n'étoit rien en comparaison de la victoire de Philippe sur les Athéniens, et que les vieux capitaines Macédoniens valoient beaucoup mieux que ceux qui, ayant eu la honte de se laisser battre, avoient néanmoins la témérité de les décrier. Alexandre lui ayant dit sur cela qu'il plaidoit sa propre cause, en appellant lâcheté un malheur; Clitus se lève, et les yeux bouffis de vin et de colère: c'est pourtant cette main, dit-il, en étendant le bras, qui vous sauva la vie à la bataille du Granique, lorsque tout fils de Jupiter que vous êtes, vous tourniez le dos à l'épée de Spitridate; c'est par le sang et les blessures de ces Macédoniens taxés de lâcheté que vous êtes devenu si grand. Alexandre outré de cette insolence, lui répondit: ah! scélérat, en tenant tous les jours de tels discours contre moi, et excitant les Macédoniens à la révolte, penses-tu que tu auras long-tems le plaisir de t'en réjouir? Ah vraiment, repliqua Clitus, la fin tragique de Parménion nous apprend quelle récompense eux et moi devons attendre

de nos services. Ce dernier reproche piqua jusqu'au vif Alexandre, il se retint cependant encore et ordonna à Clitus de sortir; comme il n'obéissoit pas, ses amis voulurent l'entraîner de force; mais sa bile s'échauffant de plus en plus, il a raison, dit-il, de ne vouloir point souffrir à sa table des hommes qui ne savent que dire la vérité; je me félicite de lui avoir appris plus de vérités que son prétendu père Ammon n'osa lui en dire; il fera bien de passer sa vie avec des barbares et des esclaves, qui adoreront volontiers sa ceinture persienne et sa robe blanche. Le roi ne fut plus maître de sa colère, il prend une pomme et la jette à la tête de Clitus; il se lève et cherche son épée, mais Aristophane, un de ses gardes du corps, l'avoit prévenu : Lysimaque, Léonate et les autres environnèrent Alexandre, et le conjurèrent de s'appaiser; il s'écria : c'est donc ainsi que mes plus intimes se saisissent de moi, comme on a fait à Darius, et se démêlant de leur main, il appelle ses gardes et ordonne au trompette de sonner l'alarme, ce qui étoit le signe d'une grande émeute; le trompette différa et refusa d'obéir; Alexandre lui donna un soufflet qui le fit par la suite estimer de tout le monde, car sa désobéissance fut cause que le camp ne s'étoit pas soulevé. Clitus néanmoins continuoit toujours; ses amis le poussèrent à grande peine hors de la salle, mais il y rentra incontinent par une autre porte, en chantant avec une audace sans pareille des vers injurieux au prince. Alexandre aussi-tôt se jette sur un de ses gardes, et lui ayant arraché sa javeline, il en perce Clitus qui se trouve près de lui, et le voyant renversé par terre; va t'en, dit-il, maintenant trouver Philippe, Parménion et Attalus.

La colère du roi étant comme éteinte tout-à-coup

dans le sang de Clitus, il connut son crime dans toute son étendue et dans toute sa noirceur; vit nager dans son sang un homme qui avoit abusé de sa patience, mais qui jusques-là avoit été un fidèle serviteur, qu'il avoit jugé digne de sa confiance, qui lui avoit sauvé la vie. L'horreur de ce crime étoit peinte sur tous les visages, chacun craignoit pour soi après un tel évènement, et ceux qui étoient les mieux en grace ne pouvoient plus répondre de leur vie; tous ces objets se présentèrent en même tems à l'esprit d'Alexandre. Pendant qu'il avoit les yeux fixés sur le corps de Clitus, il songeoit en lui-même comment il pourroit soutenir la vue de sa nourrice Hellanice, et lui présenter sa main souillée du sang de son frère; il se voyoit alors la terreur de ses amis, comme il l'étoit de ses ennemis; ne pouvant soutenir ces tristes réflexions, il se jetta sur le corps de son ami, en arracha la javeline, et s'en alloit percer si ces gardes qui accoururent à lui ne l'eussent désarmé. Il les pria de ne pas le laisser survivre à une action si criminelle; ils le conduisirent à sa chambre, où il s'enferma et passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes sans prendre aucune nourriture. Après qu'il eut épuisé toutes ses forces en gémissemens, il demeura sans voix étendu par terre, poussant seulement de tems en tems de profonds soupirs. Ses amis craignant les suites de ce désespoir, entrèrent par force dans sa chambre; ils s'empressent de le consoler; il ne répond à personne. Aristandre lui rappelle un songe où il avoit vu Clitus en robe noire, et lui ayant fait entendre que tout ce qui venoit d'arriver avoit été réglé de toute éternité par le destin, et avoit été par conséquent inévitable, il parut un peu soulagé. Calisthènes et Anaxarque, deux autres philosophes, vinrent ensuite. Le premier l'aborda doucement, et essaya de se

rendre maître de sa douleur en s'insinuant peu-à-peu dans son esprit, et en tâchant de le rappeller à lui-même par des réflexions solides et tirées du fond de la philosophie, évitant avec art tout ce qui pouvoit renouveller son affliction et aigrir une plaie toute saignante qui demandoit d'être traitée avec une extrême délicatesse; mais la douleur d'Alexandre étoit trop forte pour être guérie par des remèdes aussi doux. Anaxarque le comprit et ne garda pas tant de mesures, amateur en tout des voies et des idées singulières, il prend le ton d'un philosophe décisif et absolu, et regardant le prince : quoi donc, dit-il, est-ce là cet Alexandre sur qui toute la terre a les yeux ouverts? et le voilà étendu par terre fondant en larmes comme un vil esclave : ignore-t-il donc qu'il est la loi suprême de tous ses sujets, qu'il n'a vaincu que pour être seigneur et maître, et nullement pour se soumettre à une vaine opinion? Ne savez-vous pas que Jupiter a la Justice et Thémis aux deux côtés de son trône, pour faire entendre aux mortels que toutes les actions du prince sont justes et équitables? Il n'y eut que ce discours insensé qui pût appaiser Alexandre dans un moment où sa raison n'agissoit point en lui. Anaxarque s'insinua fort depuis dans ses bonnes graces, et par l'artifice de ses discours, rendit insupportable à Alexandre la conversation de Calisthènes, qui déjà commençoit à lui déplaire à cause de l'austérité de ses discours et de ses manières.

Quoiqu'il s'étoit résolu à se laisser mourir, il consentit à prendre de la nourriture. Pour détourner de son esprit l'image de son crime et pour faire cesser tous ses remords, les Macédoniens déclarèrent, par un décret solemnel, que Clitus avoit été tué avec justice à cause de sa témérité, et l'auroient même privé de la sépulture si Alexandre ne s'y fût opposé.

On compare quelquefois au foudre la colère quand elle se trouve unie avec la puissance; en effet, quel ravage alors ne cause-t-elle point ! que sera-ce donc si on y joint encore l'ivresse ? quel malheur pour ce prince de n'avoir pu vaincre ces deux défauts ! quoi de plus funeste, quoi de plus meurtrier que l'emportement de la colère ! quoi de plus indigne d'un roi que l'excès du vin, si bas en lui-même et si horrible dans ses suites ! On vient d'en voir un des plus funestes exemples. On a honte pour Alexandre quand on voit ce grand prince rempli d'ailleurs de tant de belles qualités, de cette grandeur d'ame, de cette générosité sans pareille, animé par le vin devenir le meurtrier d'un ancien ami, téméraire et indiscret à la vérité, mais ami. Mais que dire de la consolation que lui apporte Anaxarque ? quelle peste pour Alexandre déjà enivré de sa grandeur, que cette ame lâche, que ce docteur de mensonge, assez fécond en ressources pour lui faire entendre que sa volonté et sa puissance sont la seul règle du bien et du mal !

LIVRE XVI.

ALEXANDRE voulut rester encore dix jours à Maracande pour reprendre ses esprits et rassurer sa contenance. Dans cet intervalle il y reçut la visite de Pharasmane, roi des Scythes voisins de la Colchide et du Pont-Euxin; il venoit lui offrir ses services pour la conquête des nations voisines, promettant d'entretenir son armée de tout ce qui seroit nécessaire. Alexandre le remercia et lui dit que se trouvant près des Indes, il vouloit auparavant les réunir sous son empire; qu'ensuite il iroit en ces contrées en retournant dans la Macédoine; qu'au reste il le prioit de ne point oublier sa parole; il le congédia ensuite et lui donna Artabaze pour le conduire une partie du chemin. Comme l'hiver approchoit, il envoya Ephestion dans la Bactriane pour faire les provisions nécessaires pour cette saison; il donna à Amynthas le gouvernement de la Sogdiane qui avoit été destiné à Clitus.

Deux mille révoltés de la Bactriane s'étoient retirés dans le Xenippe, contrée frontière de la Scythie, fertile en tout, où ils vivoient de brigandages et forçoient les habitans de se mettre de leur parti. Alexandre y alla, et sur le bruit de sa marche les séditieux furent chassés par ceux-même qu'ils croyoient avoir séduits. Ils trouvèrent dans leur retraite l'occasion d'attaquer Alexandre, mais espérant avoir plus d'avantage quand ils ne l'auroient point en tête, ils aimèrent mieux attaquer Amyntas: ils le chargèrent avec fureur, tinrent long-tems la victoire indécise, jusqu'à ce qu'ayant perdu plus de la moitié de leur monde, le reste prit la fuite, ils se reti-

rèrent auprès de Spitamene qui étoit dans le pays des Dahes.

Le prince vainqueur accorda la grace aux captifs, quoiqu'ils se fussent déjà révoltés plusieurs fois, et leur ayant fait prêter serment de fidélité, il vint avec toutes ses troupes dans une contrée particulière de la Bactriane, appellée la Naure.

Sysimetre en avoit conservé le gouvernement depuis que Darius le lui avoit confié; l'envie qu'il avoit de le transmettre à ses deux fils, lui avoit fait prendre toutes les précautions possibles pour n'en être point dépossédé: il s'étoit retiré avec deux mille hommes sur une roche escarpée, appellée Chorienne. Les habitans avoient pratiqué une gallerie souterraine pour se sauver s'ils y étoient forcés. Au-devant de cette place, étoit un fleuve extrêmement rapide, qui tenoit lieu de fossé, et au-devant du fleuve étoient plusieurs éminences dont l'approche étoit défendue par plusieurs ouvrages.

Alexandre demanda à Oxiartes, seigneur Bactrien, si Sysimetre étoit un homme de cœur et de tête; il lui répondit que c'étoit un homme très-timide et très-lâche; cette roche sera donc aisée à prendre, reprit Alexandre, puisque celui qui y commande est un homme sans courage. Il fit aussi-tôt battre sans relâche les forts qui couvroient les éminences. Le service continuel des archers et des frondeurs empêchoit l'ennemi de paroître. Le bélier eut bien-tôt fait des brêches, où on donna l'assaut; on chassa les assiégés et l'on demeura les maîtres de toutes les éminences. La destruction de cet obstacle ne fit que conduire à un autre. Alexandre apperçut le torrent qu'il n'étoit pas possible de passer ni à la nage, ni sur des peaux à cause de sa rapidité. Il entreprit d'y faire un pont avec des pierres et des arbres, et le moyen lui réussit. La promptitude

avec laquelle l'ouvrage fut achevé intimida les barbares. Leur contenance montrant qu'ils n'étoient pas éloignés de capituler, le roi leur envoya Oxiartes pour les engager à se rendre, et pour les obliger de le faire au plutôt, il fit avancer ses machines et ses archers qui firent des décharges continuelles. Sysimetre sentant sa foiblesse et se voyant si vivement poussé par Alexandre, étoit prêt de souscrire aux conditions qu'on lui offroit, sans les oppositions de sa mère, qui regardoit la mort moins odieuse que la servitude et l'assujettissement; mais enfin il rappella Oxiartes qui s'en retournoit et lui promit de se rendre, le priant seulement de ne point témoigner au roi l'emportement de sa mère, afin que rien ne pût empêcher d'avoir égard à ses soumissions. Peu après il le suivit avec elle et ses enfans, sans attendre aucun gage de la parole qui lui avoit été donnée qu'il ne lui feroit aucun mal. Le roi lui fit dire de ne pas descendre, qu'il se transporteroit sur la montagne. Il y alla après avoir sacrifié à Minerve et à la Victoire, et touché de la sincérité de sa soumission, il lui rendit son gouvernement, avec promesse d'en étendre les limites s'il lui demeuroit fidèle; il prit ses deux jeunes fils pour l'accompagner dans ses voyages.

Cet acte de clémence ne fléchit pas le reste des Nauriens, ils gagnèrent le haut de la montagne et se sauvèrent ensuite dans l'intérieur de leur province. Alexandre les poursuivit avec sa cavalerie l'espace de 10 lieues par des chemins âpres et difficiles qui épuisèrent les hommes et les chevaux; comme il changeoit souvent de cheval, il laissa derrière lui tous les autres; les cinquante jeunes gens qui l'accompagnoient ne purent le suivre; il n'y eut que le seul Philippe, frère de Lisimaque, qui n'abandonna jamais ses côtés. Quand ils furent arrivés où les barbares avoient

leur retraite, ils combattirent avec un grand courage. Philippe couvrit souvent Alexandre de son bouclier, et lui épargna bien des blessures; mais enfin, les barbares étonnés de cette valeur presque divine, prirent la fuite; et s'étant dispersés, ils n'osèrent plus paroître. La joie que leur défaite causa à Alexandre, fut beaucoup altérée par la mort de Philippe. Ce jeune homme avoit donné des marques à Alexandre de la plus haute valeur; couvert de blessures, son courage lui avoit, pour ainsi dire, tenu lieu de vie, tant qu'il combattit; mais aussi-tôt que les ennemis se furent dispersés, ses sens se refroidirent, il n'eut plus la force de se soutenir; s'appuyant sur un arbre, il laissa tomber ses armes, et peu après il expira dans les bras d'Alexandre. Il perdit encore un de ses braves officiers, c'étoit Erygius, qui mourut dans le camp. Il fit faire à l'un et à l'autre des funérailles avec un grand appareil.

Leur défaite ne lui laissoit plus aucun ennemi que Spitamene; il se prépara donc à marcher contre les Dahes, chez lesquels il s'étoit retiré; mais son bonheur ordinaire lui en épargna la peine. Spitamene étoit idolâtre de sa femme; comme il couroit depuis long-tems de côté et d'autre, elle s'ennuyoit de cette vie errante et malheureuse, qui l'exposoit chaque jour à de nouveaux dangers; elle employoit tous ses charmes pour l'arrêter et l'engager à se rendre au vainqueur de la terre, dont il avoit déjà éprouvé la clémence, et qu'après tout, s'il différoit plus long-tems, il ne devoit pas croire qu'il pût lui échapper; elle ne négligea aucune ruse de son sexe pour le déterminer, mais Spitamene se figura qu'elle vouloit le trahir et que mettant sa confiance dans des graces et dans une beauté qui charmeroient le jeune prince, elle brûloit d'envie de paroître devant lui; il se transporta de

colère, et alloit la frapper de son épée, si ses frères ne lui eussent arrêté le bras; il la chassa avec menace de la tuer si elle paroissoit jamais en sa présence.

Son ancien amour fit bientôt sentir à Spitamene les regrets de cette séparation; il la rappella, lui rendit son affection et la conjura de ne plus parler de cette brouillerie passagère; il l'exhorta à partager avec lui le sort qu'il plairoit aux dieux de lui donner; qu'au reste, il mourroit plutôt que de se rendre. Elle s'excusa du conseil qu'elle lui avoit donné sur un défaut d'expérience et sur sa timidité, appanages naturels de son sexe, mais qu'elle n'avoit jamais cherché ni qu'elle ne chercheroit jamais à lui déplaire. Spitamene séduit par ces belles paroles, voulut célébrer publiquement le jour de leur réconciliation, et fit préparer un grand repas où il prit tant de vin qu'on fut obligé de le porter dans son lit; sa femme le voyant enseveli dans un profond sommeil, lui coupa la tête et la mit entre les mains d'une esclave à qui elle ordonna de venir avec elle.

Lorsqu'elle fut arrivée à la tente d'Alexandre, le prince la fit entrer et voyant ses habits pleins de sang, il crut qu'elle venoit lui demander sa protection contre les outrages de son mari, et il lui demanda quel service il pouvoit lui rendre; elle le pria de lui permettre de faire entrer l'esclave qu'elle avoit amenée et que l'on n'avoit pas voulu laisser entrer; dès qu'elle fut devant Alexandre, elle lui présenta la tête défigurée de Spitamene : l'horreur de ce crime saisit Alexandre et dissipa la haine qu'il portoit à un ennemi perfide; il fit chasser aussi-tôt du camp ces deux ames meurtrières. Voilà la différence qu'il y a d'un homme dans le libre usage de sa raison, qui suit les nobles sentimens de

son cœur, et d'un autre dans le moment de ses débauches. Alexandre pris de vin s'abandonne aux fougues de son tempérament, tue Clitus son ami, le frère de celle qu'il aimoit comme sa mère, celui à qui il devoit la vie. Alexandre en état d'écouter ce que dicte la raison au fond de son cœur, chasse et abhorre les meurtriers de son plus cruel ennemi.

Les Dahes ayant trouvé le corps de Spitamene sans tête, se saisirent de Darapherne, un des complices de Bessus, et le livrèrent à Alexandre à qui ils se soumirent.

Le parti des révoltés étant entièrement soumis par la mort de leur chef, il donna toute son attention à ses conquêtes. La plûpart des gouverneurs qu'il avoit mis dans les provinces ayant abusé tyranniquement de leur puissance, il en fit punir plusieurs de mort, et les peuples soulagés virent couler avec plaisir le sang de ceux qui s'étoient engraissés de leurs dépouilles par leurs rapines et leurs incursions. Il déposéda Arsane, gouverneur des Drances, et mit à sa place Stasanor; il envoya Arsace en Médie pour tenir la place d'Oxidates, qu'il se fit amener sous bonne garde, ainsi que Phraate, gouverneur des Tapures, auquel il substitua Phradapherne, à qui il confia encore l'Hyrcanie et les Mardes; le gouvernement de Babylone vacant par la mort de Mazée, fut donné à Déditamenes.

Les affaires étant ainsi disposées dans un arrangement qui paroissoit durable, il rappella ses troupes qui étoient en quartier d'hiver, pour les mener dans la province de Gabaza, située entre les Massagetes et les Getes; c'étoit moins pour les soumettre de force que pour s'en faire reconnoître, car ils ne donnoient aucune marque d'opposition. Le troisième jour de

marche, comme il étoit au milieu des forêts et des montagnes, il eut à essuyer un des plus grands orages dont on eut jamais oüi parler; il se forma sur sa tête un tonnère épouventable, quoiqu'on fut encore en hiver; les éclairs qui se succédoient de moment en moment, éblouissoient les yeux et abbattoient le courage des soldats. Il tonnoit presque sans cesse, et ils voyoient à chaque instant la foudre tomber devant eux; ils n'osoient marcher ni s'arrêter; il vint ensuite une grosse pluie mêlée de grèle, qui ressembloit à un torrent. La force du froid fort grand dans ce pays-là geloit l'eau de la pluie dès qu'elle touchoit la terre. Alexandre perdit plus de mille hommes dans cette tempête; lui seul invincible à tant de maux, et insensible à des rigueurs qui abbattoient les plus courageux, couroit par-tout autour des soldats, les consoloit, les aidoit et les encourageoit en leur montrant la fumée qui sortoit de quelques cabanes voisines; il fit couper des arbres entiers, auxquels on mit le feu, pour réchauffer la plûpart des soldats qui n'avoient plus de sentiment; ce ne fut que par ce moyen qu'il les sauva. Ayant apperçu un soldat Perse presque mort de froid, il se lève d'auprès du feu où il étoit sur son siége royal, le débarrassa lui-même de ses armes, le mit à sa place et le couvrit de son manteau. Le soldat ayant repris connoissance fut extrêmement surpris de se voir dans le siége et dans la chaise du roi; il se leva tout effrayé pour lui en faire ses excuses; mais le roi lui dit : mon ami, ne crains rien, considère seulement combien la condition sous les Macédoniens est plus heureuse que sous les Perses; chez eux c'eût été un crime digne de mort de s'asseoir dans la place de son roi, avec nous c'est ton salut.

Le lendemain il fit publier qu'on rendroit tout ce

qui

qui avoit été perdu dans ce désastre. Sysimetre arriva peu de jours après avec quantité de bêtes de charge, deux mille chameaux et des troupeaux considérables, qui rétablirent, en peu de tems, ses soldats; d'autres Satrapes lui avoient aussi apporté des rafraichissemens. Il leur donna à tous des marques de la plus vive reconnoissance.

Il prit ensuite des vivres pour six jours, et passa dans le pays des Saques qu'il permit à ses troupes de fourager, pour réparer leurs peines. Il envoya pour présent 30,000 moutons à Sysimetre. Il vint de-là dans une province où régnoit Cohortanes, qui se soumit aussi-tôt à l'obéissance du roi qui lui remit ses états, et lui demanda seulement que de trois fils qu'il avoit il permît à deux de le suivre et de l'accompagner à la guerre. Cohortanes, reconnoissant de ses bontés, le pria de vouloir bien accepter le troisième.

Bientôt après Oxiartes vint au-devant de lui et l'invita de prendre son logement dans son château. Il avoit préparé un repas superbe pour lui et les principaux de sa cour, avec tous les plaisirs qui pouvoient contribuer à son amusement. Alexandre l'accepta, et son cœur y fut surpris par des liens auxquels il ne s'attendoit pas. Insensible jusqu'alors à tous les charmes des dames de Perse, il ne le fut pas ici aux attraits de Roxane, fille d'Oxiartes, qui joignoit à une rare beauté un enjouement plein de grace et d'esprit. Elle charma les yeux et le cœur du prince, qui résolut aussi-tôt d'en faire son épouse. Il n'apporta de délai à la célébration de ses noces que le tems qui fut nécessaire pour les préparatifs; il voulut que cette fête répondit à tout l'éclat de sa gloire. On construisit exprès un bâtiment quarré de près de 400 toises de face, tapissé et orné d'or et d'argent et de tout ce que la Perse

avoit de plus superbe; les repas, les concerts, les spectacles, les divertissemens furent donnés avec la plus grande magnificence. Les présens que le roi et la reine reçurent en cette occasion, des princes étrangers et des grands seigneurs, tant en couronnes qu'en bijoux et meubles précieux, montèrent à 10,500 talens ou 31,500,000 livres. Ce fut principalement dans cette fête qu'il fit paroître le faste de sa vanité; seul aveugle au ridicule qu'il se donnoit, il n'avoit pas honte de paroître habillé comme Jupiter Ammon; quelquefois il se promenoit dans la ville sur son char avec les habits de Diane, son arc et son carquois; d'autrefois il empruntoit les attributs de Mercure ou d'Hercules comme la massue ou la peau du lion, et presque toujours il étoit revêtu de sa grande robe de Perse, qui paroissoit encore plus flétrissante par le nom Macédonien, par les ornemens et le luxe qu'il y ajoutoit; mais afin que le reproche de porter de la pourpre ne tombât pas sur lui seul, il écrivit aux Phéniciens et aux Iconiens de lui en envoyer pour tous les officiers de sa cour.

Ce mariage déplut extrêmement aux Macédoniens, qui ne pouvoient voir sans peine qu'il eût pris, pour son beau-père un de ses esclaves. Alexandre cherchoit à déguiser à leurs yeux la passion dont son cœur étoit rempli; il leur disoit qu'il étoit de leur intérêt de s'unir avec les Perses par des liens qui rendroient leur bonne intelligence plus ferme en confondant leurs intérêts, ne laissant plus de différence entre les vaincus et les vainqueurs; qu'il n'étoit point deshonoré par ce mariage, puisqu'Achille, dont il descendoit, avoit épousé Briseis, sa captive. Ses amis applaudissoient de bouche, mais ils n'osoient montrer ce qu'ils cachoient au fond de leur cœur; car depuis la mort

de Clitus, ils n'osoient plus se servir du langage de la liberté.

Comme il avoit résolu d'aller aux Indes et de-là sur l'Océan, il commanda, pour ne rien laisser derrière lui qui traversât ses desseins, que l'on choisît dans toutes les provinces 30,000 jeunes gens, les distribua à tous les gouverneurs de l'Empire, auxquels il ordonna de leur faire apprendre l'art militaire à la manière des Macédoniens, afin qu'ils servîssent d'ôtage jusqu'à ce qu'ils fûssent en état de servir en qualité de soldats.

Haustanes et Catenes, complices de Bessus, qui s'étoient rendus à lui, s'échappèrent; il envoya Cratère après eux, qui se rendit maître de Haustanes, et vit périr Catenes dans le combat. Polispercon réduisit aussi sous le joug une contrée nommée Bubacene; de sorte que tout étant paisible, et soupirant depuis long-tems après la conquête des Indes, il fit tous les préparatifs nécessaires.

Ce pays étoit alors le plus riche de l'univers, non seulement en or, mais en perles et en pierreries, dont les habitans se paroient avec plus de luxe que de grace. On publioit que les boucliers des soldats étoient d'or et d'yvoire. Maître de toutes les richesses de la Perse, et ne voulant lui céder en rien, il fit garnir les boucliers de ses soldats de lames d'argent, fit mettre des freins dorés à leurs chevaux, enrichit d'or et d'argent leur cuirasse, et se prépara à marcher avec 120,000 hommes.

Tout étant prêt pour le départ, il crut qu'il étoit tems de faire éclore le dessein qu'il avoit formé depuis long-tems de se faire rendre les honneurs divins; il ne songea plus qu'à mettre ce projet en exécution; il vouloit que non-seulement on l'appellât, mais qu'on

le crût fils de Jupiter; d'autant plus blâmable en cela qu'il vouloit faire croire aux autres ce dont lui-même, très-certainement, n'étoit pas persuadé; il vouloit que les Macédoniens se prosternassent en terre pour l'adorer à la façon que les Perses adoroient leurs princes. Dans une si folle prétention, il ne manquoit pas de flatteurs; un Agis d'Argos, un Cléon de Sicile, poëtes insipides et ames vénales, avec quelques autres de leur sorte, composoient des vers où ils plaçoient Alexandre dans dans le ciel, et publioient par-tout qu'Hercules, Bacchus, Castor et Pollux céderoient la place à ce nouveau dieu. Alexandre oubliant cette supériorité de génie qui ne le mettoit pas moins au-dessus du reste des Macédoniens, que son trône même, applaudissoit à ces discours.

Il ordonna donc une fête et fit un festin avec une pompe très-grande, où il convia les plus grands seigneurs de sa Cour, tant Macédoniens que Grecs et les plus qualifiés d'entre les Perses; il se mit à table avec eux, et après y être demeuré quelque tems, il feignit de se retirer, et se cacha, dit-on, derrière une tapisserie pour être témoin de tout ce qui se passeroit. Alors Cléon prit la parole, et s'étendit fort sur les louanges du roi; il fit un long dénombrement des obligations qu'on lui avoit, qu'ils pouvoient, disoit-il, reconnoître et payer à peu de frais avec deux grains d'encens seulement; en le reconnoissant pour dieu, puisqu'aussi-bien ils le croyoient tel; il cita l'exemple des Perses, et ajouta que si les autres faisoient difficulté de rendre cette justice au mérite d'Alexandre, il étoit résolu de commencer et de l'adorer dès qu'il entreroit dans la salle, mais qu'il falloit cependant que tous en fissent de même et principalement ceux qui faisoient profession de sagesse; qui devoient donner

aux autres l'exemple de la vénération qui étoit due à un si grand roi. On voyoit bien que ces dernières paroles s'adressoient à Calisthènes, dont la franchise et la liberté déplaisoient à Alexandre, comme si lui seul eût empêché les Macédoniens de lui rendre les honneurs divins; c'étoit un parent d'Aristote qui l'avoit donné à Alexandre, son élève, pour l'accompagner dans la guerre de Perse; sa sagesse et sa gravité le faisoient regarder comme la personne la plus propre à lui donner des conseils capables de l'empêcher de tomber dans les excès où son naturel bouillant et sa jeunesse le portoient; mais ce philosophe n'avoit point les manières douces et insinuantes de la Cour; il ne connoissoit point de milieu ni un certain tempérament entre une lâche complaisance et une roideur inflexible, effet naturel d'un esprit vain et particulier qui veut toujours que son sentiment l'emporte: que deviendroit un monde composé de tels hommes? Aristote avoit inutilement tenté d'adoucir son humeur, et prévoyant les suites que pouvoit avoir cette liberté brusque, il lui rappelloit souvent ce vers d'Homère:

La liberté, mon fils, abrégera tes jours.

Ce philosophe dans l'occasion dont il s'agit, voyant que personne ne vouloit répliquer, et que chacun avoit les yeux sur lui, tint ce discours où il n'y a cependant rien d'outré ni qui ressente la dureté de son caractère: Si le roi eut été présent au discours que tu viens de faire, nous ne serions pas obligés de te répondre; il t'auroit interdit lui-même et n'auroit pas souffert que tu le portasses à prendre des coutumes barbares, en rendant odieux sa personne et sa gloire par une si indigne flatterie; mais puisqu'il est absent je te répondrai pour lui, que les fruits précoces ne sont

pas de durée, et que pensant lui donner les honneurs divins, tu es le premier à les lui ravir; il faut du tems pour que tout le monde le regarde sincèrement comme un dieu, et c'est un tribut que les grands hommes ne reçoivent que de la postérité. J'estime Alexandre digne de tous les honneurs qu'un mortel peut recevoir; mais il y a de la différence entre le culte des dieux et celui des hommes; le premier comprend les temples, les vœux et les sacrifices; le second se borne à de simples louanges et à des hommages de respect; nous saluons ceux-ci et tenons à la gloire de leur rendre soumission, obéissance, fidélité; mais nous adorons les autres; nous leur consacrons des fêtes et chantons à leur gloire des hymnes et des cantiques. Le culte même des dieux est différent à proportion de leur dignité; les hommages que l'on rend à Castor et à Pollux, ne sont pas semblables à ceux que l'on rend à Hercules et à Jupiter. Il ne faut donc pas en confondant tout, ni rabaisser les dieux à la condition des mortels, ni élever un mortel à la condition des dieux. Alexandre entreroit dans une juste indignation, si l'on rendoit à un autre les hommages qui ne sont dûs qu'à sa personne sacrée; devons-nous moins craindre celle des dieux, si nous communiquons leurs honneurs à des mortels? Notre prince est fort au-dessus des autres, je le sais, c'est le plus grand des rois et le plus glorieux des conquérans; mais c'est un homme et non un dieu. Pour avoir ce titre, il faut qu'il ait dépouillé ce qu'il a de mortel, et nous avons bien intérêt de souhaiter que cela n'arrive que le plus tard qu'il se pourra. Les Grecs n'ont adoré Hercule qu'après sa mort et lorsque l'oracle l'a commandé. On nous cite l'exemple des Perses, mais depuis quand les vaincus font-ils la loi aux vainqueurs? A-t-on oublié

qu'Alexandre a passé l'Hélespont pour assujettir l'Asie à la Grèce, et non la Grèce à l'Asie ?

On écoutoit Calisthène volontiers comme le protecteur de la liberté publique, et tous les Macédoniens ne parurent pas seulement de son avis, mais ils se déclarèrent hautement, principalement les vieillards, qui ne pouvoient souffrir ces nouveautés aussi indignes que barbares. Le roi qui avoit tout entendu, voyant cette division, fit dire à Agis et à Cléon, que sans insister davantage, il se contentoit qu'à son retour, les Perses se proternassent selon leur coutume. Bientôt après il rentra feignant d'avoir été occupé à quelque affaire importante. Dès qu'il parut, les Perses l'adorèrent et Polispercon qui se trouva auprès de lui, voyant que l'un d'eux à force de s'incliner, touchoit du menton contre terre, lui dit en se moquant, de frapper encore plus fort. Alexandre vivement piqué de cette raillerie, le jetta par terre si rudement, qu'il tomba sur le visage, et il lui dit en l'insultant : pourquoi fais-tu donc la même chose que tu blâmes dans les autres ? Il le fit mettre en prison, mais il lui pardonna dans la suite ; il n'en fut pas de même de Calisthène. Après la cérémonie de l'adoration, il prit une grande coupe et la donna pleine aux convives, qui après avoir bu alloient embrasser le prince. Quand le rang de Calisthène fut venu, il prit la coupe pendant qu'Alexandre parloit à Ephestion, et après avoir bu, il s'approcha du prince pour l'embrasser ; mais il détourna la tête et lui refusa cette marque d'amitié. Calisthène dit tout haut en se retirant, il faut bien se consoler de la perte d'un baiser. Alexandre s'offensa plus de cette réponse que de ce qu'il avoit dit pendant son absence, et il ne chercha qu'un prétexte pour s'en venger indirectement, d'autant plus indisposé contre

lui, qu'Ephestion lui avoit dit que Calisthène lui avoit donné sa parole qu'il l'adoreroit, en se prosternant. On lui rapporta ensuite que ce philosophe s'enfloit de cette action, comme s'il avoit détruit la tyrannie; qu'il se faisoit suivre de toute la jeunesse, qui lui confioit tous les sujets de plainte qu'elle pouvoit avoir contre Alexandre.

LIVRE XVII.

L'OCCASION de satisfaire sa vengeance ne tarda pas à se présenter. Hermolaus, un des pages qui ne quittoient jamais la personne du roi, l'accompagnant à la chasse apperçut un sanglier qui venoit à lui, il lui lança son javelot et le coucha par terre. Alexandre piqué d'avoir été prévenu, s'abandonna à sa vivacité et le fit rudement punir. Hermolaus s'en plaignit à plusieurs de ses amis qui résolurent de le venger de cet affront et de poignarder Alexandre, la première nuit qu'ils se trouveroient de garde. Un mois s'écoula avant que leur tour fût venu; ce délai donna lieu au repentir d'un des conjurés; il eut horreur de son crime, et vint découvrir à Alexandre le nom des complices, sans faire cependant mention de Calisthène; mais d'autres gens plus officieux vinrent lui dire que dans les discours dont Calisthène entretenoit la jeunesse, il leur disoit qu'ils devoient songer qu'ils étoient des hommes faits; qu'un jour Hermolaus se plaignant de lui à Calisthène, lui demanda comment il pourroit devenir le plus célèbre d'entre les hommes; que ce philosophe lui répondit: en tuant celui qui est le plus célèbre; et que pour exciter quelquefois Hermolaus, il lui disoit de ne point redouter l'éclat et

l'appareil qui environnoit Alexandre, puisqu'il n'auroit affaire qu'à un homme dont la nature n'étoit pas meilleure que la sienne.

Alexandre fit arrêter aussi-tôt tous les complices et avec eux Calisthène. Le lendemain on assembla le conseil de la nation où l'on fit paroître les conjurés à l'exception du philosophe; Alexandre les interrogea tous mais ces jeunes gens saisis de crainte, ne purent lui répondre. Il n'y eut qu'Hermolaus qui lui dit : j'ai attenté à ta vie, je ne m'en repens point, parce que tu nous as traîté en esclaves et non en gens libres. Sopolis son père, voyant sa hardiesse, lui mit la main sur la bouche et vouloit l'empêcher de parler, lui donnant tous les noms que sa colère lui suggéroit pour lui remontrer l'atrocité de son parricide. Le roi l'arrêta et dit à Hermolaus : apprends nous un peu ce que t'a enseigné Calisthène. Je le veux bien, lui dit ce jeune homme, qui lui fit un discours plein de hardiesse et d'invectives. Les assistans étoient outrés de son insolence, son père tira son épée et alloit le tuer si Alexandre ne l'eût empêché et ne l'eût prié de prendre patience, et il ordonna à Hermolaus de continuer. Déterminé à la mort, il reprocha à Alexandre de traiter les Macédoniens comme un maître barbare feroit des esclaves, sans épargner ni leur honneur ni leur vie. Montre-nous, lui dit-il, Attalus et Philothas; montre-nous, Parménion, Leincestes et l'infortuné Clitus. C'est-là, Macédoniens, toutes vos espérances; vous périssez malheureusement, si vous ne voulez pas vivre en esclaves, et pour toute récompense du sang que vous avez versé, vous n'emporterez dans votre patrie que des blessures; tandis que le tyran élevé sur des monceaux d'or et d'argent, se fera adorer et verra fléchir le genou du Perse qu'il a vaincu et dont il n'a

pas honte d'adopter les mœurs et les coutumes. Tu dédaignes Philippe pour ton père; tu abhorres la discipline de tes ancêtres; ne sois donc pas étonné que des hommes libres ne veuillent plus souffrir ton orgueil et tes dédains. Nous voulions t'ôter de devant nos yeux en t'arrachant la vie; mais puisque nous ne le pouvons plus, fais-nous mourir au plutôt, et nous aurons le même avantage. Il demanda que l'on fît parler Calisthène et que tous ses proches fussent exempts du supplice où la coutume des Macédoniens les enveloppoit. Le prince pour se justifier de tous les reproches d'Hermolaüs, répondit à l'assemblée: Dois-je m'étonner que ce téméraire m'accuse de cruauté, puisqu'il a bien le front de me taxer d'avarice? Je ne vous demande point de prendre ma défense; mais jettez les yeux sur les corps des Macédoniens et vous verrez la différence de leur ancien état à celui d'àprésent. Combien n'avoient autrefois que leurs armes et couchent aujourd'hui dans des lits d'argent, dont la table n'est servie qu'en vaisselle d'or, qui traînent des troupes d'esclaves après eux et que leurs richesses embarassent! elle fait dire, cette abondance, que j'introduis les mœurs des barbares dans une nation qui en avoit horreur. Il me reproche que je donne des honneurs aux Perses que j'ai vaincus. N'est-ce pas un témoignage de modération, puisque je ne leur fais sentir mon empire que par ma douceur? Sui-je venu dans l'Asie pour en détruire les nations et pour rendre déserte cette moitié de l'univers? n'est-ce pas plutôt pour y faire bénir mes victoires et mériter leur affection par ma douceur? c'est ce qui fait le plus ferme appui de vos conquêtes; ils s'unissent présentement avec vous, épargnent votre sang en versant une partie du leur pour détruire vos ennemis. Si nous trouvons chez eux des coutumes dignes d'être imi-

tées, devons-nous rougir de les prendre ? non certes. Peut-on régir un si grand empire sans leur communiquer quelques-uns de nos usages ? De même pouvons-nous nous dispenser d'adopter quelques-uns de leurs ? Adoucissons leur servitude par la douceur de nos loix. Adoptons leurs coutumes pour en faire des amis et non des esclaves. Admirez-vous Hermolaus, il auroit voulu que je m'opposasse à Jupiter, lorsqu'il m'a appellé son fils. Suis-je maître de la parole des dieux ? puis-je captiver leurs oracles ? Il m'a honoré de ce nom, je l'ai reçu pour donner du poids à vos armes; plût aux dieux que les Indiens en fussent convaincus! bientôt vous les verriez soumis, venir vous reconnoître pour leurs maîtres. Pensez-vous encore que l'amour du luxe est ce qui m'a poussé à enrichir vos armes ? eût-il mieux valu faire de cet or et de cet argent les instrumens du plaisir et de la débauche, que les instrumens de vos victoires ? L'on sçaura que l'or et l'argent ne sont pas capables de nous séduire, et que nous n'avons un cœur sensible qu'à la gloire de dompter l'univers. C'est cette gloire, parricide, que tu voulois enlever aux Macédoniens en m'ôtant la vie, et les laissant sans ressources exposés à mille pertes au milieu des barbares et des nations vaincues.

Ne crains rien pour tes proches, il y a long-tems que j'ai aboli la sanglante coutume d'envelopper l'innocent avec le coupable. Toi tu périras seul avec ton Calisthène, que tu aurois voulu que je fisse paroître ici, pour me répéter en face et au milieu de cette assemblée, les injures que tu m'as déjà dites; je l'eus fait s'il eût mérité d'y entrer; mais un Olynthien ne doit pas jouir du privilége des seuls Macédoniens. A peine eût-il fini, que le peuple alloit se jetter sur les coupables et sur leurs parens que leurs loix envelo[illegible]cient.

dans leur condamnation. Alexandre les arrêta et fit mettre les coupables en question ; dans la rigueur des tourmens, aucun ne déposa contre Calisthène, qui fut cependant aussi exécuté avec eux. Des historiens, témoins de sa destinée, déposent qu'il avoit inspiré à Hermolaus de poignarder Alexandre, et l'on ne voit pas qu'il ait protesté de son innocence. Alors il n'auroit reçu que le supplice d'un parricide. Mais le plus grand nombre ne douta point qu'il n'eût été sacrifié à l'aversion qu'Alexandre avoit pour lui, à cause de la sévérité de son caractère. C'étoit d'ailleurs un homme vraiment philosophique par la rigidité de son esprit et l'étendue de ses connoissances, et sur-tout par une haine déclarée de toute dissimulation et de toute flatterie ; il se trouvoit rarement à la table du roi, quoiqu'il y fût fréquemment invité et qu'on obtenoit de lui d'y venir. Son air triste et taciturne, étoit une improbation ouverte de tout ce qui s'y disoit, et parmi tant d'hommes qui environnoient Alexandre, il étoit le seul qui eût le courage de lui dire la vérité. Ainsi rien n'a tant deshonoré la mémoire d'Alexandre que la mort injuste de ce philosophe ; il n'est point de plus grande tache dans sa vie ; il met par-là tous les gens de bien hors d'état de lui représenter tous les véritables intérêts de sa gloire. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans les conseils aucune parole libre. Ceux-mêmes qui avoient le plus de zèle pour le bien public et pour sa personne, se crurent dispensés de le détromper. La flatterie seule désormais écoutée, prit sur lui un ascendant qui acheva de le corrompre et le punit justement d'avoir sacrifié le plus homme de bien qu'il eût à sa suite, à la folle ambition de se faire adorer.

Pour ne point laisser aux soldats le tems de murmurer, il marcha vers les Indes. En dix jours de marche,

il sortit de la Bactriane, traversa le mont Caucase, et vint dans la ville d'Alexandrie, qu'il avoit fait bâtir. En entrant dans ce pays, il cassa le gouverneur qui opprimoit les citoyens, répara le tort qu'il leur avoit fait et mit Nicanor en sa place. De-là, il vint à Nicée où il fit de grands sacrifices à Minerve, déesse de la guerre et de la sagesse.

Se confiant en sa protection, il avance jusqu'au fleuve Cophes et envoye des héraults devant lui pour sommer les peuples de venir le reconnoître avant qu'il ait mis le pied dans leurs états, avec une armée telle qu'ils n'en avoient point encore vue. L'esprit de paix et d'équité, qui régnoit dans ces provinces, n'y faisoit effectivement presque jamais entendre le bruit des armes. Intimidés par le récit des forces et de la résolution d'Alexandre, la plupart de ces princes vinrent se soumettre au vainqueur de l'Asie et le reconnoître pour leur souverain. Le roi les reçut fort humainement, leur commanda de l'accompagner et de lui servir de guides.

Comme il ne venoit plus d'Indiens faire leur soumission, Alexandre envoya Ephestion et Perdiccas avec une partie de ses troupes, pour réduire ceux qui refuseroient d'obéir. Il leur ordonna aussi d'aller jusqu'à l'Inde et de préparer des bateaux pour faire passer son armée. Comme il falloit traverser plusieurs rivières ils firent construire ces bateaux de telle sorte, qu'on pouvoit les démonter et en charger les pièces sur des chariots. Il envoya Cratère d'un autre côté avec la Phalange, et prit avec lui la cavalerie et les soldats, armés à la légère. Les Aspiens, les Myséens et les Arrasaciens, petits rois des environs du fleuve Chouspé, osèrent venir à la rencontre d'Alexandre. Ce prince les ayant apperçu au-delà du fleuve, il le passa avec sa cavalerie et huit cents hommes de l'infanterie Ma-

cédonienne. La promptitude avec laquelle il couroit à eux, effaya les barbares et les fit retirer dans une de leur ville située au milieu des montagnes. Le roi les y poursuivit et les trouva rangés en bataille au pied de leurs murs; on en vint aux mains et ils furent obligés de reculer et de rentrer dans leur place; elle étoit environnée d'une double enceinte, dont la premiere fut bientôt forcée. Tandis qu'Alexandre examinoit de quel côté il forcéroit la seconde, il reçut un coup de flèche qui le blessa légèrement; Ptolemée et Léonate eurent le même sort. Animé par la perte de son sang il appliqua toutes ses machines à ce dernier rempart, fit saper d'un côté pendant que de l'autre, par le moyen des échelles et des tours, on força le retranchement; les asssiégés désespérèrent de tenir davantage, ils sortirent en foule et gagnèrent les montagnes; un détachement des Macédoniens les poursuivit et les tailla en pièces; ceux qu'on fit prisonniers furent passés au fil de l'épée et la place réduite en un monceau de ruines.

Cratère, de son côté, s'étant mis en marche, Astes roi de la Peucelaotide, voulut faire résistance et s'enferma dans sa capitale; il s'y défendit pendant trente jours avec une ardeur infatigable et il y perdit enfin son royaume et sa vie. Cratère subjugua ensuite les peuples voisins, et tandis qu'il y étoit occupé. Alexandre marcha vers Nysé et vint camper devant une forêt qui en déroboit la vue. Il s'éleva pendant la nuit un vent si froid, qu'ils n'en avoient point encore senti de pareil; mais heureusement le remède étoit sous leurs mains: ils abbatirent grand nombre d'arbres et y mirent le feu, ce qui soulagea l'armée, mais la fit découvrir de la ville, car le vent violent portant au loin la flamme et les étincelles, mit le feu à quelques monumens anciens de bois de cèdres qui servoient de tombeaux. Les habitans

aussi-tôt firent une vigoureuse sortie pour repousser l'ennemi qui les fit bientôt rentrer dans leur ville. Cette mauvaise réussite mit la division dans la ville ; les uns étoient d'avis de se rendre, les autres de tenir bon ; les déserteurs en informèrent Alexandre, qui se contenta de les bloquer. Les assiégés ennuyés de se voir resserrés, convinrent unanimement de se rendre et envoyèrent quelques députés pour obtenir une honnête composition. Les députés ayant abordé le prince, furent surpris en voyant la simplicité de son armure et le peu d'appareil et de cérémonie qui étoit autour de lui ; mais leur étonnement augmenta quand il eût fait apporter un carreau et qu'il y fit asseoir à coté de lui Aclephis, le plus âgé d'entr'eux. Ce vieillard admirant cette civilité, lui demanda ce qu'il vouloit qu'ils fissent pour devenir ses amis. Je veux, lui répondit Alexandre, qu'ils t'élisent pour leur prince et qu'ils m'envoyent en ôtage cent de leurs plus gens de bien. Seigneur, lui dit Aclephis, je les gouvernerois bien mieux s'ils vous donnoient les plus méchans, et à votre retour, vous trouveriez cette ville sans trouble et sans faction. Alexandre sourit et lui accorda sa demande. Cette générosité flattoit Alexandre, qui devenoit le bienfaiteur des descendans de Bacchus et d'une ville dont la tradition portoit qu'il avoit jeté les fondemens. Dans peu de jours il se rendit maître d'une contrée nommée Dédale, d'un autre nommée Acadère et de la ville d'Andraca. La frayeur avoit dispersé les habitans de ces lieux dans les montagnes, ce qui l'obligea de changer de manière de combattre, et de disposer ses troupes en divers lieux, de sorte que tous les ennemis furent défaits à-la-fois ; rien ne résista, et ceux qui eurent la hardiesse d'attendre les Macédoniens, furent tous taillés en pièces. Ptolomée prit plusieurs petites villes d'emblée ; Alexandre emporta les

grandes, et après avoir rejoint toutes ses troupes, il passa la rivière d'Evaspla pour descendre les Guriens et les Assaceniens, dont Assacène étoit prince et gouverneur. Au bruit de son arrivée, ils mirent le feu à leur capitale, nommée Arigée, et se sauvèrent dans les montagnes voisines; Alexandre les y poursuivit et les joignit avant qu'ils fussent arrivés dans leur retraite. Les Indiens tournèrent tête et en vinrent aux armes. Ptolomée, fils de Lagus, ayant apperçu le général Assacène, s'avança pour le combattre et en reçut au milieu du corps un coup de javeline; mais la bonté de sa cuirasse empêcha qu'il ne fût blessé: il attaqua aussi-tôt le barbare, le perça de sa javeline et le dépouilla de ses armes. Après l'avoir culbuté à terre, une partie des Aspiens irrités de voir enlever son corps, s'assembla autour de lui, le défendit avec courage et se fit inutilement tailler en pièces; le reste prit la fuite et se dispersa dans des lieux escarpés. Alexandre n'ayant pu profiter de leurs richesses que la flamme avoit consumées, ne voulut pas en laisser perdre la source qui venoit pour la plus grande partie de la fertilité de leurs campagnes; il ordonna à Cratère de rebâtir leurs villes, et laissa pour la peupler, les soldats que la fatigue et leur blessures empêchoient de suivre.

Cependant les barbares se réunirent et s'excitant à la vengeance, osèrent venir présenter la bataille à Alexandre; le prince les sachant animés de fureur et de désespoir, réunit toutes ses troupes et accepta le combat qu'ils lui offroient. Le combat fut des plus sanglans; malgré l'avantage que leur donnoit le champ de bataille d'où ils commandoient l'ennemi, ils furent défaits et périrent au nombre de 40,000. La bonté de leurs pâturages avoit rendu leurs troupeaux si gras et en si grande abondance, qu'on y trouva 20,000 bœufs, dont Alexandre fit conduire une partie en Macédoine pour en donner

l'espèce.

l'espèce. Assacene ayant été tué comme on l'a vu, sa mère Cléophes prit les rênes de ses états, continua la guerre et donna ses ordres avec beaucoup de sagesse. Dès qu'elle eût appris qu'Alexandre avoit passé la rivière de Gurée, elle rassembla 30,000 hommes, en envoya 7000 pour l'arrêter et se renferma dans Mazaga; l'art et la nature avoient également contribué aux fortifications de cette place. A l'Orient, elle étoit défendue par un torrent rapide et impraticable, dont les rives étoient très-escarpées. A l'Occident et au Midi, étoient de hautes montagnes qui la mettoient à l'abri. Dans les vallons, étoient des cavernes que les eaux avoient creusées; les endroits où elles laissoient un passage, étoient coupés par des fossés; les murailles de la ville avoient une lieue et demie de tour, le bas en étoit de pierres, et le haut d'une terre préparée, soutenue par des chaînes de pierres de distance en distance.

Alexandre ayant passé le fleuve Gurée avec quelques troupes, apperçut les 7000 hommes de Cléophes; il feignit d'être intimidé et recula jusques sur les montagnes pour les y attirer et les éloigner d'avantage de la ville. Là il les attaqua, les chargea avec fureur, les mit en fuite et les poursuivit jusqu'aux portes de Mazaga. Alexandre n'ayant pu y entrer, fut obligé d'en entreprendre le siége et de combler à force de pierres et de bois, les gouffres qui en faisoient les avenues. La multitude et l'ardeur des soldats abrégèrent l'ouvrage, et le neuvième jour on dressa les tours et les machines au pied des murs. Pendant qu'Alexandre examinoit les fortifications, il reçut une flèche qui lui perça le gras de la jambe; il arracha aussi-tôt le fer, et sans bander la plaie, il monta à cheval et continua de visiter les travaux; mais comme il avoit la jambe pendante et que le sang, figé autour de sa plaie, en augmentoit la douleur: Voila, dit-il

à ses amis, un véritable sang qui sort de ma plaie, et non point cette liqueur divine, qui, selon Homère, coule des plaies des bienheureux immortels ; néanmoins il ne quitta point les travailleurs, et après avoir loué leur diligence, il fit tirer ses traits pour nétoyer le rempart. Rien n'effrayoit davantage les barbares que ces tours d'une hauteur démesurée qui sembloient se mouvoir d'elles-mêmes. Ils croyoient qu'elles étoient conduites par les dieux, et que ces béliers qui abbatoient les murs, et ces javelots lancés par des machines qui étoient nouvelles pour eux, ne pouvoient être l'effet d'une force humaine. Néanmoins une brèche considérable ayant été faite, ils chargèrent si violemment les Macédoniens qui montoient, qu'Alexandre fut obligé de sonner la retraite. Les jours suivans se passèrent en différentes attaques de part et d'autre sans aucun avantage décisif ; mais ayant perdu un de leurs meilleurs officiers, Alexandre leur parut un ennemi invincible ; ils se retirèrent dans la citadelle, où ils obtinrent une honnête capitulation, à condition que les troupes auxiliaires dont il avoit admiré le courage, prendroient parti dans ses troupes. Après que les articles eurent été arrêtés, la reine Cléophès vint au-devant de lui avec toutes les dames de sa cour, qui lui apportoient du vin en sacrifice dans des coupes d'or. Dès qu'elle fut devant Alexandre, elle se jetta à ses pieds et le pria de lui conserver les marques de son ancienne dignité. Alexandre touché de ses malheurs, et encore plus de sa beauté, la releva et la rétablit dans ses états ; elle en eut un fils à qui elle donna le nom de son père, et qui régna dans la ville de Mazaga. S'il en faut croire quelques voyageurs, il y a encore aujourd'hui dans une province de ce pays nommé Balascir, des rois qui se vantent de tirer leur origine d'Alexandre.

Autant cette capitulation étoit avantageuse à la reine et aux habitans de Mazaga, autant les troupes auxiliaires avoient-elles sujet de s'en plaindre; devenues la seule victime des uns et des autres, elles demandèrent à Alexandre de camper en particulier, le prince le leur accorda. On vint lui dire pendant la nuit qu'elles avoient formé le dessein de se sauver, il les fit aussi-tôt investir, et les faisant charger, il les fit toutes passer au fil de l'épée.

De-là il envoya polispercon vers les villes d'Ore et de Basira, croyant que la crainte de son courroux ou la douceur dont il avoit usé envers ceux de Mazaga, les obligeroient de se soumettre; son espérance fut trompée, l'une et l'autre ferma ses portes et il fut contraint d'y aller en personne. Ore ne tint pas long-tems contre lui, et les Basiriens ayant appris sa ruine, se réfugièrent au milieu de la nuit sur un rocher que l'on nommoit Aorne, et qu'Hercule autrefois, dit-on, n'avoit pu forcer. Ce roc s'élève en forme de bute, et étant fort large par en bas, il va en se rérrécissant jusqu'au haut, et se termine en pointe. Le fleuve Indus, dont la source n'est pas éloignée de cet endroit, a des rives droites et élevées; et de l'autre côté, il y a de grandes fondrières qu'il falloit se résoudre de remplir, si l'on vouloit prendre la place. Il se trouvoit heureusement tout près de-là une forêt, le roi en fit abbatre des arbres et en jetta lui-même le premier. A cette vue, toute l'armée poussa un cri d'allégresse et tout le monde travailloit avec une ardeur incroyable; l'ouvrage fut achevé en sept jours, et l'on songea au moyen de gagner le sommet du roc. On ne fut point d'avis que le roi s'y hasardât lui-même, le péril paroissant trop évident; mais tout ce qui étoit obstacle, résistance ou opposition, avoit pour lui des attraits insurmontables. A peine la trompette eut-elle

sonnée, que ce prince, qui n'étoit pas maître de son courage, ordonna à ses gardes de le suivre et fut le premier à grimper sur la roche: pour lors elle ne parut plus inaccessible, et tout le monde l'y suivit. Jamais péril ne fut si grand, mais ils étoient tous déterminés à vaincre ou à périr. Plusieurs tomboient des rochers dans la rivière, qui les engloutissoit dans ses gouffres; les barbares rouloient de grosses pierres sur ceux qui étoient le plus avancés, qui sans cela avoient encore bien de la peine à se soutenir sur un penchant si roide. Carus et Alexandre, deux des plus braves officiers de l'armée, étoient cependant aux mains avec les barbares, mais ils recevoient plus de blessures qu'ils ne pouvoient en donner. Le dernier fut tué en donnant des preuves d'une valeur digne du nom qu'il portoit. Carus se jetta aussitôt sur les barbares pour le venger, en sacrifia plusieurs aux mânes de son ami, et tomba enfin sur son corps sans force et sans vie. Le roi vivement affligé de la perte de tant de braves soldats, fit sonner la retraite. Cependant, quoiqu'il eût perdu presque toute espérance de prendre la place par force, et qu'il eût résolu d'en lever le siège, il fit mine de vouloir encore le continuer; il fit investir le roc, fit avancer les tours et les autres machines, et leur livroit quelquefois de petits combats. Les Indiens, comme pour lui insulter, se mirent à faire grande chère pendant deux jours et deux nuits, faisant retentir le roc et tout le voisinage du bruit de leurs trompettes et de leurs cymbales; mais le troisième jour tout le bruit cessa, et l'on fut étonné de voir le roc éclairé par-tout de flambeaux. Le roi apprit que les Indiens le voyant persévérer dans le siège, avoient pris la fuite et avoient allumé ces flambeaux pour se conduire plus aisément dans ces précipices pendant l'obscurité de la nuit. Toute l'armée jetta aussi-tôt, par son ordre, de

grands cris, qui remplirent les fuyards d'une telle épouvante, que plusieurs croyant voir l'ennemi, se précipitèrent du haut des rochers et périrent misérablement. Alexandre devenu maître du roc par un bonheur inouï et qui tenoit du prodige, en rendit graces aux dieux et leur offrit des sacrifices.

Il rentra ensuite dans la province d'Assacène et marcha vers Embolime, mais il trouva sur sa route un nouvel ennemi nommé Erice ou Aphrice, qui vint avec 20,000 hommes et quinze éléphans lui disputer l'entrée de sa province. Alexandre laissa le gros de son armée à Cœnus et prit seulement ses archers et ses frondeurs ; il fondit sur ces Indiens avec une telle impétuosité, que du premier choc ils lâchèrent honteusement le pied. Effrayés de cette déroute, ils proposèrent à leur chef de se rendre à Alexandre, dont il avoit à craindre le ressentiment et la vengeance, s'il persévéroit à lui résister. Eryce s'y opposa de toute sa force et protesta qu'il renonceroit plutôt à la vie qu'à sa liberté. Ses sujets ne voulant pas être les victimes de son obstination, l'attaquèrent personnellement et lui coupèrent la tête qu'ils portèrent au roi de Macédoine. Cette action déplut à Alexandre, qui les reçut très-mal, mais il se contenta de les laisser sans récompense pour ne point autoriser un exemple si dangereux.

Taxile, prince sage et prudent, possédoit entre l'Inde et l'Hydaspe un royaume très-grand et des plus fertiles, Alexandre ne devoit pas tarder à entrer dans ses états, c'est pourquoi il alla le trouver, et l'ayant salué, il lui dit : Grand prince, est-il nécessaire de nous faire réciproquement la guerre et de répandre le sang de nos sujets, si tu n'es point venu pour nous enlever les choses nécessaires à la vie ? car il n'y a que ces

seuls motifs qui puissent forcer les hommes à prendre les armes et à se défendre jusqu'à l'extrémité. Si je suis plus riche et plus avantagé que toi, je consens de te faire part de mes richesses; et si je le suis moins que toi, je ne refuse pas ce qu'il te plaira de me donner. Le roi, gagné par cette franchise, lui dit en l'embrassant : pense-tu donc, Taxile, que par ces discours et grandes marques d'amitié nous nous séparerons sans combats ? non sans doute, je prétends disputer contre toi, mais ce sera en bienfaits; il ne sera pas dit que Taxile a vaincu Alexandre en générosité. Après avoir reçu de lui de l'or, des pierreries et des éléphans, il se piqua de lui faire de plus grands dons, et un soir à table, en lui présentant la coupe, il lui dit : je bois à toi, et je te donne mille talens (30,000,000). Cette libéralité offensa extrêmement ses amis, mais elle fit un très-bon effet sur la plupart des barbares dont elle lui gagna les cœurs.

Tout plia désormais sur sa route jusqu'au fleuve de l'Inde, où il arriva en seize jours de marche. Il trouva qu'Éphestion y avoit préparé les ponts et les bateaux qui étoient nécessaires pour faire passer l'armée. Les fatigues d'un long trajet, les rigueurs de la saison et par-dessus tout la joie d'être parvenu où les plus fameux conquérans de la Grèce et de l'Asie n'avoient jamais pu pénétrer, le firent séjourner un mois dans les plaines occidentales du fleuve, où l'on célébra différentes sortes de jeux et de sacrifices en l'honneur des grandes divinités de la guerre, pour demander la continuation de leurs secours; et par les entrailles des victimes on reconnut que tout annonçoit des succès favorables. Sur ces assurances Alexandre passa le fleuve à la tête de ses soldats. A peine fut-il mis en marche, qu'il apperçut un corps de troupes qui venoit à

sa rencontre, et des éléphans qui, mêlés parmi les bataillons, paroissoient de loin comme des tours; ne sachant qui c'étoit, il commanda à sa phalange de se tenir prête, fit filer sa cavalerie sur les ailes pour se préparer au combat. Taxile, dans les états de qui il étoit, étoit mort depuis peu, et c'étoit Omphis, son fils, qui venoit au-devant d'Alexandre pour lui remettre ses états entre ses mains, ou pour recevoir de lui le diadême qu'il n'avoit pas voulu prendre sans sa permission. Le prince Indien vit bien aux mouve- des Macédoniens, qu'on le prenoit pour un ennemi; il devança ses troupes et courut à toute bride vers Alexandre; ce prince, quoiqu'il ne connût ni sa personne ni ses dispositions, en fit de même. Leur entrevue ne se passa qu'en simples civilités muettes, car, comme ils ne s'entendoient ni l'un ni l'autre, ils furent obligés d'attendre les interprêtes, et alors Omphis lui dit : Je suis venu, seigneur, avec mon armée vous remettre toute ma puissance; j'abandonne volontiers ma personne et mon royaume à un prince qui ne sait combattre que pour la gloire, et qui ne craint rien tant que le reproche de perfidie; en même tems il le pria d'accepter 56 éléphans, plusieurs bêtes d'une grandeur monstrueuse. Le roi, gagné par la franchise de l'Indien, le laissa en possession des états de son père, lui permit de prendre le diadême et le nom de Taxile, affecté à tous ceux qui succédoient à la couronne.

Taxile le retint trois jours dans les plaisirs et les grands repas, lui fit présent d'une coupe d'or, en donna d'autres aux principaux seigneurs de sa cour, et outre cela 80 talens d'argent monnoyé. Alexandre admirant le caractère bienfaisant et généreux de ce prince, pour le surpasser en tout, lui renvoya tous

ses dons et y ajouta 1,000 talens, (30,000,000) beaucoup de vaisselle d'or et d'argent pour le service de sa table, plusieurs robes à la persienne, trente chevaux enharnachés, comme ceux qu'il montoit. Cette libéralité offensa encore les courtisans d'Alexandre, et Méléagre, un peu pris de vin, lui dit à soupé qu'il se réjouissoit avec lui de ce qu'il avoit enfin trouvé aux Indes un homme digne de mille talens. Le souvenir qu'eut alors Alexandre du chagrin qu'il avoit eu d'avoir puni lui-même l'indiscrétion de Clitus, le retint en cette occasion toute semblable; il se contenta de lui dire: Méléagre, les envieux sont eux-mêmes leurs propres bourreaux.

Le sang des Taxiles n'étoit pas seulement illustre par le trône qu'ils occupoient depuis bien des siècles; les Brachmanes étoient de la même famille, et avoient chez les Indiens des privilèges encore plus grands que les Mages en Perse. La vie de ces philosophes étoit des plus extraordinaire; presque toujours nuds, ils n'habitoient jamais sous des toîts; ils enseignoient l'immortalité de l'ame et plusieurs choses fort relevées pour des gens qui demeuroient parmi des peuples sans sciences et sans lettres. Comme Alexandre marchoit à la tête de son armée, il rencontra quelques-uns qui s'entretenoient ensemble dans une prairie; un d'eux, autorisé par son grand âge et son air vénérable, appercevant Alexandre, frappa pendant quelque tems la terre de son pied, donnant à entendre qu'il ne le faisoit pas sans dessein. Le roi lui demanda ce qu'il vouloit faire entendre par ce geste; il lui répondit: Songe, prince, qu'aucun ne possédera pas plus de terre que l'étendue de son corps ne pourra en occuper; tu voudrois, par tes conquêtes, te soustraire à la loi qui resserre les mortels, mais enfin tu mourras et ton em-

pire ne s'étendra pas au-delà des bornes étroites de son tombeau. Alexandre convint qu'il avoit raison, mais emporté par le torrent de sa gloire, il faisoit le contraire ce qu'il approuvoit. Un autre le reprit encore un jour sur cette passion de courir le monde ; il y avoit par-terre un cuir de bœuf fort sec, et mettant le pied sur l'une des extrêmités, il fit soulever toutes les autres ; il fit ainsi le tour du cuir et la même chose arrivoit de tout côté ; enfin s'étant mis au milieu, il tint le cuir en état et également abaissé par-tout, pour faire voir au conquérant qu'il devoit résider au centre de ses états et ne pas s'en éloigner par de si grands voyages.

Alexandre envieux d'apprendre le détail de leurs mœurs et de leurs coutumes, manda quelques-uns de leurs principaux docteurs, mais aucuns ne voulurent venir. Le prince ne jugeant pas qu'il fût de la justice de les forcer à venir, ni de sa dignité d'aller les trouver, il leur envoya le philosophe Onesicrite, disciple de Diogène le Cynique. Il en trouva quinze, non loin de la ville, dans un endroit où ils se retiroient pendant le jour, pour converser et réfléchir plus librement ; la plupart non vêtus et tous dans des attitudes différentes, exposés aux injures de l'air, comme ils l'étoient pendant toute l'année quelques rudes que fussent les saisons. Il s'adressa à Calanus, l'un des plus anciens, et lui dit qu'Alexandre l'avoit envoyé pour s'instruire de leurs usages et de leur doctrine. Ce Brachmane, à la vue de sa coëffure, de sa longue robe et de ses souliers, se mit à rire, et lui dit : Dans les premiers âges du monde, la terre naturellement fertile donnoit de tout en abondance, le bled étoit aussi commun que la poussière l'est aujourd'hui ; il y avoit des fontaines d'eau pure, de lait, de miel,

d'huile, de vin; mais les hommes engraissés de ces biens abusèrent de cet heureux état, et passèrent de l'innocence à toutes sortes de crimes. Jupiter irrité de la dépravation de leur cœur, retira ses faveurs et les condamna à passer leur vie dans le peine et le travail. Ils s'instruisirent dans la misère, et à mesure que la vertu renaissoit, les dieux commencèrent à renvoyer l'abondance: mais à présent il paroît que le vice qui semble prendre le dessus, va faire disparoître cette félicité et va plonger l'homme dans ses anciens malheurs. Au reste, ajouta-t-il, j'admire ton maître, et je le trouve d'autant plus digne de louanges, qu'il est le seul guerrier que nous ayons vu avoir de l'amour pour les sciences. Heureux le prince dont la sagesse fait le modele et la loi de ses peuples! il est rare qu'ils ne deviennent aussi sages que lui, son exemple les entraîne.

Après cet entretien, Onesicrite s'adressa à Mandane; c'étoit le plus ancien et comme le supérieur de la troupe: il témoigna beaucoup d'estime pour Alexandre, mais il ne comprenoit pas quelle raison avoit pu porter Alexandre à faire un si long et si pénible voyage, ni ce qu'il venoit chercher dans un pays si éloigné.

Onesicrite les pressa l'un et l'autre de quitter la vie dure qu'ils menoient et de venir se joindre à la suite d'Alexandre, en qui ils trouveroient un protecteur généreux et bienfaisant, qui les combleroit de toutes sortes de biens et d'honneurs. Alors mandane prenant un ton fier et de philosophe: tout ce qu'il m'offre ne me touche point, dit-il; va dire à ton maître que je n'ai pas besoin de lui; je suis content de mon antre et de ces feuilles qui me servent de lit: les herbes du voisinage me suffisent pour ma nourriture, et les rivières ont assez d'eau pour étancher ma

soif; je suis sans besoin, sans desir et sans crainte; il peut, s'il veut, m'ôter la vie, mais il ne détruira point mon ame; dégagée du poids et des liens de son corps, elle retournera vers celui qui l'y avoit renfermée, et qui la vengera des outrages qu'elle aura reçus. Calanus se montra plus traitable, et malgré les défenses et les reproches de son supérieur, il se rendit à la cour d'Alexandre, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie; mais ayant une extrême envie de voir Mandane, il se rendit auprès de ce Brachmane, le salua gracieusement, le loua sur sa manière de penser et le pria de lui expliquer sa doctrine. Je le ferai volontiers, lui dit Mandane, car la sagesse de Dieu aime à se communiquer. Il lui dit qu'il n'adoroit qu'un Dieu, qu'il croyoit à l'immortalité et à la transmigration des ames; il finit par lui représenter tous les dangers où il s'exposoit avec les siens, par sa vaste ambition, qui le portoit à envahir l'univers. Renonce, lui dit-il, à tes vains projets, renferme tes desirs dans les bornes étroites du simple nécessaire, demeure parmi nous, et renonce pour jamais à ce malheureux penchant qui te porte à désoler la nature et l'humanité. Sage docteur des Brachmanes, lui dit Alexandre, je te reconnois véritablement inspiré du ciel; je sens la vérité de tout ce que tu m'as dit; si j'étois maître de suivre les impressions que tes discours ont fait sur mon cœur, tu me verrois bientôt au nombre de tes néophites; mais je ne suis pas libre de disposer de ma personne; les troupes qui me suivent reclameroient leur chef et m'obligeroient de les reconduire en Macédoine. Puisque je ne puis me donner à toi, accepte au moins en témoignage de mon estime ces présens que je t'offre; mais il les refusa constamment, se plaignit de ce qu'il lui avoit enlevé Calane, lui étala la douceur de la vie

qu'il menoit, et conclut ainsi : Peux-tu donc blâmer les Brachmanes de n'avoir pas voulu quitter leur retraite et la simplicité, pour prendre votre somptuosité? bien loin de les y forcer, demeure toi-même avec nous; jette ces habits qui t'embarrassent; renonce à ta manière de vivre et rends toi docile à nos enseignemens. Alexandre persista à lui remontrer que la chose lui étoit impossible, et prit ensuite congé de lui.

LIVRE XVIII.

Lorsque Taxile vint faire ses soumissions au prince de Macédoine, il étoit en guerre avec deux rois ses voisins, Abizare et Porus, qui régnoient au-delà de l'Hydaspe. Le premier imita son exemple, et envoya peu de jours après des ambassadeurs pour le reconnoître pour son souverain. Alexandre s'attendoit que Porus, étonné du bruit de sa renommée, ne manqueroit pas de se soumettre; mais ne le voyant faire aucune démarche pour cela, il lui envoya un officier de sa cour lui déclarer qu'il eût à lui payer le tribut et à venir au-devant de lui à l'entrée de son royaume. Porus répondit froidement qu'il l'iroit recevoir sur sa frontière, mais que ce seroit les armes à la main. Il n'en falloit point tant pour animer le fier vainqueur de l'Asie. Il donna la conduite de ses éléphans à Taxile et s'avança jusqu'au bord de l'Hydaspe. Porus étoit déjà à l'autre bord avec 50,000 hommes de pied, 3000 chevaux, plus de 1000 chariots armés et 130 éléphants qui faisoient la principale force des armées indiennes. Que ne pouvoit-on point attendre d'une aussi belle

armée, si elle n'eût point eu à combattre celui que le ciel protégeoit ! Porus lui-même paroissoit invincible à tout autre ennemi ; sous une taille gigantesque il renfermoit un courage encore plus grand ; sage, prudent et accoutumé aux exercices militaires, il en savoit toutes les règles et la pratique ; jaloux d'une couronne qu'il avoit reçue de ses ayeux, il l'estimoit plus que la vie, et tout l'univers ligué contre lui n'étoit point capable d'intimider son cœur. Il s'étonnoit même qu'un autre osât l'attaquer. On lui proposa de s'allier avec les peuples voisins du Gange, il le refusa et protesta qu'il renonçoit à la qualité de roi, si ses sujets ne pouvoient le défendre. On lui représente qu'Alexandre a vaincu les armées de Darius ; mais il n'a pas vaincu sa personne, replique-t-il. Enfin il ne veut pas sacrifier aux divinités du fleuve, pour leur demander de refuser le passage aux Macédoniens, parce qu'il estime indigne de faire des imprécations contre un ennemi qui se montre à découvert. Monté sur un éléphant bien plus grand que les autres, il se porta au centre de ses bataillons en face d'Alexandre, et plaça des détachemens dans les endroits où le fleuve paroissoit moins difficile à passer.

Les Macédoniens n'avoient pas seulement à craindre un tel ennemi, mais le fleuve qu'il leur falloit traverser offroit un péril très-redoutable ; il étoit large de 400 toises et tellement profond par-tout, qu'il paroissoit comme une mer et n'étoit guéable nulle part ; sa largeur ne lui ôtoit rien de son impétuosité, car il rouloit avec autant de violence qu'il eût pu faire dans un lit fort étroit et fort resserré ; les flots bruyans et écumeux qui se rompoient en plusieurs endroits, montroient qu'il étoit plein de pierres et de rochers. Le rivage couvert d'hommes, de chevaux et d'éléphans,

offroit un spectacle terrible, mais qui n'étonnoit pas des courages qui étoient à toute épreuve et qu'une suite non-interrompue de prospérité remplissoit d'assurance; mais ils ne croyoient pas avec leurs foibles barques pouvoir surmonter la rapidité de l'eau ni aborder sûrement. Cette insurmontable barrière tint plusieurs jours les Macédoniens en présence; la circonstance du tems rendoit la difficulté plus grande, on étoit pour lors vers le solstice d'été, saison extrêmement pluvieuse dans ce pays, où les rivières grossissent considérablement. Il sembloit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen que d'attendre que les eaux fussent diminuées, c'étoit-là l'idée commune, et Alexandre pour y entretenir les soldats et l'ennemi, faisoit enlever des fourages dans les contrées voisines et les faisoit apporter dans son camp; mais cette lenteur ne convenant point à la vivacité de son caractère, il faisoit examiner le long du fleuve où l'on pourroit tenter le passage à l'insu de l'ennemi. Ce fleuve étoit rempli de petites isles, où les Indiens et les Macédoniens passoient à la nage avec leurs armes sur leur tête, et y faisoient tous les jours de légères escarmouches à la vue des deux rois qui étoient bien-aises d'essayer et d'apprécier par ces petits combats, ce qu'ils devoient espérer de l'action générale. Il y avoit dans l'armée d'Alexandre deux jeunes officiers, Egesimaque et Nicanor, également pleins de hardiesse et à qui le bonheur constant de leur patrie faisoit mépriser tous les périls; ils prirent avec eux les plus déterminés de la jeunesse, et n'ayant que leurs javelots pour toutes armes, ils passèrent à la nage dans une isle où étoient les ennemis, et là, sans avoir presque rien pour eux que leur audace, ils en tuèrent un grand nombre. Après un coup si hazardeux, ils pouvoient se retirer glorieusement, si la témérité, quand elle est

heureuse, pouvoit garder quelque mesure; mais comme ils attendoient avec mépris et une sorte d'insulte ceux qui venoient au secours de leurs compagnons, ils furent enveloppés d'une troupe qui avoit passé à la nage dans l'isle, sans qu'ils s'en apperçussent; ils furent accablés de traits et périrent sans avoir pu se sauver. Cet avantage enfla merveilleusement le cœur de Porus.

Pour lui ôter tout soupçon que l'on cherchoit ailleurs un autre passage, Alexandre faisoit avancer vers le rivage sa cavalerie et jetter des cris comme s'il eût eu envie de passer, tout étant prêt pour cet effet. Porus aussi-tôt accouroit sur le rivage et se préparoit à le recevoir; mais Alexandre demeuroit en bataille sur le rivage; cela étant arrivé plusieurs fois, Porus voyant que ce n'étoit qu'un vain bruit et des menaces vaines, ne s'ébranla plus pour tous ces mouvemens.

Alexandre découvrit enfin, assez loin du camp, une isle remplie de grands arbres et assez spacieuse pour y cacher un nombre de troupes considérables, qui n'auroient plus que la moitié du trajet à faire à découvert, si l'ennemi les appercevoit; ce lieu lui parut propre à l'exécution de son dessein; mais pour en ôter toute connoissance aux ennemis et leur faire prendre le change, il laissa une grande partie de son armée devant Porus, sous les ordres de Cratère, qui devoit, pendant plusieurs nuits, faire sonner de la trompette pour donner l'alarme aux Indiens durant le jour. Cratère devoit être sous les armes à la tête de la cavalerie prête à se jetter dans le fleuve, ce qu'il ne devoit faire que quand Porus seroit décampé, soit pour se retirer, soit pour venir à la rencontre des Macédoniens qui auroient passé. Il avoit mis Meleagre et Gorgeas entre l'isle et son camp, avec la cavalerie

et quelqu'infanterie étrangère, et leur avoit commandé de passer lorsqu'ils le verroient attaché au combat; mais pour tromper plus sûrement l'ennemi, Alexandre fit environner sa tente de ses gardes du corps, rangés avec tout l'appareil qui environne un grand roi. Il fit prendre la robe royale à Attale qui lui ressembloit par son âge et avoit sa taille et sa démarche.

Il se rendit ensuite avec sa phalange et l'élite de son armée vis-à-vis de l'isle. Il y fut surpris par un furieux orage, qui sembloit devoir retarder l'exécution de son dessein, mais qui y devint favorable par un effet du rare bonheur de ce prince, en faveur duquel les obstacles même se changeoient en moyens et en secours. Cet orage fut suivi d'une pluie très-violente avec des vents impétueux, des éclairs et des tonnères, de sorte que l'on ne pouvoit ni s'entendre, ni se voir. Tout autre qu'Alexandre auroit renoncé ou au moins différé l'entreprise; mais le péril même l'animoit, et sachant que le bruit et le tumulte couvroient son passage, il donna le signal et monta la première barque; toutes les autres le suivirent et elles abordèrent heureusement, à l'exception d'une seule qui fut entraînée par les flots. Comme il n'avoit point été apperçu des Indiens de l'isle, il passa aussi-tôt à l'autre rive, où les barques ne pouvant toucher, il fallut qu'Alexandre et les siens se jettassent dans l'eau pour se mettre à terre. Ce fut alors qu'il s'écria : O Athéniens, à quels périls faut-il donc désormais s'exposer, si je ne suis pas digne de vos louanges ! Il cherchoit en effet en courant ainsi d'une extrémité du monde jusqu'à l'autre, moins les royaumes et les richesses, qu'une gloire et une renommée éternelle.

Dès qu'il fut dans la plaine, il rangea sa petite armée en bataille; elle étoit composée de 6000 hommes de pied et de 5000 chevaux. Il fit avancer d'abord sur une

une ligne ses soldats pésamment armés ; derrière eux, à l'aîle droite qui touchoit le bord du fleuve, un régiment de cavalerie ; au centre une partie de l'infanterie, et à gauche la célèbre phalange avec le reste de l'infanterie. Il se mit à la tête de presque toute la cavalerie, et ordonnant à l'infanterie de le suivre le plus promptement qu'elle pourroit, il prit les devants. Son espérance étoit de suffire seul pour vaincre Porus s'il venoit à lui, ou du moins d'être assez fort pour lui résister en attendant l'arrivée de son infanterie, ou si les Indiens alarmés de son passage prenoient la fuite, d'être plus à portée de les poursuivre.

Porus averti par les vedettes dispersées le long du fleuve du mouvement qu'ils avoient apperçu, ne put croire que ce fussent les Macédoniens, croyant voir Alexandre devant, car Attale et Cratère exécutoient ponctuellement les ordres dont ils avoient été chargés. Persuadé que ce pouvoit être un prince nommé Ariaspe, qui venoit à son secours, il détacha Hages, un de ses fils, avec deux mille hommes et cent vingt charriots pour le recevoir ou pour repousser les ennemis si c'étoit eux, ne croyant pas qu'ils fussent en grand nombre. Le jeune prince étant parti rencontra Alexandre qui marchoit à grand pas ; il ne balança pas et le chargea aussi-tôt ; il combattit avec un grand courage, mais il y périt néanmoins avec la plus grande partie de ses troupes, tous les charriots furent pris ; ces équipages n'avoient point fait grand dommage dans le combat ; le terrein ayant été amolli par l'orage, ses charriots pesans demeuroient enfoncés dans la fange et les chevaux pouvoient à peine se soutenir. Ceux qui prirent la fuite, vinrent annoncer à Porus qu'Alexandre avoit passé le fleuve et qu'il n'étoit pas loin. Le prince frappé de cette nouvelle, ne sut à quoi se résoudre,

Il voyoit à l'autre rive Cratère qui se préparoit à passer le fleuve et qui trouveroit l'abord sans défense, s'il ne quittoit le poste où il étoit. Enfin Alexandre lui paroissant plus redoutable que tous les Macédoniens ensemble, il résolut d'aller à sa rencontre et laissa seulement quelques éléphants, soutenus de quelques troupes pour amuser ceux qui étoient à l'autre bord et partit avec 30,000 hommes de pied et 200 éléphants. Quand il fut arrivé en un lieu ferme où les chevaux et les charriots pouvoient tourner aisément, il rangea son armée en bataille pour y attendre l'ennemi; il mit en tête et sur une ligne les éléphants; dans leurs intervalles, il avoit placé de l'infanterie pour couvrir leur droite et leur gauche; il crut que ce rempart couvriroit son infanterie qu'il mit derrière, que la cavalerie ennemie n'oseroit s'engager dans les intervalles à cause de la frayeur que des chevaux ont des éléphants, et l'infanterie encore moins voyant celles des ennemis derrière les éléphants, et courant risque d'être écrasée par ces animaux; aux deux aîles il plaça la cavalerie devant laquelle étoient rangés les charriots; c'étoit-là la plus grande ressource des Indiens. Chacun d'eux portoit 6 hommes, deux à droite et deux à gauche; les deux autres qui conduisoient ne laissoient pas de combattre, lorsque l'on en venoit aux mains, ayant quantité de dards qu'ils lançoient contre l'ennemi. Les Indiens s'animoient au combat par le son des tymbales, n'ayant pas l'usage des trompettes. Au centre de l'armée étoit un drapeau sur lequel étoit l'image d'Hercules; il servoit à faciliter le ralliement; on ne pouvoit l'abandonner sans se couvrir de deshonneur, et si l'ennemi s'en rendoit maître, il falloit le lui arracher ou mourir.

Alexandre appercevant de loin Porus monté sur le plus haut de ses éléphants, admira sa haute taille, et

tressaillant de joie : voilà, s'écria-t-il, enfin un ennemi digne de moi. Il fit halte pour attendre son infanterie qui fit diligence et arriva peu après; pour lui donner le loisir de reprendre haleine et ne la pas mener contre l'ennemi encore toute fatiguée de la marche, il fit faire divers mouvemens à sa cavalerie, qui gagnèrent du tems. Après avoir examiné l'ordre et la disposition des Indiens, il ne voulut pas attaquer d'abord le corps de bataille ennemi, mais étant plus fort en cavalerie, il appella Canus, et lui dit : Je vais avec les soldats de Ptolomée, de Perdiccas et d'Ephestion attaquer cette cavalerie de l'aile gauche, je la chargerai de front; quand je l'aurai engagée à quitter son poste et à s'avancer, alors vous l'attaquerez en flanc pour achever de la rompre; Demetrius vous accompagnera. Antigène, Seleucus et Fauron qui commandoient la phalange, eurent ordre de ne faire aucun mouvement avant que la cavalerie ennemie ne fût en desordre et qu'Alexandre n'eût commencé l'attaque de l'infanterie; alors monté sur Bucéphale, il s'avance vers la cavalerie ennemie; quand il fut à portée du trait, il fit faire de front une décharge de mille archers à cheval et attaqua par les flancs; les charriots que l'on avoit lâchés, furent reçus de façon qu'ils furent renversés avec leurs conducteurs. Les Indiens réunirent et serrèrent leurs escadrons, et s'avancèrent contre Alexandre; peu après la première charge et lorsqu'ils étoient fort engagés au combat, Cœnus profita de l'intervalle qui s'étoit formé à leur droite, et, comme il lui étoit ordonné, il les attaqua en flanc et par derrière. Les Indiens furent obligés de faire face de tous côtés pour se défendre contre ces trois corps de troupes. Aléxandre les voyant ébranlés par les mouvemens qu'ils avoient été obligés de faire, poussa vigoureusement ceux qui lui étoient opposés,

culbuta les hommes et les chevaux qui ne purent résister à une attaque si brusque et si violente ; ils furent rompus et repoussés. Porus voyant ce désordre, donna ordre à ceux qui conduisoient les éléphants de les mener sur la cavalerie Macédonienne pour en faire emporter les chevaux par l'antipathie naturelle et l'horreur qu'ils en ont. Les désordres qu'ils auroient causés auroient peut-être arraché la victoire à Alexandre, si la phalange Macédonienne s'ébranlant tout-à-coup, ne les eût aussi-tôt attaqués. Ce fut le tems le plus sanglant du combat. L'infanterie Macédonienne se mêloit dans les intervalles des éléphants, et perçoit à coups de piques les éléphants et les conducteurs mêmes. La cavalerie ennemie au contraire ne pouvoit tenir devant ces animaux qui rompoient les escadrons, sans que rien pût arrêter leur fureur. La cavalerie ennemie voyant la Macédonienne arrêtée par les éléphants revint à la charge. Alexandre qui la redoutoit moins que ces animaux, suppléa par son courage et celui des siens à l'ordre qui avoit été troublé ; ce fut une mêlée sanglante rendue plus terrible par les cris confus de peuples qui ne s'entendent pas. Bucéphale percé de coups tomba sous Alexandre et le renversa par terre ; ses gardes aussi-tôt le tirèrent du péril. Le second fils de Porus reçut un coup mortel. La fureur qui transporte les chevaux leur donne de la force, ils deviennent plus dangereux et plus meurtriers que les hommes, écrasent les Indiens qu'ils renversent et les obligent de reculer pour la seconde fois. Les éléphants dont on avoit tué les conducteurs, s'écartèrent par tout le champ de bataille ; plus forts et plus emportés que les chevaux, ils causèrent de plus grands ravages ; la plupart percés de coups et hérissés de flèches, ne distinguant plus amis et ennemis, renversoient tout ce qu'ils recontroient de-

vant eux; quelquefois les Macédoniens les voyant venir, ouvroient leurs bataillons et les laissoient passer, ou s'ils n'avoient point le tems de faire ce mouvement, ils leur présentoient une haie de piques pour les obliger de retourner en arrière. Alexandre se voyant presque maître de la victoire, fit signe à sa phalange de faire un dernier effort; elle se jetta de tout son poids et piques baissées contre l'infanterie ennemie; déjà prise en flanc par la cavalerie, elle ne put résister davantage: de plus Cratère, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du prince, ayant passé le fleuve avec ses troupes qui s'impatientoient de n'avoir point de part à la victoire, arriva lorsque les ennemis étoient prêts de se dérouter; il chargea les Indiens en queue, et leur portant les derniers coups ils prirent la fuite.

Porus, après avoir fait dans le combat l'office de soldat et de général et témoigné un courage le plus intrépide, voyant sa cavalerie défaite et la plupart de son infanterie, demeura néanmoins sur le champ de bataille tant qu'il resta sur pied un bataillon. Couvert de 9 blessures qu'il ne sentoit pas, il étoit aussi plein de force que s'il n'en avoit reçu aucune. Enfin, comme il avoit le bras droit nu jusqu'à l'épaule, il fut blessé d'une flèche qui lui ôta la force et le mouvement: ne pouvant attaquer ni se défendre, il frémit de désespoir et se fit mettre sur un éléphant et retirer du combat. Alexandre qui avoit admiré sa valeur, appréhendoit plus que lui-même pour sa vie; il ne voulut pas qu'on le poursuivît, ne doutant pas que ce prince ne se fît tuer plutôt que de se rendre. Il envoya seulement après lui Taxile pour l'exhorter à se soumettre au vainqueur. Celui-ci l'ayant atteint, approcha le plus près qu'il put sans courir risque d'être blessé, et lui cria qu'il avoit à lui parler de la part d'Alexandre. Porus s'étant

retourné et reconnoissant Taxile son ennemi : Quoi, s'écria-t-il, n'est-ce pas Taxile que j'entends, ce traître à sa patrie et à son royaume ? et faisant un dernier effort, il se saisit d'une lance et l'en auroit percé si l'indien n'eût évité le coup. Alexandre ne perdit point pour cela l'envie de sauver un si grand roi, il loua cette action et lui envoya d'autres officiers pour l'engager à se rendre, parmi lesquels étoit un de ses anciens amis, nommé Meroe, qui l'exhorta vivement à venir trouver un vainqueur digne de lui; il y consentit, non sans peine, et se mit en marche. Quand il fut proche d'Alexandre, ce prince le considéra et admira sa taille et sa bonne mine, car il ne paroissoit point abbatu de sa disgrace, mais il s'approchoit avec une démarche assurée, comme un brave et vaillant guerrier que son courage à défendre ses états doit faire estimer du vaillant prince qui l'a vaincu. Quelle est donc cette divinité malheureuse pour toi, qui t'a pu inspirer de tenter la fortune d'un combat, après avoir entendu parler de mes armes invincibles et de ma clémence envers ceux qui se soumettent ? Puisque tu veux que je te le dise, répondit Porus, je te l'avouerai avec la même franchise que tu me le demandes; je ne croyois pas qu'il y eût dans le monde un plus vaillant homme que moi, car je connoissois mes forces et je n'avois pas encore éprouvé les tiennes; mais le succès de cette bataille m'apprend que je t'en dois céder la gloire; au reste, quoique je me confesse vaincu, quand il s'agira de valeur, je prétends le disputer contre tout autre que toi. Alexandre étonné de cette constance intrépide, qu'il n'avoit pas encore trouvée dans aucun des princes qu'il avoit vaincus, lui demanda comment il vouloit être traité ? en roi, lui dit Porus. Mais, repartit Alexandre, ne demandez-vous rien davantage ?

non, dit Porus, tout est compris dans ce seul mot. Alexandre touché de tant de grandeur d'ame, dont il sembloit que le malheur de ce prince relevoit encore l'éclat, ordonna que l'on prît grand soin de sa personne, et lorsqu'il fut guéri il ne se contenta pas de lui laisser son royaume, il l'aggrandit encore de plusieurs grandes provinces. On ne sait ici lequel on doit le plus admirer ou du vainqueur ou du vaincu.

On peut juger par le nombre des morts avec quel zèle les Indiens se portèrent au combat; tous leurs chariots y furent brisés, ils y perdirent 20,000 hommes de pied, 3000 chevaux. Les deux fils de Porus y périrent avec Spitace, un des premiers gouverneurs du royaume; presque tous les officiers Indiens demeurèrent sur le champ de bataille, où l'on prit les éléphants qui n'avoient point été tués. La perte d'Alexandre ne fut pas à beaucoup près si considérable. Cette victoire signalée le flatta plus que toutes celles qu'il avoit remportées jusqu'alors, il récompensa généreusement ceux qui s'y étoient distingués, et rendit avec pompe les derniers devoirs à ceux qui étoient morts dans la bataille; et pour en éterniser la mémoire*, il bâtit une ville aux environs qu'il nomma Nicée, c'est-à-dire victoire, et une autre qu'il appella Bucéphale, en l'honneur de Bucéphale, son cheval, qui fut tué dans le combat. Pour célébrer encore cette illustre journée, il ordonna des jeux publics de course et de lutte dans la plaine où il avoit passé l'Hydaspe; il y fit des sacrifices d'actions de graces. L'abondance de la province l'engagea à y séjourner trente jours, après lesquels ayant encouragé ses soldats, il parcourut les contrées voisines, comme un vainqueur à qui tout devoit obéir. Trente-sept villes fortifiées, dont la moindre avoit plus de 5,000 habitans, lui envoyèrent faire leurs hommages;

plus de 10,000 bourgades vinrent au-devant de lui, et des unes et des autres il en augmenta le royaume de Porus, qu'il regardoit comme un ami sage et fidel, et qui de son côté lui fut attaché jusqu'à la mort.

Résolu de pousser ses conquêtes jusqu'aux provinces les plus orientales, Alexandre pour engager ses soldats à le suivre et à le servir avec la même ardeur, leur faisoit entendre que toutes les forces des Indes étant abbatues par la victoire remportée sur Porus, le reste n'étoit plus que la récompense de leurs peines et une abondante moisson; qu'ils alloient entrer dans ces fameuses contrées où les richesses ont leurs sources; que les trésors de la Perse ne paroîtroient plus rien en comparaison de l'or, de l'yvoire et des pierres précieuses qu'il leur seroit aisé de découvrir et dont ils pourroient un jour remplir la Grèce. Les troupes aussi avides de butin que de gloire, s'offrirent de plein gré à le suivre; les ordres furent donnés pour se remettre en marche.

Quelques jours auparavant il reçut de nouveaux ambassadeurs d'Abisare qui s'étoit attiré sa colère, ayant donné du secours à Porus, malgré le traité qu'il avoit fait de lui-même; ils venoient l'assurer de sa soumission et lui remettre son sceptre entre ses mains: mais le fier vainqueur ne se contenta pas d'une démarche où le prince ne venoit pas en personne; il leur répondit qu'il prétendoit qu'Abizare lui-même apportât sa couronne, que s'il ne se rendoit auprès de lui il iroit le trouver lui-même avec tous ses Macédoniens.

Il reçut alors un courier qui lui apprit que les Assacéniens s'étoient révoltés et avoient tué leur gouverneur. Il y renvoya Philippe et Tyriaspe qui firent rentrer les rebelles dans leur devoir et punirent les auteurs de la révolte.

Reconnu pour souverain dans tout le pays qui est

au-delà de l'Hydaspe, il s'avança vers l'Acésine, autre fleuve encore plus rapide, qui avoit ordinairement près de deux lieues de largeur; il le passa avec de grande difficultés, ayant perdu plusieurs de ses soldats dont les bateaux furent brisés contre les rochers qui se trouvèrent.

Cette région ressembloit peu à celles qu'ils venoient de quitter; ce n'étoient presque que des déserts et des forêts d'une hauteur prodigieuse; l'air y étoit d'ailleurs assez doux, mais la terre y étoit infectée d'une quantité prodigieuse de serpents, dont la blessure étoit mortelle; pendant le jour on s'en défendoit aisément, mais la nuit ils se glissoient par-tout; plusieurs Macédoniens en furent piqués et en moururent, après avoir souffert les douleurs les plus aigues. Cherchant quelques moyens de s'en garantir, ils suspendirent leur lit à des arbres, et étoient encore continuellement obligés d'être sur leur garde, jusqu'à ce que les Indiens leur eussent indiqués certaines racines qui guérissoient la blessure de ces animaux.

Le prince qui règnoit dans ce pays se nommoit Porus, neveu de celui dont nous avons vu le courage, mais son ennemi déclaré. Lorsqu'Alexandre se préparoit à passer l'Hydaspe pour attaquer son oncle, il lui avoit envoyé des ambassadeurs pour lui faire offre de secours et même de son royaume, plutôt par haine pour son parent, que par déférence pour le roi de Macédoine; mais quand il sut que ce prince étoit entré dans ses états, il prit la fuite avec une partie de ses troupes et se retira au-delà du Gange, chez les Gangarides. Alexandre irrité de sa méfiance et de sa perfidie, fit ravager son royaume par Cratere, Cœnus et Ephestion, et le remit encore à Porus son fidèle allié, avec plusieurs villes de cette contrée qui vivoient en républi-

ques. Pendant qu'ils étoient occupés à les réduire, le roi alla porter la terreur au-delà de l'Hydraote, où la plupart des peuples vinrent se rendre d'eux-mêmes; d'autres firent de la résistance et furent réduits de force: ils s'attendoient alors à toutes sortes de mauvais traitemens pour avoir ôsé lui résister; mais voyant ensuite qu'Alexandre les remettoit dans tous leurs droits et les traitoit avec douceur, ils répandoient par tout que les dieux étoient venus sur la terre. Néanmoins les Cathéens ligués avec les Oxidraques et les Malliens et plusieurs autres républiques très-belliqueuses, s'assemblèrent à Sangala pour s'opposer à ses progrès; ces nations étoient véritablement guerrières et courageuses. Porus et Abisare avoient été en guerre contre elles, ils les avoient attaqué avec des forces redoutables et avoient été contraints de se retirer avec perte. Alexandre ne s'en effraya pas et conduisit ses troupes contre elles; le second jour de marche il arriva près de la ville de Pimbroma, capitale de la ville des Andraistes qui vinrent au-devant de lui le reconnoître pour leur souverain, et quatre jours après il se trouva à la vue des confédérés; ils s'étoient logés sur une colline qui défendoient les avenues de la ville et s'y étoient fait un triple rempart de chariots qui retranchoient leur poste. Alexandre examina la disposition des lieux, s'arrêta dans l'endroit le plus avantageux et aussitôt leur livra la bataille. Il fit avancer les archers à cheval vers leur aîle gauche qui paroissoit plus foible; on déchargea une grêle de traits, presque sans effet. Les ligués montèrent sur leurs chariots qui leur donnoient un nouvel avantage, pour tirer plus efficacement sur les Macédoniens. Alexandre voyant que sa cavalerie n'étoit pas propre à cet assaut, descendit de cheval et fit avancer l'infanterie; elle attaqua l'ennemi avec une telle impé-

tuosité qu'ils forcèrent les retranchemens de chariots, dont les Indiens étoient descendus; ils revinrent à la charge, et malgré toute leur résistance ils furent repoussés jusques sous leurs murailles. Alexandre forma ensuite le siége de cette ville; mais comme cette place étoit trop étendue pour qu'il put l'investir avec ses troupes, il l'environna d'une double tranchée, comme deux paralleles qui ôtoient aux Indiens tout moyen de s'échapper. Il fit ensuite avancer ses machines et ses travailleurs; dès les premiers jours qu'on sappa les murailles, les assiégés désespérant de leur salut, résolurent de se sauver pendant la nuit du côté d'un lac bourbeux où l'on prenoit moins de précaution. Alexandre averti par quelques déserteurs y plaça Ptolémée avec une grande partie de sa cavalerie, avec ordre d'avertir par les trompettes du moment où les ennemis tenteroient de s'échapper. Les Indiens étant donc sortis en foule, croyant se sauver, furent arrêtés par la cavalerie et le reste de l'armée qui accourut aussi-tôt. On fondit sur eux comme sur des victimes destinées à la mort, et tant de ce carnage que des autres attaques qui avoient précédé, les Indiens perdirent plus de 100,000 hommes; du côté d'Alexandre il n'y eut que 100 hommes de morts et environ 1000 de blessés, parmi lesquels étoit Lisimaque, capitaine des gardes.

Quelques Indiens échappés à la fureur des ennemis portèrent l'épouvante dans les villes voisines, publiant qu'il étoit venu dans leur pays une armée d'immortels et d'invincibles. Les hérauts qu'Alexandre y envoya en trouvèrent la plus grande partie disposée à faire ce que l'on demandoit d'eux. Le vainqueur les laissa vivre en paix, suivant leurs anciens usages de se gouverner; et il établit Porus régent de ces provinces. Plusieurs cependant ne voulurent point entendre aucune capitula-

tion et s'assemblèrent sur les montagnes ; Alexandre les y poursuivit long-tems avec chaleur ; mais quand il eut fait environ 500 prisonniers, il abandonna les autres que leur petit nombre rendoit incapables de lui nuire et se contenta de détruire leur ville jusqu'aux fondemens.

LIVRE XIX.

CET exemple de sévérité intimida les autres villes et lui fraya le chemin vers l'Hyphase. Le premier royaume qu'il rencontra sur sa route fut celui d'un prince nommé Sophite.

Ce prince gouvernoit son royaume par des loix dont la sagesse étoit célébrée au loin. La beauté passoit chez ses peuples pour un mérite du premier ordre ; les hommes s'y peignoient la barbre, le visage et les cheveux, sans toutefois que le soin excessif de leur parure leur amollît le cœur et leur courage. Dans leurs alliances ils ne recherchoient ni la famille ni les richesses, la beauté étoit le seul avantage qu'ils désiroient ; ils avoient le barbare usage d'exposer les enfans qui avoient quelques difformités ou quelque foiblesse dans leurs membres ; la laideur du visage suffisoit même pour faire subir ce cruel arrêt.

Dès qu'il eût appris l'approche des Macédoniens, Sophite s'enferma dans sa capitale où il fit aussi retirer les gens de la campagne. Alexandre ne voyant personne, ni dans les champs, ni sur les murailles de la ville, il appréhendoit quelqu'embuscade. Il fit néanmoins commencer le siège, mais presqu'aussi-tôt les portes s'ouvrirent ; l'on vit sortir le roi suivi de ses deux fils ; il traversa le camp suivi d'un nombreux cortége et

entra dans la tente d'Alexandre. Il surpassoit par sa taille et sa beauté le reste de ses sujets. Il portoit une robe de pourpre, rayée d'or, qui descendoit jusqu'à terre, avec des mules d'or couvertes de pierreries; il avoit des bracelets de perles aux bras et aux poignets, et pour pendants d'oreilles deux diamans d'un prix inestimable; il tenoit à sa main un sceptre d'or, garni de bérylles, dont il fit présent à Alexandre, en se donnant lui-même avec ses enfans et son peuple et faisant mille vœux pour sa personne et l'accroissement de son empire.

Peu après Ephestion rejoignit Alexandre avec son armée qu'il ramenoit triomphante des victoires qu'elle avoit remportées sur différens peuples: le prince le récompensa magnifiquement et continua sa marche, il entra dans les états de Phlégelas.

Son approche consterna d'abord les habitans qui voulurent abandonner leur pays, mais leur roi les encouragea et les détermina à cultiver leurs terres avec la même confiance, persuadé qu'en se soumettant au héros, leur sort ne changeroit point et qu'ils recueilleroient en paix les fruits de leurs terres. Il vint le trouver sur sa frontière, lui offrit de riches présens et l'assura de son obéissance. Alexandre ne troubla point sa possession ni le repos de son peuple, et séjourna deux jours dans le palais de ce prince.

Alexandre toujours résolu de faire la guerre, tant qu'il trouveroit des peuples à vaincre et de nouvelles terres à conquérir, se prépara à passer l'Hyphase, la plus orientale des rivières qui se jettent dans le fleuve Indus. Il demanda à Phlégelas quelle étoit la nature du pays dans lequel il alloit entrer. Seigneur, lui répondit l'Indien, l'Hyphase qui termine mon royaume est une rivière large d'une demi-lieue, pro-

fonde et néanmoins très-rapide. Après onze journées de déserts vous trouverez le Gange, le plus rapide des fleuves des Indes, qui sert de rempart aux Gangarides, Phrasiens et autres nations puissantes et belliqueuses; ils s'attendent à vous recevoir et ont préparé 20,000 chevaux, 200,000 hommes de pied fortifiés de 2000 chariots de guerre et de 4000 éléphants. Ce récit parut incroyable à Alexandre, mais Porus l'en assura; tel étoit néanmoins ce caractère indomptable; on le vit trésaillir de joie en apprenant qu'il avoit des ennemis si redoutables à combattre. Il ne doutoit pas que la promesse de Jupiter Ammon, de lui donner l'empire de l'univers, ne dût avoir son accomplissement; le passé lui répondit de l'àvenir, et cette soif ardente qu'il avoit pour la gloire, le remplissoit d'un nouveau zèle, mais il n'en étoit pas ainsi de ses soldats. Dès que ses nouveaux projets furent répandus dans l'armée, ce fut une consternation et un murmure général. Les Macédoniens qui après avoir traversé près de 1000 lieues de pays et veilli sous les armes, tournoient sans cesse leurs yeux et leurs desirs vers la douce patrie, se plaignirent hautement qu'Alexandre entassoit tous les jours guerre sur guerre et dangers sur dangers; les uns déploroient leurs misères en des termes qui excitoient la compassion, d'autres plus séditieux crioient tout haut qu'ils n'iroient pas plus loin.

Alexandre ayant appris ce tumulte et sçu qu'il se faisoit de secrettes assemblées dans son camp, se flattant de conjurer un orage que le premier mouvement avoit formé, fit assembler ses troupes auxquelles il parla de la sorte.

Je n'ignore pas, soldats, que les Indiens ont publié beaucoup de choses, à dessein de nous effrayer, mais

ces discours et ces artifices ne sont pas nouveaux pour vous : c'est ainsi que les Perses nous parloient des défilés de la Cilicie, des vastes campagnes de la Mésopotamie, des fleuves du Tigre et de l'Euphrate, qu'ils nous représentoient comme autant de barrières insurmontables; votre courage les a néanmoins surmontées; vous repentez-vous de m'avoir suivi jusqu'ici ? si vos glorieux travaux vous ont acquis un nombre infini de provinces ; si vous avez étendu vos conquêtes au-delà de l'Iaxarte et du Caucase; si vous voyez couler les fleuves des Indes au milieu de votre empire, pourquoi redoutez-vous de passer l'Hyphase et de planter vos trophées sur les bords du Gange, comme vous l'avez fait sur ceux de l'Inde.

Quoi! seroit-ce ce grand nombre d'éléphants si manifestement exagéré, qui vous effrayeroit de la sorte ? mais n'avez-vous pas éprouvé qu'ils sont plus pernicieux à leurs maîtres qu'aux ennemis ? On cherche à vous intimider par l'idée terrible de leurs armées innombrables. Le sont-elles plus que celle de Darius ? Il y a long-tems que nous ne serions plus en Asie, s'il n'avoit fallu que des chimères pour nous vaincre; c'étoit quand nous passions l'Hélespont qu'il falloit prendre garde au petit nombre de nos troupes, nous avons cependant vaincu; maintenant les Scythes font partie de notre armée, les Bactriens, les Sogdiens, les Dahes sont avec nous et combattent pour votre gloire. Ce n'est pas néanmoins que je compte sur ces barbares, je ne me repose que sur vous; je n'envisage que vos bras victorieux et votre courage seul est pour moi un sûr garant du succès de mes entreprises. Tandis que je vous aurai à mes côtés, je n'aurai pas besoin de compter ni mes soldats, ni mes ennemis, pourvu que je vous voye cette confiance et cette allégresse que

vous m'avez toujours montrées jusqu'ici. Au reste, ne pensez pas que vos fatigues doivent encore durer long-tems, nous touchons au terme de notre carrière; après que nous aurons passé le Gange, le plus doux des fleuves de l'Inde, nous trouverons les bornes du continent, et quelques journées de chemin nous conduiront à l'endroit où le soleil se lève. Qu'il sera glorieux pour vous d'avoir donné à l'empire de Macédoine les mêmes bornes que le Créateur a mis a son propre ouvrage! Reculer sur les derniers pas d'une si belle course, c'est le comble de l'opprobre; c'est fuir devant des ennemis imaginaires; c'est s'avouer lâche ou vaincu; presque parvenus à un but où la fortune et la victoire nous appellent, c'est une action dont l'immortalité seule peut être la récompense; et quand bien même il y auroit du danger, vous sçavez que la mort perd ses horreurs dans le sein de la gloire. Ne brisez donc point dans mes mains une palme que vous y avez mise, qui vous appartient autant qu'à moi, dont la gloire nous est commune et dont vous partagerez le fruit. Je vous conjure pour vous mêmes et pour l'intérêt de votre propre gloire, de ne point abandonner, je ne dis pas votre maître et votre roi, mais votre nourrisson et le compagnon de vos armes. Jusqu'ici j'ai usé de mon pouvoir, aujourd'hui je ne vous commande pas, je vous prie, je vous conjure; donnez enfin à mes prières, ce que j'aime mieux recevoir de l'amitié que vous avez pour moi, que de l'autorité que j'ai sur vous.

Ici, Alexandre s'arrêta pour entendre la réponse dont il se flattoit, mais personne dans l'armée ne donna le moindre signe d'approbation; ils étoient immobiles, tenant la tête baissée contre terre. Déconcerté lui-même par cette inaction générale: Je parle donc à des sourds, continua-t-il, dont je m'efforce en vain de relever le courage

courage abbatu ; où sont ces anciens cris témoins ordinaires de votre valeur ? où est ce visage gai des Macédoniens ? personne ne m'écoute et ne daigne me répondre. Ah ! je suis abandonné, je suis trahi, on me livre à mes ennemis ; mais dûssai-je être seul, je passerai outre. Laissez-moi, si vous voulez, à la merci des bêtes sauvages et des rivières ; donnez-moi en proie à ces nations dont les seuls noms vous font peur, je trouverai qui suivra Alexandre que vous avez lâchement abandonné. Les Scythes, les Bactriens ne me seront pas si infidèles que vous, et de mes ennemis qu'ils étoient, ils deviendront mes amis et mes soldats. Allez donc en votre pays, allez et vantez-vous, lâches déserteurs, d'avoir abandonné votre roi ; je trouverai ici ou la victoire dont vous désespérez, ou une glorieuse mort qui désormais sera l'unique objet de tous mes vœux.

Quelque vif et quelque touchant que fut le discours d'Alexandre, il ne put tirer une parole de la bouche du soldat ; gardant tous un long et morne silence, ils attendoient que leurs commandans et leurs principaux officiers lui remontrassent qu'ils ne manquoient point d'affection, mais qu'étant tous percés de coups et épuisés de fatigues, ils ne pouvoient plus servir. Aucun n'osoit prendre sur lui de parler en leur faveur, craignant d'être la victime des autres comme il étoit arrivé à Clitus et Calisthènes. Soldats et officiers, ils demeuroient tous interdits, losrqu'il s'excita tout-à-coup un murmure qui croissant peu-à-peu éclata en des gémissemens et en des pleurs si extraordinaires, que le roi ayant changé sa colère en compassion, ne put retenir ses larmes. Cænus alors s'enhardit, et s'approcha du trône, témoignant qu'il vouloit parler ; et quand les soldats virent qu'il ôtoit son casque, car

c'étoit la coutume de l'ôter quand on parloit au roi ; ravis de son courage, ils le prièrent de plaider la cause de l'armée : voici comme il s'expliqua :

Non, Seigneur, nous ne sommes point changés à votre égard ; aux dieux ne plaise qu'un pareil malheur nous arrive, nous avons et nous aurons toujours le même attachement et la même fidélité ; toujours aussi zélés pour votre gloire, nous sommes tous prêts à marcher où vous nous commanderez, à vous suivre et à combattre contre tel ennemi qu'il vous plaira ; mais s'il est permis à vos soldats de vous exposer leur sentiment avec sincérité et sans déguisement, ils vous supplient de vouloir bien écouter leurs plaintes respectives, qu'une dernière extrémité arrache de leurs bouches.

La grandeur de vos exploits, Seigneur, n'a pas moins convaincu vos soldats que vos ennemis ; nous avons fait tout ce que des hommes mortels pouvoient faire ; nous avons traversé les terres et les mers, nous voici bientôt au bout du monde et vous vous préparez encore à passer dans un autre et à découvrir de nouvelles Indes, méconnues même aux Indiens ; vous voulez chercher des nations que la nature semble avoir dérobées aux conquérans ; ces pensées, je l'avoue, sont dignes de votre courage, mais elles passent le nôtre et nos forces encore plus. Regardez ces visages défaits ; ces corps tout couverts de plaies et de cicatrices, font-ils croire que nous ayons manqué de courage ? nos javelots sont émoussés, nos armes usées et nos cuirasses mises en morceaux par les coups qu'ils ont reçus. Vous sçavez combien nous étions à notre départ, vous voyez ce qui vous reste. Eh ! que nous reste-t-il à nous mêmes des dépouilles des Perses ? y a-t-il beaucoup d'officiers dans l'armée qui aient con-

servé quelques esclaves? nous avons tout dompté, nous avons tout conquis et nous manquons de tout. Vous êtes témoin, Seigneur, que ce n'est pas le luxe qui nous a réduit à cet excès de misère, que c'est la guerre seule par ses fatigues et ses travaux. Laissez vous donc toucher, Seigneur, par ce petit nombre de sujets sincères et fidèles qui vous reste; ils sont encore sensibles aux douceurs de la patrie, ils ne soupirent qu'après leur retour pour jouir en paix du fruit de leurs travaux et de vos victoires; pardonnez-leur ce desir qui est naturel à tous les hommes, il vous sera glorieux, seigneur, d'avoir mis à votre fortune des bornes que votre modération seule pouvoit lui imposer, et de vous être laissé vaincre vous même, après avoir vaincu tous vos ennemis.

Il n'eut pas si-tôt achevé de parler qu'on entendit de toutes parts des cris et des voix confuses mêlées de pleurs, qui appelloient le roi, leur seigneur et leur père, et qui le prioient d'avoir égard à leur état. Tous les autres officiers, à qui le rang et l'âge donnoient le plus d'autorité, lui firent la même supplication. Il en coûte beaucoup à un prince quand il faut céder. Alexandre ne se rendit pas encore; il ne pouvoit se résoudre à châtier ses gens, encore moins à les approuver. Il descendit de son tribunal sans rien répondre et s'enferma dans sa tente pendant deux jours, sans parler à personne, non pas même à ses amis les plus familiers, pour voir s'il ne se feroit pas quelque changement dans l'armée, espérant que cette idée de retour seroit dissipée au moins dans la plupart, et que la honte feroit revenir les autres; mais voyant les soldats obstinés dans leur résolution, il fit enfin annoncer le retour aux soldats.

Ils reçurent cette nouvelle avec une joie et des accla-

mations incroyables; non contens de se féliciter les uns les autres, il se rendirent à la tente du roi, pour lui donner mille bénédictions et le remercier de s'être laissé vaincre par ses soldats, lui qui étoit invincible à l'égard de tous les autres.

Nul triomphe n'approche de ces acclamations et de ces applaudissemens qui partent du cœur et qui en sont une vive et sincère effusion. Jamais Alexandre ne parut plus grand et plus glorieux que dans cette journée ; il voulut bien, en faveur de ses sujets, sacrifier quelque chose de sa gloire et de sa grandeur.

Alexandre n'avoit employé que trois ou quatre mois, tout au plus à la conquète du pays entre l'Inde et l'Hyphase. Comme dans ses courses et ses voyages il n'étoit point entré dans les provinces méridionales qui tenoient de l'empire des Perses, sa résolution fut pour retourner à Babylone, de descendre sur l'Hyphase et sur l'Inde, de conquérir les nations qu'il rencontreroit sur son passage, de voir la mer Océane, et de s'en retourner ensuite par terre pour regagner la capitale de son empire. Avant que de partir, il fit dresser douze autels pour servir de trophées et d'actions de graces de ses victoires. Ces témoignages de reconnoissance envers les dieux, furent accompagnés de traits d'une vanité poussée jusqu'à l'excès; jaloux de laisser de lui aux siècles futurs l'idée d'un homme extraordinaire, les autels qu'il dressa en leur honneur étoient hautes de 75 pieds, et semblables à ces tours dont on se servoit dans les siéges. Voulant encore faire croire que tout ce qui étoit dans son armée étoit proportionné à ces autels, et que les Macédoniens avoient été au-dessus des autres mortels, il fit faire des armes que l'on pouvoit à peine remuer, des écuries d'une grandeur prodigieuse, où l'on avoit mis des mangeoires extrêmement hautes, et des mords

de chevaux d'une grosseur énorme. Il fit tracer les alignemens d'un camp trois fois plus étendu qu'à l'ordinaire, et tout autour, une tranchée large de 40 pieds, sur 10 de profondeur; de la terre qui en avoit été tirée, il en fit faire le retranchement; enfin, il ordonna aux soldats de se construire deux lits de près de huit pieds de long, et tous les autres meubles d'usage journalier à proportion. Quelque folle et quelqu'extravagante que fût cette imposture, elle lui réussit néanmoins parmi les Indiens orientaux, qui ne l'avoient jamais vu. Trois siècles après Alexandre, ces peuples passoient tous les ans le Gange et venoient faire des sacrifices sur ces autels.

Alexandre repassa l'Hydraote et laissa à Porus tout ce qu'il avoit conquis jusqu'à l'Hyphase; il reconcilia aussi ce prince avec Taxile et affermit la paix entr'eux par une alliance qui étoit à tous deux également avantageuse. De-là il alla camper sur les bords de l'Acesine; il s'arrêta dans une ville qu'il avoit donné ordre à Ephestion de bâtir, et qui avoit été considérablement endommagée par les pluies continuelles et les inondations qui ravageoient ce pays depuis deux mois: il en répara les dommages et lui donna pour habitans ceux de son armée que l'âge et les blessures empêchoient de le suivre.

Là il se souvint qu'Abizare n'étoit point venu en personne lui faire hommage de son royaume, quoiqu'il l'eût menacé d'aller lui-même à la tête de ses troupes pour l'y contraindre. Il lui envoya de nouveaux ordres très-sévères, mais ce prince s'étant trouvé malade, pria son frère Arsaces, prince d'une contrée voisine, de lui aller présenter ses excuses et de lui offrir ce qu'il y avoit de plus précieux dans son royaume avec trente éléphans. Le roi se contenta de

cette soumission et le laissa en possession de sa couronne, à condition de lui envoyer le tribut tous les ans.

Le pays où il étoit abondoit en bois propres à la marine, et dans peu de tems il eut deux mille bateaux ou galères, dont il y en avoit 80 à trente rames. Tandis que l'on travailloit à ces préparatifs, Cœnus mourut de maladie; toute l'armée le regretta, Alexandre en versa des larmes, et néanmoins il ne put s'empêcher de dire que s'il avoit cru être si près de sa fin, il n'auroit pas fait un si long discours pour retourner en Macédoine.

Lorsque tout fut prêt pour s'embarquer, il divisa sa flotte en trente escadres, nommant un chef pour chacune, sous le commandement de Néarque, qu'il fit grand amiral.

Pour récréer ses troupes, il fit célébrer quelques jours avant le départ des jeux solemnels de musique, des courses à pied et à cheval. Au jour marqué, les troupes se rendirent sur les bords de l'Acesine et montèrent dès l'aurore sur leurs vaisseaux; suivant la distribution qui en avoit été faite. Alexandre s'étant avancé au milieu de sa flotte, prit une coupe d'or, fit des libations à cette rivière, à l'Hydaspe et à l'Inde, sacrifia d'abord à Jupiter Ammon, à Hercules et aux autres divinités, et distribua ensuite des victimes à tous les chefs pour en faire de même.

On ne peut observer plus d'ordre que l'on en garda dans cette navigation; chaque officier avoit son escadre séparée d'une autre par quelque distance, et quelque habileté qu'eussent les rameurs, il ne leur étoit pas permis de devancer leur rang. Le bâtiment royal, commandé par Onesicrite, avoit trente rangs de rames. Ce bâtiment étoit couvert de lames d'or, les autres

suivoient sous deux ailes, ce qui se pouvoit aisément dans une rivière qui n'a jamais moins d'une lieue de largeur. Ephestion et Cratère marchoient à l'un et l'autre bord avec une partie de la cavalerie et des archers avec les éléphans ; les bagages suivoient les grandes routes. On campa le troisième jour dans les endroits qu'Ephestion et Cratère avoient trouvé convenables. Deux jours après on reprit la navigation, la flotte arriva le cinquième jour au confluent de l'Hydaspe et de l'Acèsine ; elle y souffrit beaucoup, parce que ces rivières se réunissent avec tant de violence qu'il se fait des tourmentes comme en pleine mer. Alexandre n'ayant pas entrepris cette navigation uniquement pour son plaisir, mais dans le dessein d'assujétir en même tems les peuples qu'il trouveroit sur son passage et de faire des descentes le long du fleuve ; ayant appris qu'il étoit dans la province des Sèbes, peuples républicains, qui se disoient descendus de l'armée d'Hercules et qui en conservoient encore quelques coutumes ; il voulut les reconnoître par lui-même et les ranger sous son empire. Les Sèbes instruits du bonheur de ses armes, ne voulurent pas attendre qu'il déployât ses forces contr'eux ; ils vinrent au-devant de lui se soumettre et le prier d'accepter ce que le pays avoit de plus rare et de plus précieux. Il les traita selon leur démarche et il leur laissa la liberté dont ils avoient joui jusqu'alors.

Il continua ensuite sa route, impatient d'entrer dans le pays des Malliens et des Oxidraques, peuples les plus belliqueux de ces contrées : il commença par leur ôter toute ressource étrangère, et attaquant les nations voisines, qui n'étoient pas venues comme les Sèbes au-devant de lui, il trouva 40,000 de ces barbares rangés en bataille sur le bord d'une rivière pour

lui en défendre les passages. Il la traversa devant eux; les mit en fuite et les poursuivit jusques dans leur ville principale; elle fut prise d'assaut. Ceux qui ne furent point passés au fil de l'épée, furent vendus comme esclaves.

De-là il vint à une autre ville où il donna différens assauts, où il perdit bien du monde sans se pouvoir rendre maître des remparts; mais quand les habitans virent que cependant il s'opiniâtroit au siège, et que tous les jours ils perdoient du monde, ils désespérèrent de leur salut, mirent le feu à leurs maisons et s'y précipitèrent avec leurs femmes et leurs enfans. Alexandre s'en étant apperçu, entra aussi-tôt dans la ville; on vit alors un nouveau genre de combat; ceux qui n'avoient pris les armes que pour défendre leur ville et leur vie, étoient les premiers à la brûler et à se donner la mort, et les Macédoniens qui n'en vouloient qu'à leur liberté, ne furent occupés qu'à leur conserver la vie, en les arrachant du milieu des flammes. La citadelle n'étant point endommagée, il y mit garnison.

Vainqueur de ces nations, il continua à descendre sur l'Hydaspe et l'Acesine réunis ensemble. Quand il fut arrivé à l'endroit ou l'Hydraote se réunit à ces deux rivières, l'on tomba dans un courant si rapide que l'habileté des rameurs eut bien de la peine à arracher les vaisseaux à la fureur des eaux; deux des plus grands furent submergés avec tout l'équipage qu'ils portoient. Celui où étoit Alexandre ne fut pas moins tourmenté que les autres; les vagues le frappoient par le flanc avec tant de violence, qu'il se déshabilla pour se sauver à la nage; ses amis étoient prêts à le suivre, plusieurs même se jettèrent pour le recevoir et lui prêter leur secours, mais la force des rameurs le fit échapper

à ce danger, dont il ne fut pas plutôt délivré, qu'il fit élever des autels aux divinités des trois fleuves et leur offrit des victimes.

LIVRE XX.

IL entra enfin dans le pays des Malliens, qui regardoient comme une barrière insurmontable l'aridité de leurs campagnes. Sans s'en embarrasser, Alexandre mit pied à terre, et trouva à cinq lieues de là une petite rivière où il fit faire aux soldats leurs provisions d'eau dans des outres; avec cette munition il marcha le reste du jour et durant toute la nuit, et arriva à une de leurs villes. Il trouva beaucoup d'habitans hors de leurs murailles, ils se croyoient en sûreté, il les surprit, en dispersa une partie; les autres s'étoient renfermés dans la place, il la fit investir par sa cavalerie, son infanterie n'ayant pu le suivre dans la promptitude de sa marche. Lorsqu'elle fut arrivée, il détacha Perdiccas pour assiéger une autre ville de la même province, avec ordre de l'investir seulement et de la tenir bloquée jusqu'à ce que lui-même s'y fût rendu. Il pressa vivement celle devant laquelle il étoit, elle ne tint pas long-tems et il s'en empara ainsi que de la citadelle, dont il fit passer la garnison au fil de l'épée. Il alla ensuite joindre Perdiccas, occupé à la poursuite des Malliens qui avoient abandonné une ville. Continuant ses conquêtes, ou plutôt ses courses, il passa l'Hydraote et arriva dans une ville de Brachmanes; où plusieurs Malliens s'étoient retirés, déterminés à tous les évènemens de la guerre; ils se défendirent long-tems et avec courage; ils soutinrent

plusieurs assauts, mais ils furent forcés; la citadelle où ils s'étoient retirés, eut le même sort. L'exemple d'Alexandre qui entra le premier par la brèche, remplit les Macédoniens d'émulation, ils le suivirent en foule. Les Indiens préférant la mort à la servitude, se défendirent avec un tel acharnement que l'on fit peu de prisonniers.

Il rencontra ensuite la plus grande ville des Malliens, que plusieurs avoient choisis pour asyle en cette occasion. Les Oxidraques, leurs ennemis, se réconcilièrent avec eux pour se défendre mutuellement. Quoiqu'ils fussent plus de 50,000 en état de porter les armes, ils ne crurent pas devoir attendre le héros qui les attaquoit; ils traversèrent le fleuve Hydraote et se postèrent à l'autre rive pour lui en disputer le passage avec plus d'avantage. Alexandre qui tenoit toujours la fortune enchainée, les poursuivit avec ardeur et entra dans le fleuve, avant que son infanterie fût arrivée; il le passa au-travers d'une grèle de traits et attaqua les Indiens avec autant de confiance que s'il eût été à la tête de toute son armée. Ils se défendirent une partie du jour avec toute la force qu'inspire l'amour de la vie et de la liberté, jusqu'au moment où ils virent paroître le reste de l'armée Macédonienne; alors ils prirent la fuite et se sauvèrent dans une ville fortifiée. La fin du jour et l'épuisement de ses gens de pied empêchèrent de les poursuivre, mais le lendemain il forma le siége de la ville et l'emporta dans peu de jours; il suivit les habitans qui s'étoient retirés dans la citadelle; il partagea ses troupes pour en saper l'enceinte de différens côtés. Quelque grande que fût l'activité des travailleurs, elle ne parut auprès du prince qu'une lenteur véritable. Il ordonna que l'on insultât un côté de cette citadelle; il vit un soldat qui lui sembla ne point porter un échelle assez promptement, il la

lui arracha des mains, la dressa lui-même contre la muraille et fut le premier qui parut dessus; là tenant son bouclier, il s'en sert pour se couvrir du coté de la place et devient le but de tous les assiégés qui lui lancent des milliers de traits, dont aucuns ne peuvent percer ni son casque, ni sa cuirasse, ni son bouclier. Jamais les Macédoniens n'avoient plus appréhendé pour sa personne. Ils volent tous à son secours, et tous voulant monter à-la-fois, ils chargent tellement les échelles qu'elles se rompent sous eux, et le roi demeure sans secours. Tandis que l'on en va chercher d'autres, il l'appellent et le conjurent de se conserver pour ses sujets et de se jeter en bas, qu'ils le recevront entre leurs bras. Mais il n'étoit pas dans le caractère d'Alexandre de reculer devant l'ennemi, il auroit cru effacer par cette seule action toute la gloire qu'il avoit acquise, et par un nouveau trait de cette téméraire hardiesse qui lui étoit propre, il saute dans la ville, et au lieu de se briser les membres comme il le devoit, ou d'être pris ou tué par la foule des ennemis qui étoient à cet endroit, il tombe heureusement sur ses pieds et n'est pas même ému de sa chûte; en même tems qu'il pare les traits qu'on lui décoche, il écarte et perce de son épée quiconque ose l'approcher, entr'autres le général des Malliens. Conservant toute sa présence d'esprit au milieu de tant de dangers, il apperçoit un grand arbre à quelque pas près des murs, il s'y retire insensiblement, et s'y étant adossé, il reçoit sur son bouclier tous les traits qu'on lui lançoit de loin, car personne n'osoit l'approcher; ils s'étoient écartés au contraire, tant la hardiesse de l'entreprise et le feu étincelant qui sortoit de ses yeux avoient jeté la surprise dans le cœur des ennemis. Il reçut enfin une flèche longue de trois pieds qui, perçant sa cuirasse, lui entra bien avant dans le côté droit, il en sortit une

si grande abondance de sang, qu'il tomba sans force sur ses genoux et demeura comme mort. Celui qui l'avoit blessé accourut plein de joie pour l'enlever ou le mettre en pièces, mais il ne sentit pas si-tôt mettre la main sur lui, que, ranimé par le desir de la vengeance, il rappelle ses esprits, et appercevant le défaut de sa cuirasse, il lui plonge son épée dans le cœur, et faisant un nouvel effort, il combat à genoux et punit la témérité d'un second et d'un troisième. Alors Peucestas et plusieurs autres ayant monté sur la muraille, se précipitèrent dans la ville, et tentant l'impossible pour sauver leur roi, ils le couvrent de leur corps et soutiennent tout l'effort des ennemis. Jamais il n'y eut de combat plus acharné que celui qui se donna pour le corps d'Alexandre; les plus grands motifs animoient les Macédéloniens, le devoir, l'amour et l'honneur. Les ennemis le regardoient comme leur proie, et frémissant de courroux de se la voir disputer, tous ensemble assailloient de tous côtés le petit nombre de Macédoniens qui couvroient Alexandre. Ceux cependant qui étoient au-dehors tentoient l'impossible pour aller à lui; ceux-ci enfonçoient des piques dans la muraille pour leur servir d'échelle; ceux-là montoient sur les épaules les uns des autres; quelques-uns parvenoient à leurs fins, mais le plus grand nombre y périssoit. Plusieurs vinrent à une porte et la frappèrent avec tant de violence qu'ils l'enfoncèrent et se jettèrent en foule dans la ville. Ils coururent dans l'endroit où étoit leur roi et arrivèrent heureusement dans le tems que Peucestas et Léonate étoient prêts de succomber par la quantité des blessures qu'ils avoient reçues. Ils écartèrent les ennemis, les poursuivirent presque dans leurs maisons où il furent sacrifiés comme des victimes de la vengeance; il ne s'en échappa aucun. Tandis que les soldats étoient occupés

à satisfaire leur ressentiment, on transporta le roi dans sa tente; on ne savoit comment ôter sa cuirasse et il falloit auparavant scier le trait. Critobule, le plus habile chirurgien de l'armée; n'osoit y mettre la main, de peur que sa tête ne répondît de l'évènement. Mais Alexandre voyant son embarras et les larmes que la crainte lui faisoit répandre, l'encouragea et lui dit: Qu'attends-tu pour me soulager, ma mort ne peut être ton crime si ma blessure est mortelle. Cristobule s'enhardit et coupa adroitement le bois de la flèche, sans ébranler le fer qui étoit dans le corps. Après qu'on lui eût ôté sa cuirasse, on découvrit que la flèche étoit barbelée, c'est-à-dire recourbée et garnie de dents et qu'on ne pouvoit la tirer si on n'élargissoit la plaie. Alexandre ordonna qu'il le fît et supporta l'opération avec une constance incroyable, sans vouloir permettre que personne le retînt, pour empêcher les mouvemens involontaires. L'incision étant faite, il en sortit une si grande quantité de sang, qu'il tomba en foiblesse; on le crut mort; mais le sang s'étant arrêté, il revint peu à peu et témoigna sa reconnoissance à ceux qui étoient autour de lui.

Tout le jour et toute la nuit suivante l'armée voulut être sous les armes autour de sa tente, elle ne voulut point décamper qu'elle ne fût assurée qu'il se portoit mieux et qu'il commençoit à reposer.

Au bout de sept jours, comme les Indiens avoient répandu le bruit de sa mort, et que la crainte avoit persuadé cette fausse nouvelle à sa flotte qui étoit à quelques journées plus bas, sous la conduite de Nearque et d'Ephestion, il voulut dissiper ces vaines terreurs; fit joindre deux vaisseaux ensemble, sur lesquels on dressa son pavillon. Il descendit ainsi par eux, s'avançant à quelque distance du reste de la flotte, de peur que le bruit des rames ne lui otât le repos qui étoit si

nécessaire pour rétablir ses forces. Sa santé étant un peu affermie, il fit mettre son lit à découvert pour dissiper les projets des nations barbares et relever les espérances de ses soldats; mais comme il ne faisoit aucun mouvement, la plupart demeurèrent dans la même inquiétude, ne sachant si leur prince étoit envie ou si on ne leur en montroit que le cadavre. Instruit de leurs soupçons, il se fit mettre à bord et ses gardes lui amenèrent sa litière; il appréhendit que ce témoignage ne fût encore suspect; il se fit amener son cheval, il monta dessus et se fit voir à toute l'armée Alors tous les rivages et les forêts retentirent des cris de joie des soldats, qui croyoient le voir sortir du tombeau; il mit ensuite pied à terre et marcha quelques pas pour ne laisser aucun doute sur la guérison. Il fut alors environné de tous les soldats, dont les uns lui baisoient les mains, tendoient les leurs vers lui ou les élevoient au ciel; d'autres embrassoient ses genoux; quelques-uns se contentoient de toucher ses habits, faisant mille vœux pour sa santé et rendant graces au ciel de la vie qu'ils recevoient en recouvrant leur unique espérance.

L'endroit où ils étoient arrêtés ne fournissant point de vivres, il fit continuer la navigation, et le quatrième jour on arriva dans une province où l'on trouva de tout en abondance. Alexandre y séjourna pour construire de nouvelles galères. Pendant cet intervalle arrivèrent les députés des Malliens avec les principaux chefs des Oxidraques, jusqu'au nombre de 150, outre les gouverneurs de plusieurs autres qui lui apportoient de riches présens en témoignage de leur soumission et de leur obéissance; ils s'excusèrent de lui avoir résisté si long-tems sur le grand amour qu'ils avoient pour une liberté dont ils jouissoient depuis que Bacchus les étoit venu affranchir; ils lui protestèrent qu'ils lui faisoient le plus grand de tous

les sacrifices en y renonçant, mais que persuadés qu'il n'étoit pas moins fils de Jupiter que leur premier héros, ils étoient prêts de subir telles conditions qu'il voudroit imposer. Alexandre leur demanda mille de leurs principaux seigneurs pour lui servir d'ôtage et marcher sous ses drapeaux tant qu'il le jugeroit nécessaire, jusqu'à ce qu'il eût achevé de réduire ce pays. Ils lui envoyèrent ce qu'il demandoit avec 500 charriots et leurs conducteurs. Alexandre reconnoissant de ces présens qu'il n'avoit point exigés, leur remit leurs ôtages et leur donna Philippe pour gouverneur.

Alexandre avoit été fort satisfait de toutes ces démarches; sentant tous les jours ses forces augmenter, il goûtoit avec d'autant plus de plaisir le fruit de sa victoire et de la santé, qu'il s'étoit vu tout prêt de les perdre toujours. Ses principaux officiers et ses plus intimes amis crurent qu'ils pouvoient alors répandre leur cœur en sa présence et lui exposer leur crainte; ce fut Cratère qui porta la parole. Nous commençons, dit-il, Seigneur, à vivre et à respirer en vous voyant dans l'état où la bonté des dieux vous a rétabli; nous voyons renaître avec vous la douce espérance de retourner dans notre patrie. Que tous les hommes se liguent contre nous; qu'ils couvrent de leurs armes les terres et les mers, qu'ils appellent à leur secours ce que la nature a de plus cruel parmi les bêtes féroces; tant que nous vous aurons, nous serons toujours invincibles; mais qui d'entre les dieux pourra nous répondre que notre unique appui ne nous sera point ravi, quand vous vous précipiterez dans des périls si manifestes? Vous n'êtes point à vous, Seigneur, vous nous appartenez, nous avons droit sur votre vie dont la nôtre dépend, et nous osons vous conjurer en qualité de vos sujets et de vos enfans, de ménager une vie si précieuse, si non pour vous, du moins

pour les autres et pour le bonheur de l'univers. Comment pourrions-nous espérer de revoir la Grèce sous un autre conducteur ? Lorsque vous combattiez contre Darius contre la couronne des Perses, nous admirions votre bravoure en tremblant pour votre vie ; personne cependant ne pouvoit vous blâmer ; mais à-présent il n'est plus d'empire, il n'est plus de trône à conquérir. Nous frémissons encore d'horreur quand nous pensons à ce qui s'est passé sous nos yeux. Nous avons vu l'heure où les plus viles mains du monde alloient enlever les dépouilles du plus grand prince de la terre. Quelle a été notre allarme et notre douleur ! quels reproches ne nous sommes-nous pas faits à nous-mêmes d'avoir abandonné dans un tel péril notre père et notre roi ! il n'étoit pas en notre pouvoir de vous suivre, mais nous ne nous en sommes pas cru moins coupables et nous avons regardé comme un crime de n'avoir pas fait pour vous l'impossible. Ah ! Seigneur, épargnez-nous désormais une pareille affliction; une méchante bicoque mérite-t-elle d'être achetée au prix d'une tête comme la vôtre ? Laissez-nous ces moindres exploits et ces petits combats et réservez votre personne pour des occasions dignes d'elle.

Alexandre fut sensiblement touché de ces effusions de leur cœur, il les embrassa tous avec une tendresse extraordinaire, et les ayant fait asseoir, il leur dit : Je vous rends mille graces, amis sincères et fidèles, non-seulement de ce qu'aujourd'hui vous préférez mon salut au vôtre, mais de toutes les marques de zèle et d'affection que vous m'avez données depuis le commencement de cette guerre. Si quelque chose est capable de me faire desirer une longue vie, c'est le plaisir de jouir plus long-tems d'amis aussi précieux que vous. Souffrez néanmoins qu'en cela je vous déclare la diversité de nos sentimens. Vous desirez de me posséder

der long-tems et toujours même, s'il se pouvoit, et moi ce n'est pas sur l'âge, mais sur la gloire que je mesure ma durée. Je pouvois borner mon ambition dans l'enceinte de la Macédoine, et content du royaume de mes pères, attendre au milieu des délices et dans le sein de l'oisiveté une heureuse vieillesse, quoiqu'on ne puisse pas appeller heureux le regne d'un prince lâche et fainéant, dont la molesse, le plaisir et la débauche précipitent les destinées. Si l'on comptoit mes jours par le nombre de mes victoires, il est vrai que j'aurois beaucoup vécu; mais pensez-vous qu'après avoir réuni sous un seul empire et l'Europe et l'Asie, je doive m'arrêter à la fleur de mon âge dans une si belle carrière, et cesser de travailler pour la gloire à laquelle je me suis entièrement voué? Sachez que cette gloire annoblit tout, qu'elle donne une vraie et solide grandeur à ce qui paroît le plus petit; je ne m'épargnerai jamais pour y atteindre; je rendrai illustres les endroits méconnus; j'ouvrirai au genre humain des lieux que la nature lui avoit cachés, et quelque part que je combatte, je croirai être sur le théâtre du monde et à la vue de toute la terre. Que m'importe de périr dans ces royaumes éloignés, pourvu que j'y meure vainqueur. Ce noble sang que j'ai reçu des Héraclides ne coule que pour la gloire et méprise le nombre des années. Si j'ai fait de grandes choses, le pays où je suis me reproche qu'une femme en ait encore fait de plus grandes que moi. Je parle de Sémiramis; que de peuples soumis à son obéissance! que de villes bâties, de superbes et glorieux travaux achevés! Quelle honte pour moi de n'avoir pas encore égalé sa gloire! mais je la surpasserai bientôt, si vous secondez mon ardeur; défendez-moi seulement des sourdes menées et des trahisons domestiques, qui font périr la plûpart

des princes; je prends le reste sur moi, et vous réponds de tous les événemens de la guerre.

Un tel discours fait connoître à fond le caractère d'Alexandre; il pensoit que sa destination étoit de ne vivre que pour la gloire, et qu'il ne pouvoit en acquérir que par des conquêtes sans mesure, sans bornes et presque toujours sans justice. Avide de gloire, avide d'une grande réputation, il trouvoit étrange que ses officiers n'entrassent point dans ses vues et n'eussent point, comme lui, un cœur capable d'une aussi vaste ambition.

Il séjourna dans cet endroit, jusqu'au parfait rétablissement de sa santé, et en réjouissance, il donna une fête aux officiers de son armée, où furent invités les ambassadeurs des Malliens et des Oxidraques. Les ordres furent donnés ensuite pour la continuation de la navigation; Cratere conduisoit un détachement le long du fleuve. Au sortir du pays des Malliens, on entra chez les Sabraques. Cette nation nombreuse et puissante parmi les Indiens, ayant appris qu'un prince illustre venoit à eux avec une armée formidable, avoit levé 60,000 hommes de pied, 6,000 chevaux et 5,000 chariots de guerre, pour défendre leurs frontières. Comme ce pays étoit rempli de villages sur les bords du fleuve, ceux qui les habitoient, ayant apperçu la flotte nombreuse d'Alexandre, furent surpris par les habillemens et les manières des Macédoniens qui leur étoient tout-à-fait méconnus. Les armes brilloient au loin par les éclats du soleil, ils crurent que c'étoit l'armée des dieux ou bien un autre Bacchus, si célèbre dans ces contrées. Effrayés encore par les cris des soldats, le bruit des rames et les voix confuses des matelots qui s'animoient les uns les autres, ils coururent vers leur armée, disant aux soldats qu'ils

étoient insensés de vouloir combattre contre des dieux, d'attaquer une flotte innombrable chargée d'invincibles guerriers. Leur frayeur s'étant communiquée à tous les chefs, ils envoyèrent faire leurs soumissions. Le roi reçut leurs hommages sans leur faire aucun tort, et séjourna quatre jours chez eux.

Il entra ensuite chez les Arabiens, chez les Sodres et les Mazanes, qui n'eurent pas plus de résolution que les Sabraques. Le prince s'y arrêta quelques jours, et y jetta les fondemens d'une ville qu'il appella Alexandre.

Il descendit de-là dans le pays des Musciens; leur roi vint à sa rencontre avec de riches présens, espérant de gagner le héros et de conserver son royaume. Sa démarche lui réussit; mais, après le départ des Macédoniens, il s'avisa de secouer le joug. Alexandre envoya un de ses généraux contre lui qui le chargea de chaînes, l'amena au roi qui le condamna à mourir.

Il débarqua ensuite à la rive orientale de l'Indus, et marcha vers les Prestes qui habitoient entre ce fleuve et l'Hydaspe. Leur roi Oxicanus se renferma dans une de ses villes, avec une forte garnison, et il y fut forcé le troisième jour du siège. Il se réfugia dans la citadelle d'où il envoya vers Alexandre pour traiter de la capitulation; mais avant que les députés eussent pu lui parler, deux tours tombèrent tout-à-coup d'elles-mêmes, et offrirent un large passage aux Macédoniens qui se jettèrent aussi-tôt dans la citadelle, où Oxicanus et les siens furent tués les armes à la main.

Samus, prince voisin de l'océan, s'étant approché de la flotte du conquérant, députa vers lui des ambassadeurs pour lui remettre ses états. Ses sujets firent de la résistance, s'y opposèrent et ne voulurent pas reconnoître un prince étranger. Alexandre fut obligé de

venir lui-même les réduire. Après que plusieurs places peu considérables se furent soumises, il en trouva une plus fortifiée, que les Indiens avoient choisie pour azile. Lorsqu'il eut examiné de quelle manière il pourroit s'en rendre maître, il ne vit pas d'autre moyen que de pratiquer un chemin sous terre qui aboûtît dans la place, afin d'y faire filer les troupes. Cette galerie ayant été conduite jusqu'au milieu de la place, les Indiens furent si effrayés de voir sortir de la terre des hommes tout armés, qu'ils n'eurent pas la force de se défendre.

L'armée marcha ensuite vers la capitale du roi Samus. Cette ville qui se nommoit Harmalatie ferma ses portes. Alexandre détacha cinq cents hommes pour les provoquer au combat et les attirer hors de leurs murailles. Ils sortirent en effet au nombre de trois mille. Les Macédoniens les reçurent foiblement, et comme étonnés ils firent leur retraite peu à peu, et les attirèrent vers un ambuscade où Alexandre étoit lui-même; ils combattirent avec vigueur. Les Indiens abandonnèrent le champ de bataille, où ils laissèrent six cents morts et mille prisonniers et prirent la fuite vers leurs murailles.

Cet avantage heureux eut des suites bien funestes : les Indiens avoient empoisonné leurs javelots, leurs flèches et leurs épées, ensorte que les moindres blessures étoient mortelles. Ptolemée fut celui qui donna le plus d'inquiétude à Alexandre, ayant été blessé à l'épaule. Le roi, qui l'aimoit et qui l'estimoit infiniment, ne voulut point le quitter; et comme il étoit fatigué du combat et qu'il avoit besoin de repos, il fit apporter son lit auprès du malade, pour ne le point abandonner. C'étoit en effet un des plus vaillans hommes de l'armée; Alexandre le reconnoissoit pour son

parent, comme fils naturel de Philippe. Egalement propre pour la paix comme pour la guerre, d'un abord facile, éloigné du luxe et du faste, que l'opulence et la prospérité avoient fait prendre à la plûpart des seigneurs Macédoniens; enfin aussi chéri des soldats qu'il l'étoit du roi. On dit que le roi, s'étant réveillé d'un profond sommeil, assura avoir vu en songe un dragon qui lui présentoit une herbe qu'il tenoit dans sa gueule, comme un remède assuré contre le venin qui empoisonnoit les blessures. Il dépeignit la couleur et la figure de cette plante, assurant qu'il la reconnoîtroit, si on pouvoit lui en montrer. On lui en apporta de différentes sortes, et ayant reconnu celle qu'il cherchoit, il la mit lui-même sur la plaie, et Ptolemée fut guéri en peu de jours, ce qui causa une joie universelle dans l'armée.

Ayant appris que c'étoient les Brachmanes qui avoient donné le noir conseil d'empoisonner les armes et qui animoient les Indiens contre les Macédoniens, il en fit mourir plusieurs. Parmi ceux qu'on lui amena, il s'en trouva dix qu'on lui dit être des plus célébres; il leur proposa à tous des questions qui paroissoient indissolubles, en leur disant qu'il n'y auroit point de grace pour ceux qui répondroient mal. Il commanda au plus vieux d'être lui-même le juge, et il demanda au premier lesquels étoient en plus grand nombre ou des vivans ou des morts? Ce sont les vivans, dit le Brachmane, par ce que les morts ne sont plus.

Il ordonna au second de lui dire si la terre nourrissoit plus d'animaux que la mer; il répondit que c'étoit la terre, par ce que la mer en faisoit partie.

Au troisième, il demanda quel étoit l'animal le plus petit; il dit que c'étoit celui que l'homme ne connoissoit pas encore.

Au quatrième, pour quelle raison il avoit porté le peuple à la révolte; il répliqua afin qu'il vécut avec gloire, ou qu'il mourut avec honneur.

Au cinquième il demanda lequel avoit été le premier du jour ou de la nuit; il répondit que la nuit lui étoit postérieure d'un seul jour; et comme le roi paroissoit étonné de cette réponse, le Brachmane ajouta qu'à des problêmes embarassés il falloit des solutions pareilles.

Il dit au sixième de lui marquer par quel moyen un homme pouvoit se faire aimer; il répondit si avec la plus grande puissance, il ne sait pas se faire craindre.

S'adressant au septième, il lui demanda comment on pouvoit devenir dieu; c'est, dit le philosophe, en faisant ce qui est impossible à l'homme.

Il demanda au huitième, laquelle étoit la plus forte de la vie ou de la mort; il répondit que c'étoit la vie, puisqu'elle supportoit tant de maux.

Enfin il demanda au neuvième jusqu'où il étoit bon à l'homme de vivre; jusqu'à ce qu'il soit bien persuadé, dit le Brachmane, que la mort est préférable à la vie.

Alors Alexandre portant la parole au juge, lui ordonna de prononcer; il dit qu'ils avoient tous plus mal répondu les uns que les autres. Tu dois donc mourir le premier, lui dit le prince, toi qui portes un si beau jugement; nullement; Seigneur, répliqua le juge, puisque vous avez dit que celui qui auroit répondu le plus mal seroit celui qui mourroit le premier. Ces subtilités firent plaisir à Alexandre, qui pardonna aux Brachmanes et les congédia.

Le roi continuant toujours sa navigation, arriva vers la fin du mois de Juillet dans la province de Patale. Ainsi le tems qui se passa depuis le départ de

la flotte jusqu'à Patale, étoit de neuf mois. L'Indus se sépare ici en deux branches, qui forment une isle semblable au Delta du Nil, mais beaucoup plus grande. Mœris, roi de cette contrée, étoit venu quelques jours auparavant mettre sa couronne entre les mains d'Alexandre, et avoit ensuite pris le devant, comme pour se préparer à le recevoir. Mais quand le héros arriva à Patale, il trouva que Mœris et ses sujets avoient pris la fuite et abandonné leur ville. Il mit après eux quelques troupes qui les poursuivirent dans les montagnes; elles en prirent quelques-uns qu'elles envoyèrent aux autres pour les engager à revenir et les assurer qu'il ne leur seroit fait aucun mal. Plusieurs s'y déterminèrent et le prince en usa bien à leur égard. Comme cette province avoit des vivres en abondance et que les troupeaux y étoient fort communs, il y arrêta ses troupes vingt-trois jours; les campagnes manquoient d'eau cependant, c'est pourquoi il fit creuser par ses soldats un grand nombre de puits pour la commodité des habitans et des laboureurs. Il bâtit à Patale une citadelle, un port et un arsenal pour les navires, et s'embarqua ensuite sur le bras oriental du fleuve pour aller jusqu'à l'Océan. On prit des guides, mais le peu de soin que l'on eut à les veiller leur laissa la facilité de s'échapper. Enfin on en chercha d'autres qui sussent le trajet jusqu'à l'Océan, l'on n'en put trouver; mais ce ne fut pas un motif capable d'arrêter Alexandre: impatient de voir les extrémités de la terre et jaloux de pouvoir dire qu'il y avoit porté ses conquêtes, il en voulut courir les risques, ne faisant nulle attention au danger où il s'exposoit avec tant de braves gens sur un fleuve aussi célébre par ses écueils que par sa grandeur. On avoit déjà fait 20 lieues, quand ses pilotes lui dirent qu'ils commençoient

à sentir l'air de la mer, et qu'il leur sembloit que l'Océan n'étoit pas loin. A cette nouvelle, tressaillant de joie, il encourage les matelots à ramer de toutes leurs forces, et représente aux soldats qu'ils étoient enfin parvenus à cette fin tant desirée de leurs travaux ; qu'on ne pouvoit plus rien ajouter à leur gloire ; que sans plus combattre ni même répandre de sang, ils étoient les maîtres de l'univers ; que leurs exploits alloient aussi loin que la nature et que bientôt ils verroient des choses qui n'étoient connues que des dieux immortels. Lorsqu'ils furent arrivés dans un endroit où le fleuve avoit dix lieues de largeur, il s'éleva un vent impétueux qui tourmenta fortement les vaisseaux et les obligea de se mettre à l'abri derrière une isle. Cet orage qu'ils avoient essuyé, n'étoit autre chose que flux de la mer Océanne, qui étoit violent en cet endroit. Les vagues remontoient bien avant dans le fleuve et le grossissoient prodigieusement ; mystère absolument méconnu des Grecs, qui n'avoient jamais eu de communication avec les peuples voisins de l'Océan. Jugeant de cette grande mer par celle de la Méditerannée qui seule leur étoit connue, ils furent fort étonnés lorsqu'ils la virent s'enfler et inonder les campagnes. Mais rien n'égala leur trouble, lorsque sur le soir la mer se retirant, comme elle étoit venue, ils virent leurs vaisseaux restés à sec, les uns tombés sur la proue, les autres couchés sur le côté et la plûpart endommagés comme après une tempête. Très-peu osèrent s'avancer en pleine campagne, craignant de voir revenir les eaux avec la même impétuosité et d'être ensevelis sous les flots ; ceux qui en avoient la hardiesse revenoient saisis de frayeur, disant que la mer avoit laissé les poissons sur le sable, qu'ils y avoient vu des monstres et que tout annonçoit la colère des dieux, qui vouloient

les punir de leur témérité. Alexandre n'étoit pas moins inquiet que les siens, mais comme rien ne pouvoit abbatre son courage, il passa toute la nuit à donner ses ordres, fit radouber les galères et envoya des hommes à cheval vers l'embouchure du fleuve pour avertir du retour de la marée. Il commanda qu'on se tînt prêt pour ce moment. D'abord elle vint fort doucement et ne fit que soulever les navires, mais bientôt s'accroissant avec bien plus de force, elle remit en pleine eau cette flotte désolée qui retentit de cris de joie. Alexandre profita du moment et descendit 20 lieues, et accompagné seulement de quelques galères, il arriva à l'isle de Cilloutis et enfin à une autre qui étoit en pleine mer. Il contempla avec des yeux avides cette vaste étendue de mer, et crut que ce spectacle nouveau, digne d'un grand conquérant comme lui, le dédommageoit avantageusement de toutes les fatigues qu'il avoit essuyées pour y parvenir. Il offrit de grands sacrifices et en particulier à Neptune. Il jetta dans la mer les taureaux qu'il avoit immolés, grand nombre de coupes d'or, et pria les dieux qu'après lui nul homme mortel ne passât les bornes de son expédition. Il remonta ensuite le fleuve, et ayant rejoint sa flotte il revint à Patale, où il trouva qu'Ephestion avoit mis la dernière main aux ouvrages dont il l'avoit chargé. Il se fit un plaisir de raconter à ses soldats tout ce qui lui étoit arrivé de bien ou de mal ; mais inquiet et embarassé sur le flux et le reflux qui avoit mis un si grand désordre dans sa flotte, il voulut savoir si la mer produisoit le même effet dans le bras du Delta, dont l'embouchure est éloignée de l'autre d'environ 90 lieues. Il fit donc encore ce trajet et descendit jusqu'à la mer, où il trouva les mêmes phénomènes. Il y vit une ville dont le port lui parut plus commode que ce-

lui de Patale, mais comme il n'y avoit point d'eau douce, il chargea Léonale de faire creuser autant de puits qu'il seroit nécessaire. On dit qu'il jetta les fondemens d'une ville que l'on nomma Potane.

LIVRE XXI.

De retour à Patale, Alexandre fit tout préparer pour envoyer sa flotte sur l'Océan. Il nomma pour amiral Néarque qui, de tous les officiers, fut le seul qui osa se charger de cette commission qui étoit extrêmement dangereuse, parce qu'il s'agissoit de faire voile sur une mer absolument inconnue. Le roi lui sut bon gré de l'avoir voulu accepter, et après lui avoir montré sa reconnoissance d'une manière tout-à-fait obligeante, il le chargea de reconnoître les côtes maritimes, depuis l'Indus jusqu'aufond du golphe persique, et de venir ensuite le trouver à Babylone en remontant l'Euphrate.

Après qu'Alexandre eut donné ses ordres, il fit prendre à son armée, par terre, le chemin qui conduisoit à Babylone. Néarque ne partit pas de l'Indus aussi-tôt qu'Alexandre. L'été où l'on étoit n'est pas dans ce pays le tems propre de la navigation, il attendit donc la fin de septembre, et il partit encore trop tôt, aussi fut-il traversé des vents quelques jours après son départ et obligé de se mettre à l'abri durant 24 jours.

Alexandre ayant quitté Patale, se trouva au bout de neuf jours chez les Arabites, qui lui avoient déjà fait leurs soumissions, excepté quelques bourgades plus éloignées, dont les habitans se sauvèrent dans les dé-

serts. On trouva dans ces contrées une ville nommée Hyala, dont le gouvernement étoit presque semblable à celui de Lacédémone ; il y avoit deux rois sur le même trône, qui ne jouissoient d'un pouvoir souverain qu'en tems de guerre, et un sénat qui décidoit de tout pendant la paix. Après s'être fait reconnoître de cette ville, il passa le fleuve Arabon et entra dans la province des Orites. Un courage à toute épreuve et l'amour de la liberté liguèrent ces peuples avec ceux de la Gédrosie, pour conserver une indépendance que jamais personne n'avoit pu leur ôter ; car quelque grande qu'eût été la valeur de Cyrus et de Sémiramis, l'un et l'autre, ils perdirent beaucoup de troupes. Leur résistance n'intimida pas le roi de Macédoine ; animé par la résolution qu'ils montroient à se défendre, et par l'ancienne défaite de ses deux émules, il attaqua et défit tous les partis des Orites qu'il rencontra sur sa route, et ruinant le pays, il s'avança vers la capitale, nommée Rhambacis, où ils se préparoient à lui livrer bataille ; mais sa venue et le récit de ses expéditions les saisirent tellement, que comme s'ils eussent été frappés d'une terreur panique, ils prirent tous la fuite.

Alexandre déterminé à n'y pas laisser le moindre germe de révolte, partagea son armée en trois corps, dont il donna l'un à Ptolemée, l'autre à Léonate et il conduisit le troisième. On poursuivit les fuyards de tous côtés et l'on n'épargna rien de ce qui faisoit résistance. Le butin fut immense, les soldats phéniciens y recueillirent, sur-tout, une prodigieuse quantité de myrrhe, de nard et d'autres aromates.

Après avoir ainsi désolé la province des Orites, Alexandre entra dans celle des Jétiophages qui habitoient sur les côtes de l'Océan. Les vastes et stériles

déserts que ces peuples habitoient, les rendoient comme sauvages et leur abrutissoient l'esprit. L'ardeur qui entraînoit Alexandre, l'engagea dans ces contrées plus loin qu'il n'avoit pensé, et il ne s'en repentit que lorsqu'il ne fut plus tems de revenir sur ses pas. Les provisions que l'on avoit faites ayant été consumées en peu de jours, les troupes se trouvèrent manquer de tout; ne pouvant supporter la nourriture des Jériophages, elles furent contraintes d'avoir recours aux racines des palmiers, le seul arbre qui fut dans le pays. Cette ressource étant épuisée, il fallut manger les bêtes de sommes, puis les chevaux de service, et quand il n'y eut plus de quoi porter les bagages, on fut contraint de brûler ces riches dépouilles, pour lesquelles ils avoient couru jusqu'aux extrémités de la terre. Le roi faisoit tous ses efforts pour sortir au plutôt de cette terre infortunée, mais il n'étoit pas possible d'avancer autant qu'il le souhaitoit. La famine faisoit périr les uns et affoiblissoit tellement les autres, qu'ils n'étoient point en état de se mettre en marche. La peste, suite ordinaire de la famine, mit le comble à la misère des soldats et en fit périr un grand nombre.

Après avoir ainsi langui et souffert pendant soixante jours de marche, il se trouva dans la basse Gédrosie, à qui il n'imposa pas d'autre loi que celle de lui apporter des vivres et des rafraîchissemens. Il y fit quelque séjour et y rétablit son armée. Il y reçut des dromadaires et des chameaux, chargés de munitions qu'il avoit mandé de la Parthienne, de la Drangiane et de l'Ariane, provinces qu'il avoit soumises avant la Bactriane; mais ces secours ne fournirent qu'à une partie de ses besoins. La disette d'eau n'étoit pas moindre qu'avoit été celle des vivres. Il se trouvoit dans une province aride, remplie de sables, où ses troupes épui-

sées ne pouvoient creuser des puits qu'avec peine. Néanmoins il en fit faire plusieurs avec des citernes, tant pour eux que pour la flotte qui côtoyoit le pays des Jétiophages, et qui n'avoit pas moins souffert que l'armée de terre. Ce qu'il espéroit devoir mettre fin à ses maux, devint pour lui un nouvel embarras. Les soldats extrêmement fatigués ou échauffés buvoient avec indiscrétion et se jettoient dans les citernes pour se rafraîchir et éteindre l'ardeur qui les brûloit; beaucoup en furent malades et plusieurs en moururent. Alexandre fut obligé d'en éloigner le camp de 12 ou 15 lieues. Les gouverneurs des Indes lui ayant envoyé par son ordre quantité de chevaux, il remonta sa cavalerie, remit en équipages ceux qui en avoient besoin et leur donna à tous, bientôt après, des armes aussi belles que les premières, ce qui ne lui fut pas difficile se trouvant proche de la Perse qui étoit paisible et dans une grande abondance.

La Gédrosie où Alexandre étoit alors touchoit immédiatement à la Carmanie, dont Alexandre avoit été reconnu souverain dans le voyage qu'il fit à Palagarde. Il y avoit laissé Aspate pour gouverneur. Il avoit fait quelques mouvemens pour se revolter, pendant que l'armée étoit dans les Indes; mais sachant Alexandre de retour, il étoit venu au-devant de lui dans la province des Orites. Le prince ne lui fit pas connoître qu'il étoit instruit de sa conduite, mais il ne tarda pas long-tems à s'en défaire.

En entrant dans la Carmanie, où il n'y avoit plus d'ennemis à craindre ni à combattre, tous les gouverneurs des provinces vinrent le féliciter sur sa grandeur et l'heureux succès de ses expéditions. Parmi eux fut Stanor, Satrape des Ariens et des Arrangiens; Pharismane, fils de Phrataphերne, gouverneur des Parthes

et des Hyrcaniens; Héracon, Cléandre, celui qui avoit assassiné Parménion, et Sitasce. Après avoir reçu les complimens de tous ces seigneurs, il reçut les plaintes des peuples; car autant Alexandre étoit jaloux de soumettre toutes les nations à son empire, autant étoit-il inexorable contre tous les officiers qui en avoient mal usé envers celles qu'il avoit assujetties de force ou qui s'étoient rendues d'elles-mêmes. Il n'eut que trop sujet d'exercer cette juste sévérité. La plûpart des gouverneurs et des officiers l'ayant vu embarqué dans son expédition des Indes, pensèrent qu'il ne reviendroit jamais; il n'y eut donc pas de cruauté, de rapine et de violence, que l'espoir de l'impunité ne leur fit exercer; ils fouillèrent dans les tombeaux et pillèrent les temples.

Vivement irrité de toutes ces vexations, Alexandre fit mourir tous ceux qui furent convaincus de quelques crimes; de ce nombre furent Cléandre, Sitasce et Heracon, dont les excès avoient été sans bornes, et il fit subir le même sort à 600 soldats, qui avoient été les instrumens de leurs forfaits. Il usa toujours dans la suite de la même sévérité envers tous les officiers qui avoient malversé; par-là il fit aimer son gouvernement dans toutes les provinces conquises. Il croyoit qu'un prince devoit ces exemples éclatants de sévérité à sa gloire, pour ne point paroître complice des injustices que l'on commet sous son nom; à la consolation des peuples, à qui il prête une vengeance qu'ils ne ne doivent jamais exercer eux-mêmes; enfin à la sécurité de ses états, à qui une conduite si équitable épargne bien des dangers et souvent de dangereuses révoltes.

Après tant de victoires et un retour si favorable, Alexandre n'avoit plus rien à desirer pour sa gloire que

Alexandre, sans qu'ils le reconnussent, tant les fatigues et l'air de la mer les avoient changés. Quand ils se furent éloignés, Archias, un des officiers qui accompagnoient l'amiral pensa que ces cavaliers pouvoient les chercher eux-mêmes. Ils retournèrent donc vers eux, et leur ayant demandé le sujet de leur voyage, ils dirent qu'ils cherchoient à découvrir Néarque, que l'on disoit être dans ces quartiers. C'est moi-même, leur dit l'amiral. Bénis soient les dieux qui vous ont amenés pour nous servir de conducteurs! Ils se mirent tous dans un bateau, et quelques-uns, se livrant au premier mouvement de leur joie, coururent vers le roi lui annoncer que Néarque et Archias arrivoient, mais qu'ils n'avoient point vu la flotte. Ces paroles redoublèrent son inquiétude; il s'imagina qu'elle avoit été entièrement détruite, et que par un bonheur particulier, ces deux chefs s'étoient échappés du naufrage. Il étoit dans ces agitations d'esprit, lorsqu'on lui annonça l'amiral; sa vue le confirma encore dans ses pensées : son visage hâve et mal-propre, ses cheveux épars, son habit déchiré, le lui rendoient méconnoissable. Il alla au-devant de lui, et lui serrant la main avec tendresse, je rends graces aux dieux, lui dit-il, de ce qu'ils vous ont conservé; mais dites-moi comment et sur quelle côte ma flotte a fait naufrage. Seigneur, répondit Néarque, ni vos soldats ni vos vaisseaux ne sont pas perdus; je les ai laissés au port du fleuve Anamis. Alexandre ne put retenir ses larmes de joie, et il avoua que cette heureuse nouvelle lui causoit plus de joie que la conquête de toute l'Asie. Il écouta avec un plaisir singulier le récit qu'il lui fit de son voyage et des découvertes qu'il avoit faites. Pour remercier les dieux de la protection qu'il prétendoit en avoir reçue, on immola des victimes à Jupiter-Sauveur, à Neptune, à

Hercules, à Apollon, qui détourne les mauvaises destinées, et à tous les dieux de la mer. On célébra des jeux de lutte ou de musique, où Alexandre fit occuper sa place par son amiral. Après ce triomphe, le roi lui dit : vous n'avez que trop essuyé de périls, il n'est pas juste de vous exposer davantage; je vais nommer un chef qui conduira ma flotte à Babylone, et vous ne quitterez point ma cour. Seigneur, reprit aussi-tôt Néarque, quand, par devoir et par état, je ne serois pas obligé de me soumettre à vos ordres, mon cœur ambitionneroit toujours la gloire de vous obéir. Je vous conjure plutôt de me laisser le soin de votre flotte, jusqu'à ce que je l'aie remise dans la Perse; je l'ai sauvée de tous les périls d'une longue et pénible navigation; à présent qu'il n'y a plus de danger, ne m'enlevez pas l'honneur et la satisfaction de la remettre dans le dernier port. Il obtint ce qu'il demandoit et retourna vers l'Océan où il offrit encore des sacrifices, encouragea les troupes et continua sa route par le golphe Persique.

Bien loin de remplir le cœur d'Alexandre, cette prospérité ne servoit qu'à lui faire enfanter de nouveaux projets et à allumer de plus en plus cette ardente passion qu'il avoit de conquérir tout l'univers. S'entretenant un jour avec Anaxarque sur la géographie et l'astronomie, ce philosophe lui parlant de la pluralité des mondes, il s'écria, dans un transport de douleur et d'ambition, que je suis malheureux, moi qui n'en ai pas encore soumis un tout entier!

Le plaisir que lui avoit fait la relation de Néarque, lui donna du goût pour la navigation et les voyages de mer. Il ne se proposoit pas moins, en partant du golphe Persique, que de faire le tour de l'Arabie et de l'Afrique, et de rentrer dans la Méditerranée par le détroit de Gil-

braltar, alors appellée les colonnes d'Hercules, voyage qu'on avoit plusieurs fois entrepris et qui avoit été une fois exécuté par ordre de Néchao, roi d'Egypte. Il pensoit, après avoir abaissé l'orgueil de Carthage, à entrer en Espagne, que l'on appelloit Ibérie; à passer les Pyrennées, entrer dans les Gaules, franchir les Alpes et revenir au travers de l'Italie, d'où il n'eût plus eu qu'un petit trajet pour entrer en Macédoine, par le royaume d'Epire. Il envoya ordre à cet effet aux vice-rois de Mesopotamie et de Syrie, de faire construire en plusieurs endroits sur l'Euphrate et sur-tout à Tapsaque, le nombre de vaisseaux nécessaire pour cette entreprise. Il fit couper sur le mont Liban des cèdres qui devoient servir à leur construction. Mais ce dessein ainsi que bien d'autres échoua par sa mort prématurée.

Alexandre ayant dessein d'aller à Babylone se mit en chemin et entra dans la province de Perse. La première chose qu'il fit en y entrant fut de donner une pièce d'or à toutes les femmes de la province, comme les rois du pays l'avoient pratiqué de tout tems, lorsqu'ils revenoient de quelques voyages. Comme cette distribution montoit à une somme considérable, on assure qu'elle empêcha plusieurs rois de Perse de rentrer dans cette province. Ce fut pour cette raison qu'Ochus s'en bannit pendant tout son règne; mais pour le maître des Indes il ne craignit point de répandre de l'or.

Son plus grand soin étoit de faire accompagner son armée par l'abondance. Il avoit mandé à Abulistes, un de ses satrapes, de lui envoyer des vivres incessamment, mais ce gouverneur ne fit aucune provision et se contenta de lui apporter 3,000 talents (9,000,000 de livres). Lorsqu'Alexandre les vit, il entra dans une grande colère, les fit répandre devant ses chevaux, et comme ils n'en mangeoient point, à quoi me sert donc

lui dit-il, cette provision que tu m'as faite? En même tems il le fit mettre en prison.

En s'approchant de ses anciennes conquêtes, il lui revenoit des plaintes sur l'avarice et l'injustice de ses satrapes; il les punit tous rigoureusement.

Il reçut aussi des lettres de Porus et de Taxile, qui lui mandoient que le roi Abisare étoit mort, que Philippe, un de ses vice-rois avoit été assassiné, et qu'ils avoient eux-mêmes puni les meurtriers. Alexandre leur écrivit qu'il laissoit le fils d'Abisare en possession du royaume de ses pères, et qu'il avoit nommé Eudœmon à la place de Philippe.

Dans les nouvelles qu'il reçut de la Macédoine, il apprit qu'Olympias, sa mère, s'étoit liguée contre Antipater, et que ne croyant pas qu'il revînt jamais, elle avoit partagé le royaume et avoit pris pour elle l'Epire. Cette cabale ne l'effraya pas, il dit seulement que sa mère avoit été sage de choisir l'Epire et non la Macédoine, parce que les Macédoniens n'auroient jamais pu souffrir de se voir gouverner par une femme.

En continuant son chemin il passa à Pasagardes, ville de la Perse; Orsines gouvernoit ce pays; c'étoit le plus grand seigneur de toutes ces contrées, il descendoit de Cyrus; outre les richesses de ses ancêtres, il avoit lui-même amassé de grands trésors, étant depuis long-tems maître d'une étendue considérable de pays. Phraate que le roi avoit établi gouverneur de la Perse, avant son expédition des Indes, étant venu à mourir lorsqu'il y étoit engagé, Orsines voyant que faute de gouverneur tout alloit tomber dans le désordre et dans la confusion, se chargea volontairement des affaires, les remit en bon état et les conserva jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. Il alla au-devant de lui avec toutes sortes de présents, tant pour lui que pour les

principaux officiers, c'étoit de grands chevaux dressés à la guerre, des chariots enrichis d'or et d'argent, des meubles précieux, des pierreries, des vases d'or d'un grand poids, des robes de pourpre et 4,000 talents (12,000,000 de livres). Il pria le roi de choisir ce qui lui faisoit plaisir et distribua le reste aux principaux officiers. Cette généreuse magnificence lui couta cher, car dans la dispensation de ses largesses, il omit Bagoas, favori du roi. Ce ne fut point par oubli, mais par mépris. Quelqu'un l'avertit cependant de l'affection que le roi lui portoit, il répondit qu'il honoroit les amis du roi, mais non pas un infâme eunuque. Cette parole ayant été rapportée à Bagoas, il employa tout son crédit à la ruine de ce prince, issu du plus noble sang de l'orient, et de qui la vie étoit sans reproche. Il suborna les gens même de sa suite, leur donnant des instructions pour se rendre dénonciateurs quand il seroit tems. Lorsqu'il étoit seul avec le roi, il lui remplissoit l'esprit des plus noires impostures, jettant comme par hasard et sans dessein, des mots couverts contre ce seigneur, et il dissimuloit avec grand soin le sujet de son mécontentement. Le roi néanmoins suspendoit encore son jugement, mais on s'appercevoit cependant du réfroidissement de son amitié pour Orsines, qui ne savoit rien de ce qui se tramoit contre lui, tant Bagoas se conduisoit secrettement.

Alexandre va nous montrer quel mal peut faire un ami vicieux, auquel un prince est assez malheureux pour donner sa confiance. L'heure enfin arriva où la calomnie devoit opprimer l'innocence, et la vertu succomber à l'iniquité. Bagoas, après avoir bien pris toute ses mesures, fit enfin éclore son dessein. Alexandre ayant été visiter le tombeau de Cyrus pour honorer les cendres de cet illustre conquérant, le fit ouvrir et

n'y trouva qu'un bouclier pourri par l'humidité, deux arcs à la façon des Scythes avec un cimeterre, au lieu qu'il croyoit y trouver l'or, l'argent, les pierreries qu'il y avoit laissés à sa première visite. Surpris et attristé de l'outrage fait à la mémoire d'un prince si illustre, il mit une couronne d'or sur son urne et la couvrit de son manteau royal. Bagoas profitant de cette occasion pour perdre celui dont il avoit juré la mort, dit au prince, faut-il s'étonner Seigneur, si les tombeaux des rois sont vuides, puisque les maisons des satrapes regorgent de l'or qu'ils en ont tiré ? Je n'avois jamais vu ce tombeau mais j'ai oüi dire à Darius qu'il renfermoit des richesses immenses, et personne ne le sait mieux que vous. De là sont venus ces profusions d'Orsines, afin qu'en donnant ce qu'il ne pouvoit garder sans se perdre, il se ménageât par ce moyen vos bonnes graces. Alexandre trouva l'action trop criminelle pour en charger un homme dont tout le monde lui disoit du bien. Il appliqua à la question les mages qui étoient chargés de veiller à la garde du sépulchre et il n'en put tirer aucun indice. Bagoas profitant de leur silence, fit déposer ses témoins subornés. Ils choisirent un moment favorable et vinrent se déclarer contre lui; ils le chargèrent de plusieurs faits odieux, et entr'autres du sacrilége commis envers les mânes de Cyrus. Pour lors la chose ne parut plus douteuse, ni avoir besoin de plus grands éclaircissemens, de sorte que cet infortuné prince se vit dans les fers avant qu'il se doutât seulement qu'on l'eût accusé : il fut mis à mort sans avoir été entendu ni confronté avec ses accusateurs.

Après ce qu'on avoit vu en Carmanie, on pouvoit bien prévoir que l'affection d'Alexandre pour Bagoas ne produiroit pas d'autre fruit. Dans cette fameuse fête qui se donna, il lui avoit permis de faire les frais d'un

théâtre pour les danses et la musique, où le crédit et la flatterie lui firent remporter le prix. Fier de sa victoire, il traversa l'assemblée et alla s'asseoir auprès du roi. Quelques Macédoniens adulateurs se mirent aussitôt à battre des mains et à jetter de grands cris pour exciter le roi à l'embrasser. Alexandre eut la foiblesse de le faire; il le prit entre ses bras et le baisa en présence de tout le monde. Comment pouvoit-il donc résister aux intrigues d'un favori si cher?

A peine Orsines fut-il expiré que l'on reconnut son innocence. On découvrit que l'auteur de ce vol sacrilége étoit un riche Macédonien de la ville de Pella, lieu de la naissance d'Alexandre; il se nommoit Polymachus. Alexandre le fit mourir en croix, sans néanmoins punir celui qui étoit coupable du sang d'Orsines. Polymachus ne s'étoit pas contenté de ravir les trésors qui étoient renfermés dans le tombeau, il avoit [illegible]é plusieurs pièces indifférentes à son avarice, ou qu'il n'avoit pu emporter, comme les couvertures, le lit et le trône. Le prince chargea Aristobule de réparer tous ces dommages et prit ensuite la route de Suze.

Catane, ce brachmane qui avoit suivi Alexandre, souffrit beaucoup dans ce dernier trajet; plus qu'octogénaire, il avoit passé toute sa vie dans une santé parfaite; mais se voyant travaillé d'une colique, il résolut de terminer sa carrière, suivant la coutume de son pays; ne voulant pas que la parfaite santé dont il avoit toujours joui fût altérée de longues douleurs, et craignant aussi de tomber entre les mains des médecins et d'être tourmenté par la multitude de leurs remèdes, il pria le roi de permettre qu'on élevât un bûcher et qu'on y mît le feu quand il seroit dessus. Le roi s'imagina d'abord qu'il seroit aisé de le détourner d'un si horrible dessein, mais voyant que, quoi qu'il pût lui dire, il de-

meuroit ferme et inflexible dans sa résolution, il fut obligé de lui accorder ce qu'il demandoit et chargea Ptolemée d'en faire les préparatifs. Le jour de cette cruelle cérémonie étant venu, le roi voulut honorer la mort de cet Indien qu'il respectoit, et conduisit lui-même la pompe funèbre; il fit ranger toute l'armée en bataille dans une grande plaine, et fit orner le bûcher de quantité d'ornemens d'or et d'argent pour parer la victime et l'appareil de son sacrifice.

Catane vêtu d'une robe superbe et enrichie de pierreries que le roi lui avoit envoyées, et la tête couverte d'une couronne de fleur, se mit en marche sur un cheval richement caparaçonné; mais comme il ne pouvoit en supporter le mouvement, il monta dans une litière. Quand il fut au pied du bûcher, il fit faire sur lui les mêmes effusions et fit observer toutes les cérémonies qui étoient en usage parmi les siens; il se coupa une toupe de cheveux, comme on coupoit les crins des victimes; prit congé de ses amis et de plusieurs Macédoniens, en leur disant : depuis que j'ai perdu la santé et que j'ai vu le grand Alexandre, la vie n'a plus rien qui me touche; graces aux dieux, ils m'ont préservé jusqu'à ce jour de la douleur et de la mauvaise conscience, les seuls maux qui puissent véritablement affliger l'homme; mais puisqu'après tant d'années, les maladies commencent à assiéger mon corps et à ruiner la demeure de mon ame, c'est une marque que le ciel ne veut pas qu'elle y habite davantage, quoique j'ai toujours pris soin de la conserver pure et exempte de toute sorte de vice. Je suis convaincu néanmoins que par la contagion du corps elle a contracté beaucoup de tache, et c'est pour la purifier que je vais la faire passer par le feu; je brûlerai ainsi les liens qui l'ont empêché de revoir sa patrie et de s'envoler vers le ciel. Au reste, mes amis,

je vous exhorte, vous autres, à vous réjouir et à faire bonne chère.

Quelques-uns disent que s'adressant à Alexandre, il lui dit que dans peu ils se reverroient à Babylone, lui prédisant sa mort prochaine. Après avoir prononcé ces paroles, il monta gaiement sur le bûcher et se coucha lui même, se couvrit le visage et ordonna qu'on y mit le feu.

Quand la flamme vint à le saisir, il ne fit pas le moindre mouvement, mais avec une constance qui étonna toute l'armée, il demeura dans la même situation où il s'étoit mis et acheva son sacrifice.

On jugea différemment de cette action; les uns la condamnèrent comme une extravagance d'un homme furieux et insensé; les autres crurent que ce qu'il en avoit fait n'avoit été que par vaine gloire, pour se donner en spectacle et acquérir la réputation d'une constance inouie; d'autres enfin louèrent cette grandeur de courage qui l'avoit fait triompher des douleurs et de la mort. Alexandre fut de ce nombre; quoiqu'il n'eut pu demeurer jusqu'à la fin de cette triste cérémonie, il ne pouvoit se lasser d'admirer la fermeté de Catane, et il honora ses cendres d'une sepulture magnifique.

Pour obéir aux dernières paroles du Brachmane, il donna à souper le soir à grand nombre de ses officiers, et proposa une couronne de prix pour celui qui boiroit d'avantage. Promacus fut celui qui remporta le prix, pour avoir bu 18 ou 20 pintes de vin; mais sa victoire lui couta cher, n'ayant survécu que trois jours à son intempérance. De tous les autres convives il y en eut quarante-un qui moururent de cette débauche, ayant été surpris d'un froid violent qui les saisit dans leur ivresse, les uns à table, les autres un peu après.

Alexandre avoit contracté depuis peu cette malheureuse

inclination ; il ne lui restoit plus d'ennemis à vaincre, il s'abandonna donc à la débauche et à la volupté. Ses repas furent autant d'excès où l'on ne garda plus de bornes dans le boire et dans le manger ; de-là on se livroit à toute sorte d'intempérance.

Alexandre étant arrivé à Persépolis vit les tristes restes de l'incendie ; il fut au désespoir de la folie qu'il avoit fait d'y mettre le feu ; de-là il s'avança vers Suze.

Néarque, pour exécuter ses ordres, avoit commencé à remonter l'Euphrate, mais sur l'avis qu'il eut qu'Alexandre alloit à Suze, il descendit jusqu'à l'embouchure du Pasitigre et remonta ce fleuve jusquà un pont où Alexandre devoit passer ; l'armée de terre et l'armée de mer s'y rejoignirent. Alexandre offrit des sacrifices en actions de graces pour son heureux retour, et l'on fit de grandes réjouissances. Néarque fut comblé d'honneur pour avoir si bien conduit la flotte, et pour l'avoir ramenée jusques-là en bon état au travers d'une infinité de dangers.

LIVRE XXII.

ALEXANDRE trouva à Suze toutes les princesses qu'il y avoit laissées, et il épousa Statira, fille aînée de Darius, quoiqu'il eut déjà pris Roxane dans la Bactriane; mais c'étoit la coutume des rois de Perse d'avoir plusieurs femmes et même grand nombre de concubines; et afin qu'en rendant ces alliances communes on trouvât son mariage moins étrange, il donna la plus jeune des filles de Darius à son cher Ephestion, et il engagea les plus grands seigneurs de sa cour et ses principaux favoris à contracter de pareilles alliances. Ils choisirent donc pour épouses dans les plus nobles familles de Perse environ quatre-vingt filles. Cratère eut Amestris; niéce de Darius; Perdiccas, la fille d'Atropate, et Ptolemée celle de Spitamène. Il vouloit par ces alliances cimenter si bien l'union de deux nations, qu'elles n'en deviendroient qu'une sous son empire. Les noces en furent célébrées à la façon des Perses, avec une fête et des réjouissances qui durèrent plusieurs jours; il y invita tous les Macédoniens qui avoient déjà pris des épouses dans ses nouvelles provinces, et leur fit présent à chacun d'une coupe d'or pour faire les libations conjugales. On assure qu'il se trouva à ce festin jusqu'à 9000 conviés.

Non content de cette largesse, il voulut acquiter les dettes de ses soldats; mais comme il vit que plusieurs ne vouloient pas les déclarer, craignant que ce ne fût un artifice pour connoître ceux qui faisoient le plus de dépense, il établit dans son camp des bureaux où l'on payoit sans prendre le nom de son créancier et de son

débiteur. Cette libéralité sans exemple causa un extrême et sensible plaisir à l'armée ; on dit qu'elle montoit à près de trente millions. Mais la faveur qu'il fit de n'obliger personne à dire son nom fut encore plus agréable, il fit néanmoins des reproches aux soldats de ce qu'ils sembloient douter de la foi du prince, et leur dit qu'un roi ne devoit jamais manquer de parole à ses sujets, ni ses sujets soupçonner qu'un roi fût capable de cette honteuse prévarication.

Antigène, un de ses officiers, se présenta aux bureaux comme endetté et reçut une somme considérable qu'il dit avoir été obligé d'emprunter ; cette somme fut payée comme les autres, mais peu de tems après on reconnut la fourberie. Alexandre indigné chassa Antigène de sa cour ; cet officier fut bien-tôt au désespoir de la bassesse qu'il avoit commise, et le roi craignant que son chagrin ne le portât à se donner la mort, le remit en grace, car c'étoit d'ailleurs un brave officier, le consola et voulut même qu'il retînt l'argent qu'il avoit reçu. Les fêtes occasionnèrent un long séjour à Suze.

On a vu qu'Alexandre, avant que d'entrer dans les Indes, avoit fait choisir dans toute la Perse 30,000 jeunes gens ; il avoit établi sur eux des gouverneurs et des maîtres qui les dressèrent aux exercices militaires et leur enseignèrent tout ce qui concernoit l'art de la guerre ; ils étoient forts, grands et bienfaits ; il les avoit fait proprement habiller et armer à la Macédonienne. On les amena à Suze ; ils campèrent devant la ville, et s'étant mis en bataille, ils passèrent en revue et firent l'exercice devant Alexandre. Le prince en fut si satisfait, qu'il les combla de graces et de bienfaits ; mais ce qui anima leur reconnoissance, fut ce qui excita l'envie et la jalousie des Macédoniens.

Alexandre voyant qu'ils étoient ennuyés et las de guerre, et qu'il leur arrivoit souvent aux assemblées de s'emporter en plaintes et en murmures, voulut se servir de ces nouvelles troupes pour les opposer aux anciennes et réprimer leur licence.

Les Macédoniens voyant que cette jeunesse avoit gagné tout l'estime d'Alexandre, qu'il sembloit la préférer à la fameuse phalange; qu'il lui donnoit des charges dans l'armée; que lui-même prenoit tous les jours quelque chose de leurs manières; qu'il auroit souhaité voir tous les Grecs parler et vivre comme les Perses; enfin qu'il renvoyoit à la flotte comme gens inutiles tous les Macédoniens invalides; ils s'en plaignirent hautement et dans des termes amers. Alexandre irrité de leurs discours, reprit sévèrement les principaux, et pour les mortifier davantage, il donna encore de nouveaux emplois aux Perses, établissant les uns pour ses gardes, les autres pour ses héraults, les huissiers et les exécuteurs de ses ordres. La vue de ce nouveau cortége les aigrit encore davantage, et lorsqu'on étoit sur le point d'éclater de part et d'autre, Alexandre assembla tous les Perses d'un côté, et se mettant à leur tête, il fit mettre tous les Macédoniens de l'autre, et leur dit : choisissez-vous à présent un chef qui nous attaque; si je suis vaincu, je consens de devenir votre sujet. Quelques Macédoniens plus modérés représentèrent à leurs frères qu'ils s'exposoient aux derniers périls et qu'ils devoient connoître combien il étoit dangereux de s'opposer aux volontés d'un prince qui ne vouloit ni rivaux ni contradicteurs. Ces sages remontrances appaisèrent tellement les esprits, que les plus emportés étant revenus à eux-mêmes, touchés de repentir, allèrent tous ensemble, sans armes et en simples tuniques, devant la porte du palais, ne s'exprimant que par des gémisse-

mens et par des cris, se livrant eux-mêmes à la justice d'Alexandre, et le conjurant de les punir comme des ingrats. Le roi, quoique déjà attendri, ne voulut pas paroître ; mais voyant qu'ils ne se rebutoient pas et qu'ils avoient déjà passé deux jours et deux nuits devant sa porte, l'appellant leur seigneur et leur roi, il sortit enfin, leur parla avec douceur et les remit dans ses bonnes graces.

Avant que de commencer la guerre des Indes, Alexandre avoit confié à Harpalus la garde du trésor de Babylone. Cet officier abusa étrangement de son pouvoir et de la confiance du roi; se flattant que le prince engagé dans les Indes n'en reviendroit jamais, il usa de ces derniers comme d'un bien qui lui eût été propre. Il fit venir des femmes de Grèce, les traita avec une magnificence qui n'appartenoit qu'à un souverain, et se plongea dans toute sorte de luxe, de dissipation et de débauches. Quand il sçut qu'Alexandre revenoit triomphant et qu'il châtioit sévèrement toutes les malversations, il songea à s'en mettre à couvert, et pour cet effet ramassa 15 millions et 6000 hommes de guerre, se sauva dans l'Attique et aborda à Athènes. Aussi-tôt que les orateurs eurent appris le sujet de son voyage, ils lui offrirent leurs services pour exhorter les républiques à le soutenir, et la générosité avec laquelle il payoit leurs harangues lui attira beaucoup de panégyristes. Leurs déclamations néanmoins n'opérant rien sur les esprits, que le nom seul d'Alexandre retenoit dans le devoir, Harpalus entreprit de corrompre celui qui étoit l'ame et le mobile des assemblées d'Athènes, c'est-à-dire l'illustre Phocion; mais sa probité sévère qui lui avoit donné ce grand crédit parmi ces citoyens, le rendit inaccessible aux profusions du corrupteur. Harpalus lui envoya donc 700 talents, (2,100,000 li-

vres) mais il les lui renvoya très-durement, et lui déclara qu'il alloit prendre contre lui des mesures très-violentes s'il ne cessoit de semer la discorde dans la ville.

Quoique l'orateur Démosthènes n'eut jamais été bien intentionné pour Alexandre, il n'étoit point cependant favorable à Harpalus; il conseilloit aux Athéniens de le renvoyer et de se donner bien de garde de se jetter dans une guerre pour un sujet très-injuste et sans aucune nécessité.

Harpalus faisant quelques jours après l'inventaire de ses biens, Démosthènes qui étoit présent prenoit plaisir à considérer une coupe d'or, et admiroit la façon et la beauté de l'ouvrage. Harpalus qui avoit une merveilleuse sagacité pour découvrir à la mine et à certains coups d'œil le foible d'un homme épris de l'amour de l'or, la prit et le pria de la soupeser et de juger du poids de l'or. Démosthènes l'ayant prise, fut surpris du poids qui étoit considérable et demanda combien elle pesoit; Harpalus lui dit en souriant, elle peut bien valoir 20 talents, (20,000 liv.) et le soir même il lui envoya 20 talents avec la coupe. Démosthènes ne la rejetta point, et vaincu par ce présent, il passa tout-à-coup dans le parti d'Harpalus, et dès le lendemain matin, le col bien enveloppé de laine et de bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple, à l'ordinaire, lui ordonna de se lever et de parler; mais il fit signe qu'il avoit une extinction de voix. Quelques plaisans dirent tout haut là-dessus, que leur orateur avoit été surpris la nuit, non d'une esquinancie, mais d'une argirancie, pour faire entendre que c'étoit l'or d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix. Le peuple ayant ensuite été informé du présent qu'il avoit reçu, entra dans une grande colère contre

lui et refusa d'écouter sa justification. Harpalus fut chassé de la ville, et pour découvrir ceux qui avoient reçu de l'argent, on fit une visite juridique dans toutes les maisons, excepté dans celle de Cariclés, marié depuis peu, qui fut seule exempte de cette recherche, par respect pour la nouvelle épouse. Cette attention et cette honnêteté font honneur à la politesse athénienne.

Démosthènes fut envoyé en exil; Harpalus se réfugia en Crète, où il périt par la trahison d'un de ses amis.

Alexandre ayant appris la fuite et l'infidélité d'Harpalus, avoit eu beaucoup de peine à le croire, et il avoit tant de confiance en cet officier, qu'il fit mettre en prison les deux premiers qui lui en portèrent la nouvelle, comme envieux et calomniateurs; mais ensuite n'ayant plus lieu d'en douter et recevant des nouvelles assurées qu'il cherchoit à soulever le peuple d'Athènes, il avoit pris la résolution de faire un voyage à Athènes pour le punir avec les Athéniens; mais de nouvelles dépêches lui apprenant ses mauvais succès et la fidélité d'Athènes, il tourna ses vues ailleurs et eut encore la curiosité d'aller voir l'Océan. Il descendit de Suze par le fleuve Eulée et reconnut differentes isles. Ayant rencontré un pirate qui commettoit des désordres sur ces côtes, il lui demanda quel droit il croyoit avoir pour infester ainsi les mers. Le pirate lui répondit avec hardiesse, le même que toi de désoler l'univers; mais parce que je le fais avec un petit bâtiment on m'appelle brigand; et parce que tu le fais avec une grande flotte, on te donne le nom de conquérant. Cette réponse n'irita point Alexandre qui ne lui fit point de mal. Après avoir rasé la côte du Golphe Persique, jusqu'à l'embouchure du Tigre, il remonta par ce fleuve

fleuve vers l'armée, qui campoit sur ses bords, près de la ville d'Opis, sous les ordres d'Epeston. Ayant ramené une partie de sa flotte dans le même trajet, il fit la revue générale de ses troupes, et déclara qu'il permettoit à ceux qui étoient hors d'état de servir, de se retirer dans leur patrie, déclarant que son intention étoit de leur accorder leur congé, de leur faire du bien et de les renvoyer honorablement et sûrement chez eux. Il pensoit par-là gagner l'amitié des Macédoniens et se les attacher de plus en plus, mais tout le contraire arriva; ils retombèrent de nouveau dans leurs murmures et leurs plaintes séditieuses, il s'imaginèrent qu'il vouloit établir le siège de son empire dans l'Asie, et se passer des Macédoniens, qu'il n'avoit plus que du mépris pour eux et qu'il les congédioit pour faire place aux troupes persannes, dont il étoit si jaloux. Il n'en fallut point davantage pour les mettre en fureur; sans garder aucune mesure ni aucune discipline, et sans vouloir écouter les remontrances de leurs officiers, ils abordent le roi avec insolence, ce qu'ils n'avoient jamais fait, et demandent avec des cris séditieux, qu'il allât faire la guerre avec son père Ammon, et qu'il les licentiât tous. Le roi sans s'étonner et délibérer, saute à bas de son tribunal, saisit lui-même trois de ceux qu'il avoit entendu le plus distinctement, et les fit conduire sur l'heure au supplice avec dix autres qu'il désigna. On peut dire que cet acte de vigueur et d'autorité dont ils furent frappés comme d'un coup de foudre, les attéra et les accabla; ils étoient tout hors d'eux mêmes, n'osant presque se regarder. Un tremblement et un saisissement, qui leur glaçoit le cœur, ne leur laissoit l'usage ni de la réflexion ni de la parole. Quand il les vit réduits dans cet état, il remonta sur son tribunal; là, d'un visage

sévère et d'un ton de voix menaçant, il leur rappella tous les bienfaits qu'ils avoient reçus de son père et toutes les marques de bonté et d'amitié qu'il leur avoit aussi données lui-même. Si je me détermine à vous parler encore, leur dit-il, ce n'est pas pour vous empêcher de retourner en Grèce; je déclare hautement que je ne retiens personne. C'est pour vous remettre devant les yeux les obligations que vous m'avez, vous convaincre de la plus criante ingratitude et vous confondre. En quel état de pauvreté, d'indigence et de misère, vous trouva Philippe mon père, lorsqu'il monta sur le trône! Vous n'aviez que des cabanes pour habitations, de simples peaux vous servoient de vêtemens; tout votre bien consistoit en quelques troupeaux de brebis, que les plus riches étoient encore obligés de mener paître eux-mêmes dans les déserts et les montagnes. Ce peu que vous possédiez, étoit souvent enlevé par vos voisins, n'ayant ni le courage ni l'adresse de vous défendre. Vous étiez alternativement les esclaves et le jouet des Triballiens, des Illiriens, des Thraces, des Thessaliens et des Grecs. Mais quel heureux changement ne produisirent point parmi vous sa sagesse et sa valeur! Il vous inspira cette noble audace qui vous a fait secouer le joug de la servitude, vous a mis en possession de leurs terres, de leurs villes et de leurs richesses; les a forcés de vous payer le tribut comme à leur souverain, et pour tout dire, vous a mis en état de conquérir l'univers. J'héritai de son sceptre. Profitant des dispositions où il vous avoit laissés, je ne me contentai pas de ce qu'il vous avoit acquis, j'ambitionnai de vous soumettre le monde entier. Sous moi, vous passâtes l'Hélespont, vous défîtes deux fois les Perses, vous triomphâtes dans l'Egypte, vous mîtes en fuite les armés innombrables de Darius, vous tra-

versâtes l'Asie, vous vîtes les rois venir d'eux-mêmes vous faire hommage de leurs couronnes. Jamais avec moi vous n'avez été vaincus. Que de risques et de dangers m'ont coûté tant de batailles! qui s'est plus exposé, qui peut montrer plus de blessures? C'est par moi, j'ose le dire, que vous avez remporté tant de victoires, et néanmoins elles sont en votre nom; c'est vous qui en recueillez les fruits; c'est à vous qu'appartient l'or, les perles, les pierreries, tous les trésors de la Perse et des Indes; c'est pour vous qu'on les garde et qu'on les défend; comparez-les avec ce qui étoit dans le trésor de mon père, vous sçavez qu'il ne m'avoit laissé que 60 talents (180,000 livres;) Eh! combien en ai-je employé davantage pour célébrer vos mariages et pour l'acquis de vos dettes? Ce sont-là de mes bienfaits; c'est-là votre reconnoissance. Vous me demandez votre congé, je vous le donne; allez lâches, allez ingrats, vous vanter dans la Grèce d'avoir abandonné celui qui a vaincu tant de nations; qui a remporté des victoires plus éclatantes que celles des héros; qui ne s'est vu arrêter sur la fin de sa carrière, que parce que vous manquâtes de cœur; qui a parcouru l'Océan et subjugué les provinces où les plus grands princes avoient échoué. Allez lâches, allez perfides, publier dans votre patrie que vous avez abandonné votre roi parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous. Allez demander aux hommes qu'ils vous louent, aux dieux qu'ils vous en récompensent; allez, partez dès aujourd'hui. Après avoir ainsi parlé, il rentra brusquement dans sa tente, cassa son ancienne garde et en nomma une autre, tirée toute entière des troupes Persannes, et se tint renfermé durant quelques jours sans vouloir écouter personne que les Perses à qui il témoigna toute sorte d'amitié;

il les appelloit ses amis, ses parents, ses alliés, et il les embrassa tous.

Quand on auroit prononcé un arrêt de mort contre chacun des macédoniens, ils n'auroient pas été plus consternés qu'ils le furent à cette affligeante nouvelle, que le roi avoit confié la garde de sa personne aux Perses. Ils ne purent plus contenir leur douleur, et ce ne fut que cris, et que gémissemens et plaintes. Ils accourent tous ensemble à la tente du roi, jettent leurs armes par-terre et se reconnoissant coupables, ils avouent leur faute avec larmes et soupirs, marquant que la perte de leur vie leur seroit moins sensibles que la perte de leur honneur, et protestant qu'ils ne sortiroient point de-là qu'Alexandre ne les eût punis ou ne leur eût pardonné. On auroit dit, voyant ainsi toute cette armée consternée et désolée par la perte des bonnes graces de son général, que c'eût été une famille affligée d'avoir attristé un bon père, tant leur douleur étoit amère et profonde.

Alexandre ne put résister plus long-tems à des témoignages si touchans d'un repentir sincère; il se montra à eux, et les voyant tous fondre en larmes, il ne put retenir les siennes, et après quelques légers reproches tempérés par un air de bonté et de tendresse, il dit d'un ton fort haut, pour se faire entendre, qu'il leur rendoit son amitié; c'étoit leur rendre la vie et leurs cris de joie le témoignèrent assez.

On fit de grandes réjouissances pour cette réconciliation. Alexandre immola des victimes extraordinaires, pour demander au ciel d'affermir ces témoignages d'amitié. Quand il leur eût fait connoître la droiture de ses vues, il licentia dix à douze mille hommes, que leur âge, leurs blessures ou d'autres infirmités mettoient hors d'état de supporter plus long-tems les fatigues du service; mais

en les congédiant, il ne leur donna pas seulement ce qui leur étoit dû de leur paye ordinaire, il leur distribua 12,000 talens (36 millions) de gratification et ordonna qu'ils fussent défrayés de tout sur la route. Pour leur donner encore une nouvelle marque de son affection, il nomma Cratère, un de ses principaux confidens, pour les reconduire en Grèce, et créa Polispercon pour lui succéder en cas de mort. Il écrivit à Antipater, vice-roi de Macédoine, qu'il vouloit que ces illustres vétérans eussent des honneurs particuliers; que toutes les fois que l'on y célébreroit des jeux ou autres spectacles publics, ils y parussent couronnés et eussent les premières places, et qu'après leur mort leurs enfans jouiroient de leur paye; mais il voulut qu'ils laissassent en Perse ceux qu'ils y avoient eus des femmes qu'ils avoient pris dans l'Asie, de peur que ces enfans d'un second lit ne fussent une occasion de division et de discorde dans leur famille. Il y avoit près de dix mille de ces enfans, et le roi leur promit de veiller à leur éducation et de les faire instruire dans la pratique des exercices militaires.

Combien de telles faveurs et de tels honneurs accordés aux anciens soldats et aux vétérans, étoient-ils capables de faire aimer la profession militaire! Un prince ne peut pas enrichir chaque soldat, mais il peut l'animer et le consoler par des marques de distinctions, qui inspirent plus d'ardeur pour les armes, plus de constance pour le service, plus de noblesse dans les sentimens et dans les motifs.

Il y avoit alors dans la Macédoine deux puissantes factions, celle d'Olympias qui s'étoit emparée de l'Epire et celle de sa sœur Cléopâtre, qui s'étoit fait déclarer reine de Macédoine, selon toutes apparences, sous les auspices d'Antipater. Les chefs des deux partis faisoient souvent à Alexandre des plaintes mutuelles. Olympias

accusoit Antipater d'aspirer à la couronne, et lui de son côté se plaignoit de l'humeur aigre et intraitable d'Olympias, et avoit souvent écrit qu'elle ne se conduisoit pas dans toute la bienséance de sa dignité; mais ce prince, sans y répondre, les laissa long-tems invectiver l'un contre l'autre, les blâmant et les approuvant tour-à-tour. Un jour il lui échappa de dire qu'Olympias lui faisoit payer bien cher neuf mois d'habitation qu'elle lui avoit donnés dans son sein. Il croyoit cependant qu'il lui seroit plus aisé de vaincre une femme qui se mettoit à la tête des troupes, que de réduire Antipater, reconnu pour grand capitaine depuis la défaite des Lacédémoniens; car il étoit convaincu que Cléopâtre n'avoit que le nom de reine et qu'Antipater exerçoit toute l'autorité. Quelques-uns de ses amis voulant faire son apologie devant le roi, il leur répondit, il vous paroît blanc au-dehors, mais si vous le pouviez regarder en dedans, il vous paroîtroit tout de pourpre. Convaincu de ses projets ambitieux, il lui écrivit de venir le rejoindre dans l'Asie, et de céder à Cratère le gouvernement de la Macédoine. Cette révocation qui devoit l'indisposer contre Alexandre, fit naître dans la suite des soupçons sur son ressentiment, quoiqu'il eût l'artifice de prolonger si bien son départ qu'il ne sortît jamais du royaume.

Alexandre ayant quitté Opis, entra dans la province de Siracène, qu'il traversa en quatre jours; il en passa ensuite sept à Samba. Le troisième campement fut dans une contrée qui étoit peuplée par une colonie de Bœotiens, que Xercès avoit amené de sa grande expédition. Quoiqu'il y eut déjà plus de 144 ans depuis leur transmigration; l'amour de la patrie leur en avoit fait conserver presque tous les usages et ils en parloient habituellement, excepté quand la nécessité les obligeoit d'avoir affaire avec les naturels du pays.

De-là il vint dans les plaines de la Bagisthane, abondante en pâturages, et tellement propres pour la nourriture des chevaux, qu'il y en trouva près de 6,000; On les nommoit Nyséens. Atropatès, gouverneur, vint au-devant lui au-delà des frontières, et lui amena cent femmes habillées et armées en amazones. On ignore quelle étoit leur patrie et leur origine. Mais Alexandre satisfait d'avoir vu ces illustres guerrières, ne voulut pas qu'elles fissent un long séjour dans l'armée, de peur qu'elles n'y fussent exposées à quelques insultes.

Après avoir passé un mois aux environs de Bagesta, il entra en Médie et vint à Ecbatane, où il fit encore un long séjour. Absolument livré aux plaisirs, il n'y fut occupé que de jeux, de fêtes et de divertissemens. On lui avoit amené de Grèce 3000 comédiens, machinistes et autres ouvriers, dont le talent et les fonctions étoient d'arranger et d'ordonner les spectacles du théâtre. On passoit à des repas que l'on pouvoit plutôt nommer des excès de débauches, d'où l'on ne sortoit jamais que dans une pleine ivresse. Ce fut le tombeau de plusieurs Macédoniens, entr'autres d'Ephestion.

Ce favori d'Alexandre étant dans l'ardeur d'une fièvre violente, causée par un de ces soupers meurtriers, il profita d'un moment où son médecin étoit allé au théâtre pour boire et manger, ainsi que s'il n'eût point été malade; la fièvre redoubla, causa en lui d'affreux ravages, et son intempérance lui causa la mort.

C'étoit l'ami le plus intime du roi, le confident de tous ses secrets, et pour le dire en un mot, un autre lui-même. Cratère seul sembloit le lui disputer; un mot qui échappa un jour au prince, montra la différence qu'il mettoit entre ces deux amis; Cratère,

dit-il, aime le roi, mais Ephestion aime Alexandre. Il fut véritablement regretté de tout le monde, et surtout d'Alexandre, qui se livra d'une manière peu convenable à la majesté royale, à une douleur excessive. Il étoit au spectacle quand on lui annonça sa mort; il accourut aussi-tôt, voulut voir le cadavre, l'embrassa, lui parla avec tendresse, l'inonda de ses larmes, y passa trois jours sans prendre aucune nourriture, et on eut bien de la peine à le lui arracher. Il ne parut trouver de consolation que dans les honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à son ami; il voulut que tout le monde portât le deuil; il défendit toutes sortes de jeux et de divertissemens; il se rasa la tête, voulut que ses principaux officiers en fissent de même, et qu'on coupât les crains des chevaux; qu'on abbatît les créneaux de toutes les villes et châteaux des environs. Il fit mettre en croix le médecin qui avoit abandonné Ephestion pour aller au théâtre. Il envoya aussi en même tems consulter Jupiter Ammon, pour savoir quels honnieurs il falloit rendre à la mémoire de son ami.

On voit par-là qu'Alexandre étoit aussi extrême dans ses regrets, qu'il l'étoit dans ses desirs.

Pour éloigner les tristes idées que la mort de son favori lui mettoit continuellement devant les yeux, Alexandre fit marcher son armée contre les Cosséens, nation belliqueuse des montagnes de Médie, qui s'étoit révoltée; il les passa tous au fil de l'épée, et appella cet affreux carnage le sacrifice de la consécration d'Ephestion. Cette expédition dura quarante jours.

Il revint ensuite à Ectabane, où il consacra trente millions pour les funérailles et la pompe funèbre de son ami, qu'il vouloit faire à Babylone.

Il prit ensuite le chemin de cette grande ville ; lorsqu'il en fut à une lieue et demie, les Caldéens qui se piquoient de connoître l'avenir par la connoissance des astres, députèrent vers lui quelques-uns de leurs anciens, pour l'avertir qu'il couroit grand risque de sa vie s'il entroit dans la ville, et ils l'exhortèrent vivement à passer outre.

La grande réputation de ces astrologues Babyloniens fit une étrange impression sur l'esprit d'Alexandre, il fut rempli de trouble et de frayeur, et ayant fait entrer dans la ville quelques seigneurs, il prit une autre route. Etant à dix lieues de la ville, il s'arrêta quelque tems et donna ses ordres pour faire camper l'armée.

Les philosophes Grecs ayant appris les fondemens de sa crainte et de ses scrupules, allèrent le trouver, et pour rassurer son esprit, ils lui démontrèrent par de fortes preuves, la vanité de l'art des astrologues, et ils lui inspirèrent un grand mépris pour toute devination et sur-tout pour celle dont usoient les Caldéens. Si les évènemens humains, lui dit entr'autres Anaxarque, dépendent de la destinée, ils sont impénétrables à leurs esprits ; s'ils sont sujets à la nature, ils sont immuables. Il marcha donc aussi-tôt vers Babylone avec toute son armée.

Il avoit appris qu'il étoit venu dans cette ville des ambassadeurs de tous les pays du monde qui attendoient sa venue. Cette vue qui flattoit agréablement la plus vive de ses passions, aida beaucoup à étouffer en lui toute autre pensée et à faire négliger les avis qu'on lui donnoit, de sorte qu'il se hâta d'arriver à cette grande ville pour y tenir comme les états généraux de l'univers.

Cette seconde entrée ne fut pas moins magnifique

que celle qu'il avoit faite après la bataille d'Arbelle. Il donna ensuite audience avec toute la majesté qui convient à un grand roi, et l'affabilité d'un prince qui veut s'attacher les cœurs. Il y avoit des ambassadeurs d'Ethiopie, de Carthage, d'Espagne, des Gaules, de Rome, de différentes provinces d'Italie, de Sicile et de Sardaigne; les Scythes Européens, les Illiriens, les Thraces et toutes les républiques de la Grèce y avoient aussi envoyé les leurs.

Les Espagnols avoient envoyé leurs ambassadeurs pour se ménager sa protection contre les Carthaginois, contre qui Alexandre étoit déjà irrité. Amilcar Rhodanus, un de leurs concitoyens, étoit venu se réfugier vers lui, sous prétexte des mécontentemens qu'il avoit reçus; mais Alexandre étoit convaincu que c'étoit un véritable espion, envoyé par ces peuples effrayés de la ruine de la fameuse ville de Tyr et de la construction d'Alexandrie, qui devenoit déjà l'émule de Carthage pour la grandeur et le commerce. Il pensoit que cet étranger n'étoit auprès de lui que pour examiner toutes ces démarches, démêler ses projets et les faire savoir à sa patrie. Il fit donc un grand accueil aux Espagnols qui étoient en état de l'aider quand il tourneroit ses armes vers l'occident. Les autres ambassadeurs étoient venus, les uns pour lui offrir des sacrifices, comme fils de Jupiter, les autres pour lui présenter de riches présens; ceux-ci pour le rendre arbitre des contestations qu'ils avoient avec leurs voisins, ceux-là pour le consulter sur leur gouvernement particulier. Il gagna tous ces étrangers par des manières affables et pleines de majesté; il témoigna sur-tout beaucoup d'amitié aux députés de la Grèce, qui venoient le féliciter sur ses victoires, et sur-tout sur son heureux retour. Il leur fit rendre toutes les statues et les raretés que Xercès

avoit emportées de la Grèce et placées dans Babylone, dans Suze, dans Pajagarde et dans d'autres endroits. Il donna aux députés dEpidaure des présens pour Esculape, qu'il accompagna de quelques reproches. Esculape, leur dit-il, m'a été bien peu favorable de n'avoir point sauvé la vie à un ami que j'aimois comme moi-même.

Ceux de Corinthe lui offrirent, de la part de leur ville, le droit de bourgeoisie; il fut surpris d'une offre qui paroissoit fort au-dessous de lui, dans le souverain dégré de grandeur et de puissance où il étoit parvenu; mais dès qu'il eut appris que Corinthe n'avoit accordé ce privilége qu'à Hercules seul, il l'accepta avec joie, se piquant de marcher sur ses traces et de ne lui céder en rien.

Il écrivit en même-tems une lettre qui devoit être lue publiquement dans l'assemblée des jeux olympiques, par laquelle il ordonnoit à toutes les villes de la Grèce de rétablir les exilés, hors ceux qui étoient coupables de sacrilège ou de quelques crimes dignes de mort. Il chargea Cratère, viceroi de Macédoine, de faire exécuter par-tout cet arrêt; il fut publié dans l'assemblée générale des jeux; mais les Athéniens et les Etoliens ne voulurent point l'accepter, parce qu'il étoit contraire à leurs privilèges.

Avant que de renvoyer les ambassadeurs, il eut avec chacun d'eux plusieurs entretiens sur le gouvernement de leur état, la richesse de leur pays, la fertilité du terroir, leurs mœurs, leurs coutumes, leur génie et le commerce qu'ils avoient avec les nations étrangères. Il admira sur-tout ce que les ambassadeurs Romains lui dirent sur les loix et usages de leur république, leur dit qu'un jour la gloire de leurs descendants effaceroit celle de toutes les nations. Il leur donna ensuite à

tous l'audience de congé et les chargea de magnifiques présens.

Déjà Alexandre se regardoit comme le monarque souverain de l'univers, voyant les peuples venir du bout de la terre, pour le rendre l'arbitre de leurs différends : il se nourrissoit de vastes espérances ; il espéroit faire le tour de l'Afrique et de l'Europe, et il se flattoit de les parcourir plutôt en qualité de maître et de héros qu'en celle de guerrier, à qui les armes sont nécessaires. Mais avant que d'entreprendre ces longs voyages, sa curiosité le porta à aller chercher les écoulemens de la mer Caspienne, pour pouvoir dire qu'il avoit appris aux hommes ce que personne ne savoit encore et que l'on regardoit même comme un mystère incompréhensible. On voyoit plusieurs grandes rivières et des fleuves énormes, tels que l'Araxe, le Rha, le Rhymnius, le Daix, l'Iaxarte et l'Oxus, qui venoient décharger leurs eaux dans ce grand lac ; mais on ignoroit comment il perdoit les siennes, puisqu'il n'étoit jamais plus gros ni plus enflé ; plusieurs s'imaginoient qu'il y avoit un golphe ou un détroit vers les Scythes Nomades ou Septentrionaux, par lequel il communiquoit à l'Océan. Il n'en falloit point tant pour piquer la curiosité d'Alexandre, passionné pour le merveilleux et l'extraordinaire ; et pour se satisfaire, il envoya l'ordre de construire grand nombre de vaisseaux dans l'Hyrcanie.

Pour répondre pleinement à l'amitié d'Alexandre pour Ephestion, il manquoit aux honneurs qu'il lui avoit rendus quelque chose qui l'élevât au-dessus de l'humain ; ainsi il fut parfaitement satisfait de la réponse de Jupiter Ammon, qui ordonnoit que l'on honorât Ephestion comme un dieu.

Son apothéose se célébra donc avec une somptuo-

sité qui passe tout ce que l'on a jamais vu en ce genre. Il ordonna d'abord à toutes les villes voisines de contribuer de tout leur pouvoir à ce qui pouvoit en relever la magnificence. Il commanda aussi à tous les peuples de l'Asie d'éteindre le feu sacré tant que la cérémonie dureroit, ce qui fut regardé par les peuples comme un mauvais présage, parce que cela ne se pratiquoit en Perse qu'à la mort des rois. Ayant fait assembler grand nombre d'architectes et d'habiles ouvriers, l'ouvrage fut bien-tôt achevé. Quelques grandes que fussent les places et les rues de Babylone, il n'y en eût point d'assez spatieuse pour contenir le mausolée et donner de la place aux spectateurs; on abbatit les remparts de la ville l'espace d'une demie lieue : cette place fut distribué en trente parties, dans chacune desquelles fut construit un bâtiment uniforme; le tout ensemble formoit un quarré parfait, décoré avec une magnificence extraordinaire; dans le milieu étoit le corps d'Ephestion dans un riche et superbe catafalque; c'étoit une espèce de tour quarrée de 600 pieds de tour, et de près de 200 pieds de haut, divisée en 6 étages, tous d'un goût différent; au bas furent attachées 244 proues de vaisseaux dorées, portant sur leurs antennes deux archers un genou en terre, hauts de 6 pieds, et entre chacune de ces figures étoit un guerrier de 7 pieds et demi de haut, armé de toutes pièces; les intervales des proues étoient fermés et garnis en dedans d'une tenture de pourpre; au-dessus étoit une colonade de grandes torches, dont les fûts en avoient 22 garnies de 9 couronnes d'or à la poignée; la flamme donnoit sous un aigle qui, la tête baissée et les ailes étendues servoit de couronnement à cet ordre; les torches étoient élevées sur des guéridons, dont le pied étoit un dragon qui élevoit sa tête et la tournoit vers les aigles; cette colonade étoit surmontée,

d'une autre qui formoit le troisième étage; sur sa base étoit représentée en relief une chasse d'animaux de toute espèce, pour exprimer l'habileté et l'adresse d'Ephestion dans cet exercice; dans l'ordre supérieur étoit représentée le combat des Centaures et des Lapithes; le cinquième étage étoit orné de figures d'or, représentant alternativement des lions et des taureaux; dans le sixième et dernier ordre étoient élevées des trophées de toute espèce d'armes de Macédoniens et de barbares, symbole des victoires des premiers et de la défaite des autres; tout l'édifice se terminoit par un entablement surmonté de Syrènes, dont les corps vuides et creux renfermoient sans qu'on s'en apperçût, des musiciens qui chantoient des airs tristes et lugubres.

La beauté du dessin de ce catafalque, la singularité et le goût des décorations passoient tout ce qu'on peut imaginer de plus accompli. Il avoit choisi pour donner les dessins et conduire les travaux Stasicrate, grand architecte et fameux machiniste, qui dans toutes ses inventions et dans tous ses dessins, faisoit paroître non-seulement beaucoup de magnificence, mais de plus une hardiesse surprenante et une grandeur dont rien n'approchoit. C'est lui qui s'entretenant un jour avec Alexandre, lui dit, que de toutes les montagnes qu'il connoissoit, le mont Athos en Thrace, étoit le plus propre qu'il connut pour être taillé en forme humaine, et que s'il vouloit lui en donner l'ordre, il feroit de cette montagne la plus durable des statues et celle qui seroit le mieux exposée aux yeux de l'univers; que de sa main gauche elle soutiendroit une ville peuplée de 10,000 habitans, et que de sa droite elle verseroit dans la mer les eaux d'un grand fleuve. Cette proposition étoit bien ce semble du goût d'Alexandre, qui cherchoit en tout le grand et l'extraordinaire; il la rejetta

néanmoins, et il eut la sagesse de répondre que c'étoit assez qu'il y eût déjà un prince dont le mont Athos éternisât la folie; pour moi, ajouta-t-il, le mont Caucase, le fleuve Iaxarte et les mers que j'ai passées en vainqueur, seront mes monuments.

Alexandre le premier commença à faire un sacrifice à Ephestion, en jettant ses armes et ses habits sur le bûcher; il fit passer après 10,000 soldats avec leurs officiers qui imitèrent son exemple; la crainte et l'adulation firent que personne n'osa résister; il ne falloit pas même être fâché de la mort d'Ephestion depuis qu'il étoit devenu dieu; il se montroit et parloit dans les songes ainsi que faisoit Jupiter; il guérissoit ceux qui l'avoient invoqué; rendoit des oracles et donnoit des preuves de sa puissance divine.

Ce qu'Alexandre n'avoit d'abord fait qu'hasarder pour se satisfaire sur la prétendue divinité de son ami, il le donna ensuite pour réel et pour certain, quand il vit que ses courtisans parloient comme lui; que chacun disoit sa merveille; qu'ils enchérissoient sur lui-même et les uns sur les autres; que tous vouloient avoir l'image du défunt, soit en or, soit en ivoire. Après avoir fait célébrer des jeux funèbres où il y eut près de 3,000 acteurs, et donné des repas magnifiques, où il se trouva près de 10,000 personnes, il voulut encore qu'on lui bâtit des temples. Il écrivit en particulier à Cléomène, gouverneur d'Egypte, décrié généralement pour ses injustices et ses concussions, que s'il ne trouvoit pas des temples élevés dans Alexandrie et dans Pharos, s'il n'avoit établi l'usage de jurer par le nom d'Ephestion, d'en faire une époque dans les traités, il lui en couteroit la vie; mais que s'il lui obéissoit promptement, il obtiendroit une amnistie générale de toutes ses fautes, plusieurs autres satrapes reçu-

rent de lui les mêmes ordres. Douter de sa divinité, étoit un crime capitale; il pensa en couter la vie à un ancien ami d'Ephestion qui, en passant devant son tombeau, l'avoit pleuré comme mort, et il n'obtint sa grace que parce qu'on fit entendre à Alexandre, que si cet officier avoit pleuré, ce n'étoit point qu'il doutât de la divinité d'Ephestion, mais que c'étoit un reste de tendresse.

Alexandre se glorifioit, non-seulement d'avoir un dieu pour père, mais aussi d'avoir le pouvoir de faire des dieux. Pouroit-on croire de tels écarts de la part d'un si grand génie, si l'on ne savoit dans quels écarts la foiblesse humaine peut tomber!

Ephestion, à la vérité, étoit d'un caractère capable de gagner tous les cœurs, et il avoit des qualités qui le rendoient digne de l'amitié de son roi, qui le regardoit comme un autre lui-même, ainsi qu'il le dit lui-même à la princesse Sysigambis; modeste, égal, bienfaisant, sans orgueil, sans avidité, sans jalousie, il ne savoit ce que c'étoit que d'abuser de son crédit, et de se préférer aux officiers que leur mérite rendoit nécessaires.

LIVRE

LIVRE XXIII.

PENDANT près d'un an qu'Alexandre demeura à Babylone, il roula plusieurs grands projets dans sa tête; le tour de l'Afrique par mer, la découverte complette de toutes les nations, la guerre contre Carthage, le dessein de se rendre maître de toute l'Europe. La seule idée de repos le fatiguoit : il falloit toujours une nouvelle pâture à la vivacité de son imagination, aussi bien qu'à celle de son ambition; et s'il avoit pu conquérir le monde entier, il en auroit cherché un nouveau pour satisfaire à l'avidité de ses desirs. Il avoit aussi fait construire des vaisseaux par les Phéniciens, pour faire la conquête de l'Arabie, que l'on disoit être aussi riche que l'Inde en parfums et en aromates : on l'assuroit aussi que ces peuples n'adoroient point d'autres dieux que le Ciel et Bacchus, ainsi Alexandre résolut d'y aller, et de s'y faire reconnoître pour une troisième divinité, dont le courage et les actions avoient été portées plus loin que celles de Bacchus; et il n'attendoit, pour se mettre en mer par l'Euphrate, que des pilotes de Phénicie. Il commença cependant à y envoyer par terre des gens à la découverte, et y alla lui-même; mais il ne pénétra pas bien avant, et revint après avoir jetté les fondemens d'une nouvelle cité.

De retour à Babylone, il s'occupa beaucoup à embellir cette grande ville. Voyant qu'elle surpassoit en grandeur, en commodités, et en tout ce qu'on pouvoit désirer pour les plaisirs et les nécessités de la vie toutes les autres villes de l'Orient, il résolut d'en faire

le siége de son empire ; et pour cela, il voulut y ajouter toutes les commodités et les ornemens qu'elle étoit capable de recevoir.

Cette ville, ainsi que le pays d'alentour, avoit beaucoup souffert à la rupture des digues de l'Euphrate, à la tête du canal que l'on nommoit Pallacope. Ce fleuve étoit sorti de son lit ordinaire par cette ouverture, et avoit inondé tout le pays ; et à force de couler par cet endroit, la brêche devint, avec le tems, si large, que, pour la réparer, il auroit fallu faire presque autant de frais que pour la construction de la digue entière. Il restoit si peu d'eau dans l'ancien lit du fleuve qui passoit à Babylone, qu'à peine suffisoit-elle pour apporter quelques petites barques ; ce qui fut un surcroît de dommage pour cette ville. Alexandre entreprit de remédier à ces inconvéniens ; et pour cet effet, il se transporta lui-même sur les lieux, en s'embarquant sur l'Euphrate : ce fut alors que, d'un ton railleur, il reprocha aux mages qui l'accompagnoient, la vanité de leur prédiction, puisque, malgré tous les mauvais augures dont on avoit essayé de l'épouvanter, il étoit déjà rentré dans Babylone, et en étoit encore sorti sans aucun accident. Uniquement attentif pour lors à l'objet de son voyage, il visita l'endroit où la digue étoit rompue, et ordonna de faire les ouvrages nécessaires pour la rétablir dans son premier état.

Le dessein d'Alexandre étoit fort louable : en effet, ce sont là de ces entreprises qui sont véritablement dignes d'un grand prince, et qui font un honneur éternel à leur nom, parce qu'elles ne sont pas l'effet d'une folle vanité, mais qu'elles ont pour unique but le bien public. Par-là, il eut gagné une province entière que l'inondation avoit submergée ; il eut rendu le fleuve plus navigable, et par conséquent plus utile aux Baby-

loniens, en le faisant passer tout entier dans son lit, comme il faisoit autrefois. Cet ouvrage, après avoir été poussé avec une célérité extrême près d'une lieue et demie, fut arrêté par des difficultés qui venoient de la part du terrein; mais dans ces empêchemens, on doit reconnoître une cause supérieure qui en empêchoit l'exécution. Babylone étoit frappée d'anathême; Dieu avoit juré la ruine de Babylone, d'en perdre le nom, d'en faire la demeure des bêtes féroces et sauvages; et c'est l'état où elle est aujourd'hui: rien ne marque plus le poids de cette malédiction invincible, que les efforts du plus puissant prince qui fut jamais, et le plus opiniâtre dans ses projets, qui ne fut jamais arrêté dans ses entreprises, que dans celle-ci, quoiqu'elle parut moins difficile.

Un autre projet d'Alexandre, et qu'il avoit aussi beaucoup à cœur, étoit de rétablir le temple de Bel, abbatu par Xercés. Il l'avoit déjà fait commencer autrefois; mais l'empressement qu'il avoit alors de poursuivre Darius lui avoit fait quitter ce soin. Les mages furent chargés de le finir; mais à son retour, ne le trouvant nullement avancé, il résolut d'en faire faire un autre beaucoup plus magnifique que le premier; il fit enlever tous les décombres, dix mille hommes de ses troupes y travailloient tous les jours; mais l'ouvrage ne fut point achevé à cause de sa mort qui arriva peu après.

Pendant son séjour à Babylone, outre ces occupations, la plus grande partie de son tems fut employé à jouir des plaisirs que cette vie délicieuse lui fournissoit. Le principal but, tant de ses travaux que de ses divertissemens, étoit de s'étourdir lui-même, et d'écarter de son esprit les tristes et affligeantes pensées d'une mort prochaine dont il étoit menacé par toutes

les prédictions des mages et des devins ; car quoique dans certains momens, il parut ne faire aucun cas de tous les avis qu'on lui donnoit, il en étoit néanmoins sérieusement occupé en lui-même ; et ces pensées lugubres lui revenant sans cesse dans l'esprit, lui causoient un tel effroi, que de la plus petite chose, pour peu qu'elle parut extraordinaire ou étrange, il en faisoit d'abord un monstre, et la regardoit comme un mauvais pronostic.

Comme il se promenoit en bateau sur l'Euphrate, un coup de vent emporta son diadême dans des roseaux, près le tombeau d'un ancien roi d'Assyrie. Un soldat se jetta dans l'eau, et le rapporta à la nage ; mais comme il craignoit de le mouiller, il le mit sur sa tête. Alexandre le fit châtier sévèrement de cette liberté, et les Babyloniens ne manquèrent pas de publier que c'étoit un signe funeste pour le roi de Macédoine.

Un jour après avoir joué à la paume, les officiers qui avoient été de la partie, virent, pendant qu'on le r'habilloit, un homme assis sur son siége, vêtu de son manteau royal, et la tête ceinte de son diadême ; ils s'approchèrent de lui, et lui demandèrent avec colère, par quelle audace il osoit prendre la place et les habits du roi. L'inconnu, saisi de frayeur, fut quelques momens sans pouvoir répondre : enfin, revenu à lui-même, je suis Dionisius de Messine, dit-il en tremblant ; j'ai été obligé de quitter ma patrie pour quelques accusations dont on m'a faussement chargé, et la destinée m'a conduit à Babylone, où mes ennemis m'ont fait charger de chaînes ; mais ce jour même, le Dieu Sérapis m'est venu délivrer, et m'a conduit dans cette chambre, où il m'a ordonné de prendre la robe et le diadême du roi, et de m'asseoir sur son siége, sans parler à personne : cette avanture fut en-

core un autre sinistre présage, et les devins persuadèrent à Alexandre de faire mourir ce Dionisius, comme capable d'usurper la couronne.

Alexandre, ainsi plein d'inquiétude, se défioit du secours des Dieux, et désespéroit de leur faveur : il entroit dans de violens soupçons contre ses principaux officiers; il craignoit sur-tout Antipater et ses deux fils; Jolas étoit son échanson, et Cassandre le second, étoit nouvellement arrivé à la cour. Ce jeune homme, nourri dans la liberté des Grecs, ayant vu pour la première fois les barbares adorer le roi, ne put s'empêcher de rire; Alexandre en fut si irrité, qu'il le poussa rudement contre la muraille. Une autrefois qu'il répondoit aux accusations dont on chargeoit son père Antipater, le roi lui dit avec beaucoup d'aigreur : crois-tu donc que si ton père n'eût commis aucune injustice, je verrois mes sujets entreprendre un si long voyage, pour me présenter des requêtes vaines et frivoles? Mais, Seigneur, reprit Cassandre, c'est une preuve de la fausseté de leurs accusations; car plus ils viennent de loin, plus ils ont éloigné les preuves, et ravi à l'innocent le moyen de se justifier. A ces mots, Alexandre se mit à rire : voilà, dit-il, de ces sophismes d'Aristote, pour prouver le pour et le contre; néanmoins, dit-il d'un ton sévère, je ne laisserai point impunie la moindre injustice : cette menace inspira une telle frayeur à Cassandre, et la lui imprima si fortement dans l'ame, que quelques années après, étant maître de Macédoine et de la Grèce, ayant apperçu une statue d'Alexandre, il fut si saisi, qu'il frissonna, et qu'un tremblement se répandit dans tout son corps.

A force de l'entendre répéter, Alexandre s'abandonna à mille superstitions; chaque évènement annonçoit,

selon ses idées, quelque catastrophe. Le palais étoit plein de gens qui sacrifioient, d'autres qui faisoient des expiations et des purifications; d'autres enfin qui se vantoient de pénétrer l'avenir, afin de le calmer.

C'étoit sans doute un spectacle bien digne d'attention, de voir un prince la terreur de l'univers, livré lui-même aux dernières frayeurs sur les menaces vagues et incertaines de la mort, après qu'on l'a vu tant de fois la mépriser sur les champs de bataille, lorsqu'il la voyoit pour ainsi dire elle-même, mille fois plus terrible et plus certaine. On ne voit plus alors ce même Alexandre ni ce génie élévé au-dessus du commun des autres; il semble, au contraire, que le ciel cherche à le rabaisser et à le mettre au-dessous des autres, pour le punir de s'être voulu égaler à la divinité; il le livre à une ridicule superstition, que les hommes de bon esprit et de bon sens méprisent le plus, et où, en effet, il y a plus de petitesse, de bassesse et de foiblesse.

Son occupation la plus ordinaire et sa ressource dans sa noir mélancolie, étoient principalement la débauche et les excès de la table, qui le tenoient plusieurs jours dans l'ivresse et dans le sommeil. Ce n'étoit plus alors ce même prince qui, quelques années auparavant, avoit fait abattre une grande colonne de bronze, où étoit écrit le détail de ce que les Perses devoient fournir au luxe de leur roi; la multitude et la diversité des mets lui paroissoient alors peu convenables à des gens de guerre et, capables seulement d'amollir leur force et leur courage.

Un ancien nous a conservé l'emploi de quelques-unes de ses journées, d'où l'on peut juger de toutes les autres; le 28 de septembre de l'année précédente, il but tellement chez Eumée, qu'à peine put-il

se lever un moment pour donner des ordres qui pressoient.

Le 30 septembre, il soupa chez Perdiccas, s'y enyvra et dormit le jour suivant.

Le 8 octobre, il prit encore tant de vin qu'il passa le 9 tout entier dans son lit.

Le 17 octobre, Bagoas lui donna à manger et le lendemain il demeura plongé dans le sommeil.

Avec une telle vie, falloit-il à ce prince que le ciel fût rempli de signes et de phénomènes, pour lui annoncer une mort prochaine! tous ses repas étoient autant de coups meurtriers qu'il se donnoit à lui-même.

Après un repas qu'il donna à ses officiers et qui dura pendant deux jours, comme il prenoit le bain pour se coucher, Medius de Thessalie vint le prier à souper, l'assurant qu'il trouveroit chez lui bien du plaisir et grande chère; il y alla et s'y livra entièrement à la dissolution. Après avoir tenu table pendant toute la nuit avec vingt conviés, il fit raison à chacun en particulier d'une santé; après cela il se fit encore apporter la coupe d'Hercules, qui tenoit six bouteilles; il but cette fameuse razade, et aussi-tôt il se sentit dévoré d'un feu violent qui lui brûloit les entrailles; il fit un cri comme s'il eût été percé d'un dard, et on l'emporta de la salle sans connoissance. Voilà donc, s'écrie Sénèque, en marquant les funestes effets du vin, ce héros invincible à toutes les fatigues des voyages, à tous les dangers des sièges et des combats, aux plus violens excès de la chaleur et du froid, le voilà vaincu par son intempérance, et terrassé par cette fatale coupe d'Hercules.

Une violente fievre le saisit, et ses douleurs étoient si aigües, qu'il demanda pour tout remède, qu'on lui donnât un poignard.

Le lendemain 13 mai, ses douleurs n'étoient plus si violentes, mais il eut une grande fièvre; le soir il voulut se baigner, et après avoir offert les sacrifices accoutumés, il soupa et eut la fièvre toute la nuit.

Le jour suivant 14 mai, il coucha dans la chambre de bain, où il se fit raconter par Néarque le détail de sa navigation et tout ce qu'il avoit vu dans l'Océan.

Le 15 mai il l'entretint encore, sa fièvre augmenta considérablement, et il passa une fort mauvaise nuit.

Le 16 la fièvre devint beaucoup plus violente, il se fit transporter dans un appartement situé auprès d'un étang, où il s'entretint avec ses capitaines sur les charges vacantes, et leur dit qu'il ne falloit les donner qu'à des officiers d'une valeur reconnue.

Quoiqu'il fût plus malade le lendemain, 17, il se fit porter au lieu où l'on offroit le sacrifice, et il voulut que ses principaux officiers fissent la garde dans la cour, et les chefs subalternes hors du palais.

Le 19 il se fit encore transporter près de l'étang, il dormit peu; ses capitaines étant entrés dans sa chambre, le trouvèrent sans parole.

Le 20 se passa de même, et aucun des officiers ne pouvant entrer, ils menacèrent les gardes d'enfoncer les portes si on ne leur ouvroit. Lorsqu'ils le virent prêt à expirer, ce ne fut qu'un cri effroyable qui se répandit à l'instant dans l'armée; les soldats aussi-tôt y accoururent tous en larmes, et jamais enfans bien nés ne donnèrent de plus grandes marques de douleur et de désespoir à la vue de leur père mourant. Il se fit un peu lever la tête, regarda tous ses soldats passer devant son lit, leur donna sa main à baiser, et leur dit adieu par le signe d'un homme mourant.

Le 21, quelques officiers passèrent la nuit dans le temple de Serapis à offrir des sacrifices, et ils deman-

dèrent aux dieux s'ils devoient l'y apporter, mais le prêtre répondit que cela n'étoit pas à propos.

Le 22, le prince se sentant mourir, tira l'anneau de son doigt, le donna à Perdiccas, et lui recommanda de faire transporter son corps au temple de Jupiter Ammon. Comme il n'avoit point d'enfans qui pût hériter de sa couronne, les grands de sa cour lui demandèrent à qui il laissoit l'empire: au plus digne, dit-il; mais je prévois que ce différend me prépare d'étranges jeux funèbres. Perdiccas lui demanda quand il vouloit qu'on lui rendît les honneurs divins; lors, dit-il, que vous serez heureux, et il expira à la suite de ces paroles, le 22 mai vers le soir, après avoir régné un peu plus de 12 ans et demie, la seconde année de la CXIV^e^ olympiade, 323 avant J. C.

Pendant la maladie d'Alexandre on ne soupçonna point de poison, une preuve du contraire fut l'état du corps mort, car les principaux officiers étoient entrés en de grandes dissentions; le corps fut laissé sans aucun soin et sans aucune précaution, et il demeura cependant quelques jours sans se corrompre, ce qui est très-extraordinaire dans un pays aussi chaud que la Babylonie. On crut néanmoins depuis, qu'il avoit été empoisonné, et que ce fut par le ministère des fils d'Antipater. On prétend que Cassandre avoit apporté le poison de la Grèce, et que Jolas, grand échanson, le mit dans la coupe d'Alexandre, et qu'il choisit habilement le tems de la débauche dont il a été parlé, afin que la quantité prodigieuse de vin qu'il avoit bu, cachât mieux la véritable cause de sa mort. On se rappeloit qu'Alexandre avoit jeté un grand cri dès qu'il eut avalé la coupe, et les circonstances où se trouvoit alors Antipater, autorisoient ces soupçons; il devoit être persuadé qu'on ne l'avoit mandé, que pour le punir des malversations qu'il

avoit commises pendant sa vice-royauté, et il n'étoit pas hors de vraisemblance qu'il eût fait commettre à ses enfans un crime qui lui sauvoit la vie en l'ôtant à son maître: ce qu'il y a de sûr, c'est que jamais il ne put se laver de cette tache, et que tant qu'il vécut, les Macédoniens le détestèrent comme le traître qui avoit empoisonné Alexandre.

Dès que le bruit de sa mort se fut répandu, tout le palais retentit de cris et de gémissemens; victorieux, vaincus, tous le pleurèrent également; la douleur que causoit sa mort rappelant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier ses défauts; les Perses l'appelloient le plus juste et le plus doux maître qui leur eût jamais commandé, et les Macédoniens le meilleur et le plus vaillant prince de la terre, murmurant les uns les autres contre les dieux, de ce que par envie ils l'avoient ravi aux hommes à la fleur de son âge et de sa fortune. Sa mort ne paroissoit pas possible aux barbares, après l'avoir vu tant de fois mépriser et repousser leurs coups ils ne le regardoient point seulement comme invincible, ils le croyoient aussi immortel. Les Macédoniens l'ayant vivement empreint dans leur imagination, croyoient le voir encore avec ce feu qui brilloit encore dans ses regards, avec cet air assuré et intrépide les mener au combat, assiéger les villes, monter sur les murs et distribuer des récompenses à ceux qui se distinguoient; ils se reprochoient alors de lui avoir refusé les honneurs divins, et se confessoient ingrats et impies de l'avoir frustré d'un nom qu'il méritoit à si juste titre.

Après lui avoir rendu ces hommages de regrets et de larmes, ils tournèrent toutes leurs pensées et leurs réflexions vers eux-mêmes et sur le triste état où la perte d'Alexandre les laissoit; ils se considéroient éloignés de la Macédoine, sans chef, au-delà de l'Euphrate et

s qu'ils avoient vaincus ; le roi r de successeur, un affreux avenir a leurs yeux, et ne leur montroit guerre civile et qu'une fatale néces- r sang et de r'ouvrir leurs vieilles conquérir un empire comme l'Asie, donner un roi et pour placer sur le e un vil officier ou quelque scélérat. deuil ne demeura pas renfermé dans les ylone, il se repandit dans toutes les pro- nouvelle en vint bien-tôt à la reine Sy- lle avoit déjà auprès d'elle une de ses petites ore éplorée de la mort d'Ephestion, son ette jeune princesse, dans cette calamité pu- sentoit renouveler ses douleurs particulières; ysigambis pleuroit elle seule toutes les misères naison, et cette nouvelle affliction lui rappellant les autres, on eût dit que Darius ne venoit que mourir, et que cette mère infortuné faisoit, tout à ois, les funérailles de deux fils; elle pleuroit éga- ment et les morts et les vivants : qui aura soin, di- soit-elle, de mes filles ? où trouverons-nous un autre Alexandre ? il lui sembloit qu'elles étoient devenues une seconde fois captives, qu'elles venoient encore de perdre leur royaume, avec cette différence que la mort d'Alexandre les laissoit alors sans espérances et sans ressources.

Cette princesse qui avoit supporté avec patience la mort de son père, celle de son mari, de 80 de ses frères massacrés en un jour par Ochus, et pour tout dire en un mot celle de Darius son fils et la ruine de sa maison, n'eut pas assez de force pour supporter la perte d'Alexandre; elle le pleura comme le plus cher de ses enfans, et crut ne pouvoir reconnoître ses bon-

tés qu'en mourant de douleur ; elle ne voulut plus prendre de nourriture, et la mort seule finit sa douleur et ses peines.

Si l'on mesure la reconnoissance sur les bienfaits, qu'ils étoient donc grands ces bienfaits d'Alexandre, pour exiger de Sysigambis un pareil retour et un si grand sacrifice !

Après la mort d'Alexandre, il arriva de grands désordres parmi les Macédoniens pour la succession du trône. Au bout de 7 jours de confusion et de dispute, on convint qu'Aridée, frère bâtard d'Alexandre, seroit déclaré roi, et que si Roxane qui étoit grosse de huit mois accouchoit d'un fils, il seroit joint à Aridée et mis sur le trône avec lui ; que Perdiccas seroit chargé de la personne de l'un et de l'autre, car Aridée étoit un imbécile qui avoit autant besoin d'un tuteur qu'un enfant en bas âge ; mais ces conventions ne durèrent pas long-tems. Perdiccas, Ptolemée, Antigone, Seleucus, Lysimaque, Antipater et son fils Cassandre, en un mot tous ces capitaines qui avoient été nourris dans la guerre sous un si grand conquérant, songèrent à se rendre maîtres de l'empire par les armes ; ils immolèrent à leur ambition toute la famille d'Alexandre, son frère, sa mère, ses femmes, ses enfans et jusqu'à ses sœurs. L'on ne vit que des batailles sanglantes, de fausses paix, des traités rompus et d'effroyables révolutions, où après s'être exterminés les uns les autres, il n'y eut qu'Antigone, Seleucus et Ptolemée qui purent laisser à leurs descendans les états qu'ils avoient envahis ; savoir, la Macédoine, la Syrie et l'Egypte. Les provinces au-delà de l'Euphrate formèrent un empire considérable, sous le nom des Parthes et les Indiens retournèrent à leurs anciens maîtres.

La seule mort d'Alexandre fut cause de toutes ces

révolutions, car il faut le dire à sa gloire, que si jamais homme a été capable de soutenir un si vaste empire, quoique nouvellement conquis, ç'a été sans doute Alexandre, puisqu'il n'avoit pas moins d'esprit que de courage; il ne faut donc point imputer à ses fautes, quoiqu'il en ait fait de très-grandes, la chûte de sa famille, mais à la seule mortalité, à moins que l'on ne veuille dire qu'un homme de son humeur et que son ambition engageoit toujours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loisir d'établir les choses.

Si Alexandre a été si au-dessus des hommes par sa fortune, il sembloit aussi qu'un air d'empire et d'autorité, naturellement peint sur son visage, montroit l'ascendant qu'il devoit avoir sur eux. Cette qualité qui n'est point un ouvrage de l'art, est un présent de la nature, et elle procure une assurance intime et secrete qui répand sur la personne un caractère d'autorité à laquelle on cede sans savoir comment, si-non qu'on le fait comme un inférieur à son supérieur naturel.

Cette élévation née avec nous, est un air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses; c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes, c'est elle qui d'ordinaire nous met plus au-dessus d'eux que la naissance et la dignité; une personne qui a cette qualité, fait plus d'un seul regard et d'une parole que les autres ne font avec l'étalage de leur éloquence; ses raisons, lorsqu'elle parle, concilient moins les esprits qu'elles ne les subjuguent, elles partent d'une ame forte et hardie, qui semble plutôt donner des ordres que des preuves pour persuader; on cede moins à la conviction, que l'on ne plie sous un ascendant qui est le maître; l'esprit subit le joug sans examiner comment, et la volonté

la plus fière s'y laisse comme attacher par un lien aussi serré qu'il est secret.

Ce je ne sais quoi qui se remarque dans les yeux et dans le visage, ne dépend point de la fortune et se peut trouver dans tous les états de la vie, dans l'un et dans l'autre sexe; c'est néanmoins pour l'ordinaire dans les personnes de haute naissance, que se voit ce je ne sais quoi de grand et de noble, qui leur attire du respect et qui les fait reconnoître dans la foule, et ce caractère que Dieu a imprimé particulièrement sur le front des rois, distinguoit Alexandre au milieu de sa cour, par une représentation et un port noble, agréable et auguste. Au milieu de toute son armée, vous l'auriez reconnu par le feu et la vivacité de ses yeux, qui annonçoient l'impétuosité de son courage, par une intrépidité inanimée qui inspiroit du courage et de l'assurance aux soldats, et par une fierté majestueuse. A le voir dans ses conquêtes, vous diriez qu'il étoit né maître de l'univers et que dans ses expéditions il alloit moins combattre les ennemis que se faire reconnoître de ses peuples. Il n'avoit point cependant l'avantage de la grandeur du corps; de-là vint la méprise de Sysigambis et l'étonnement de l'amazone, qui regardant l'avantage de la taille comme une qualité nécessaire aux héros, et ayant dans leur esprit estimé la grandeur de son corps sur celle de sa renommée, s'attendoient peut-être à trouver un géant.

Ce prince avoit aussi l'habitude d'incliner la tête sur l'épaule; à l'égard de sa complexion elle étoit forte et robuste, ayant été dressé, dès son enfance, à résister à toutes sortes de fatigues et aux travaux de la plus longue haleine.

Il étoit blanc et d'une blancheur relevée par un peu d'incarnat qui éclatoit particulièrement sur son estomac

et sur son visage. On dit que de sa bouche et de tout son corps il en sortoit une odeur agréable qui parfumoit tous ses habits, ce qui venoit peut-être de l'excellence de son tempéramment qui étoit très-chaud et plein de feu.

Lisipe, parmi les statuaires et sculpteurs, fût celui qui a le mieux représenté ce prince, et Apelle, un des plus illustres peintres de l'antiquité, le peignit en Jupiter armé de la foudre.

LIVRE XXIV.

L'on doit d'abord reconnoître dans Alexandre un naturel heureux, cultivé et perfectionné par une excellente éducation; il avoit de la grandeur d'ame, de la de la noblesse, de la générosité; il aimoit à donner, à répandre et à faire plaisir, et il se fâchoit véritablement contre ceux qui ne vouloient pas en profiter.

Comme si dans sa première jeunesse il eût senti à quoi il étoit destiné, il vouloit primer en tout et l'emporter sur tous les autres; toujours vif et toujours plein de feu, ses paroles étoient comme des étincelles qui présageoient les entreprises rapides de ce foudre de guerre, et les exercices qu'il aimoit dès son enfance, découvroient ses inclinations martiales.

Il semble encore que ses destins ayent voulu donner à connoître la grandeur future de ce prince par les songes d'Olympias et par bien d'autres présages. Ses larmes jalouses de la gloire de son père, et le jugement de Philippe qui le croyoit digne d'un plus grand royaume que le sien, parurent appuyer l'avertissement des dieux, ainsi que les inclinations relevées qu'il montra

dans son enfance; car certainement l'affection, le penchant, l'attrait pour telle chose que ce soit, est comme l'horoscope de ce que l'on deviendra un jour; si le penchant tend aux grandes choses, c'est un présage d'héroïsme en quelque genre; si le penchant va aux petits objets, c'est un pronostic presque sûr qu'il n'y aura jamais de noblesse ni de grandeur dans l'ame, ou bien il faudra des soins infinis et d'excellents maîtres pour redresser cette malheureuse pente.

Je ne sais si jamais prince eut l'esprit plus cultivé qu'Alexandre: éloquence, poësies, belles-lettres, arts de toutes sortes, les sciences les plus abstraites et les plus sublimes, tout lui devint familier. Il n'y a personne à qui la passion qu'il avoit pour Homère ne soit connue, et qui ne sache qu'en faveur de Pindare, les maisons de ses descendans furent conservées dans la ruine et dans la désolation de Thèbes. C'est avec un plaisir extrême que l'on voit ce prince, encore jeune, rendre un si illustre témoignage à son maître, en déclarant qu'il lui étoit plus redevable qu'à son père même. Pour parler ainsi, il faut connoître tout le prix d'une bonne éducation; on en vit bien-tôt les effets. Peut-on trop admirer la solidité d'esprit de ce jeune prince, dans la conversation qu'il eut avec les ambassadeurs de Perse; sa prudence prématurée, lorsqu'en qualité de régent, pendant l'absence de son père, il contint et pacifia la Macédoine; son courage et sa bravoure à la bataille de Chéronnée, où il se distingua d'une manière si marquée!

On le voit avec peine manquer de respect à son père, et lui insulter par une raillerie outrageante; il est vrai que l'affront que Philippe faisoit à Olympias, sa mère, en la répudiant, le transporta hors de lui-même; mais nul prétexte, nulle injustice, nulle violence, ne peuvent

vent excuser un tel emportement à l'égard d'un père et d'un roi : il fit paroître plus de modération dans la suite, lorsqu'à l'occasion des discours de ses soldats mutins, il dit que rien n'étoit plus royal que d'entendre dire tranquillement du mal de soi en faisant du bien.

Les commencemens de son règne sont peut-être ce qu'il y a de plus glorieux dans toute sa vie. Qu'à l'âge de 20 ans il ait pu pacifier les troubles intérieurs du royaume; qu'il ait abbatu et soumis les ennemis du dehors; qu'il ait désarmé la Grèce liguée presqu'entière contre lui, et qu'en moins de deux ans il se soit mis en état d'exécuter sûrement son vaste projet; tout cela suppose une présence d'esprit, une fermeté d'ame, un courage, une intrépidité, et plus encore que tout cela, une prudence consommée, qualités qui font le vrai mérite du héros : il lui en couta beaucoup pour avoir cette qualité; que de fatigues, que de travaux et de dangers il lui a fallu supporter et encourir! mais il pensoit que la gloire qui lui en revenoit le dédommageoit bien des peines qu'il lui en coutoit. Après être entré de bonne heure dans cette glorieuse carrière, et y avoir acquis bientôt le titre de héros, il la soutint merveilleusement dans la suite de son expédition contre Darius, mais non jusqu'à la fin de sa vie.

Ce qui paroît de plus incompréhensible, c'est qu'Alexandre en 10 ou 12 ans, ait conquis plus de pays que les plus grands états n'ont pu faire dans l'étendue de leur durée; aujourd'hui un voyageur est célèbre pour avoir traversé une partie des pays qu'il a subjugué : et afin qu'il ne manquât rien à sa félicité, il a joui paisiblement de son empire, jusqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus.

Alexandre qui cherchoit la gloire par les chemins les plus difficiles, y parvint en effet par le chemin le moins

frayé. Roi d'un petit état, il forme le dessein de l'être du monde entier, et il se livre aussi-tôt à l'exécution de son projet; il paroît grand et il l'est en effet; car lorsqu'un cœur de héros forme des desseins, ce sont des desseins héroïques, et les actions extraordinaires ne peuvent partir que d'un cœur qui le soit. A la tête de 35,000 hommes seulement, avec aussi peu d'argent que de vivres, il abandonne la Macédoine, où il ne rentra jamais, et va porter la guerre en Perse, résolu de conquérir en peu de tems toute l'Asie ou d'y trouver son tombeau. Darius, que les Grecs nommoient le grand roi, à cause de sa puissance, de ses richesses et de ses forces immenses; Darius, dont les simples lieutenans font trembler tous les peuples sur les frontiéres; Darius, suivi d'un million de combattans, est le monarque qu'Alexandre veut combattre et vaincre. Etoit-ce insuffisance ou témérité de jeune homme, demande Plutarque? non sans doute, replique-t-il, jamais personne ne forma entreprise guerrière avec de si grands préparatifs et de si puissans secours; j'entends, continue-t-il, la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage, préparatifs et secours que lui fournit la philosophie qu'il avoit étudié à fond, de sorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable de ses conquêtes aux leçons d'Aristote, son maître, qu'aux instructions de Philippe, son père; on peut ajouter, que selon toutes les règles de la guerre, l'entreprise d'Alexandre devoit avoir un heureux succès; une armée comme la sienne, quoique peu nombreuse, composée de Macédoniens et de Grecs, c'est-à-dire de ce qu'il y avoit alors de plus excellentes troupes, aguerrie depuis longue main, endurcie à la fatigue et aux dangers, formée par une heureuse expérience à tous les exercices des siéges et des combats, animée par le souvenir de ses an-

ciennes victoires, par l'espérance d'un butin immense, et plus encore par sa haine héréditaire et irréconciliable contre les Perses; une telle armée, conduite par Alexandre, étoit sûre de remporter la victoire sur des troupes où il y avoit à la vérité des hommes sans nombre, mais peu de soldats.

La promptitude de l'exécution répondit à la sagesse du projet. Après s'être concilié tous ses généraux par une libéralité qui est sans exemple, et tous ses soldats par un air d'affabilité, de bonté et même de familiarité qui, loin d'avilir la majesté du prince, ajoute au respect qu'on lui porte, un attachement et une tendresse à l'épreuve de tout; il s'agissoit d'étonner les ennemis par des coups hardis, de les effrayer par des exemples de sévérité, et de les gagner enfin, par des actes d'humanité et de clémence; c'est à quoi il réussit merveilleusement. Le passage du Granique, suivi d'une fameuse victoire; les célèbres siéges de Milet et d'Halicarnasse, montrèrent à l'Asie un jeune conquérant, à qui nulle partie de la science militaire ne manquoit; cette dernière ville rasée presque dans ses fondemens, jetta par-tout la terreur; mais l'usage de la liberté et de leurs anciennes loix rendu à celles qui se soumirent de bonne grace, fit croire que le vainqueur ne songeoit qu'à rendre les peuples heureux et à leur procurer une paix tranquille et assuré.

Les deux batailles d'Issus et d'Arbelles, joignez-y le siége de Tyr, l'un des plus fameux dont il soit parlé dans l'antiquité, achevèrent de prouver qu'Alexandre réunissoit en lui les qualités des plus grands capitaines.

On est néanmoins étonné de le voir toujours heureux, car il arrive souvent que l'habileté n'est point secondée du bonheur; et surpris de ses heureux succès,

on s'en demande la raison à soi-même; elle est naturelle, elle est simple. Poussé par son heureux caractère à aimer le premier, ses soldats l'aimoient à leur tour ; il arrivoit de-là que ses commandemens étoient sacrés pour eux, que ses desirs étoient des ordres : ils se persuadèrent tellement que sous lui ils étoient invincibles, qu'ils le furent réellement; participans de la grandeur de son courage, ils devenoient sous lui de véritables héros, qui ne se croyoient plus des hommes mortels; ils lui étoient soumis, ils lui étoient obéissans, et s'ils étoient déjà gagnés par des actes de douceur et de bonté, ils étoient encore pleins de confiance en sa valeur; sa haute capacité leur répondoit toujours du succès de ses entreprises, et persuadés qu'il savoit mieux qu'eux mêmes ce qui leur étoit utile, ils le faisoient aveuglément ; tous les hommes en effet obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part l'entière soumission des malades pour le médecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote; leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin, le guide ou le pilote sont plus expérimentés et plus prudens qu'eux. Le plus sûr moyen de persuader aux soldats qu'on en sait plus qu'eux, que l'on a plus de capacité et que l'on est plus habile c'est de l'être en effet, et l'on aura bien-tôt l'amitié, la confiance et l'estime des soldats.

Personne, mieux qu'Alexandre, après avoir formé de grands projets, ne les sut conduire à leur réussite par des moyens plus justes et mieux concertés.

Habile dans le choix des lieux propres à camper, selon la disposition de ses troupes, suivant les différentes occasions et les ennemis qu'il avoit en tête, pour leur ravir tous les avantages et les tourner en sa fa-

veur; adresse à leur cacher ses desseins, à prévenir, à pénétrer et à voler leurs résolutions; prévoyance pour se précautionner contre les embuches; courage et audace sans pareille dans l'exécution; vivacité pour profiter de toutes les conjonctures, pour voir tout d'un coup-d'œil et corriger les désordres qui arrivent souvent au milieu d'une grande action; un sang froid, un jugement ferme, qui ne se trouble point dans les plus grands périls; une constance infinie, qui n'est ni déconcertée par les événemens imprévus, ni rebutée par les difficultés quelques insurmontables qu'elles paroissent, et qui ne connoît d'autre terme ni d'autre issue que la victoire.

On a remarqué une grande différence entre Alexandre et Philippe son père, pour la manière de faire la guerre; celui-ci étoit rempli d'une ambition démesurée, conduite par un esprit adroit, fourbe et artificieux, mais on n'y voit point les qualités d'un homme véritablement grand; Philippe étoit sans foi et sans honneur, tout ce qui pouvoit servir à augmenter sa puissance, lui paroissoit juste et légitime; il donnoit des paroles qu'il étoit bien résolu de ne point garder; il faisoit des promesses qu'il auroit été bien fâché de tenir; il se croyoit habile, à proportion qu'il étoit perfide, et mettoit sa gloire à tromper ceux avec qui il traitoit; en un mot, il ne rougissoit pas de dire qu'on amusoit les enfans avec des jouets et les hommes avec des sermens. Quel indigne caractère pour un prince! Cyrus, un des plus illustres conquérans, ne trouvoit rien de plus indigne d'un prince, ni plus capable de lui attirer le mépris et la haine que de mentir et de tromper. Mais c'est-là le caractère de l'ambitieux, car quoiqu'il se propose la même fin que les héros, c'est à-dire une haute élévation, il emploie cependant des

moyens bien contraires pour y arriver. Le magnanime n'emploie pour parvenir que des moyens louables ; il connoît ses forces et ne fait rien indigne de la vertu: l'ambitieux ne mesure point son dessein à ses forces ; la molesse et la bassesse de sentiment sont pour lui des armes égales ; il se sert de tout, du vice qui lui est naturel et quelquefois de la vertu qu'il emprunte pour arriver heureusement à ses fins. L'ambition du héros est légitime, parce qu'il est digne de la grandeur à laquelle il tend ; mais celle de l'ambitieux est condamnable, parce qu'il ne s'en montre point digne et que les ressorts qu'il emploie sont criminels.

Alexandre ne ressembloit point à Philippe son père de ce côté-là, il agissoit de meilleure foi et marchoit la tête levée ; l'un cherchoit à tromper les ennemis par la finesse, l'autre à les abattre par la force ; l'un montroit plus d'adresse, l'autre plus de grandeur d'ame, nul moyen de vaincre ne paroissoit honteux à Philippe, jamais Alexandre ne songea à employer la trahison.

Ce qui met Alexandre au-dessus de tous les conquérans, et on peut le dire sans exagération, au-dessus de lui-même, c'est l'usage qu'il fit de la victoire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit d'Alexandre, c'est le point de vue dans lequel il a intérêt qu'on le considère, et sous lequel il est impossible qu'il ne paroisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avoit rendu maître, non encore de la personne de Darius, mais de son empire ; il avoit entre ses mains, outre Sysigambis, mère de ce prince, sa femme et ses filles, princesses d'une beauté qui n'avoit rien de pareil dans toute l'Asie : il étoit jeune, il étoit vainqueur, il étoit libre et non encore engagé dans les liens du mariage ; cependant son camp devint pour ces prin-

cesses un asyle sacré ou plutôt un temple où leur pudeur fut mise en sûreté, comme sous la garde de la vertu même, et où elle fut respectée à un point que Darius apprenant la manière dont elles avoient été traitées, ne put s'empêcher de lever les mains vers le ciel et de faire des vœux pour un vainqueur si généreux, si sage et si maître de ses passions; il pria les dieux, que s'ils avoient enfin résolu de faire finir l'empire des Perses, il n'y eut point d'autre qu'Alexandre assis sur le trône de Cyrus; et ensuite, lorsqu'expirant percé des traits de ses perfides sujets, il lui envoya des marques touchantes de son affection et de sa reconnoissance; il mourut dans l'espérance que les dieux le récompenseroient de l'humanité et de la générosité dont il avoit usé envers ce qu'il avoit de plus cher au monde. Ce témoignage rendu par un ennemi mourant, est plus estimable que les monumens élevés à la gloire des autres conquérans, il vaut seul tous les triomphes.

Depuis le siége de Tyr, la vertu d'Alexandre ne conserva plus tout son lustre; la fortune qui l'accompagnoit toujours l'éblouit enfin, et dans ce caractère, jusqu'alors plein de noblesse, l'on vit tout-à-coup les vices les plus grossiers et les passions les plus dangereuses; c'est ce qui a fait desirer à un moderne qu'Alexandre eût eu assez de modération pour se borner lui-même et arrêter ses conquêtes, puisqu'elles commençoient à lui pervertir le cœur. Voici comment il s'exprime.

Que manque-t-il jusqu'ici à la gloire d'Alexandre! la vertu guerrière a paru dans tout son éclat, la bonté, la clémence, la modération, la sagesse y ont mis le comble et y ont ajouté un lustre qui en releve infiniment le prix. Supposons que dans cet état, Alexandre pour mettre en sûreté sa gloire et ses victoires,

s'arrête tout court ; qu'il mette lui-même un frein à son ambition, et que de la même main dont il a terrassé Darius, il le rétablisse sur le trône ; qu'il rende l'Asie mineure habitée presque toute entière par des Grecs, libre et indépendante de la Perse, qu'il se déclare le protecteur de toutes les villes et de tous les états de la Grèce, pour leur assurer leur liberté et les laisser vivre selon leurs loix ; qu'il rentre ensuite dans la Macédoine, et que de-là content des bornes légitimes de son empire, il mette toute sa gloire et toute sa joie à le rendre heureux, à y procurer l'abondance, à y faire fleurir les loix et la justice, à y mettre la vertu en honneur, à se faire aimer de ses sujets ; qu'enfin devenu par la terreur de ses armes, et encore plus par la renommée de ses vertus, l'admiration de tout l'univers, il se voye en quelque sorte l'arbitre de tous les peuples, et exerce sur les cœurs un empire bien plus stable et bien plus honorable que celui qui n'est fondé que sur la crainte ; en supposant tout cela, y auroit-il jamais eu un prince plus grand, plus glorieux, plus respectable qu'Alexandre ?

Certes, on n'en peut disconvenir, c'est-là le portrait d'un héros parfait ; mais y en a-t-il eu, y en aura-t-il, y en peut-il avoir ? On ne peut exiger de personne, pas même des héros, une telle perfection, puisqu'elle est impossible et incompatible avec la foiblesse humaine. Si Alexandre l'eût possédée, cette vertu si élevée auroit excité notre admiration et rien de plus ; nous aurions été surpris et frappés d'étonnement, comme à la vue d'une haute montagne, mais nul n'eût osé entreprendre d'y monter. Alexandre sans vices eût été un prince inimitable ; j'aime donc mieux le voir avec quelques défauts, ses grandes qualités et ses vertus ne paroissent plus alors inaccessibles. Un jeune

cœur qui plein d'ardeur pour la gloire, desire et travaille pour acquérir les vertus qui y font monter, ne désespere plus de les atteindre, quoiqu'il ait quelques-unes des foiblesses qui n'ont pas empêché Alexandre d'y arriver; et quand il les aura acquises, la même émulation qui lui a fait desirer de les atteindre, le portera alors à le surpasser et de plus à avoir moins de vices que lui, puisque ce sont des taches à sa gloire; car je n'ai point prétendu effacer la honte dont Alexandre s'est couvert par plusieurs défauts très-considérables.

On le voit plein quelquefois d'une vaine présomption pour lui-même, d'un mépris dédaigneux pour les autres et même pour son père, d'une soif ardente de la louange et de la flatterie, qui l'a fait tomber dans bien des fautes, parce qu'elle étoit connue de ses courtisans, qui s'en servoient à leur avantage et à sa honte; car dans le palais des princes combien de gens oisifs et vicieux, combien d'ambitieux, sans mérite, cherchent les penchans du prince, afin de les servir et de s'avancer eux-mêmes aux dépens de la vertu! Qu'Alexandre eût donc dû être circonspect pour leur cacher son foible, qu'il eût dû être sur ses gardes pour tromper l'oisiveté dangereuse des premiers, et la vigilance intéressée des seconds! car il n'y a point de différence entre laisser appercevoir sa passion et prêter des armes certaines contre soi.

Que peut-on dire de cette folle pensée de se croire fils de Jupiter, de se faire attribuer la divinité, d'exiger d'un peuple libre et vainqueur, des hommages serviles et de honteux prosternemens? Néanmoins, dit saint Evremond, je lui pardonne en quelque sorte, si dans un pays où c'étoit une coutume reçue, que la plupart des dieux avoient leur famille en terre; où Hercule

étoit cru fils de Jupiter, pour avoir tué un lion et assommé quelques brigands; je lui pardonne, dit-il, si appuyé de l'opinion de Philippe, qui pensoit que Philippe avoit eu commerce avec un dieu; si trompé par les oracles et se sentant si fort au-dessus des hommes, il a quelquefois méprisé sa naissance, et cherché son origine dans les cieux.

Il n'est point d'homme qui n'ait un désir intime dans son cœur d'être dans un état plus parfait et d'être heureux; les héros, plus que tous autres, ressentent sans doute davantage les aiguillons de ces desirs naturels, c'est ce qui forme leur ambition, qui est regardée parmi nous comme un grand vice, et qui chez les payens étoit considérée comme une grande vertu. Comme ils ont un cœur plus grand, leurs desirs le sont aussi; la gloire et les plaisirs des autres hommes ne les touchent point, et s'ils ne pouvoient les surpasser, ils croiroient être en droit d'accuser ainsi leur destinée :

> Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant,
> Falloit-il pour si peu me tirer du néant!
> Et si j'attends en vain une gloire immortelle,
> Pourquoi m'avoir donné un cœur qui n'aime qu'elle!

Alexandre flétrit sa gloire par l'excès de ses emportemens, et il démentit plusieurs fois le caractère du héros, parce que quelquefois il n'est plus maître de ses passions.

Les principaux écueils de l'héroïsme, sont la colère sans frein et les charmes de la volupté; c'est-là que la réputation du héros vient communément échouer : en effet les hommes extraordinaires sont rarement modérés dans leurs passions quand ils en ont, et d'ailleurs ils sont plus susceptibles que les autres de celles dont je parle. Il est bien à craindre que le feu de leur courage ne

se change quelquefois en un feu de colère, et que leur amour extrême pour la gloire, ne se porte avec la même vivacité à quelqu'objet indigne d'eux. Dans quel décri et dans quel malheur une colère effrénée ne jette-t-elle point Alexandre ! maîtrisé par cette passion, il devient la terreur de ses confidents, qui n'osent plus lui rien représenter sur ses propres intérêts; par le second écueil, Alexandre en adoptant les délices des Perses, en épousant Barsine et Roxane, ses prisonnières, a sacrifié sa gloire à l'amour. Il eut cependant dû se soumettre, à quelque prix que ce fût, les affections de son cœur, puisqu'il prétendoit à l'héroïsme; mais il en coûte quelquefois moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul vice, et ils sont quelquefois si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convient le moins à leur état; il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualités et empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits, mais c'est trop leur demander. Ce défaut entre en quelque sorte dans la complexion des héros guerriers; je ne connois que Cyrus avant Alexandre, à qui on ne puisse rien reprocher de ce côté; et depuis il n'y a que Charles XII, roi de Suède, qui ait eu un cœur de fer à l'égard des femmes, non-seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats qu'il vouloit contenir dans la discipline la plus rigoureuse; peut-être encore pour la gloire d'être le seul de tous les rois qui dompta un penchant si difficile à surmonter, et ait vécu sans foiblesse; il l'emporta sur Alexandre de ce côté-là, et il a encore l'avantage incontestable d'avoir été plus sobre que lui à l'égard du vin; l'on dit que jamais cette liqueur n'avoit surpris sa raison, qu'il la quitta même, ainsi que la bierre, et qu'il se réduisit à l'eau pure, pour ne point trop allumer son tempéramment plein de feu.

On à honte pour Alexandre de le voir adonné dans ses dernières années à ce vice honteux; de tous les défauts il n'en est pas de si indigne, je ne dis pas d'un prince, mais d'un honnête homme, que l'ivresse; le nom seul en fait horreur et ne se peut supporter. Quel honteux plaisir que de passer les jours et les nuits à boire, de continuer des débauches pendant des semaines entières, de se piquer de vaincre tous les autres en intempérance, et de risquer sa vie pour une telle victoire! Certainement la mort de Clitus n'a point terni la gloire d'Alexandre d'une tache si grande que cette intempérance; il étoit difficile, et pour ainsi dire impossible à un caractère plein de feu et de vivacité comme le sien, de n'être point transporté par le discours d'un téméraire qui l'irrite et l'outrage; mais on ne lui pardonne point lorsque le vin lui montant à la tête, il prend à tâche de décrier son père, d'avilir sa gloire et de se préférer à lui sans pudeur et sans ménagement. On est ensuite obligé de le transporter chez lui sans connoissance, avili jusqu'au rang des bêtes brutes, puisqu'il n'a plus l'usage de la raison, qui seule faisoit voir la prééminence et l'excellence de sa nature. Heureusement pour sa gloire, à travers ces excès, on voit encore briller de tems en tems des marques de bonté, de douceur et de modération, effet de son heureux caractère, qui n'étoit pas entièrement étouffé par le vin.

Alexandre a porté une de ses vertus à un excès où elle devient un défaut aussi dangéreux que le vice opposé, je veux parler de son courage; son enthousiasme de valeur transporte ceux qui lisent son histoire, comme il l'a transporté lui-même.

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'ame qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres, des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter

en elle, et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenans et les plus terribles.

Quoiqu'il conserva son sang froid au milieu des désordres les plus grands, ses yeux allumés lançoient des traits les plus redoutables et qui faisoient plus d'effet que ceux qui partoient de ses mains; son œil brille, il étincelle, il jette un feu presque divin, qui jette la surprise et l'épouvante dans les cœurs les plus intrépides; il ose des choses qui demanderoient non un homme, mais un dieu. Il prouve la vérité de la définition qu'Homère donne de la valeur, que c'est une inspiration divine, que c'est un feu qui s'empare de l'homme et qui agit en lui. La valeur des autres conquérans demande notre estime, et celle d'Alexandre enlève notre admiration.

Elle a un brillant qui frappe, mais on n'y trouve point de sûreté; son courage qui souvent ne connoissoit point de règle, dégénéroit en une témérité impétueuse, ce caractère ne convient qu'à un aventurier qui est sans suite, qui ne répond que de sa vie, et qui, par cette raison, peut être employé pour un coup de main. Il n'en est pas ainsi du prince, il est responsable de sa vie à toute l'armée et à tout son royaume; hors quelques occasions fort rares, où il est obligé de payer de sa personne et de partager le danger avec les troupes pour les sauver, il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un général et un simple soldat. La véritable grandeur ne pense point à se produire, elle n'est point occupée du soin de sa réputation, mais du salut de l'armée; elle s'écarte également, et d'une sagesse timide, qui prévoit et craint tous les inconvéniens, et d'une ardeur aveugle, qui cherche et affronte gratui-

tement les périls; en un mot, pour former un général accompli, il faut que la prudence tempère et règle ce que la valeur a de force, et que la valeur, à son tour, anime et réchauffe ce que la prudence a de froid et de lent. Quand on lit l'histoire d'Alexandre, qu'on le suit dans les siéges et dans ses combats, on est dans des alarmes continuelles pour lui et pour son armée, et l'on croit à tout moment qu'il va périr; ici, c'est un fleuve rapide qui est prêt de l'entraîner et de l'engloutir; là, c'est un roc escarpé où il grimpe, et où il voit autour de lui des soldats, ou percés par les traits des ennemis, ou renversés par des pierres énormes dans des précipices. On tremble quand on voit dans une bataille la hâche prête à lui fendre la tête, et encore plus, quand on le voit seul dans une place, exposé à tous les traits des ennemis: il connoissoit le caractère de sa fortune, il comptoit sur des miracles; mais rien n'est plus déraisonnable, car les miracles ne sont pas toujours sûrs, et les dieux se lassent enfin de conduire et de conserver les téméraires qui abusent de leur secours.

Alexandre, ainsi que bien d'autres guerriers, se sont fait honneur de leurs blessures. Timothée, grand capitaine, n'en jugeoit pas ainsi; on le louoit d'une blessure qu'il avoit reçue dans une bataille, et pour lui, il s'en excusoit comme une faute de jeune homme, et comme d'une témérité condamnable. On a remarqué à la louange d'Annibal, que dans différens combats qu'il donna, il ne fut point blessé. Je ne crois point que César l'ait jamais été.

Les Macédoniens se sont beaucoup plaints d'Alexandre, et la plupart des historiens l'ont aussi blâmé d'avoir introduit dans sa nation les habillemens et les costumes des Perses. Les plus sensés historiens ne condamnent cependant point entièrement cette conduite,

qui fut si odieuse aux Macédoniens ; les conquêtes d'Alexandre étoient si grandes, qu'il ne pouvoit les retenir de force avec un si petit nombre de Macédoniens, ni les attacher inséparablement au royaume de ses pères. Il ne lui restoit, pour les retenir dans son empire, que de traiter les nations qu'il avoit vaincues, avec la même douceur que ses sujets naturels ; de ne rien changer ni altérer dans leurs loix, dans leurs costumes, ni dans leurs privilèges ; et enfin, de ne les pas contraindre à se faire Macédoniens, mais plutôt de se faire Persan lui-même, afin que les peuples ne connussent d'autre changement que dans la personne de leur roi : c'est ce qu'Alexandre fit, c'est ce qui lui attira la vénération de tous les Perses et excita les murmures des Macédoniens ; néanmoins cela leur est pardonnable ; de vieux soldats, toujours victorieux, ont peine à voir ceux qu'ils ont vaincus et terrassés devenir leurs égaux, et être aussi-bien qu'eux affermis dans les bonnes graces du prince. Mais on ne peut excuser dans la plupart des écrivains leur peu de discernement d'avoir entièrement condamné cette conduite d'Alexandre ; s'il n'eût point pris ce parti, et qu'il eût toujours conservé son air de vainqueur et de maître, combien de tems eût-il fallu pour que les esprits des vaincus et des victorieux puissent s'accoutumer et s'accorder ensemble ? Il a bien mieux réussi dans le parti qu'il a pris, ayant par-devers lui un caractère généreux et ce front majestueux, capable de civiliser les plus sauvages. En peu d'années, ce vaste empire fut aussi assuré qu'après un long règne ; et si ce grand prince eût eu un fils digne de lui, il n'y a point de doute que sa famille eût été solidement établie sur le trône des rois de Perse.

Alexandre et la plupart des héros n'ont point du tout laissé de postérité, ou n'en ont point laissé qui héritât

de leur héroïsme ; mais si ce bonheur leur a manqué, la gloire d'avoir tant de fameux imitateurs les en dédommage assez : il semble que le ciel les eût moins formé pour faire des successeurs de leur sang et de leur mérite, que pour être des modèles communs à tous les héros à venir. Les hommes extraordinaires sont en effet comme des livres de conduite qu'il faut lire, méditer et repasser sans cesse, afin d'apprendre par quels moyens on peut parvenir à l'héroïsme qui a été leur terme. C'est une qualité de héros, que d'avoir de la sympathie avec les héros. La valeur d'Achille fut le noble aiguillon, qui piqua le jeune héros de la Macédoine : les hauts faits du premier excitoient dans le cœur de celui-ci une impatience vive et jalouse d'en avancer la renommée. Alexandre en vint jusqu'à verser des larmes au récit des grandes actions d'Achille, mais ce n'étoit pas Achille dans le tombeau qu'il pleuroit, c'étoit sur lui-même, qui n'avoit point commencé encore la glorieuse carrière du vainqueur des Troyens.

Les héros se succèdent à la gloire par l'émulation, et à l'immortalité par la gloire. Après la célèbre bataille de Marathon, où dix mille Grecs mirent en déroute l'armée innombrable des Perses, comme on célébroit par-tout la valeur et la conduite de Miltiade qui l'avoit gagnée, on voyoit Thémistocle, jeune alors, mais qui se rendit si illustre dans la suite dans Athènes sa patrie; on le voyoit, dis-je, souvent renfermé en lui-même, tout pensif; il passoit les nuits entières sans fermer l'œil; il ne se trouvoit plus aux festins publics comme il avoit coutume, et lorsque ses amis étonnés de ce changement, lui en demandoient la raison, il leur répondit que les trophées de Miltiade ne lui laissoient point de repos. Ils furent pour lui comme une espèce d'aiguillon qui le piquoit et l'animoit sans cesse.

Alexandre

Alexandre fut ensuite pour César ce qu'Achille avoit été pour Alexandre. Les prodigieux exploits du Macédonien inspirèrent au Romain la généreuse envie de demeurer son rival. On le vit pousser des gémissemens et des soupirs en regardant en Espagne une statue d'Alexandre, pour n'avoir encore rien fait dans un âge où ce conquérant s'étoit rendu maître de l'univers; mais cette ambition étoit mieux placée dans Alexandre, né roi, que dans César, né particulier. Pour sortir de cette égalité, il a commis mille injustices dans l'empire Romain; il n'y a pas un seul citoyen à qui il n'ait fait la plus grande de toutes les injustices, puisqu'il lui a ravi la liberté, le plus précieux de tous les biens. César, dit Plutarque, paroît né pour la ruine des hommes, et Alexandre pour leur bonheur.

Pompée, dans un de ses triomphes, parut revêtu de la casaque de ce prince; Auguste pardonna à ceux d'Alexandrie en considération de leur fondateur.

Notre siècle nous a fourni des héros que la gloire d'Alexandre a remplis d'émulation. On demandoit à Charles XII, encore jeune, ce qu'il pensoit d'Alexandre. Je pense, dit le jeune prince, que je voudrois lui ressembler. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que 42 ans. Ah! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes?

La Perse a aussi dans Thamas Kouli-Kan, un héros qui se pique de marcher sur les pas d'Alexandre.

Je ne parle point des autres princes qui, pour ressembler en quelques choses à Alexandre, prenoient jusqu'à ses manières, des meubles, des armes et des troupes semblables; mais tous en général croyoient l'imiter, s'ils pouvoient faire comme lui des conquêtes sans bornes et sans mesures. Néanmoins ce n'est pas

là l'endroit le plus estimable d'Alexandre, ils auroient plutôt dû orner leur cœur des vertus qui le faisoient aimer de ses soldats et de ses amis, qui le rendoient sensible à leurs peines; de cette droiture dans la guerre qui le fit admirer des peuples vaincus; de cette noblesse de sentimens, de sa générosité et de sa grandeur d'ame. Alexandre de ce côté est un excellent modèle qui n'a pas encore été imité, pas même de César, quoique cependant ce Romain ait été jugé digne de lui être comparé, comme celui qui avoit avec lui le plus de conformité. En effet leurs principaux traits sont parfaitement semblables; même ambition, même passion pour la guerre, même ardeur à pousser leur dessein, même confiance dans leur fortune; ils donnèrent l'un et l'autre jusqu'à la profusion; mais la libéralité de César étoit intéressée; c'étoit plutôt des corruptions que des largesses pour se gagner l'appui et les suffrages de ses citoyens. Alexandre donnoit pour faire du bien, par la pure grandeur de son ame; c'étoit l'effet d'une nature bienfaisante qui, comme celle des dieux, ne cherche que le plaisir et la gloire de donner. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines, se dépouilla de toute chose et ne se réserva que l'espérance; lorsqu'il n'avoit plus besoin de personne, il paya les dettes de toute l'armée; les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les poëtes, les philosophes eurent part à sa magnificence et se ressentirent de sa grandeur.

César amassoit de grandes richesses, et les gardoit en réserve pour couronner la valeur utile à ses projets; Alexandre s'en servoit pour récompenser les grandes actions faites plusieurs siècles avant lui, et il étendoit sa reconnoissance sur la postérité de ses soldats.

Cette même noblesse, cette même grandeur passoient

dans ses discours les plus familiers. Parménion lui conseilloit d'accepter les offres de Darius, et lui dit qu'il les accepteroit s'il étoit Alexandre : et moi aussi, reprit Alexandre avec feu, si j'étois Parménion. Ses amis vouloient qu'il n'attaquât Darius que la nuit : je ne dérobe point la victoire, leur répliqua-t-il. Parménion lui marquoit son étonnement de ce qu'il dormoit d'un sommeil si profond et si paisible le jour d'une grande bataille ; eh ! lui répondit Alexandre, ne trouve-tu pas que c'est déjà avoir vaincu que d'avoir arrêté la fuite de notre ennemi et de l'avoir déterminé ? Dans cette simplicité on trouve un sublime dont rien n'approche ; Alexandre y paroît autant Alexandre que dans de plus grandes actions ; les mots que l'on a conservé de César ne représentent rien de si grand, et l'on trouve dans la vie d'Alexandre plus d'actes de générosité de bonté et d'humanité, plus de marques d'un bon cœur, je ne dis pas que dans César, mais que dans l'histoire d'une longue suite des rois.

Quoiqu'il y ait quelqu'espece de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires, néanmoins, selon toute la vraisemblance, si Alexandre se fût trouvé à la place de César, il n'auroit employé ses bonnes et admirables qualités qu'à sa ruine ; on peut croire que son humeur altière et ennemie des précautions l'eût mal conservé dans les persécutions de Sylla ; difficilement eût-il pu, comme fit César, chercher sa sûreté dans un éloignement volontaire : comme il donnoit par un pur mouvement de générosité, ses largesses dans une république lui eussent été pernicieuses, et ses présents hors de saison l'auroient rendu justement suspect au Sénat ; peut-être n'eût-il pu s'assujettir à des loix qui eussent gêné une ame aussi impérieuse

que la sienne, et tentant quelque chose à contre-tems, il auroit eu le malheureux destin des Manlius, des Gracques et de Catilina. Mais si Alexandre eût péri dans la république, César dont le courage et la précaution alloient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'esprit ce vaste dessein de la conquête de l'Asie. Il est à croire que César dont la conduite si fine et si cachée, qu'il entra dans toutes les conspirations sans être accusé qu'une seule fois et jamais convaincu ; lui qui dans les divisions qu'il fit naître dans les Gaules, secouroit les uns pour les autres et les assujettit tous à la fin ; il est à croire, dis-je, que ce même César, suivant son génie, s'il eût été roi de Macédoine, auroit soumis ses voisins et divisé les républiques de la Grèce, pour les assujétir pleinement. Mais avoir quitté la Macédoine sans espérance de retour, avoir laissé des voisins mal affectionnés, la Grèce quasi soumise, mais peu affermie; avoir été chercher avec peu de troupes et de munitions un grand roi de Perse dans le cœur de ses états; c'est ce qui passe l'imagination et quelque chose de plus, que si les républiques de Gênes, de Luques ou de Raguse entreprenoient la conquête de la France. Si César avoit déclaré la guerre au grand roi, c'eût été sur les frontières, et il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses états par le Granique, si l'ambition l'avoit poussé plus avant. Pensez-vous qu'ils eussent refusé les offres de Darius, lui qui offrit toujours la paix à Pompée, et qu'il ne se fût pas contenté de la fille du roi, avee cinq ou six provinces qu'Alexandre refusa avec tant de hauteur ? Enfin, si mes conjectures sont raisonnables, il n'auroit pas cherché dans les plaines le roi de Perse suivi d'un million d'hommes; quelque brave et quelque ferme qu'il fût,

je ne sçais s'il auroit dormi profondément la nuit qui précéda la bataille d'Arbelles, je crois du moins qu'il eût été du sentiment de Parménion, et nous n'aurions de lui aucunes des réponses d'Alexandre.

Il est vrai que ce désir de gloire immodéré, qui ne laissa point de repos à Alexandre, le rendit quelquefois si insupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tous prêts de l'abandonner; mais c'est-là particulièrement que parut cette grandeur de courage qui ne s'étonnoit de rien: allez lâches, leur dit-il, allez ingrats, dire en votre pays que vous avez abandonné votre roi parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous. On a remarqué que le grand prince de Condé, un des imitateurs d'Alexandre, n'admiroit rien tant que cette noble fierté avec laquelle il parloit à ses soldats mutinés. Alexandre, dit ce prince, abandonné des siens parmi des barbares mal assujétis, se sentoit si digne de commander, qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir; être en Europe, être en Asie parmi les Grecs ou les Perses, tout lui étoit indifférent, il pensoit trouver des sujets où il trouvoit des hommes.

Les moyens qu'Alexandre et César prirent pour s'aggrandir, mettent entr'eux une très-grande différence. Dans le procédé d'Alexandre, on ne trouve que noblesse, que franchise et que vérité; et dans celui de César, on découvre souvent la bassesse, la fraude et la ruse; il fait honteusement la cour au peuple, il propose des loix très-séditieuses pour gagner sa faveur; il se fait des créatures des plus méchants de tous les hommes; il fait un trafic honteux de mariage pour parvenir à ses fins. Nous avons dit qu'Alexandre a sacrifié sa gloire à l'amour; mais pour César, il a sacrifié l'amour, non à la gloire, mais à ses intérêts.

La politique de César étoit des plus profondes et des plus rafinées ; il poursuivoit en même-tems le consulat et le triomphe ; mais comme il ne pouvoit obtenir le premier tant qu'il seroit dehors à la tête des troupes, il abandonne les honneurs du triomphe, entre dans Rome et brigue le consulat, préférant le plus sûr et le plus utile au plus éclatant. Pompée et Crassus étoient ennemis, il les réconcilie ; et par cette réconciliation, il attire à lui toute leur puissance : aussi, cette tâche qui paroissoit au-dehors pleine d'humanité, le mit en état de renverser la république : il défait ses ennemis avec les armes de ses citoyens, et il gagne ses citoyens avec l'argent de ses ennemis. Tout cela est une merveille en fait de politique, et Alexandre n'a rien en ce genre qu'on puisse lui comparer, mais ce désavantage lui est honorable. Quels ressorts en effet la politique ne fait-elle pas jouer, et quels moyens n'emploie-t-elle point pour parvenir à ses fins ? La finesse, la ruse, la fraude, le mensonge, la perfidie, le parjure ; sont-ce là les armes de la vertu ? La politique n'est digne de louange, que quand elle est employée par la justice et à de bonnes fins.

Alexandre ne donnoit au monde pour raison, que ses volontés, il suivoit par-tout son ambition et son humeur. César se laissoit conduire à son intérêt ou à sa raison. On n'a guère vu en une personne tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clémence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent la vie à Clitus, ces soupçons mal éclaircis qui causèrent la perte de Philotas et de Parménion ; tous ces mouvemens étoient inconnus à César ; les grandes, les petites choses le trouvoient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celle-là, ni s'abaisser pour celle-ci. Alexandre n'étoit proprement dans son naturel qu'aux

extraordinaires ; s'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des rois ; s'il aimoit la chasse, c'étoit celle des lions ; il avoit peine à faire un présent qui ne fût digne de lui ; jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abbatement de ses troupes ; jamais si constant, si assuré, que dans leur désespoir : en un mot, il commençoit à se posséder pleinement où les hommes ordinaires, soit par crainte, soit par quelqu'autre foiblesse, ont coutume de ne se plus posséder ; mais son ame trop élevée, s'ajustoit mal au train commun de la vie. Les plaisirs où Alexandre, dans le repos, se laissa aller quelquefois jusqu'à l'excès, furent indifférens à César ; ce n'est pas que dans les actions et dans les travaux, Alexandre ne fût sobre et peu délicat ; mais le tems du repos et de la tranquillité lui étoit fade, s'il ne l'éveilloit pour ainsi dire par quelque chose de piquant.

On ne trouve point dans César de ces amitiés qu'eut Alexandre ; les commerces de César étoient des liaisons pour ses affaires ou un procédé assez obligeant mais beaucoup moins passionné pour ses amis. Après la gloire la plus grande passion d'Alexandre étoit l'amitié ; il n'en faut pas d'autre témoignage que le sien propre, lorsqu'il s'écria auprès d'un tombeau d'Achille, ô prince que je te trouve heureux d'avoir eu un ami fidèle pendant ta vie et un poëte comme Homere après ta mort ! Il fut capable d'une amitié tendre, ouverte, effective, sans dédain, sans faste dans une si haute fortune, laquelle ordinairement se renferme en elle-même, met sa grandeur à abaisser tout ce qui l'environne, et s'accommode mieux d'amis serviles que d'amis libres et sincères. Alexandre chérissoit ses officiers et ses soldats, se communiquoit familiairement à sa table, à ses exercices, à ses entretiens, s'intéressoit

véritablement et de cœur à leurs différentes situations, s'inquiétoit sur leurs maladies, se réjouissoit de leurs guérisons et prenoit part à tout ce qui leur arrivoit; on en a vu des exemples dans Ephestion, dans Cratère, dans Ptolemée et dans beaucoup d'autres.

La véritable grandeur, dit La Bruyère, est douce, bienfaisante, populaire........ Plus on la connoît plus on l'admire; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans efforts à son naturel; elle se glisse quelquefois, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir; elle rit, joue et badine, mais avec dignité; son caractère noble et facile inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paroissent grands et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. Un prince qui a un vrai mérite, ne perd rien en s'abaissant et se familiarisant de la sorte. Tout homme d'une grande taille, ne craint point de se mettre de niveau avec les autres; il est bien sûr qu'il les passera de la tête; il n'y a qu'une petitesse réelle qui ait intérêt de ne se point trouver dans la foule. Alexandre étoit aimé, parce qu'on sentoit qu'il aimoit le premier. Cette conviction remplissoit les troupes d'ardeur pour lui plaire, de docilité et de promptitude pour l'exécution de ses ordres les plus difficiles, de constance dans les situations les plus rebutantes, et d'un déplaisir sensible et profond de l'avoir mécontenté en quelque chose.

A l'égard de la religion, Alexandre avoit des opinions assez saines sur la divinité, et telles qu'on pouvoit les avoir dans le tems d'idolâtrie; c'étoit le fruit qu'il avoit tiré de son commerce avec les plus grands philosophes. Il commençoit toujours la journée par un

sacrifice, et on ne le vit jamais manquer de rendre graces aux dieux des succès qu'ils lui avoient accordés. Sur la fin de sa carrière, il fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posséder par les devins et par les oracles.

Quant à César, il passa dans une autre extrémité; il n'attendit rien d'aucune divinité en cette vie, et se mit peu en peine de ce qui devoit lui arriver dans l'autre; il faisoit néanmoins des sacrifices dans les grandes occasions et purifioit ses troupes, mais il donnoit cela plus à la coutume qu'à la divinité qu'il n'eut jamais soin de remercier.

S'ils furent differents de ce côté, ils ne le furent point du côté de l'ambition. Après avoir l'un et l'autre fondé un empire des plus étendus, ils formèrent des desseins encore plus vastes; la terre n'a jamais porté deux ambitieux si étonnants, mais la mort qui se rit des desseins des hommes, vint renverser ces grands projets.

La mort de l'un et de l'autre fut à peu près semblable par les signes qui la précédèrent, et par les avertissements qu'ils en eurent.

Alexandre est averti pat les Chaldéens de ne pas entrer dans Babylone, il méprise cet avis; il y entre et en sort, il se moque encore de leur prédiction; les devins l'assurent qu'il est encore menacé et que Babylone lui sera funeste, il y rentre et y meurt.

César est averti de même par un devin de se méfier des Ides de Mars, le jour des Ides venu, César se moque du devin : voilà les Ides venus, lui dit-il; oui, répliqua le devin, mais elles ne sont pas encore passées : il fut tué le même jour. Mais si leur mort est semblable par les prodiges qui l'annoncèrent, elle

fut bien différente, par le genre et par ce qui l'accompagna. Alexandre meurt dans son lit, et il meurt regretté et pleuré par les Perses comme par les Macédoniens; au-lieu que César est poignardé en plein Sénat par ceux qu'il honoroit le plus de sa bienveillance; ses meurtriers sont regardés aussitôt comme des libérateurs, on leur décerne de grands honneurs et on leur donne les gouvernemens les plus considérables.

Alexandre s'attira l'amour et l'admiration de ses ennemis mêmes par ses actions, et César s'attira l'envie et la haine de ses concitoyens par les siennes; comme il s'étoit fait tyran, il eut le sort des tyrans et mourut de la mort qui leur est ordinaire. Il s'est montré, dit Plutarque, indigne d'être roi par les maux qu'il a faits, et Alexandre digne d'être dieu par les biens qu'il procuroit aux hommes.

Il reste une considération à faire sur Alexandre, qui est que tous ses capitaines qui n'étoient que des hommes médiocres comparés à lui pendant sa vie, parurent après sa mort d'illustres guerriers et de fameux capitaines. Il mourut âgé de 32 ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eut jamais conçu, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile, des enfans en bas âge incapables de soutenir un si grand poids. Ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissoit des capitaines à qui il n'avoit appris à respirer que l'ambition et la guerre; il prévit à quels excès ils se porteroient quand il ne seroit plus; de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfans; il prédit seulement que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes,

et il expira dans la fleur de son âge, plein de tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort. En effet la Macédoine, son ancien royaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut, comme j'ai déjà dit, envahie de tous côtés, comme une succession vacante, et après avoir été long-tems la proie du plus fort, elle passa enfin dans une autre famille. Ainsi ce grand Conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier des rois de sa race.

S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, dit Bossuet, la grandeur de son empire n'auroit point tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfans le royaume de ses pères; mais parce qu'il avoit été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens, et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

TABLE SOMMAIRE.

Sommaire du premier livre.

Sommaire du deuxième livre.

Sommaire du troisième livre.

Sommaire du quatrième livre.

de l'Archipel; il meurt devant Mitilène, éloge de ce général. Darius prend la conduite de ses armées: La Paphlagonie, la Galatie, la Capadoce, le Pont, se soumettent à Alexandre; il passe le Pas de Cilicie, abandonné par les Perses; il admire son bonheur: il se baigne dans le Cydne, et tombe dangereusement malade: son impatience: inquiétudes des Macédoniens: il se fie à son médecin, accusé de le vouloir empoisonner: il guérit: joie des troupes. Darius s'avance avec une armée formidable. Parole d'Amyntas: discours et conseil de Carideme: Darius le fait mourir. Plan de la Cilicie. Alexandre tient conseil de guerre et s'avance vers Soques où étoit campé Darius.

Sommaire du cinquième livre.

P. 68. Darius décampe de Soques et s'engage dans la Cilicie, lorsqu'Alexandre en sortoit; il arrive à Issus, où il trouve des malades qu'Alexandre y avoit laissés; il les fait mutiler. Alexandre instruit de ses démarches retourne sur ses pas; Darius ne peut le croire; en étant assuré, il reconnoît que le terrain ne lui est pas favorable; il veut sortir de Cilicie, et ne le peut. Bataille d'Issus; fuite de Darius; défaite des Perses. La famille de Darius devient prisonnière; Alexandre envoie un de ses officiers pour la consoler.

Sommaire du sixième livre.

P. 81. Alexandre va visiter les princesses captives; méprise de Sysigambis, mère de Darius; belle réponse d'Alexandre; ses égards à leur égard; il ne voulut les voir qu'une fois. Sa sagesse, sa conduite domestique; il aimoit à se vanter. Parménion se rend maître de Damas et des trésors de Darius. Alexandre s'attache à Barsine. Soumission de l'isle d'Arade. Situation de Darius; il envoie à Alexandre une lettre pleine de fierté; ce prince y répond de même; ses

Sommaire du septième livre.

Sommaire du huitième livre.

Sommaire du neuvième livre.

il rejette les offres de Darius ; il passe l'Euphrate, puis le Tygre ; son bonheur. Eclipse de lune ; effroi des Macédoniens, le roi les rassure. On se prépare au combat ; les officiers d'Alexandre lui conseillent d'attendre la nuit pour combattre ; sa généreuse réponse.

Sommaire du dixième livre.

P. 139. BATAILLE d'Arbelles ; Darius veut se tuer ; il prend la fuite : usage qu'Alexandre fait de la victoire ; il va à Mennis. Entrée dans Babylone ; les Macédoniens s'y corrompent ; il en sort ; jeux ; il s'empare de Suze et de richesses immenses ; il s'assied sur le trône des Perses ; ses attentions pour Sysigambis, mère de Darius.

Sommaire du onzième livre.

P. 158. LES Uxiens résistent à Alexandre ; Sysigambis obtient leur pardon : il veut forcer les défilés de la Perse et est obligé de se retirer : un Lycien le conduit ; nouvelle attaque ; Ariobarzane est défait et tué ; humanité d'Alexandre à l'égard de quelques Grecs ; Persépolis ouvre ses portes ; fatigues des soldats dans les déserts de la Perse ; Alexandre les encourage : conquêtes des Camaniens et des Mardes ; prise de Passagarde : il visite le tombeau de Cyrus ; il revient à Persépolis : dans une débauche il met le feu au palais royal de Persépolis. Inclination bienfaisante d'Alexandre. Il reprend ses officiers de leur luxe ; ils murmurent : sa belle réponse : soin qu'il prenoit de ses amis.

Sommaire du douzième livre.

P. 173. SITUATION où se trouve Darius ; il tâche de ranimer les siens ; il se retire dans la Parthiene : propositions de Bessus ; colère de Darius ; on l'appaise : Patron, chef des Grecs, l'assure du complot de Bessus ;

sus ; celui-ci l'accuse à son tour ; réponse de Darius ; désespoir de ce prince ; Bessus le charge de chaînes. Alexandre à Ecbatane ; il a des nouvelles certaines du malheur de Darius ; sa diligence extrême ; il surprend les Bactriens : Bessus assassine Darius et s'enfuit ; ce prince meurt plein de reconnoissance envers Alexandre, qui le pleure ; son caractère comparé à celui d'Alexandre.

Sommaire du treizième livre.

P. 188. Alexandre poursuit Bessus qui prend le titre de roi il ne peut l'atteindre. Les Macédoniens se préparent à s'en retourner en Grèce ; Alexandre les retient ; effet de ses paroles sur l'esprit de ses soldats : il dompte plusieurs provinces ; il pardonne à ceux qui se soumettent ; célérité de ce prince. Défaite et mort d'Agis, roi de Lacédémone. Comment Alexandre reçoit cette nouvelle. Une reine amazone vient visiter Alexandre. Bucéphale prisonnier de guerre ; il se le fait rendre ; il entre dans Parthiene ; festin et débauche ; sa douceur et son humanité. Les Macédoniens murmurent de ce qu'il prend les modes des Perses ; il tâche de les appaiser ; il fait brûler tous les bagages avec le sien ; il poursuit Bessus ; soumission et révolte de Satibarzane ; histoire de la conjuration de Philotas.

Sommaire du quatorzième livre.

P. 211. Plusieurs accusations ; mort de Lyncestes ; mort de Parménion ; manière dont Alexandre découvre les mécontens ; défaite et mort de Satibarzanes ; conquête de plusieurs peuples au fort de l'hiver. Alexandre traverse le mont Caucase ; situation de Bessus ; son emportement ; une partie des siens l'abandonne ; il s'enfuit dans la Sogdiane : Alexandre s'engage dans

Sommaire du quinzième livre.

Sommaire du seizième livre.

Sommaire du dix-septième livre.

Sommaire du dix-huitième livre.

Sommaire du dix-neuvième livre.

Sommaire du vingtième livre.

Sommaire du vingt-unième livre.

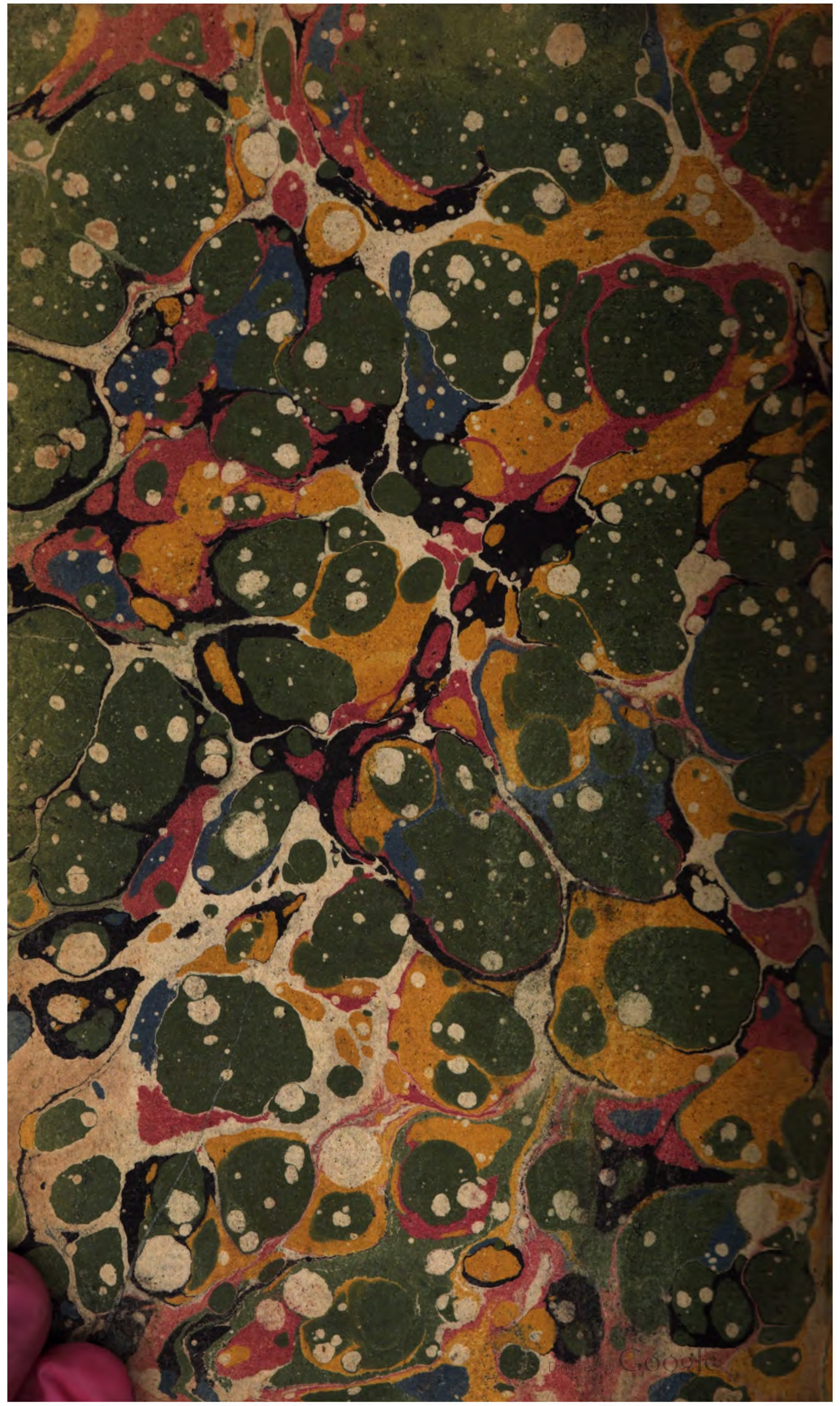
Sommaire du vingt-deuxième livre.

Sommaire du vingt-troisième livre

Sommaire du vingt-quatrième livres

Fin du tome sixième et dernier.






A 472904 DUPL
UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06307 3905
Digitized by Google

